Principe [sic] de chirurgie / Par M. Lafaye.

Contributors

La Faye, Georges de, 1699-1781

Publication/Creation

Paris : [C.M. d'Houry pere, et Laurent d'Houry fils], 1756.

Persistent URL

https://wellcomecollection.org/works/xbce2ejz

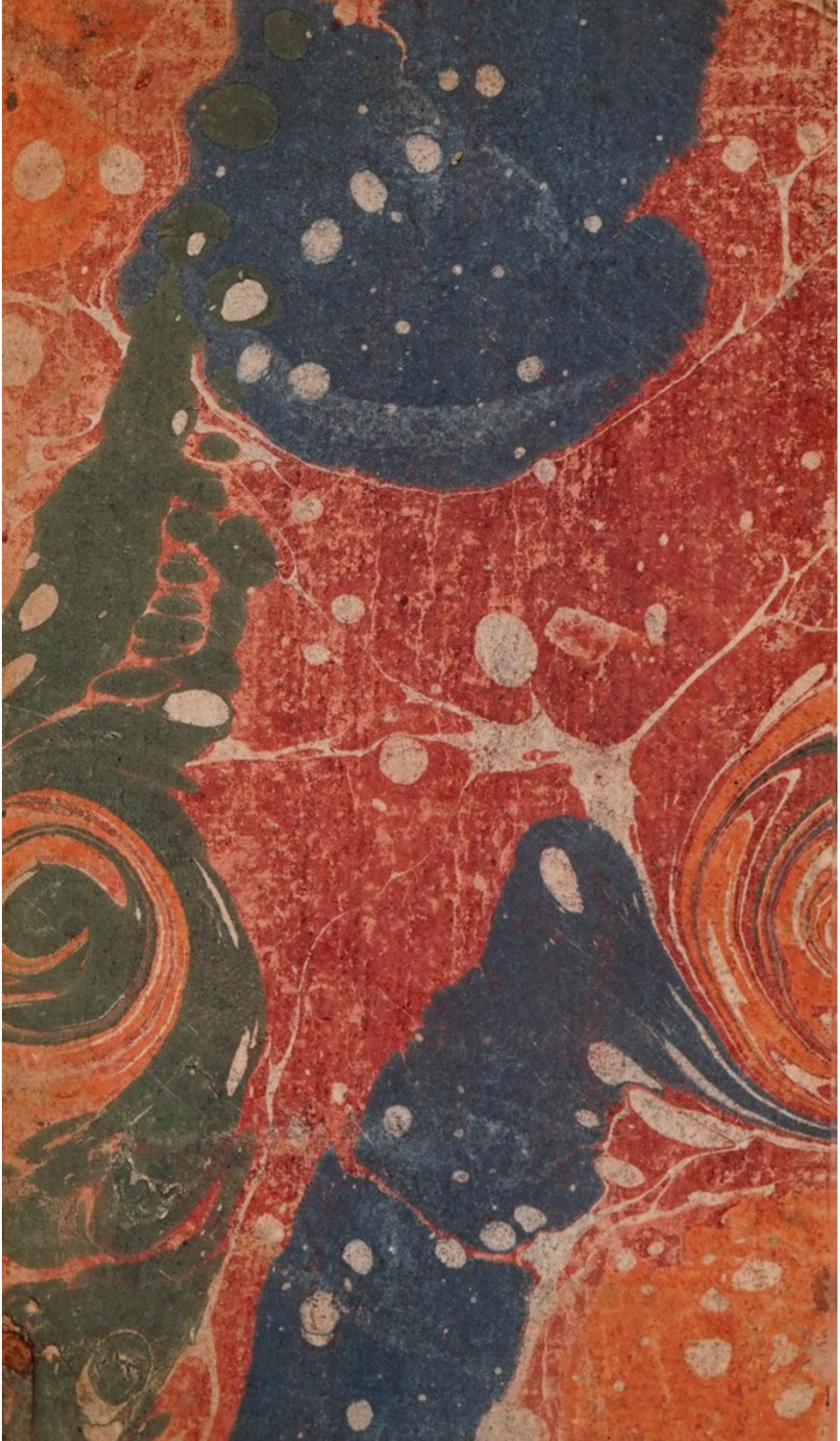
License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.

wellcome collection

Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
https://wellcomecollection.org



31870 A

H. VII. Laf

46528

PRINCIPE DE CHIRURGIE

Par M. LAFAYE, *Chirurgien-juré de Paris.*

A PARIS, ruë vielle-Bouclerie.

Chez { D'HOURY pere, seul Imprimeur Libraire de Monseig. le Duc d'ORLEANS. Et LAURENT D'HOURY fils.

M. D. CC. LVI.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

AVANT PROPOS.

L'ART de guérir eſt d'une grande étenduë. Le grand nombre & la différence des parties qui compoſent le corps humain, la multiplicité des choſes qui peuvent les offenſer, & la variété des moyens qu'il faut employer pour remédier à tous les déſordres que ces cauſes peuvent produire, exigent tant de connoiſſances pour la perfection de cet Art, que l'eſprit le plus pénétrant & le plus vaſte ne peut les raſſembler toutes pendant le court eſpace de la vie la plus longue. C'eſt ce qui a fait dire au Prince de la Médecine que l'Art eſt long, & que la vie eſt courte.

Peu de tems après la création, l'homme eſt devenu ſujet aux maladies, & il a commencé ſans doute dès-lors à en chercher les remedes. Ainſi l'Art de guérir eſt preſque auſſi ancien que le Monde.

Dans les premiers tems, un même homme l'exerçoit en ſon entier. Au tems d'Eraſiſtrate on le diviſa en Médecine & en Chirurgie, afin que chacune de ces deux parties fut cultivée ſeparément.

Malgré ce partage, qu'occaſionna

ans doute la multiplicité des maladies & des moyens de les guérir, on peut dire encore de l'une & de l'autre en particulier ce qu'Hippocrate en avoit dit en général. Ainſi quiconque ſe deſtine à profeſſer la Chirurgie, doit pendant bien des années en faire une étude ſérieuſe, ſe former ſous d'habiles Maîtres, les ſuivre chez les Malades & dans les Hôpitaux, conſulter les meilleurs Auteurs, comparer les lumieres & la pratique des Anciens avec celles des modernes, profiter des découvertes de ceux-ci, & tâcher, en remarquant de quelle maniere ils les ont faites, de ſe mettre en état d'en faire ſoi-même de nouvelles.

On ne peut trop chercher les moyens de poſſéder dans le plus haut dégré de perfection poſſible un Art qui eſt ſi important; car les fautes que l'on commet en l'exerçant ſont d'une extrême conſéquence. Elles intéreſſent la ſanté & la vie même des hommes.

La Chirurgie eſt l'Art de guérir les maladies qui ont beſoin de l'opération de la main, ou de quelque médicament extérieur.

On voit par cette définition que la Chirurgie ne ſe borne pas à l'opération ni aux maladies externes. En effet il y

des maladies externes pour leſquelles il faut avoir recours aux médicamens, parce que l'opération n'y peut convenir, ou n'y ſuffit pas ; & il y a des maladies internes qu'on ne peut guérir que par quelque opération ou par quelque médicament appliqué extérieurement.

Le corps humain, ſoit vivant, ſoit mort, eſt le ſujet de la Chirurgie. Elle conſerve la ſanté du corps humain vivant, elles en guérit les maladies ; elle le conſidere après la mort, pour en connoître la ſtructure.

Son objet comprend toutes les maladies Chirurgicales, les moyens de les guérir, & même le corps humain après la mort, parce qu'en l'ouvrant elle découvre les cauſes des maladies.

Sa fin eſt de prévenir, de guérir ou de pallier les maladies qui ſont de ſon reſſort.

Il ſeroit à ſouhaiter que l'étude de la Chirurgie fut toujours précédée de celle des Méchaniques & de la Phygique. Le corps humain eſt une machine animée. Ainſi la connoiſſance des principes de la Méchanique, frayeroit le chemin à celle du corps humain & de ſes maladies, qui ne ſont que le dérangement des parties de cette machine ou l'irrégu-

larité de ſes mouvemens. La Chirurgie eſt un Art très-relatif à la Phyſique ; ſa ſpéculation fait partie de cette ſcience qui par conſéquent peut ſervir d'introduction à cet Art.

La Chirurgie ſe diviſe en Théorique & en Pratique.

La premiere conſiſte dans la connoiſſance des régles & des préceptes de l'Art. Elle s'attache à l'explication de tous les Phénomenes qui ſe paſſent dans le corps ſain ou malade, à l'étude de l'Anatomie & à celle des maladies & des remedes propres à les guérir.

La Chirurgie-Pratique conſiſte dans l'exécution de toutes les régles & dans leur application aux différentes maladies dont la Théorie a donné la connoiſſance.

La Chirurgie-Théorique & la Chirurgie-Pratique s'éclairent mutuellement. L'on travaille en aveugle quand on ne réunit pas ces deux parties. Les préceptes ouvrent la route à la Pratique, & la Pratique donne ſouvent lieu de faire de nouveaux préceptes, ou de rectifier les anciens.

Les qualités qu'un Chirurgien doit avoir, regardent également l'eſprit & le corps, & ſont proprement des dons

de la nature. La juſteſſe & la pénétration de l'eſprit, l'adreſſe & la fermeté dans la main, & la fineſſe dans la vue, ſont des talens que la nature donne, & qu'on perfectionne par l'exercice.

L'étude dans la jeuneſſe accoûtumes l'eſprit à raiſonner juſte, & à acquerir cette eſpéce de ſagacité qu'il faut pour ſaiſir promptement dans une multitude d'objets le point principal. L'exercice dans l'Anatomie donne la fermeté, & perfectionne l'adreſſe naturelle; l'habitude à faire les opérations ſur les cadavres, diſpoſe à lesfaire ſur les vivans.

Ce n'eſt point un Traité complet que cet Ouvrage, ce n'eſt qu'un très-petit abregé des élémens de Chirurgie dont il contient les principales définitions, & les régles fondamentales. C'eſt, à proprement parler, une introduction qui familiariſera les jeunes Etudians avec les termes de cet Art, & qui par le moyen de quelques explications leur fera appercevoir ce qu'il renferme de plus important.

Il eſt diviſé en cinq parties.

La premiere renferme la Phiſiologie, qui donne la connoiſſance du corps humain, conſideré comme vivant & en ſanté.

La deuxieme contient l'Higienne qui expoſe les moyens de conſerver la ſanté & de prolonger la vie.

La troiſiéme, ſous le nom de Pathologie, traite des Maladies Chirurgicales.

La quatriéme, ſous celui de Thérapeutique, indique les moyens de les guérir, & donne les préceptes qu'il faut obſerver, en employant ces moyens.

Dans la cinquiéme, on fera l'application des régles générales aux cas particuliers.

On ſe croit diſpenſé de citer les Auteurs d'où ſont tirés les préceptes que l'on rapporte, parce que la multiplicité des citations dans un ſi petit Ouvrage, pourroit détourner l'attention des jeunes Etudians en faveur deſquels il eſt fait.

PRINCIPE

PRINCIPES
DE CHIRURGIE,
PREMIE'RE PARTIE.

PHISIOLOGIE.

HISIOLOGIE eſt un mot compoſé de deux termes grecs qui joint enſemble ſignifient, Diſcours ſur les choſes naturelles.

Combien il entre de ſubſtances dans le corps.

Deux ſortes de ſubtances unies enſemble compoſent l'homme; l'une ſpirituelle, qui eſt l'ame dont l'eſſence eſt de penſer; l'autre matérielle, qui eſt le corps & qui exécute tant que l'ame y eſt unie, tous les différens mouvemens corporels.

Ce qu'apprend la Phiſiologie

La Phiſiologie eſt l'hiſtoire de cette ſubtances corporelle & donne par conſéquent la connoiſſance des différentes parties qui compoſent le corps humain, de leur rapport & de leurs fonctions.

Quelles parties compoſent le corps.

Deux ſortes de parties entrent dans la compoſition du corps humain; les unes ſont ſolides, & les autres liquides. ces deux eſpèces de parties agiſſent l'une ſur l'autre

Ce qui résulte de leur union. & de cette action réciproque, ainsi que de leur équilibre, résulte les fonctions de la machine & par conséquent la vie. Je partagerai la Phisiologie en trois Sections ; dans la premiére je traiterai des Solides ; les Fluides feront la matiere de la seconde & les Fonctions du corps humain celle de la troisiéme. *Division de la Phisiologie.*

SECTION PREMIERE.

Des Solides.

Les solides sont une amas de tuyaux ou de vaisseaux, LEs parties solides ne sont qu'un amas de plusieurs tuyaux ou vaisseaux, qui renferment quelque liqueur ; & de nefs, qui distribuent les esprits animaux.

L'arrangement varié de ces vaisseaux forme les différentes parties du corps.

L'arrangemens des vaisseaux. Les vaisseaux sont arrangés, entrelassés, répliés, entourtillés d'une infinité de manieres. Les gros se divisent en d'autres plus petit qui se divisent & se subdivisent encore, de maniere qu'on ne connoît pas la fin de ces subdivisions. Si on en croit Ruich les plus petits sont si fins, qu'il s'en trouve des millions dans une partie aussi petite qu'un grain de moutarde. Un nombre infini de filets nerveux entrelassent ces vaisseaux, & lorsque l'abondance des esprits animaux qui coule dans ces filets les tend les nerfs en retréciſſant le calibre des vaisseaux, les gênent, les bridents & y suspendent ou diminuent le cours des liqueurs.

De quoi ils sont entourés.

Les vaiſſeaux ont tous une vertu élaſtique qui raproche leur parois lorſqu'ils ont été éloignés par quelque cauſe que ſe ſoit, & diminue leur diamêtre lorſque le volume de la liqueur qu'ils contiennent diminue. Lorſque la liqueur ceſſe d'y paſſer, les parois ſe raprochent & ſe coulent, de ſorte qu'il ne reſte plus de cavité entr'eux. *Quelles qualités ont les vaiſſeaux.*

Toutes les parties ſolides du corps, quoique toutes également compoſéés de vaiſſeaux, ſont néanmoins toutes différentes entr'elles par rapport à leur conſiſtence. Les unes ſont dures, & les autres ſont molles. *Différences des ſolides par rapport à leur conſiſtence.*

Celles qui ſont dures, (les os & les cartilages,) donnent au corps la fermeté & l'attitude, ſervent de ſoutient à celles qui ſont molles & à les garantir. *L'uſage des parties dures.*

Les parties molles, tantôt ſeules, tantôt avec les parties dures, ſervent par leur méchaniſme à exécuter les fonctions. *Celui des parties molles.*

On diviſe communément toutes les parties ſolides du corps en ſimilaire ou ſimples ; & en diſſimilaires, ou compoſées, ou organiques. *Diviſion des parties ſolides.*

Les parties ſimilaires ſont les fibres, les membranes, les os, les cartilages, les ligamens, les muſcles, les tendons, les aponévroſes, les glandes, les artéres, les veines, les canaux ſecrétoires & excrétoires, les nerfs & les régumens communs. *Quelles ſont les parties ſimilaires.*

Les diſſimilaires ou organiques ſont celles qui ſont compoſées des précédentes, comme des viſcéres, & autres. *Les diſſimilaires.*

Il ſemble néammoins que pour parler

que ſur les parties ſimilaires

exactément, il n'y a que les fibres qu'on puiſſe appeller des parties ſimples, parce qu'elles ne paroiſſent être compoſées que des parties de même nature, au lieu que les muſcles, les tendons, les glandes & tout ce que les Anciens appelloient parties ſimples, ſont compoſés de pluſieurs choſes de différentes eſpèces. Outre cela, pluſieurs de ces parties qu'on appelle Similaires, par exemples les artéres, les glandes, &c. ont des fonctions particuliéres, & par conſéquent ſont des organes.

CHAPITRE PREMIER.

Des parties qu'on appelle Similaires.

Les fibres.

§. I. LES fibres ſont des filets longs, & déliés, la plûpart aſſez fermes, qui par leur arrengement particulier & leurs différentes connexions, forment les autres parties du corps, auſſi ſont-elles membraneuſe, charnue, tendineuſes, ou oſſeuſe, droites, obliques, longitudinales, tranſverſales, circulaires, ſpirales, groſſes, fines, longues, ou courtes; elles forment la premiere trame de toutes nos parties ſolides, & tirent, ſelon quelques-uns, leur origine des nerfs du cerveau & de la moëlle de l'épine.

Elles ont un reſſort élaſtique, c'eſt-à-dire qu'aprés avoir étoit allongées par quelque cauſe, cette cauſe ceſſant, elles ſe remettent dans leur état naturel. La matrice des femmes groſſes, le ventre des hydropi-

ques, le gonflement des glandes, &c. fourniſſent des preuves de cette élaſticité.

Les membranes

§. II. Les membranes ne ſont qu'un tiſſu ſouple de fibres arangées & entrelaſſées ſur un même plan. Leur fineſſe vient de celle de leurs fibres, & leur épaiſſeur de la pluralité de leurs plans particuliers. Ces plans particuliers ſont appéllés lames, & quelquefois tuniqes, qu'on diſtingue en externes, moyennes & internes. Leur uſage eſt de tapiſſer les principales cavités du corps, & de former les artéres, les veines &c.

Leur uſage.

L'os.

§. III. Les os ſont les parties les plus dures de toutes celles qui compoſent le corps humain. La ſubſtance des os eſt un tiſſu de fibres ſolides, différemment diſpoſées ſuivant la conformacion de chaque os. Selon Galiardie, les os ſont compoſés de trois ſortes de ſubſtances: une compacte, une ſpongieuſe ou cellulaire, & une réticulaire.

Sa ſubſtance

La compacte.

La ſubſtance compacte eſt l'extérieur de l'os. Elle eſt compoſée de pluſieurs lames couchées le unes ſur les autres.

La ſpongieuſe.

La ſubſtance ſpongieuſe ou cellulaire, ſe trouve à l'extrêmité des os longs. Les mêmes lames qui forment la ſubſtance compacte produiſent la cellulaire en s'écartant, en ſe croiſant, & en ſe rompant.

La réticulaire.

La ſubſtance réticulaire eſt formée par des filets minces, qui partent de la ſubſtance ſpongieuſe & qui ſe croiſent.

Où ſe trouvent ces

Ces trois ſubſtances ſe trouvent toujours dans les os longs & ronds La ſubſtance ſpongieuſe occupe les extrêmités

trois substances. & la réticulaire mêlée avec la ſpongieuſe les cavités. Dans les os plats, par exemple dans les os du crâne, il ne ſe trouve point de ſubſtance réticulaire. La ſubſtance compacte forme deux tables, entre leſquelles ſe trouve la ſpongieuge. Cette derniere qui ſe trouve au crâne s'appelle Diploë.

Diploë.

Toutes les cavités de la ſubſtance réticulaire & de la ſubſtance cellulaire ſe répondent les unes aux autres, & ſont tapiſſées d'une membrane très-fine, qu'on peut regarder comme une périoſte intérieure, & ſur laquelle eſt répandu une infinité de vaiſſeaux ſanguins.

Les artéres dépoſent dans ces cellules uneſubſtance huileuſe qu'on appelle moëlles. Celle qui remplit les intervalles de la ſubſtance réticulaire eſt liquide comme de l'huile, celle qui ſe trouve dans les cavités des os longs a plus de conſiſtence. La membrane dont nous venons de parler, eſt exactément attachée à l'os par des petits vaiſſeaux, & par des prolongemens qui s'inſinuent dans les pores des os. C'eſt par ces pores que la moëlle peut couler dans la ſubſtance de l'os; ce qui le rend moins fragile.

Les dents. On doit regarder les dents comme de véritables os enchaſſés dans de petites ouvertures qu'on nomme alvéoles. La portion dela dent qui ſe trouve dans l'alvéole eſt ſa racine, par l'extrêmité de laquelle entrent un artére, une vaine, & un nerf, qui s'avancent juſques dans la ſubſtance de la dent. On voit par-là que les dents ſe nour-

riſſent & doivent être ſenſible.

Leur émail.

La portion de la dent qui eſt hors de l'alvéole eſt recouverte d'une ſubſtance blanche & très-dure, qu'on appelle émail, & qui ſe régénere ſurtout dans la jeuneſſe lorſqu'elle a été détruite. La racine a une membrane qui la revêt, & qui eſt une continuation de celle qui tapiſſe l'alvéole.

L'uſage des os.

Les os ſervent de baſe, d'apuis & de borne à toutes les autres parties du corps. Tous les os ſont recouvers extérieurement de membranes aſſez fines qu'on nomme Périoſtes. Celle dont les os du crâne ſont revêtus extérieurement, s'appelle Péricrâne.

Le périoſte.

Le Périoſte eſt un tiſſu fort ſerré. Il eſt attaché, & collé pour ainſi dire à l'os par une infinité de petits filets& de petits vaiſſeaux ſanguins, & par quelques nerfs qui entrent dans les Pores de l'os, qui lui donnent quelque ſenſibilité, & qui communiquent avec ceux du Périoſte interne. Le Périoſte ſert à ſoutenir une très-grande quantité de nerfs qui le rendent d'un ſentiment très-exquis, & une infinité de petits vaiſſeaux capillaires C'eſt par le moyen de ces vaiſſeaux que les os reçoivent leur accroiſſement, & leur nourriture. Les ſucs qui doivent y ſervir ſont préparés & ſéparés du ſang par le Périoſte que je regarde comme l'organe deſtiné à cet uſage : ils ſont enſuite portés & dépoſés dans la ſubſtance des os où ils acquiérent parfaitement leur conſiſtence. Ce ſont eux qui dans les fractures ſervent à réunir les os, & qui

D'où les os reçoivent leur nourriture.

dans l'exfoliation totale d'un os, le remplaſſent, comme on l'a vû quelquefois, en formant avec le tems une ſubſtance auſſi ſolide que l'os.

Les cartilages. §. IV. Les cartilages ſont des ſubſtances blanchâtres, unies, polies, ſouples & élaſtiques, qui n'ont point de cavité, ni par conſéquent de moëlle. Ils ſont moins durs que les os, & plus durs que les autres parties. On partage tous ces cartilages en deux claſſes. Les uns ſont unis aux os & les autres en ſont entiérement ſéparés.

Leur uſage. L'uſage des cartilages de la premiere claſſe eſt 1°. De vetir toutes les extrêmités des os joints par articulation mobile, & les paſſages ou couliſſes des tendons. 2°. D'unir tout-à-fait les os, les uns avec fermeté, & les autres avec flexibilité. 3°. d'augmenterle volume ou l'étenduedesos. L'uſage des cartilages de la ſeconde claſſe eſt de ſoutenir certaines parties du corps, où les os ne conviendroient pas. Tous les cartilages exceptés ceux qui ſe trouvent dans les articulations mobiles, dans les couliſſes, & dans les autres endroits où il y a du frottement, ſont revêtus d'une membrane qu'on appelle Périchondre.

Peri chondre

Les ligamens. §. V. Les ligamens ſont des ſubſtances blanches, fibreuſes, ſerrées, compactes, plus ſouples, & plus pliantes que les cartilages, difficiles à rompre ou à déchirer, & qui ne s'allongent que très-difficilement.

Leur uſage. Ils ſervent à contenir, à attacher, à

borner & garantir certaines parties.

§. VI. Les muſcles ſont des maſſes, compoſées de fibres plus ou moins longues, rouges ou rougeâtres, qu'on nomme fibres motrices. Ils ſont recouverts d'une membrane propre. Les extrêmités des muſcles ſont ordinairement terminéespar d'autres fibres ſerrées, menues & très-blanches. Lorſque ces fibres forment un corps de figure ronde & longue, on l'appelle Tendon. Lorſqu'il en forme un mince, plat & étendu comme une eſpéce de membrane il ſe nomme Aponévroſe. La maſſe rouge & molaſſe, eſt ce qu'on appelle communement la chair.

Les muſcles.

Les tendons.

Les Apanévroſes.

Chaque muſcle peut ſe diviſer en une infinité de petits autres muſcles ſemblables, qui ont tous un centre & un tendon, & qu'on appelle fibres motrices. Toutes ces fibres unies enſemble par une petite membrane cellulaire forment un gros muſcle.

Compoſitions des muſcles.

On diſtingue deux ſortes de muſcles, les uns ſont creux; tels ſont, le cœur, les artéres, l'eſtomahc, les inteſtins, la veſſie; leur uſage eſt de contenir & de mouvoir les liqueurs en les comprimant; les autres ſont pleins, tels ſont les muſcles éxtérieurs du corps qui ſervent à mouvoir toutes nos parties mobiles.

Combien on diſtingue de ſortes de muſcles en général.

Les muſcles ſont les organes de tous les mouvemens. Leur action conſiſte principalement dans le racourciſſement des fibres motrices ou charnuës, qui le compoſent. Le racourciſſement s'appelle contraction. Les muſcles en ſe contractant tirent les

Leur uſage.

différentes parties du corps par le moyen des tendons, comme une force mouvante tire un poid par le moyen d'une corde. On peut donc regarder les muſcles comme autant de forces mouvantes qui mettent en mouvement toutes les parties tant ſolides que fluides du corps humain.

Les glandes. §. VII. Les glandes ſont des molécules formées par l'entrelaſſement de vaiſſeaux de tout genre, recouvertes d'une membrane, & deſtinées à ſéparer de la maſſe du ſang quelque liqueur parriculiére, ou ſeulement à perfectionner la lymphe. Celles qui ſéparent du ſang quelque liqueur particuliére s'appellent conglomérées. *Les glandes conglomérées.* Ainſi les reins qui ſéparent l'urine du ſang ſont des glandes conglomérées. Celles qui ſervent à perfectionner la lymphe s'appellent glandes conglobées. Ainſi les glandes des aînes, des aiſſelles, & celles du méſenterre qui n'ont point d'autre fonction, ſont des glandes conglobées.

§. VIII. Nous avons dit que tout notre corps n'étoit qu'un amas de vaiſſeaux, c'eſt-à-dire de tuyaux deſtinés à contenir quelque liqueur. De ces vaiſſeaux les uns renferment le ſang, d'autres la lymphe, d'autres enfin ſervent à la filtration de quelque liqueur. Les vaiſſeaux ſanguins ſont de deux eſpéces, ſçavoir les artéres ſanguines, & les veines ſanguines.

Les artéres ſanguines. Les artéres ſanguines ſont des tuyaux élaſtiques qui partent du cœur, dont elles reçoivent le ſang, qu'elles diſtribuent dans

toutes les parties du corps. Elles ont une figure conique, dont la base est tournée du côté du cœur. Ainsi plus la liqueur contenue dans ces vaisseaux s'éloigne du cœur, plus elle souffre de frottemens & diminue de viteſſe.

Les veines sanguînes.

Les vaines ne sont qu'une continuation des dernieres divisions des artéres, & rapportent au cœur le superflu du sang, que les artéres ont distribué dans toutes les parties du corps.

Le mouvement de Diastole

Les artéres ont deux mouvemens sensibles, l'un de dilatation, & l'autre de contraction. Le premier qu'on appelle Diastole est causé par le sang que le cœur pousse par intervalle dans les artéres.

Le mouvement de Sistole.

Le second qu'on appelle Sistole, est causé par la force élastique des parois des artéres, qui agissent sur le sang dans le movement que le cœur cesse de le pousser.

Le Pouls.

Ces deux mouvemens opposés forment ce qu'on appelle Pouls.

Les veines n'ont pas de mouvement sensible, mais il se trouve dans leur intérieur des valvules placées à quelque distance les unes des autres, qui empêchent le sang de retourner en arriere. Les artéres, ainsi que les vaines, sont d'abord des troncs; elles se divisent en rameaux, branches & ramifications. Les dernieres & les plus fines de ces ramifications sons appellées, à cause de leur fineſſe, vaisseaux capillaires.

Les extrêmitées capillaires des artéres s'unissent aux extrêmités capillaires des veines, & y transmettent le sang qui n'a

pas ſervi à la nourriture des parties, & celles-ci le rapportent au cœur.

Les vaiſſeaux lymphatiques ſe diviſent auſſi en artéres & veines.

Les artéres lymphatiques. Les artéres lymphatiques ſont des petits vaiſſeaux tranſparens beaucoup plus fins que les artéres capillaires ſanguines, d'où elles partent, & qui conduiſent dans toutes les parties du corps une liqueur aqueuſe appellée lymphe.

Les veines lymphatiques. Les veines lymphatiques ne ſont que la continuation des artéres du même nom; elles raportent une portion de la lymphe qui avoit été diſtribuée dans les différentes parties du corps par les artéres lymphariques & la déchargent enſuite dans les vaines ſanguines.

C'eſt des vaiſſeaux lymphatiques que vient la blancheur de certaines parties du corps, & en particulier celle de la peau, qui dans l'état naturel ne paroît blanche, que parce que ces vaiſſeaux ſe trouvent en grand nombre entre elle & l'épiderme.

Les veines lactées. On met au nombre des veines lymphatiques les vaiſſeaux lactés, appellés ainſi parce qu'ils reçoivent des inteſtins une liqueur blanche qu'on nomme Chile; car ces veines ſont remplies de lymphe lorſqu'elles ne ſont point remplies de cette liqueur blanche.

Les vaiſſeaux ſecrétoires. §. IX. Les canaux deſtinés aux ſecrétions, ſont diviſés en ſecrétoires & excrétoires.

Les vaiſſeaux ſecrétoires ſont ceux qui ſervent à ſéparer du ſang quelque liqueur particuliére,

particuliere, ce ſont eux qui compoſent principalement les glandes conglomerées.

Les excrétoires.

Les canaux ou vaiſſeaux excrétoires ſont ceux qui reçoivent la liqueur ſéparée par les ſecrétoires, & la dépoſent dans quelques parties, ou la tranſmettent au-dehors.

Les nerfs

§. X. Les nerfs ſont des cordons blanchâtres & cilindriques, qui partent du cerveau & de la moëlle de l'épine, envelopés de la dure mere & qui ſe diſtribuent dans toutes les parties du corps.

De quoi ils ſont formés, & ce qui y coule.

Ils ſont formés par l'aſſemblage de petits filets fort fins, mais creux, où diſpoſés de maniere qu'il y coule une liqueur très fine & très-ſubtile qu'ils reçoivent du cerveau. C'eſt par le moyen de cette liqueur, qu'on appelle eſprit animal, que les nerfs ſont le principe du mouvement & du ſentiment, & par conſéquent les organes par leſquelles le corps & l'ame agiſſent l'une ſur l'autre.

Uſage des nerfs.

La connoiſſance de la diſtribution des nerfs & de leur rapport entre eux eſt très-importante. Elle conduit à celle des mouvemens ſimpatiques, & l'on voit par elle comment le vice d'une partie peut ſe communiquer à d'autres, & produire ces accidens différens.

Les pores abſorbans.

§. XI. On ne peut douter qu'il n'y ait à la ſupperficie du corps, & à celle de ſes cavités une infinité de petites ouvertures, qu'on appelle pores abſorbans par où certaines ſubſtances peuvent s'inſinuer dans nos vaiſſeaux. Car ce ne peut être que par ce moyen qu'on gagne certaines maladies en touchant ceux qui les ont, & que les

remedes appliqués extérieurement, tel que le Mercure, pénétrent dans l'intérieur.

Ce ne peut être auſſi que par ce moyen que l'eau des hydropiques, ou celle qu'on aura injectée dans le ventre d'un chien, ſe diſſipe quelquefois en fort peu de tems.

§. XII. Toutes les parties du corps ſont recouvertes & enveloppées de la membrane graiſſeuſe ou adipeuſe, & de la peau qu'on nomme tégument commun.

Ce qui recouvre & enveloppe les parties du corps

La membrane graiſſeuſe.

La membrane graiſſeuſe eſt un tiſſu de pluſieurs feuillets membraneux très-fins, entre leſquels ſe trouvent quantité d'intervales plus ou moins grands, qu'on appele cellules. Tout ce tiſſu cellulaire eſt uni étroitement à la ſurface intérieure de la peau: il s'inſinue dans l'intérieur des muſcles, & même entre leurs fibres, il a communication avec la plevre & avec le péritoine. On peut regarder les cellules graiſſeuſes comme de petits ſacs qui répondent les uns aux autres, & ſur leſquels les artéres & les veines capillaires, ſanguines & lymphatiques ſe ramifient. Les artéres ſanguines dépoſent dans ces petits ſacs ou cellules un ſuc huileux & onctueux, qui ſe condenſe plus ou moins, & qu'on nomme graiſſe.

Comment on peut régarder les cellules.

Ce que les artéres. poſent.

La ſeconde enveloppe commune du corps eſt la peau. Elle eſt compoſée, ſelon les Anatomiſtes modernes, de quatre parties.

La peau

La premiere & la plus intérieure eſt ce tiſſu qu'on nomme proprement le cuir qui eſt compoſé de fibres membraneuſes

Le cuir.

tendineuſes & nerveuſes, & parſemé de vaiſſeaux, dont la plûpart ſont lymphatiques. ce tiſſu prête & s'étend en tout ſens, comme l'étoffe d'un chapeau, & reprend de lui-même ſon étendue ordinaire. C'eſt ce qui arrive aux femmes groſſes & aux hydropiques.

On trouve a la ſurface intérieure de la peau deux eſpeces de petites glandes enchaſſées dans ſon épaiſſeur, & dont les tuyaux excrétoires s'ouvrent ſur la ſurface externe de la peau.

Les premieres ſont appellées, à cauſe de leur reſſemblance à un grain de millet, glandes milliaires

Les ſecondes ſe trouvent en plus grand nombre dans certains endroits que dans d'autres à proportion que les parties ſont plus ou moins expoſées au frottement; elles ont été nommées par M. Morgagni glandes ſébacées.

La ſeconde partie de la peau, eſt appellée corps papillaire, & conſiſte dans les petites éminences qu'on voit ſur la ſurface externe du cuir, & qu'on nomme mammelons & houpes nerveuſes. Ces mammelons différent entr'eux par leur figure & par leur arrengement, & ils ſont formés par les filets capillaires des nerfs qui ſe ſont diſtribués à la peau, ils ſont par conſéquent les organes de la ſenſation du toucher. *Le corps papillaire.*

La troiſiéme partie eſt ce que Malpighi a nommé corps muqueux & réticulaire. On croit que ce corps muqueux n'eſt au- *Le corps muqueux.*

tre choſe qu'une ſubſtance mucilagineuſe & facile à ſe condenſer, qui recouvre toute l'étendue du cuir. Cette ſubſtance eſt réellement parſemée d'un grand nombre de vaiſſeaux qui forment un lacis ou tiſſu vaſculaire. Les injections fines & ſubtiles, les inflammations naturelles, & la pâleur extraordinaire de la peau prouvent l'exiſtence de ces vaiſſeaux & la communication qu'ils ont entr'eux. Ce n'eſt qu'en ſuppoſant ces vaiſſeaux & leur communication, qu'on peut expliquer les inflammations & cette pâleur qui ſurviennent quelquefois fort ſubitement.

Enfin la quatriéme partie de la peau eſt une membrane très-mince, tranſparente, inſenſible, & fort étroitement attachée aux autres par des filets ſi fins, qu'ils ſe rompent aiſément. On l'appelle épiderme ou ſur-peau. Sa ſtructure eſt difficile à connoître, & l'on n'y a pû découvrir par le ſecours de l'art aucun vaiſſeau ſanguin.

L'épiderme.

Son uſage eſt de défendre les papilles ou mamellons nerveux de l'action immédiate des corps extérieurs, dont l'impreſſion auroit été fort douloureuſe ſans elle, comme on le remarque après qu'elle a été enlevée par quelque cauſe que ce ſoit.

C'eſt elle qui forme ces cloches ou ampoules qui s'élevent ſur la peau, après l'application des veſſicatoires, ou à l'occaſion d'une brûlure. Quand l'épiderme a été détruit en quelque endroit, il ſe régénére avec facilité, & ſans qu'il y paroiſſe aucune cicatrice.

Les callosités qui surviennent aux pieds, aux mains & aux genoux, sont formées par la pluralité des lames ou des couches de cette membrane que ces attouchemens durs & réïterés ont multipliés.

Ses trous ou pores.

L'épiderme a des petits trous par où sort la matiere de la transpiration insensible. Ces petits pores sont formés par les enfoncemens de l'épiderme qui s'unit au vaisseau où la matiere de la transpiration est contenue. Ces petits allongemens sont quelquefois détachés des vaisseaux, & poussés en-dehors par la sérosité qui s'épanche pour former les ampoules. Alors les pores se trouvent bouchés, & la transpiration est supprimée.

Pores de la peau.

La peau est percée de plusieurs petites ouvertures imperceptibles à la vûe, mais qui ne le sont pas au microscope : les unes répondent aux extrêmités artérielles très-fines par où sort l'humeur de la transpiration, les autres sont proprement les pores absorbans. Il n'exhale rien de ceux-ci, mais ils laissent entrer les liqueurs qu'on applique au corps, & qui s'insinuent par les vaisseaux lymphatiques dans les veines.

De la couleur de la peau des hommes en différens pays.

La couleur de la peau n'est pas la même dans tous les habitans de la terre. Les François & les Anglois l'ont blanche ; les Espagnols basanée, les Egyptiens olivâtre, & les Négres noire. La cause de ces différences n'est pas encore connuë.

Quelques Auteurs prétendent cependant que l'ardeur du soleil d'Afrique est la cause de la couleur noire des Négres.

Mais ſi cela étoit, les enfans nés en Afrique de pere & de mere Européens ne conſerveroient pas leur couleur blanche ; les Négres qui naiſſent en Europe, & qui l'habitent, ceſſeroient d'être noirs ; il ſemble plutôt que cette couleur noire eſt naturelle aux Africains, & qu'elle exiſte dans leur peau. Eſt-ce dans l'épiderme ? Cette partie de la peau eſt dénuée de vaiſſeaux, & elle eſt dans les Négres ſemblables à celle des Européens. Eſt-ce dans le corps muqueux ? Cela paroît vraiſemblable, cette partie de la peau eſt, à ce qu'aſſûre Malpighi, dans les Négres d'une couleur noire ſemblable à du charbon de bois. La couleur noire s'affoiblit dans un enfant né d'un Européen & d'une Négreſſe, & s'effacera enfin dans ſes deſcendans, s'ils n'habitent plus avec aucun Négre ou aucune Négreſſe.

Les ongles & les poils peuvent être conſidérés comme une dépendance de la peau.

Les ongles.

Les ongles ſont de petits corps blanchâtres, tranſparens, d'une ſubſtance ſemblable à de la corne, d'une figure ovalaire.

Quelques-uns penſent qu'ils ſont produits par les mammelons de la peau, & d'autres croient qu'ils ne ſont qu'une continuation de l'épiderme. Lorſqu'après la macération on tire adroitement l'épiderme de la main, les ongles ſe détachent des mammelons pour la ſuivre. Et lorſqu'il ſurvient au doigt un panaris appellé communément tourgniolle, le pus détruit pour

l'ordinaire les adhérences de l'épiderme avec l'ongle, il perd la vie, & eſt chaſſé par un nouveau. Ce qui ſemble prouver le dernier ſentiment.

Les poils.

Les poils ſont des petits corps ronds & long qui ſortent de la peau. Leur racine qu'on trouve ſous la peau, & qu'on nomme oignon ou bulbe, eſt enveloppée dans une capſule, & paroît creuſe & vaſculeuſe, comme la racine des plumes des oiſeaux. Ils ſont environnés de pluſieurs petites lignes noirâtres, qui s'étendent de la racine juſqu'à l'extrêmité, & qui ſont peut-être des vaiſſeaux ſanguins.

CHAPITRE II.

Des Parties qu'on appelle Diſſimilaires ou Organiques.

Diviſion du corps humain

LE corps humain eſt diviſé en tête, col, poitrine ou thorax, bas-ventre ou abdomen, & extrêmités. Chacune de ces parties eſt encore ſubdiviſée en parties contenantes & en parties contenues. Les contenantes communes de tout le corps ſont la peau & la membrane adipeuſe.

La tête.

§. I. La tête renferme dans la captivité des os du crâne le premier des organes ou le premier mobile de toute l'œconnomie animale : la face eſt le ſiége de pluſieurs autres organes particuliers très-compoſés.

Les parties contenantes propres de la tête ſont les muſcles frontaux, le pericrâne & les os du crâne. Les parties contenues ſont les membranes du cerveau, le cerveau & les vaiſſeaux.

La dure & la pie-mere.

Les membranes ducerveau ſont la dure-mere & la pie-mere : la dure-mere enveloppe tout le cerveau; elle eſt fort tendue, fort adhérante à l'intérieur du crâne, principalement vers ſa baſe & vers les ſutures. C'eſt le périoſte intérieur des os du crâne. Elle a communication avec le pericrâne par le moyen des petits filets & des petits vaiſſeaux, qui traverſent les ſutures du crâne. Elle fournit une enveloppe à chaque nerf.

La pie-mere eſt une membrane fort fine, qui enveloppe immédiatement le cerveau elle s'enfonce dans toutes ſes enfractuoſités, & elle ſert à ſoutenir un grand nombre de vaiſſeaux qui vont à ce viſcere ou qui en reviennent.

Le cerveau & ſa diviſion.

Le cerveau eſt toute la maſſe renfermée dans les os du crâne. On le diviſe en cerveau proprement dit, en cervelet & en moëlle allongée; à quoi il faut joindre encore la moëlle de l'épine contenue dans le canal formé par les vertebres.

Le cerveau proprement dit.

Le cerveau proprement dit, eſt compoſé de deux ſubſtances. La premiere qui eſt extérieure, & qu'on appelle ſubſtance cendrée ou corticale, eſt glanduleuſe, ſelon le ſentiment de Malpighi, & vaſculaire ſelon celui de Ruich. La ſeconde qui eſt intérieure eſt blanche, & qu'on appelle médullaire, n'eſt, ſelon quelques Anatomiſtes, que l'aſſemblage de vaiſſeaux excrétoires fort fins, qui viennent de la ſubſtance glanduleuſe, & d'où les nerfs prennent leur origine.

Le cervelet eſt auſſi compoſé d'une ſubſtance cendrée, & d'une ſubſtance médullaire, mais différemment ſituées. *Le cervelet.*

La moëlle allongée n'eſt que le prolongement de la ſuſtance médullaire du cerveau & du cervelet. Les fibres qui la compoſent ſe croiſent, de ſorte que celles du côté gauche paſſent au côté droit, & celles du côté droit au côté gauche; c'eſt de cette moëlle allongée que partent immédiatement les dix paires de nerfs qui ſortent du crâne. Comme les fibres de la ſubſtance médullaire ſe croiſent, les nerfs ſe croiſent auſſi. C'eſt-à-dire que ceux qui viennent du côté droit paſſent au côté gauche, & que ceux qui viennent du côté gauche paſſent au côté droit. De-là vient à ce qu'on prétend que la paraliſie, lorſqu'elle eſt la ſuite de la compreſſion de quelque endroit du cerveau, ſe trouve pour l'ordinaire au côté oppoſé à celui de l'endroit comprimé. *La moëlle allongée.*

La moëlle de l'épine eſt une continuation de la moëlle allongée, & paroît être compoſée de deux ſubſtances, l'une blanche, & l'autre cendrée. La premiere eſt à l'extérieur & la ſeconde eſt dans l'intérieur. Trente paires de nerfs qui ſe diſtribuent dans toutes les parties du corps tirent leur origine de la moëlle de l'épine. *La moëlle de l'épine.*

Les vaiſſeaux du cerveau ſont des artéres & des veines, dont les tuniques ſont fort délicates. Les artéres ſont les carotides internes & les vertébrales. Les veines ſont les jugulaires internes qui rapportent le

ſang de differents ſinus qui ſe trouvent dans les duplicatures de la dure-mere.

Les artéres ne ſont point accompagnées des veines comme dans toutes les autres parties du corps; les unes & les autres entrent dans le crâne par un chemin différent, parce que ſi elles entroient enſemble, elles pourroient, par une compreſſion mutuelle, former quelque obſtacle au cours du ſang.

La face La face eſt le ſiége des organes de la vue de l'ouie, de l'odorat, du gout, de la parole & de la maſtication.

L'organe de la vue. Il y a deux ſortes de parties qui forment l'organe de la vue. Les unes ſont extérieures au globe de l'œil, & les autres forment ce globe.

Les premieres ſont les ſourcils, les paupieres, les glandes de Meibomius, la glande lacrimale, les graiſſes qui entourrent le globe, les points lacrimaux, le ſac lacrimal, le canal naſal.

Les autres ſont les muſcles de l'œil, la conjonctive, la cornée tranſparente, la ſclerotique, la choroïde, l'uvée, (où il faut remarquer l'iris & la prunelle,) la retine, l'humeur aqueuſe qui occupe la chambre antérieure & la chambre poſtérieure de l'œil l'humeur vitrée, qui reſſemble à du verre fondu, & qui occupe la plus grande partie du globe de l'œil, & l'humeur criſtaline qui ſe trouve dans un enfoncement de la partie anterieure de l'humeur vitrée.

L'organe de l'ouïe. Les oreilles qui ſont les organes de l'ouïe,

ont deux parties, l'une externe & l'autre interne. L'aîle, le conduit qui y eſt contigu, les glandes cerumineuſes répandues ſur la membrane qui tapiſſe le conduit, & la membrane du tambour qui ſe trouve à l'extrêmité de ce conduit forment la premiere de ces deux parties. Le tambour & le labyrinthe forment la ſeconde. On trouve dans la caiſſe du tambour les conduits qui communique avec la trompe d'Euſtache, & avec les cellules de l'apophiſe maſtoïde; la fenêtre ronde, la fenêtre ovale, les quatres oſſelets, & le cordon de nerfs appellé la corde du tambour, qui eſt une branche de la cinquiéme paire. Le labyrinthe eſt compoſé du limaçon, du veſtibule, & des canaux demi circulaires.

Toutes les cavités du nez, qui eſt l'organe de l'odorat, ſont tapiſſées d'une membrane parſeméede pluſieurs grains glanduleux, & ſur laquelle les nerfs de la premiere paire viennent ſe diſtribuer. *L'organe de l'odorat.*

La langue eſt l'organe du goût. Sa ſenſibilité réſide dans ces mammelons nerveux qui ſe trouvent ſur toute ſa ſuperficie, & ſurtout à ſa pointe. *L'organe du goût.*

La langue & les levres ſont les organes de la parole, les dents y contribuent auſſi. *Les organes de la parole.*

Les dents, la langue, les levres & la liqueur ſalivale filtrée par les glandes du même nom, ſont les organes de la maſtication. Les canaux excrétoires des glandes ſalivales vont ſe rendre dans la bouche. Les principales glandes ſalivales ſont les *Les organes de la maſtication.*

parotides, les maxillaires, & les ſublingales. Les parotides ſont placées entre les conduits de l'oreille, & l'angle de la machoire inférieure. Leurs conduits excrétoires découverts par Stenon en 1660. paſſent au milieu de la bouche ſur le muſcle maſſeter, & percent enſuite le muſcle buccinateur vers la troiſiéme dent molaire.

Les maxillaires. Les glandes maxillaires ſont ſituées ſous chaque angle de la machoire inférieure.

Leurs conduits excrétoires découverts par Warthon, s'ouvrent à côté du frein de la langue. Les glandes ſublingales ſont placées ſous la langue, elles ont pluſieurs petits conduits excrétoires, découverts par Rivinus en 1679. & dont on trouve les orifices vers le frein de la langue. *Les ſublingales.*

Je dis que ces glandes ſont les principales; car il y en a un grand nombre d'autres plus petites, répandues ſous la membrane qui tapiſſe l'intérieur de la bouche, & qui tirent leurs noms des différens endroits où elles ſont ſituées. Il y en a encore deux autres dans le goſier, une de chaque côté. Leur figure les a fait nommer amydales. On remarque ſur leur ſurface pluſieurs petits trous qui répondent chacun aux conduits excrétoires.

Le col. §. II. Le col eſt compoſé de pluſieurs parties, les principales ſont les artéres carotides, les veines jugulaires, l'œſophaſe, la tracée, artére, & les vertébres.

1°. L'œſophaſe eſt le conduit par où les alimens deſcendent de la bouche dans l'eſtomach.

tomach. La langue les pouſſes dans le pharinx, qui eſt la partie ſupérieure de ce conduit ; la langue & l'œſophage ſont par conſéquent les organes de la déglutition. *Les organes de la déglutition.*

2°. La trachée-artére eſt le conduit par où l'air paſſe dans les poumons & en ſort. Sa partie ſupérieure qu'on appelle le larinx, & qui eſt compoſée de cartilages & de muſcles, eſt l'organe de la voix. A la partie intérieure & ſupérieure de la trachée-artére, on trouve une glande, appellée tiroïde, dont on ne connoît point l'uſage. *L'organe de la voix*

§. III. La poitrine ou thorax, renferme les principaux organes de la circulation & de la reſpiration. *La poitrine.*

Les parties contenantes de cette cavité ſont les mamelles, les côtes, les vertébres, le ſternum, les cartilages, les muſcles, la plevre. *Les parties contenantes.*

On n'en fera point ici une deſcription détaillée, on ſe contentera de dire au ſujet des mamelles que chacune eſt un corps glanduleux entouré de beaucoup de graiſe, renfermé dans une eſpéce de ſac membraneux, & couvert des tégumens communs. *Les mammelles.*

La fonction de ces corps glanduleux eſt de ſéparer dans certains tems le lait que les vaiſſeaux ſanguins y apportent. Il en ſort beaucoup de conduits excrétoires, qui en ſe dilatant forme une eſpece de confluent ou de réſervoir, d'où partent dix ou douze autres tuyaux qui vont percer le mammelon pour s'ouvrir au de- *Leur uſage.*

hors. L'uſage de ces tuyaux laiteux, eſt de tranſmettre au dehors le lait qui a été en dépôt dans le reſervoir.

Les parties contenues. Les parties contenues ſont le cœur, le péricarde, le médiaſtin, les poûmons, les gros vaiſſeaux, le thimus, le canal thoracique, & le Diaphragme, qui ſépare la poitrine d'avec le bas-ventre.

Le cœur. Le cœur eſt le principal organe de la circulation, c'eſt un muſcle creux renfermé dans un ſac membraneux appellé péricarde, il eſt compoſé de fibres tranſverſales, & longitudinales, & poſé à plat ſur le diaphragme entre le médiaſtin; ſa pointe eſt un peu tournée vers le côté gauche. Il a deux cavités unies enſemble, dont l'une s'appelle ventricule droit, & l'autre ventricule gauche. L'artére pulmonaire qui diſtribue le ſang aux poumons, ſort du ventricule droit qui eſt le plus grand & le plus mince. L'artére aorte, qui porte le ſang dans toutes les parties du corps, ſort du ventricule gauche qui eſt le plus épais. Il y a au-deſſus de chaque ventricule une autre petite cavité qu'on nomme oreillete. La veine cave, qui rapporte le ſang de tout le corps, aboutit à l'oreillete droite. La veine pulmonaire, qui rapporte le ſang des poumons, aboutit à l'oreillete gauche. Les oreilletes ſont comme les ventricules collées l'une contre l'autre. Il y a dans l'intérieur des ventricules pluſieurs valvules; celles qui ſont placées à l'embouchure des artéres laiſſent ſortir du cœur le ſang qui entre dans les artéres, & l'empêchent de

revenir par le même chemin. On les appelle semilunaires. Celles qui sont à l'embouchure des oreillettes permettent au sang d'entrer dans les ventricules, & l'empêchent de sortir par le même chemin. On les appelle triglochines.

Les organes de la respiration & de la circulation.

Les poumons & le diaphragme, sont les principaux organes de la respiration.

Les poumons.

Les poumons sont composés de petites vesicules, où répondent toutes les ramifications de la trachée artére Ces ramifications sont appellées bronches. Il y a entre ces vesicules un tissu cellulaire qui remplit les intervalles qu'elles laissent entre-elles.

L'artére & la veine pulmonaire se ramifient à l'infini sur ces vesicules, ce qui forme un raiseau vasculaire merveilleux. On trouve dans l'intérieur des bronches, de petites glandes nommées Trachéales.

Le Diaphragme.

Le Diaphragme est une cloison charnue & tendineuse, qui sépare la poitrine d'avec le bas-ventre, & qui est posée transversalement & obliquement, de maniere que la partie antérieure est plus élevée que la postérieure.

Le bas ventre & sa division.

§. IV. Le bas-ventre ou abdomen, est divisé en régions & en parties. On partage toute la superficie du ventre en régions, afin que par la correspondance que les parties intérieures ont avec les extérieures, on puisse juger quelle partie intérieure est lésée, lorsque l'on voit à l'extérieure quelque vestige du coup porté

par l'inſtrument qui a fait la bleſſure, ou lorſque le malade déſigne à l'exterieur l'endroit où il ſent la douleur.

Les régions du bas ventre.

On diſtingue deux régions, l'une antérieure, & l'autre poſtérieure. La région antérieure, qui s'étend juſqu'au côté du ventre, ſe ſubdiviſe en trois autres. La premiere, qui eſt la plus haute, s'appelle Epigaſtre. La ſeconde, qui eſt la moyenne, s'appelle Ombilicale; & la troiſiéme, qui eſt l'inférieure, ſe nomme Hipogaſtre.

Chacune de ces régions ſe ſubdiviſe encore en trois. Le milieu de la région épigaſtrique ſe nomme ſimplement Epigaſtre, & les côtés ſe nomment Hypocondres, l'un hypocondre droit, & l'autre hypocondre gauche. Le milieu de la région moyenne ſe nomme région Ombilicale, & les côtés s'appellent régions Lombaires, droite & gauche. Le milieu de la région hypogaſtrique, ſe nomme ſimplement Hypogaſtre, & les côtés s'appellent les Iles, droite & gauche. La région poſtérieure ſe ſubdiviſe en deux parties; les Lombes forment la ſupérieure, & les feſſes l'inférieure.

Les organes du bas-ventre.

On diviſe les parties du bas-ventre en parties contenantes, & en parties contenues. Les contenantes propres ſont les muſcles de l'abdomen & le péritoine.

Les contenues.

Les contenues ſont les organes deſtinés à la digeſtion & à la formation du chyle, à la ſéparation de l'urine, & à la génération.

Les organes deſtinés à la digeſtion, & à la formation du chyle, ſont l'eſtomach, les inteſtins, le foye, la rate, le pancréas, le méſentere, le reſervoir de pecquet, & le commencement du canal Thorachique ; à quoi il faut ajouter les glandes qui tapiſſent la membrane intérieure de l'eſtomach, & celles qui ſe trouvent répandues dans le canal inteſtinal.

Les organes qui ſervent à la dipeſtion & à la chilification.

Les organes qui ſervent à la filtration de l'urine & à ſon évacuation, ſont les reins, les uréteres, la veſſie & l'urétre.

Les organes deſtinés à la filtration de l'urine.

Les organes de la génération ſont différens dans les deux ſexes. Ceux de l'homme ſont les vaiſſeaux ſpermatiques, les teſticules, les vaiſſeaux défférens, les veſſicules ſéminales, les vaiſſeaux éjaculatoires, qui traverſent les glandes proſtates ſupérieures, & qui s'ouvrent dans l'urétre à côté du veru-montanum, & la verge. Ainſi de ces organes, les uns ſe trouvent dans le ventre, & les autres hors du ventre. Ceux de la femme ſont le vagin, la matrice, les ligamens ronds & larges, les trompes, le morceau déchiré & les ovaires.

Les organes de la génération.

§. V. Les extrêmités du corps ſe diviſent en ſupérieures & inférieures.

Les ſupérieures ſont les organes ordinaires du toucher, & ceux par leſquels l'homme exécute la plupart de ſes ouvrages.

Les extrémités ſupérieures.

Les inférieures ſont les organes par le moyen deſquels il ſe tranſporte d'un lieu à un autre.

Les extrémités inférieures.

Il faut remarquer dans les uns & dans

Ce qu'il faut remarquer aux articulations.

les autres, les articulations par charniere & par genou ; les différens ligamens qui ſervent à les borner & à les contenir ; les cartilages qui revêtent le corps des os, ceux qui augmentent les cavités des articulations, & ceux qui ſont mitoyens entre la cavité & la tête des os ; les capſules qui enveloppent les articulations & les glandes ſinoviales qui ſe trouvent aux capſules.

Les glandes conglobées.

Il faut auſſi remarquer les glandes conglobées, qui ſont au nombre de trois ou quatre ſous chaque aiſſelle, & de huit ou dix à chaque aîne. Elles ſervent d'entrepôt à la limphe qui revient des extrêmités ſupérieures & des inférieures. Elles ſont placées ſur les gros vaiſſeaux, & recouvertes de la peau & de la graiſſe.

Il y a encore des glandes de cette eſpece aux environs des parotides & des maxillaires, & le long des veines jugulaires. Elles reçoivent la limphe qui revient de la face & du col. Celles du méſentere ſont auſſi des glandes conglobées.

Un détail plus particulier des parties du corps humain, eſt l'objet de l'Anatomie.

Ce que c'eſt que l'Anatomie.

L'Anatomie eſt une diſſection ou décompoſition artificielle du corps humain, pour connoître la ſtructure, la connexion la ſituation, & l'uſage de toutes les parties, qui le compoſent.

On diviſe l'Anatomie en deux parties, en Oſtéologie & en Sarcologie ; l'Oſtéologie traite des parties dures. La Sarcologie a pour objet les parties molles. On ſubdi-

vise celle-ci en Miologie, Splanchnologie, Angéologie, Nevrologie, & Adénologie.

SECTION II.

Des Fluides.

ON entend par Fluides toutes les différentes liqueurs contenues dans les Soudes qui composent le corps humain.

Le sang est la principale de toutes ces liqueurs ; il est l'origine de toutes les autres, excepté le chyle, dont il est lui-même formé. Ainsi l'ordre naturel nous engage à parler premiérement du chyle, ensuite du sang, & enfin des liqueurs émanées du sang.

CHAPITRE PREMIER.

Du Chyle.

LE Chyle est une liqueur laiteuse, extraite des alimens par le moyen de la digestion. *Le Chyle.*

Les principes du Chyle semblent être sulphureux, mucilagineux, salés & aqueux, car il arrive dans l'expression des alimens la même chose que dans les émulsions. Les parties sulphureuses, mucilagineuses & salées des alimens, sont extraites par les différentes liqueurs qui servent à la digestion, & mêlées parfaitement aux aqueuses, par l'action des parties voisines. *La nature du Chyle.*

Ces parties sulphureuses pressées & broyées s'arrondissent, & forment ces globules blancs qu'on apperçoit dans le Chyle *Le sang composé en géné-*

par le moyen d'un microſcope. Ainſi le Chyle, n'eſt proprement que le ſuc des alimens, exprimés de leur parties fibreuſes, & changé en ces globules.

Pourquoi le Chyle eſt blanc. Il ne doit pas paroître ſurprenant que le Chyle, quoique formé d'alimens de différentes couleurs, ſoit une liqueur blanche, car il eſt compoſé de parties ſulphureuſes & aqueuſes, battues & rétriturées enſemble. Or ſi l'on bat pendant un tems conſidérable un fluide ſulphureux, par exemple de l'huile avec de l'eau, il devient blanc.

CHAPITRE II.

Du Sang.

Le Sang. LE Sang en général eſt une liqueur rouge répandue dans toutes les parties du corps.

C'eſt l'aſſemblage de la partie rouge & de toutes les autres liqueurs, car elles roulent toutes enſembles dans les vaiſſeaux ſanguins. Il eſt le principal inſtrument de l'œconomie animale. Car ſon effuſion fait ceſſer la vie.

La nature du ſang. Lorſque le ſang circule dans les vaiſſeaux ou qu'il en ſort, il paroît compoſé de parties homogênes. Mais ſi on le laiſſe repoſer dans un vaſe, on reconnoît bientôt qu'il eſt compoſé de différentes parties. Le ſang reçu dans une palette ſe réfroidit, ſe coagule, & ſe partage en deux parties, dont l'une eſt un coagulum rouge qu'on appelle la partie rouge du ſang; & l'autre eſt fluide & blanche. Celle-ci eſt exprimée des pe-

tits pores du coagulum, on l'appelle la partie blanche ou lymphatique. *ral de deux partits.*

Ces deux ſubſtances circulent enſemble dans les vaiſſeaux ſanguins, ſans ſe ſeparer. Mais la partie lymphatique, qui eſt plus fine que la rouge paſſe ſeule en des vaiſſeaux extrêmement petits qu'on appelle lymphatiques, ſe répand dans toutes les parties du corps qu'elle nourrit, porte dans les glandes la matiere de la filtration, & revient enſuite dans les veines ſanguines.

Le coagulum rouge, lavé dans de l'eau tiéde ſe ſépare en deux parties dont l'une ſe mêle avec l'eau, à laquelle il communique ſa couleur rouge, & l'autre ſe forme en petits filamens blancs. *Le coagulum.*

La premiere eſt ce qu'on appelle proprement le ſang. Elle eſt rouge & globuleuſe, chacun de ſes globules eſt compoſé de ſix autres globules unis enſemble, ces globules nagent dans la partie blanche, & y tournent ſans ceſſe ſur leur axe. *Le ſang proprement dit*

On a été long-tems incertain ſur la cauſe de la couleur rouge du ſang. Les uns l'attribuoient au nitre aërien, d'autres au foye, quelques-uns à un eſprit vital qui ſe trouve dans le cœur, ou à un ferment particulier dans le ſang, &c. Mais il eſt probable que cette couleur vient de l'aſſemblage de ſix petits globules qui compoſent chacune de ces parties rouges. Ces petits globules ſont ceux du chyle. *D'où vient la couleur du ſang.*

Lorſqu'ils compoſoient cette liqueur, ils étoient ſéparés les uns des autres, & leur couleur étoit blanche. Dès qu'ils s'u-

niſſent, ils deviennent rouges ; ſi on les ſépare, ils reprennent la premiere couleur. c'eſt donc leur union qui les rend rouges. On ſçait que la différente diſpoſition de la ſurface des corps fait la diverſité de leur couleur.

Ce qui fait l'union de ces globules, & où elle ſe fait.

Cette union de pluſieurs petits globules blancs ſe fait dans les extrêmités des vaiſſeaux capillaires de toutes les parties du corps par la contraction de ces vaiſſeaux. C'eſt ce qu'on appelle ſanguification.

Différence du ſang & du chyle

Il s'en ſuit de tout ce qu'on vient de dire que l'union des globules, & la couleur rouge qui en réſulte, ſont la ſeule différence qui ſe trouve entre le ſang & le chyle.

La lymphe fibreuſe.

La ſeconde partie du coagulum ne ſe diſſout pas dans l'eau, comme la partie globuleuſe, mais elle ſe forme en petits filamens tranſparens qui étant déſſechés reſſemblent à de la corne. C'eſt celle qui en ſe condenſent retient dans ſes intertices les parties globuleuſes du ſang, lorſqu'ils eſt ſorti des vaiſſeaux, & forme le coagulum rouge. On l'appelle lymphe fibreuſe.

C'eſt elle auſſi qui forme dans les ſaignées du pied ces lambaux & ces filamens épais & ſgongieux, enduits de ſuc gélatineux & mucilagineux.

Cette lymphe fibreuſe, & ces ſucs gélatineux paroiſſent n'être qu'une lymphe moins ſubtile & moints triturée que celle dont on va parler.

La partie blanche.

La partie blanche ou limphatique du ſang paroît être homogene. Une légere

chaleur la fait épaiſſir, de ſorte qu'elle reſſemble à du blanc d'œuf cuit, & en prend la conſiſtence. C'eſt elle qu'on appelle proprement lymphe. A méſure qu'elle s'épaiſſit, il en ſort une humeur aqueuſe dans laquelle elle nageoit. Cette humeur eſt un peu ſalée & ſemblable à l'urine. On l'appelle ſéroſité.

La ſéroſité.

Examen du ſang dans une grénouille vivante par le moyen d'un microſcope.

Lorſqu'on examine le ſang par le moyen d'un microſcope dans une grénouille vivante, on ne découvre rien que de conforme à ce qu'on vien de dire.

On y obſerve une liqueur aqueuſe, & blanche dans laquelle nage un amas de globules blancs ; des filamens blancs, tranſparens & très-confus ; enfin des parties rouges, globuleuſes, très-petites, & compoſées de ſix globules blancs.

On obſerve auſſi que les globules rouges changent de figure & de couleur, lorſqu'ils paſſent dans les vaiſſeaux capillaires ; qu'ils deviennent ovales & jaunâtres ; que ne pouvant entrer que l'un après l'autre, à cauſe de la petiteſſe de ces vaiſſeaux, il ſe trouve dans ces vaiſſeaux beaucoup de lymphe, & par conſéquent que le ſang eſt moins rouge dans les extrêmités capillaires que dans les vaiſſeaux plus gros.

La couleur du ſang eſt différente dans les vaiſſeaux.

La couleur rouge du ſang n'eſt pas la même dans tous les gros vaiſſeaux. Il eſt rouge, vif & brillant dans la veine pulmonaire, dans le ventricule gauche du cœur, & dans toutes les artéres du corps, où il y a plus de mouvement & de lymphe.

Il eſt au contraire noirâtre, & plus fon-

cé dans l'artére pulmonaire, dans le ventricule droit du cœur & dans toutes les veines où il y a moins de mouvement & moins de lymphe.

C'eſt par cette raiſon que le ſang venal tiré dans une palette, eſt plus noirâtre dans le fond qu'à ſa ſurface.

Si l'on fouette avec une poignée de brins de bouillon le ſang nouvellement tiré d'une veine, toute ſa partie fibreuſe s'attache aux petits bâtons, & ſa partie rouge & lymphatique reſte fluide ſans ſe coaguler; ce qui prouve que c'eſt cette partie fibreuſe qui en ſe coagulent exprime la partie blanche, & retient la partie rouge par le moyen des ſes filamens qui l'embraſſent. Quand on l'examine on la trouve enduite de ſuc gélatineux, ſemblable aux concreſſions lymphatiques & polipeuſes, qu'on trouve dans les vaiſſeaux & dans le cœur. C'eſt probablement elle qui forme ces eſpeces de corps, & qui arrêtée dans les petits vaiſſeaux eſt cauſe des embarras, ou obſtructions qui y arrivent quelquefois.

Le chyle ne ſe change en ſang qu'après pluſieurs circulations.

Il faut un certain tems pour que le chyle ſe change en ſang. C'eſt pourquoi lorſqu'on ſaigne une perſonne peu de tems après qu'elle a mangé, on voit des lignes blanches formées par le chyle ſortir avec le ſang. La ſéroſité qui s'en ſépare après quelque tems de répos dans les vaiſſeaux où on l'a reçu paroît toute laiteuſe, & quelquefois il y a ſur le coagulum rouge une eſpece de croute de même nature.

Si l'on ouvre un chien après l'avoir fait manger,

manger, on trouve auſſi dans les artéres pulmonaires une matiere blanchâtre mêlée avec le ſang ; d'où il faut conclure que le chyle n'eſt changé totalement en ſang qu'après pluſieurs circulations.

Il ſuit auſſi de ce qu'on vient de dire que la ſéroſité ſert de véhicule à la lymphe, & que la lymphe & la ſéroſité en ſervent au ſang proprement dit.

Mouvement du ſang.

Toutes les matieres dont le ſang eſt compoſé ont différens mouvemens qui entretiennent ſa fluidité, ſçavoir un mouvement de fermentation, un mouvement de fluidité, & un mouvement circulaire, progreſſif ou de truſion. Mais de ces trois mouvemens il n'y a que le circulaire qui ſoit prouvé & démontré. Pluſieurs Auteurs conteſtent les deux autres.

Mouvement de fluidité.

Le mouvement de fluidité eſt celui qu'il a de commun avec tous les autres fluides. Il dépend de l'action des vaiſſeaux, de l'élaſticité de l'air, & du mouvement de fermentation.

Quelques-uns admettent dans tous les fluides, un principe qui leur donne la fluidité.

Celui de fermentation.

Le mouvement de fermentation, que quelques Phyſiciens nient, agite toutes les parties du ſang, forme & produit toutes les humeurs dont il eſt chargé, & communique la chaleur à toutes les parties ſolides.

Le ſang, diſent les Partiſans de la fermentation, a des principes acides & alkalis, qui ſe heurtant continuellement les uns les autres doivent produire néceſſaire-

ment le mouvement de fermentation.

Les bornes qu'on s'eſt propoſé dans cet abrégé ne permettent point d'entrer dans l'examen des raiſons alléguées pour ou contre ces deux mouvemens.

mou-ment cu-e. Le mouvement circulaire, de truiſion ou progreſſif, eſt celui par lequel le ſang eſt porté du cœur comme du centre dans toutes les parties par les artéres, & rapporté au cœur par les veines.

cau- Les cauſes de ce mouvement ſont l'action de l'air dans les poûmons, le mouvement du cœur & le reſſot des vaiſſeaux.

CHAPITRE III.

Des liqueurs émanées du Sang.

LE Sang eſt formé par le chyle, & il forme à ſon tour toutes les autres liqueurs, qui après avoir été confondues dans ſa maſſe s'en ſéparent. Cette ſéparation s'appelle ſecrétion, filtration, ou excrétion.

uels les nes nés fil-ion. Les ſecrétions ſe font, ou par l'extrêmité des vaiſſeaux capillaires artériels; comme celles de la matiere de la tranſpiration, & de la graiſſe, ou par le moyen de certains organes appellés glandes conglomérées, deſtinées à cette opération; comme celles de la bile, de la ſalive, &c.

On partage en trois claſſes les humeurs ſéparées de la maſſe du ſang.

La premiere comprend celles qui doi- nt ſe mêler de nouveau avec le ſang pour érens uſages. Telles ſont la graiſſe,

la ſinovie, la liqueur du péricarde, les eſprits animaux, &c. On les nomme recrémens. *Les recrém*

La ſeconde renferme celles qui ne doivent plus avoir de commerce avec le ſang. Telles ſont l'urine, la matiere de la tranſpiration inſenſible, la ſueur, &c. On les appelle excrémens. *Les excrémen.*

La troiſiéme eſt compoſée de celles dont une partie doit rentrer dans la maſſe, tandis que l'autre ſera rejettée hors des voies de la circulation. Telles ſont la ſalive, la bile, le ſuc pancréatique, &c. Comme ces humeurs participent des deux premieres, on les appelle recrémens-excrémens. *Les recrémens excrémens.*

Ces humeurs ſe ſéparent du ſang, les unes pour quelque fonction ou quelque uſage néceſſaire à la conſervation du corps; les autres, parce qu'elles ſont ſuperflues & qu'elles deviendroient nuiſibles.

Nous allons examiner en détail la nature & les uſages de toutes ces différentes liqueurs.

§. I. La matiere de la tranſpiration inſenſible eſt une humeur ſubtile & déliée, qui s'exhale en forme de vapeur de toute la ſuperficie du corps, & de toutes les cavités. *La matiere de la tranſpiration*

La tranſpiration inſenſible qui ſe fait dans les poûmons, ſe nomme tranſpiration pulmonaire; celle qui ſe fait par les pores de la peau, ſe nomme tranſpiration cutanée. *La tranſpiration diviſée en pulmonaire & cutanée.*

Cette évacuation qu'on appelle inſenſible, parce que les yeux ne peuvent l'ap-

percevoir ſenſiblement, eſt cependant la plus abondante de toutes les évacuations.

Preuve de la tranſpiration cutanée.

Pluſieurs expériences en prouvent l'exiſtence. Si on paſſe le doit ſur la face d'un miroir, ou de quelque autre corps bien poli, on y laiſſe une trace d'humidité. Si on met la tête nue près d'une muraille blanche éxpoſée au ſoleil, on voit l'ombre des vapeurs qui ſortent par les pores de la peau. Si on reſpire contre une glace, on la voit bientôt couverte de petites goutes d'eau. Les vapeurs qui ſortent des poûmons ſont condenſées en hiver par le froid, & forment une eſpece de nuage en ſortant de la bouche.

Preuve de la pulmonaire.

D'autres expériences prouvent qu'elle eſt plus abondante que les autres évacuations ſenſibles.

Son abondance.

Sanctorius a obſervé que de huit livres d'alimens, il s'en diſſipe cinq par la tranſpiration inſenſible. Ce qui fait concevoir combien l'œconomie animale eſt dérangée, lorſque la tranſpiration eſt arrêtée ou par un air trop froid, qui rétrécit les pores, ou par l'épaiſſiſſement de ſa matiere.

Les organes qui la laiſſent paſſer.

Il n'y a point de glandes qui ſervent à la filtration de cette humeur; on croit que c'eſt par des pores ou par les extrêmités des artéres capillaires qu'elle ſort. Ces ouvertures qui ſe trouvent ſur la ſurface de la peau ſont ſi petites, que Lenwenok a obſervé qu'un grain de ſable en pouvoit couvrir 2500.

Cette évacuation eſt plus abondante en

été qu'en hiver, devant un bon feu qu'à un air froid, dans le mouvement que dans l'inaction, pendant la digestion qu'avant le repas, & dans un pays caud que dans un froid.

La transpiration est plus ou moins abondante

Sa matiere est aqueuse & saline, & paroît avoir assez d'analogie avec l'urine; aussi remarque-t'on que quand on urine beaucoup, la transpiration est moins abondante.

Sa nature.

Cette évacuation sert à entretenir la soupleſſe des mammelons de la peau. Elle emporte du sang des parties salines, & le purifie par ce moyen. C'est elle qui cause la plûpart des maladies de la peau, par exemple, les érésipelles, les dartres, les gales, &c.

Son usage.

§. II. La matiere de la sueur se sépare du sang par les glandes milliaires. Elle est beaucoup plus grossiere que celle de la transpiration, ce qui fait qu'on la voit l'été se répandre sur la peau en petites goutes. Les tuyaux par où elle sort sont aussi plus grossiers que les petits pores par où passe la transpiration insensible.

La sueur.

Pendant la sueur les tuyaux excrétoi des glandes miliaires compriment les p res par où sort la matiere de la tra piration; ce qui fait que l'abondance la sueur diminue celle de la transpiration La sueur a aussi beaucoup de rapport à l'urine.

§. III. L'humeur sébacée est une matiere onctueuse qui se filtre par les glandes sébacées, & qui est déposée dans des peti-

La matiere sebacée.

tes follicules où elle acquiert une certaine consistance.

Son usage. L'usage de cette l'humeur est de défendre la peau de l'action des sels qui se trouvent dans la matiere de la sueur, & dans celle de la transpiration, de rendre la peau du visage lice & bien polie, & d'empêcher l'escoriation des parties qui sont obligées de se frotter.

C'est pourquoi il se trouve beaucoup de glandes sébacées dans les endroits sujets au frottement, tels que les jointures, le scrotum, les aînes, &c.

Ce qu'elle cause. L'humeur sébacée en se déssechant forme les petites écailles qui font la crasse de la tête & de tout le corps. Lorsqu'elle est retenue dans la follicule, ou dans la glande, elle forme les tubercules ou petites tumeurs qui naissent sur la peau, & qu'on appelle taupes à la tête, & tanes au visage.

Le cérumen ou la cire. Celle qui sort du conduit auditif externe de l'oreille, s'appelle cérumen ou cire. Elle est jaune & amére; elle décrépite & s'inflamme sur le feu. Si elle s'amasse & s'endurcit dans le conduit, elle peut causer la surdité.

Les glandes Meibomius filtrent une matiere sébacée dont l'usage est de s'opposer à la chûte des larmes sur les joues, de les déterminer vers le nez, & de les faire passer par les points lacrimaux. Lorsque cette humeur devient épaisse, elle forme ce qu'on appelle cire ou chassie des yeux.

La chassie.

§. IV. L'opinion reçue eſt qu'il ſe ſépare du ſang porté dans la ſubſtance corticale du cerveau & dans la moëlle de l'épine par les artéres, un fluide très-ſubtile, & extrêmement mobile, qu'on nomme eſprits animaux ou ſuc nerveux. Ces eſprits paſſent de la ſubſtance corticale dans la médullaire, & de-là dans les nerfs qui les portent de la tête dans toutes les parties du corps, & les rapportent de toutes les parties du corps à la tête. C'eſt ce fluide ſubtile qui eſt le principal actif & le moteur de tout le corps, & qui donne la force, la vigueur, le mouvement, & la tenſion néceſſaire à nos parties, c'eſt par lui que nous appercevons les objets, & que nous faiſon toutes nos actions.

Les eſprits animaux.

L'uſage des eſprits animaux.

Nos perceptions & nos actions dépendent donc de la facilité avec laquelle nos eſprits coulent du cerveau dans les nerfs, & des nerfs dans le cerveau : ce que l'expérience confirme. Car ſi le cerveau, le cervelet ou la moëlle de l'épine eſt léſée, il ſurvient dans les parties, où ſont diſtribués les nerfs qui parte du lieu malade, des convulſions, des paraliſies, & ſi on lie ou ſi on coupe quelques nerfs, les parties qui ſont au-deſſous de la ligature perdent le mouvement & le ſentiment, celles qui ſont au-deſſous le conſervent.

D'où dépendent nos perceptions & nos actions.

Quelle en eſt la preuve.

Il y a néanmoins des Philoſophes qui nient l'exiſtence des eſprits animaux ; ils penſent que nos nerfs ſont des cordes tenlues à peu-près comme celles des inſtrumens, & que nos actions ſe font par les

Opinion différente ſur les eſprits animaux.

différentes vibrarions que nous leur donnons. Mais l'expérience dont on vient de parler, ſemble démentir ce ſentiment. Car ſi on lie une corde tendue, elle ne devient pas pour cela incapable de vibration.

Réfutée par l'expérience.

Nature des eſprits animaux.

Les ſentimens ſont bien partagés ſur la nature des eſprits animaux. Sont-ils d'une nature ſaline, aërienne, huileuſe, aqueuſe, ou ignée, c'eſt ce qui ſemble très-difficile à décider. La fineſſe des vaiſſeaux qui ſe diſtribuent au cerveau prouve que la liqueur qui s'y ſépare du ſang eſt fort ſubtile, la promptitude avec laquelle nous exécutons nos mouvemens dès que nous le voulons, démontre non-ſeulement ſont extrême mobilité, mais que c'eſt du cerveau que vient cette liqueur.

L'humeur lacrimale.

§. V. Pluſieurs petits conduits excrétoires qui partent de la glande lacrimale, vont percer la tunique conjonctive, pour répandre ſur le globe de l'œil une ſéroſité qu'on appelle humeur lacrimale, & dont l'uſage eſt de faciliter le mouvement des paupieres, & d'entretenir la tranſparence de la cornée.

Son uſage.

Le ſuperflu de cette ſéroſité, qu'on appelle larme, eſt pompé par les points lacrimaux, d'où il paſſe dans le ſac lacrimal & dans le conduit naſal, pour tomber au-deſſus de la voute du palais, & couler enſuite par le nez ou par derriere la cloiſon dans le pharinx.

La morve.

§. VI. La morve eſt ſeparée du ſang

des glandes répandues sur la membrane pituitaire, qui tapisse & revêt toute l'étendue interne du nez, ses cavités & ses replis.

Cette humeur est mucilagineuse, sans goût & sans odeur ; elle se mêle facilement avec l'eau, & se condense lorsqu'on n'a pas soin de se moucher. Elle coule en quantité quand on est enrhumé, ou qu'on use de quelque poudre âcre & subtile, tel que le tabac. *Sa nature.*

Son usage est de lubrifier la surface interne du nez, de la rendre souple, de l'entretenir humide, & de preserver l'interieur du nez des injures de l'air. L'enchifernement est occasionné par la rétention de cette humeur dans les glandes. *Son usage.*

§. VII. La bouche est continuellement arrosée d'une liqueur appellée salive, qui se sépare du sang par les glandes salivaires. *La salive.*

La salive est une liqueur fort délayée, transparente, sans goût & sans odeur, ce n'est proprement qu'une huile fort attenuée, mêlée avec de l'eau par le moyen des sels & du mouvement des artéres. *Sa nature.*

Elle est donc d'une fort grande utilité. En humectant le gosier, elle le preserve des injures de l'air & facilite la parole. En pénétrant les alimens, elle rend leur déglutiton aisée, prépare leur digestion par ses parties aqueuses, salines & huileuses, qui commencent à dissoudre leurs parties huileuses & salines. *Son usage.*

§. VIII. Les amigdales filtrent une humeur épaise, & dont l'usage est de *L'humeur des*

amigdales. lubrifier les parties voiſines.

§. IX. L'intérieur de l'œſophage eſt arroſé d'une humeur filtrée par les glandes répandues dans les tuniques de cet organe. Cette liqueur facilite la déglutition.

L'humeur qui humecte l'œſophage.

Le ſuc gaſtrique.

§. X. On découvre dans la quatriéme tunique de l'eſtomach un très grand nombre de petits trous qui répondent à des grains glanduleux, placés dans ce tiſſu lâche & ſpongieux de la troiſiéme tunique. Ces glandes filtrent la liqueur gaſtrique ou ſuc eſtomacal, dont l'uſage eſt de ſervir à la digeſtion, & de cauſer l'appétit.

Son uſage.

Ce ſuc eſt clair, ſubtile & âcre dans les animaux qui ont ſouffert la faim pendant long-tems ; mais dans l'état naturel il a aſſez d'analogie avec la ſalive.

La lymphe. inteſtinale.

§. XI. La troiſiéme tunique des inteſtins ſoutient auſſi une quantité de différens grains glanduleux qui filtrent une liqueur qu'on appelle lymphe inteſtinale, qui reſſemble auſſi à la ſalive, & qui augmente la fluidité du chyle.

La bile.

§. XII. La bile eſt une liqueur jaune, amére, & compoſée de parties aqueuſes, ſalines, réſineuſes & ſulphureuſes, fort atténuées & bien mêlées enſemble. Elle eſt par conſequent ſavoneuſe, très-pénétrante & très-propre à achever la diſſolution des parties ſulphureuſes, gomeuſes, mucilagineuſes & ſalines des alimens.

Sa nature.

Par les différentes expériences, on reconnoît que la biſe eſt un mêlange d'huile & de ſel alkali, tel que le ſavon. Les Auteurs l'appellent un ſavon animal.

Le foye la ſépare d'un ſang vénal, apporté par la veine-porte, qui le reçoit de la rate, de l'eſtomach, des inteſtins, & de l'épiploon, par un ſeul tronc de veine formé de la réunion des veines qui viennent de ces différentes parties. Car une partie de ce ſang vient de la rate, où elle a reçue une préparation; une autre partie vient de l'eſtomach, & des inteſtins, où elle s'eſt chargée, ſelon quelques-uns, de quelques parties chyleuſes; & enfin une autre partie vient de l'épiploon, où elle s'eſt chargée de parties graiſſeuſes. *Où elle ſe ſépare.*

La bile ſéparée dans les glandes du foye paſſe par les pores des vaiſſeaux biliaires, qui par leur réunion forment un canal appellé hépatique. D'autres petits canaux découverts par M M. Winſolw & Verdier, qui partent de ces pores du foye, & qui ſont appellé hépatocyſtiques, la portent dans la veſſicule du fiel, d'où elle ſort par un canal qu'on nomme cyſtique. Ce canal ſe joint avec l'hépatique, & ne forme avec lui qu'un ſeul conduit, qu'on appelle cholidoque. Ce canal commun dépoſe la bile dans le duodenum. *Où elle va ſe dépoſer.*

La bile qui ſe trouve dans la veſſicule eſt très-épaiſſe, très-jaune & très-amére. La compreſſion des muſcles du bas-ventre, la contraction de ſes fibres charnues, & ſurtout la preſſion de l'eſtomach lorſqu'il eſt rempli, contraint cette bile de couler dans le duodenum. Celle qui vient par le canal hépatique eſt plus fluide, plus tranſparente & plus douce que la premiere. L'action *Différences de la bile.*

du diaphragme, celle des muſcles du bas-ventre & le mouvement progreſſif des liqueurs la font couler par ce canal dans le duodenum.

Son uſage. L'uſage de la bile eſt de diviſer le chyle, de le rendre plus fluide, plus doux, & d'exciter un certain mouvement dans les inteſtins.

Le ſuc pancréatique. §. XIII. Le ſuc pancréatique eſt une liqueur qui ſe filtre dans le pancréas, & qui eſt porté dans le duodenum par un canal excrétoire, dont Wirſungus a fait la découverte. Il eſt de la nature de la ſalive, & ſert a perfectionner le chyle.

Sa nature & ſon uſage.

L'urine. §. XIV. L'urine eſt l'excrément que les glandes de la ſubſtance cortigale des reins ſéparent du ſang. Cette liqueur paſſe d'abord dans les canaux excrétoires qui compoſent la ſubſtance rayonnée des reins. Ces canaux la dépoſent dans les baſſinets, & les uréteres la portent des baſſinets dans la veſſie, ou après avoir ſéjourné quelque tems elle prend ſon cours par l'uréthre.

Les parois de la veſſie ſont garnis d'une humeur mucilagineuſe, filtrée par les glandes qui ſe trouvent entre ſes tuniques. Cette humeur ſert à garantir la paroi interne de la veſſie de l'impreſſion que les ſels urineux pourroient faire ſur elle. C'eſt cette humeur qui ſort en forme de glaire & qui ſe dépoſe au fond du vaſe, qui a reçu l'urine d'une perſonne dont la veſſie eſt irritée par une pierre ou par quelque autre cauſe.

Sa nature. L'urine paroît n'être autre choſe qu'une eau

eau chargée d'un sel très-volatile & très-subtile, d'une huile fort volatile, d'une terre insipide, & d'une matiere mucilagineuse. Dans l'état naturel ou de santé, sa couleur est jaunâtre & presque semblable à celle du citron, son odeur est fade, son goût est salé, sa chaleur est tempérée, & elle a sa fluidité de l'eau commune. Mais dans les maladies, on apperçoit de l'altération dans sa quantité, dans son sédiment, dans sa couleur, dans son odeur, & dans sa consistance.

Il faut remarquer néanmoins que dans l'état de santé même, l'urine est plus ou moins colorée, plus ou moins salée, & plus ou moins claire, selon qu'il y a plus ou moins de parties aqueuses relativement aux autres matieres qu'elle contient. Cette variation dans la quantité proportionnelle des parties aqueuses vient du tempérament du sujet, de la saison, de la quantité & de la nature des choses qu'on boit.

Quand l'urine est reposée & refroidie, on y apperçoit trois différentes concrétions ; une à sa superficie, une vers son milieu, & une vers son fond. Celle qui se fait à sa superficie s'appelle nuée ; celle du milieu s'appelle suspension, & celle du fond se nomme sédiment. *Concrétions de l'urine.*

Ces différentes concrétions sont formées par les matieres de l'urine plus ou moins rarefiées, le sédiment est composé d'une matiere terreuse, & des parties du sel les moins légeres.

§. XV. On trouve dans l'uréthre l'em-

L'humeur des prostates. L'embouchure de plusieurs tuyaux excrétoires qui partent des glandes prostates supérieures & inférieures, & qui déposent dans le canal une liqueur blanche & visqueuse que ces glandes filtrent. Cette liqueur défend les parois de ce canal de l'acrimonie de l'urine, & sert de véhicule à la sémence.

Son usage.

La sémence. §. XVI. La sémence, qu'on appelle aussi liqueur séminale ou prolifique, est préparée & séparée du sang dans les testicules, qui sont composés d'une très-grande quantité de vaisseaux extrêmemens fins, dont l'entrelassement forme ce qu'on appelle lacis vasculaire.

Où elle se dépose après avoir été filtrée. Cette liqueur passe dans l'épididime & de-là dans le canal déférent, qui la porte dans les vesficules séminales, où elle reste en dépôt pendant un tems, & d'où il en passe probablement dans le sang. Elle sort ensuite de ces vesficules par les conduits appellés éjaculatoires, dont les ouvertures se trouvent dans l'urétre, près du verumontanum, & se mêle avec l'humeur des prostates. L'usage de la sémence est de féconder les œufs des femmes.

Ce n'est qu'à l'âge de purberté, c'est-à-dire, à 13. ou 14. ans, que cette liqueur commence à se séparer du sang.

Le lait. §. XVII. Le lait est une liqueur blanche portée dans les memmelles avec le sang, dont elle est séparée par les glandes de ces parties. Ce n'est proprement qu'un chyle qui a été plus trituré, lorsqu'il a passé par le cœur & par les vaisseaux.

C'eſt en conſidérant la correſpondance qu'il y a entre les mammelles & la matrice, par le moyen des nerfs & des vaiſſeaux, qu'on peut comprendre pourquoi les mammelles ſéparent le lait de la maſſe plutôt qu'une autre partie. On ſçait que les mammelles ne croiſent qu'à l'âge de purberté, c'eſt-à-dire, à 14. ou 15. ans ou environ, lorſque les filles deviennent nubiles; qu'elles ſe gonflent à l'approche des régles; & qu'elles ſe rempliſſent de lait après l'accouchement.

La correſpondance des mamelles avec la matrice

Pandant la groſſeſſe les vaiſſeaux de la matrice ſont très-dilatés, & laiſſent paſſer une très-grande quantité de chyle ou de matiere laiteuſe, qui eſt portée au fœtus pour ſa nourriture par le cordon ombilical: mais lorſque l'enfant eſt ſorti de la matrice, elle ſe retrécit, & ces vaiſſeaux qui ſont en grand nombre diminuent de diamêtre. Ainſi l'aorte aſcendente, les artéres qui viennent des ſouclavires & des axillaires d'où partent celles des mammelles, & les artéres épigaſtriques qui communiquent avec les mammaires ſont plus pleines de ſang, & les mammelles par conſéquent plus gonflées après l'accouchement.

Ce qui détermine le lait à ſe porter aux mamelles.

La matrice ne peut être retrécie, ſans que le chyle ſuperflu à la nourriture de l'enfant ne reſte mêlé avec le ſang, & ne ſoit porté avec lui par le moyen de la circulation dans les mammelles, où nous venons de dire que le ſang ſe porte avec abondance après ce retréciſſement. Et comme

Pourquoi les mamelles ſéparent le lait.

ce chyle eſt quelquefois cinq ou ſix heures à changer de nature, les glandes des mammelles peuvent pendant tout ce tems ſe filtrer. Ainſi la filtration du lait ſe fait après l'accouchement, & pendant les cinq ou ſix heures qui ſuivent le repas.

Tout ceci fait voir les cauſes des autres changemens qui arrivent aux mammelles, dans l'âge de puberté & à l'approche des régles.

Qualité du lait. Le lait pour être bon, doit être très-blanc, d'une odeur douce & agréable, d'un goût un peu ſucré, & d'une conſiſtance médiocre; deſorte que ſi on en fait rayer quelques gouttes ſur la main, elles ne s'y attachent point & ne coulent point trop facilement; car le lait trop épais paſſeroit difficilement dans le ſang, & celui qui ſeroit trop aqueux ne nourriroit point aſſez.

Son uſage. L'uſage du lait eſt comme l'on ſçait, de ſervir de nourriture à l'enfant, lorſqu'il eſt ſorti du ventre de ſa mere.

§. XVIII. Les glandes mucilagineuſes des capſules ligamenteuſes & des guaines des tendons filtrent une liqueur mucilagineuſe, qu'on appelle ſinovie, & dont l'uſage eſt d'entretenir la ſoupleſſe des cartilages, & par conſéquent de faciliter le mouvement des tendons & des articulations.

La ſinovie.

L'humeur de la trachée artére & des bronches. § XIX. Les bronches, & la trachée artére ſont enduites intérieurement, & lubrifiées par une liqueur lymphatique, que filtrent les glandes bronchiales & trachéales

§. XX. Le péricarde, la plevre, & le péritoine ſont humectés par une liqueur aſſez claire, d'ont l'uſage eſt d'entretenir leur fléxibilité, & d'empêcher que ces parties ne s'échauffent par le frottement. C'eſt de ces parties mêmes que ſort cette liqueur. En effet, ſi l'on prend une portion de ces membranes, qu'on l'étende ſur le doigt & qu'on la preſſe après l'avoir bien eſſuyée, on en voit ſortir quelques goutes de cette liqueur. *L'humeur du péricarde, de la plevre & du péritoire.*

Quelques-uns croyent qu'elle ſuinte par les pores de ces membranes; mais l'opinion commune eſt qu'elle eſt filtrée par de petites glandes. *La graiſſe.*

§. XXI. La graiſſe eſt une humeur onctueuſe & ſulphureuſe, que les artéres ſanguines dépoſent dans le tiſſu cellulaire de la peau & des autres parties, & que les veines rapportent dans la maſſe du ſang.

Son uſage eſt de nourrir l'animal en certains tems, & de temperer l'acrimonie des ſels du ſang. Elle contribue à la beauté, en rempliſſant les vuides que laiſſent les parties, & en rendant la peau fléxible, lice, douce, & polie. Elle humecte & ramollit auſſi les parties charnues & tendineuſes. *Sa cauſe.*

§. XXII. Outre toutes les évacuations, dont on vient de parler, il s'en fait encore une de ſang, par les vaiſſeaux du fond de la matrice, & par ceux du vagin. Cette évacuation qui eſt périodique & particuliére aux femmes s'appelle flux menſtruel, régles, mois, &c.

Elle commence ordinairement à l'âge

de 14 ou 15 ans & finit à l'âge de 45 ou de 50 ans. Elle revient environ tous les mois & dure 2. 3. 4. 5. jours plus ou moins. Elle ceſſe pour l'ordinaire dans le tems de la groſſeſſe, & lorſque les femmes ſont nourrices.

La quantité de cette évacuation, ſa durée & ſon rétour périodique varient ſelon la conſtitution de la perſonne, ſon age, ſon embonpoint, ſa maniere de vivre, ſes exercices & ſes paſſions.

Cette évacuation eſt fort utile à la ſanté des femmes, qui d'ailleurs ne concevroient pas, ſi elle n'avoient pas ce flux périodique.

Elle a cependant quelquefois beaucoup de peine à venir, & les femmes qui éprouvent cette difficulté ſont ordinairement infirmes, juſqu'à ce qu'elle ſoit établie.

Sa ceſſation eſt un tems dangereux à paſſer, & demande certaines précautions de la part des femmes qui ſont dans ce cas; car c'eſt dans ce tems qu'elles ſont plus ſujettes aux fleurs blanches, aux molles, aux ſchirres, aux cancers & aux ulcéres de la matrice. L'abondance de cette évacuation affoiblit, épuiſe, & cauſe des fauſſes couches; ſa dimunition & la ſupreſſion cauſent les mêmes maladies que ſa ceſſation occaſionne, & une infinité d'autres.

Sa cauſe. Sa cauſe eſt la quantité du ſang contenu dans les vaiſſeaux, principalement dans ceux de la matrice. Les Anciens s'imaginoient qu'elle venoit d'un ferment renfermé dans les vaiſſeaux de la matrice. Quel-

ques-uns l'ont attribué à l'influence de la Lune, &c.

Il eſt dangereux de ſaigner du bras les femmes, pendant cette évacuation périodique.

SECTION III.

Des Fonctions.

TOUTES les fonctions du corps humain dépendent de la ſtructure des parties, & du cours des eſprits animaux portés du cerveau dans toutes les parties, & rapportés de toutes les parties au cerveau, ſelon le mouvement qui leur a été imprimé par l'ame, ou par les objets extérieurs. Ainſi on peut conſidérer le cerveau comme le ſiége d'où l'ame apperçoit les objets & en fait la comparaiſon, & comme le principe de toutes nos fonctions.

De ce ſiége, l'ame reçoit du corps certaines impreſſions, & lui fait à ſon tour exécuter certains mouvemens. Mais comment ces deux ſubſtances agiſſent-elles l'une ſur l'autre? Quel eſt l'endroit du cerveau d'où l'ame exerce ſon empire? Ce ſont des queſtions extrêmement difficiles à réſoudre & inutiles à notre objet.

On a coutume de partager les fonctions en trois eſpéces, ſçavoir en vitales, en naturelles, & en animales.

Les fonctions vitales. Les vitales ſont celles d'où la vie de l'homme dépend à chaque moment. Telle eſt la circulation du ſang.

Les naturelles. Les fonctions naturelles ſont celles qui

ſont néceſſaires à la conſervation de la vie. Telle eſt la digeſtion.

Les animales. Les fonctions animales ſont les mouvemens & ce qu'il y a de corporel dans les ſenſations, dans l'imagination & dans la mémoire. Ces fonctions ſont quelquefois volontaires, & d'autrefois involontaires.

Nous allons examiner chacune de ces eſpéces de fonction en particulier.

CHAPITRE PREMIER.

Des Fonctions vitales.

LES fonctions vitales ſont la circulation du ſang, l'action du cerveau, & la reſpiration.

La circulation §. I. La circulation du ſang eſt un mouvement, par lequel il eſt porté du cœur dans toutes les parties du corps & rapporté de toutes les parties du corps au cœur. Ce mouvement cauſé principalement par la dilatation & par la contraction de cet organe, eſt le principe d'où dépend la vie du corps. Lorſqu'il ceſſe dans une partie, elle meurt; lorſqu'il diminue dans tout le corps, ou dans une partie, les opérations de l'eſprit & du corps s'affoibliſſent dans tout le corps ou dans cette partie; lorſqu'il ceſſe dans tout le corps la vie s'éteint & le corps ſe corrompt.

Ce qu'elle produit.

Par quelle méchanique elle ſe fait. Pour comprendre le méchaniſme de ce mouvement admirable, il faut ſe rappeller ce que nous avons dit de la ſtructure du cœur & des artéres, & ſçavoir qu'à chaque inſtant de la vie, le cœur & les arté-

res ſe contractent & ſe dilatent alternativement & ſucceſſivement.

Lorſque le cœur eſt en contraction, les parois de ſes ventricules en ſe rapprochant preſſent le ſang & le pouſſent vers la baſe du cœur. Le ſang ainſi forcé de ſortir heurte contre les valvules triglochines, écarte les ſemilunaires, & prend ſon cours par deux endroits différens. Une partie entre dans l'artére pulmonaire, qui eſt alors en dilatation, dans ſes différens ramaux, & enfin dans les artéres capillaires, d'où il paſſe dans les veines capillaires, pulmonaires. Car l'extrêmité des artéres s'unit à celle des veines, ou les veines ne ſont peut-être que la continuation des artéres & ne forment avec elles qu'un même canal. L'autre partie du ſang prend ſon cours par l'aorte alors en dilatation, le continue dans toutes ſes différentes diviſions juſqu'à ſes extrêmités capillaires, d'où il paſſe pareillement dans les extrêmités des veines qui s'y uniſſent. Toutes les artéres par leur contraction le font paſſer dans les capillaires & de-là dans les veines qui le rapportent au cœur. Les veines du poûmon qui ſe réuniſſent en un tronc qu'on appelle veine pulmonaire, le rapportent à l'oreillette gauche. Celles qui ſont diſtribuées dans tout le corps, & qui ſe réuniſſent auſſi en un ſeul tronc qu'on nomme veine-cave, le rapportent à l'oreillette droite.

L'une & l'autre de ces oreillettes, en ſe contractant, pouſſant le ſang dans ces

ventricules, dont la contraction ceſſe pour un moment par le relâchement des fibres charnues. Elles ſe dilattent enſuite pour en recevoir de nouveau, pendant que le cœur ſe contracte pour chaſſer celui qu'il a reçu. Ainſi quand les oreillettes ſont en contraction, les ventricules ſe dilattent; & quand les oreillettes ſe dilattent, les ventricules ſont en contraction.

Ce qui contribue à la circulation.

L'action de l'air principalement dans les veſſicules du poûmon, le reſſort des artéres, qui eſt ce qu'on appelle le pouls, celui des veines, quoique moins conſidérable que celui des artéres, & pluſieurs autres cauſes, par exemple, l'action des muſcles, & les valvules qui ſe trouvent dans les veines contribuent à ce mouvement progreſſif du ſang, dont la contraction du cœur eſt la premiere cauſe. La dilatation même du cœur y contribue, en facilitant l'entrée du ſang dans les ventricules de ce muſcle.

La cauſe de la contraction & du relâchement du cœur

La contraction du cœur appellée ſiſtole eſt cauſée par les eſprits animaux qui ſe portent dans ſes fibres charnues. Son relâchement ou ſa dilatation appellé diaſtole ſemble venir de la compreſſion des nerfs cardiaques par les oreillettes pleines de ſang. Car les eſprits qui ſe portent au cœur ſont alors interceptés, & le cœur tombe dans une eſpéce de paraliſie momentanée, qui ceſſe lorſque les oreillettes en contraction ont fait entrer dans les ventricules le ſang dont elles étoient remplies; les oreillettes s'étant vuidée ne compriment plus

les nerfs cardiaques, & les eſprits animaux reprennent leurs cours.

Circulation particuliére.

Il ſe fait une circulation particuliére des vaiſſeaux de l'eſtomach, de la rate, des inteſtins & de l'épiploon, dans le foye. Le ſang porté dans ces parties eſt raporté à ce dernier viſcere, par des branches qui forment un tronc appellé veine-porte ventrale. Ce tronc le verſe dans la veine-porte hépatique qui par ſes ramifications le diſtribue au foye d'où il eſt répris, de même que le ſang arteriel qu'il reçoit pour ſa nourriture, par d'autres rameaux terminés en trois branches qui le verſent dans la veine-cave aſcendante.

Preuves de la circulation du ſang.

Un grand nombre d'expériences prouvent la circulation du ſang, que les Anciens ont ignorée. L'inſpection du cœur d'un chien, vivant celle du méſentere des grénouilles, où l'on voit à travers ſes membranes par le moyen du microſcope le mouvement de cette liqueur; les ligatures & les ouvertures faites aux vaiſſeaux & les injections empêchent d'en douter.

La circulation entretient la chaleur de tout le corps & la fluidité du ſang. Elle diſtribue par-tout les ſucs nourriciers, elle porte la matiere des ſecrétions, elle conſerve tous nos organes, elle façonne & briſe tous les nouveaux ſucs qui ſont porté dans nos vaiſſeaux, & les change en ſang.

Son utilité.

C'eſt par ſon moyen qu'on peut expliquer les cauſes de la vie & de la ſanté, de la mort & des maladies; & rendre rai-

ſon d'une infinité de phénomenes. En effet depuis ſa découverte, les cauſes de beaucoup de maladies ſont mieux connuës.

Sa viteſſe. On ne peut guére déterminer la viteſſe de la circulation du ſang. Elle varie ſuivant la différence des tempéramens des ſujets, les alimens qu'ils prennent, les exercices qu'ils font, & l'air qu'ils reſpirent. Le travail, la reſpiration fréquentente, les boiſſons ſpiritueuſes, les aromats & généralement tout ce qui détermine une abondante quantité d'eſprits vers les fibres du cœur l'augmentent; au lieu que toutes les choſes contraires la diminuent.

Le pouls. C'eſt par le moyen du pouls qu'on reconnoît les variations qui arrivent dans le mouvement du ſang. Car le pouls n'eſt autre choſe que l'ipulſion des parties voiſines du cœur & des artéres cauſée par la dilatation du cœur & de ces vaiſſeaux.

Cette découverte ſi utile à la Médecine & par conſéquent ſi importante eſt dûe a Harvée ſuivant l'opinion la pluscommune.

L'action du cerveau & le mouvement des eſprits animaux. §. II. L'action du cerveau eſt de ſéparer du ſang un fluide très-ſubtile appellé eſprit animal, que les nerfs diſtribuent dans tout le corps, & dont le mouvement eſt ſi rapide, que ce fluide paſſe du cerveau juſqu'aux extrêmités du corps auſſi promptement que la volonté le commande, & retourne avec la même promptitude au cerveau, lorſque quelques unes des parties du corps a reçue quelque impreſſion de la part des corps extérieurs. Le cerveau eſt donc

donc le reſervoir de cette liqueur, par laquelle l'ame apperçoit les objets, & exécute toutes les actions corporelles.

Ce qui ſent.

Car ce ne ſont pas les organes corporels qui ſentent; c'eſt l'ame qui ſent & qui apperçoit. C'eſt auſſi l'ame qui envoye par les nerfs dans l'organe la quantité d'eſprits néceſſaire à ſon mouvement.

D'où partent les nerfs.

Tout les nerfs partent du cerveau, du cervelet, & de la moëlle de l'épine, comme nous l'avons dit. Ceux qui viennent du cerveau & de la moëlle de l'épine ſervent aux mouvemens volontaires. Ceux qui viennent du cervelet ſont deſtinés uniquement aux actions vitales & naturelles, ce qu'on prouve par une expérience. Si on comprime le cerveaud'un animal vivant, ou qu'on le coupe juſqu'à la ſubſtance médullaire, les muſcles qui ſervent d'organes aux actions volontaires ne font plus leurs fonctions, mais la reſpiration & le mouvement du cœur ſubſiſtent. Si on fait la même expérience au cervelet, la reſpiration & le mouvement du cœur ceſſent, & l'animal meurt. De-là vient que les plaies du cervelet ſont toujours mortelles, & qu'on guérit quelquefois celles du cerveau.

Les nerfs qui ſervent aux mouvemens volontaires, & ceux qui ſervent aux involontaires.

Preuve.

§. III. La reſpiration eſt une action par le moyen de laquelle l'air entre dans la poitrine, & en ſort. La reſpiration eſt compoſée de deux mouvemens; l'un eſt appellé inſpiration & l'autre expiration. L'inſpiration eſt celui par lequel l'air entre dans la poitrine. L'expiration eſt au contraire celui par lequel l'air en ſort.

La reſpiration

Comment cette action s'exécute. Les côtes ſont articulées avec le ſternum & avec les vertébres, de telle maniere qu'elles s'élévent lorſque les muſcles intercoſtaux ſe mettent en contraction, & que le diaphragme s'applanit vers le bas-ventre. Cette élévation des côtes & cet abaiſſement du diaphragme, en augmentant la ſurface extérieure de la poitrine, comprime l'air dont elle eſt environnée, & l'oblige à paſſer dans la poitrine. Car il trouve moins de réſiſtence de ce côté-là, parce que la capacité de la poitrine s'eſt augmentée en même-tems que ſa ſurface extérieure.

La trachée-artére eſt le canal par lequel l'air paſſe dans la poitrine. L'air après avoir paſſé par ce canal, s'inſinue dans toutes les ramifications des bronches juſqu'aux veſſicules.

Auſſi-tôt que l'air eſt entré, les muſcles intercoſtaux ſe relâchent, le diaphragme remonte du côté de la poitrine; les côtes & le ſternum reprennent leur ſituation naturelle par la force élaſtique des ſegmens cartilagineux, la capacité de la poitrine & la ſurface extérieure diminuent; ce qui contraint l'air de ſortir des veſſicules & des bronches des poûmons par le même chemin qu'il a pris pour y entrer. Ces deux actions de dilatation & de contraction entretiennent & accélerent le paſſage du ſang par les poûmons.

Puiſque c'eſt l'air qui procure cette action, il eſt bien important pour la ſanté qu'il ſoit ſain; & que rien ſoit diminu-

tion de la capacité de la poitrine, soit compression sur la trachée-artére, soit vapeur ou exhalaison épaisse & sulphureuse, soit air trop rarefié, n'empêche son entrée dans les vesicules & dans la trachée-artére, car de-là vient la difficulté de respirer, & la suffocation.

Les Phisiciens ne sont pas d'accord sur les effets de la respiration.

Quelques-uns veulent que l'air s'insinue dans les vaisseaux des poûmons pour donner au sang plus de fluidité & de mouvement. D'autres croyent qu'il porte dans cette liqueur des corpuscules nitreux très-subtiles, qui lui donnent la couleur rouge. Enfin, il y en a qui pensent que l'air sert à condenser le sang qui a été échauffé par la circulation.

Sentiment le plus reconnu.

Il est certain que le sang porté par l'artére pulmonaire dans toutes les petites ramifications qui entourent les vesicules des poûmons, y est trituré, brisé & broyé, lorsque l'air entre dans les vesicules, & que cette liqueur s'y dépouille d'une sérosité, qui sort par la transpiration pulmonaire qu'on appelle haleine.

L'abaissement du diaphagme pendant la respiration aide la sortie des excrémens, facilite celle du fœtus, & procure l'entrée du chyle dans les veines lactées, &c.

Sa nécessité.

La respiration est d'une si grande nécessité, qu'on meurt, si elle est interrompue pendant quelque tems.

C'est par son moyen que le sang passe ou circule du ventricule gauche dans le

droit, & qu'il entre dans les vaiſſeaux affaiſſés & repliés qui entourent les veſſicules du poûmon.

Cette circulation ne ſe fait cependant pas dans le fœtus, parce qu'il ne reſpire pas tant qu'il eſt dans le ventre de ſa mere.

Autres actions qui dépendent de la reſpiration.

On peut ajouter ici que la voix, la parole, le ris, la toux, l'éternuement, le baillement, & l'action de ſuccer dépendent encore de la reſpiration. La voix & la parole ne ſont autre choſe que les différentes modifications que le larinx & la bouche donnent à l'air, lorſqu'il ſort des poûmons, &c.

CHAPITRE II.

Des Fonctions naturelles.

LES Fonctions naturelles ſont la digeſtion, la nutrition, l'acroiſſement, l'éjection des excrémens & la filtration, auſquelles on peut joindre la génération, qui conſerve en quelque maniere l'homme, parce qu'elle perpétuë ſon eſpece.

La digeſtion.

§. I. La digeſtion eſt le changement des alimens en chyle.

D'où elle dépend.

Elle dépend des préparations qu'ils reçoivent dans la bouche, dans l'eſtomach & dans les inteſtins. Cette préparation conſiſte dans leur diviſion, leur atténuation & leur altération cauſées par le mouvement des parties, & par le mélange de différentes liqueurs.

Les alimens portés dans la bouche y ſont coupés, briſés & broyés entre les

dents par l'action de la mâchoire inférieure qui preſſe la ſupérieure ; ils y ſont pénétrés par la ſalive, & réduits en une eſpece de pâte. C'eſt ce qu'on appelle maſtication. La langue les pouſſe dans le pharinx, & empêche qu'ils n'entrent dans la trachée-artére, parce qu'elle abaiſſe l'épiglotte ſur la glotte en ſe voutant. La contraction des muſcles du pharinx & celle des fibres charnues de l'œſophage, font deſcendre les alimens dans l'eſtomach, ce qui eſt facilité par la péſanteur des alimens, & par une liqueur qui lubrifie l'intérieur de l'œſophage. Le paſſage des alimens par le pharinx & par l'œſophage eſt appellé déglution.

La maſtication.

La déglutition.

Les alimens reſtent quelque tems dans l'eſtomach, pour y recevoir une ſeconde préparation, qu'on appelle proprement digeſtion, & qui s'exécute par deux moyens. 1°. Par le mélange intime des liqueurs capables de diſſoudre les parties ſalines, mucilagineuſes, gommeuſes & graiſſeuſes, dont les alimens ſont compoſés. 2°. Par un mouvement ſuffiſant pour mêler éxactement ces différentes matieres enſemble, pour diviſer les parties de nos alimens qui ne l'ont point été par la maſtication, & pour en exprimer le ſuc. Auſſi, les alimens après avoir été humectés imparfaitement dans la bouche par la ſalive, & diviſés groſſiérement par les dents, ſont pénétrés dans l'eſtomach par le ſuc eſtomachal & par la ſalive, & ils ſont broyés & triturés éxactement par le reſ-

La digeſtion propreditte.

Ce que les alimens ſouffrent dans l'eſtomach.

ſort de l'air qu'ils contiennent, par le mouvement du diaphragme, & par la chaleur naturelle des parties.

Le mélange des alimens avec le pancréatique de la bile.

Cette diviſion & ce mélange des alimens avec les liqueurs propres à les diſſoudre, en font une eſpéce de bouillie d'une couleur griſâtre & d'une odeur aigre, & les mettent en état de paſſer par le pylore dans le premier des inteſtins appellé duodenum, où ils ſe mêlent avec la bile & avec le ſuc pancréatique. Cet inteſtin par ſa courbure & par ſa ſituation fait les fonctions d'un ſecond ventricule. Les alimens ſéjournent un peu dans cet inteſtin. C'eſt-là que la bile acheve de diſſoudre les matieres graſſes dont ils ſont remplis, & que le ſuc pancréatique les délaye & les détrempe davantage. Enfin ces deux liqueurs leur donnent plus de douceur, plus de fluidité & plus de blancheur. Ils paſſent enſuite dans les inteſtins grêles, où ils ſe mêlent avec le ſuc inteſtinal, & ſont encore diviſés & battus par le mouvement périſtaltique de ces inteſtins, & par l'action alternative des muſcles du bas-ventre & du diaphragme. La fluidité qu'ils acquierent dans les inteſtins par le mélange du ſuc inteſtinal, le rétardement de leur cours par le moyen des valvules conniventes, & l'action des muſcles & des inteſtins même en expriment la partie la plus douce, la plus fluide & la plus blanche qu'on appelle chyle, & la contraignent de paſſer dans les veines lactées, appellées premieres, qui ont un très-grand nombre

L'action des inteſtins.

d'embouchures dans la membrane véloutée des inteſtins grêles, & quelques-unes au commencement des gros inteſtins.

Ces veines portent le chyle dans les glandes du méſentere, où il reçoit une préparation, & d'où il eſt porté dans le reſervoir de Pequet par d'autres veines lactées plus groſſes, appellées ſecondaires. De-là il paſſe dans le canal thorachique, qui le conduit dans la veine ſouclaviere gauche; où il ſe mêle pour la premiere fois avec le ſang. Sa fluidité augmentée par le mélange d'une lymphe que fourniſſent les vaiſſeaux lymphatiques des environs, & aidée par l'action des artéres & des parties voiſines le fait monter facilement contre ſon propre poids dans ce tuyau qui a peu d'élaſticité.

La route que tient le chyle pour aller au cœur.

La nutrition.

§. II. La nutrition eſt une réparation de la perte continuelle que ſouffrent les différentes ſubſtances de notre corps.

Le mouvement des parties de notre corps, le frottement de ces parties entr'elles, & ſur-tout l'action de l'air détruiroient peu à peu totalement le corps, ſi les pertes qu'il fait n'étoient réparées par des parties de même nature que celles qui s'en détachent.

C'eſt le chyle qui répare la perte des fluides, & c'eſt la lymphe qui répare les ſolides. Cette derniere réparation s'exécute dans les plus petits vaiſſeaux.

La chaleur naturelle fait exhaler la portion la plus fluide de cette liqueur; l'ac-

tion du cœur, des artéres & des parties portent la portion la plus ſolide dans les petits vuides formés par la ſéparation des parties qui ſe ſont détachées. C'eſt ainſi que le mouvement qui devroit naturellement nous détruire, eſt la cauſe de notre conſervation.

L'accroiſſement. §. III. Dans les jeunes-gens, les ſucs nourriciers non-ſeulement dédommagent les parties des pertes qu'elles font, mais encore les augmentent. C'eſt ce qu'on appelle accroiſſement, qui eſt un alongement des fibres par le ſucs nourriciers. Il ne faut pas le confondre avec l'embonpoint; car l'embonpoint ne conſiſte que dans l'abondance des liqueurs.

L'embonpoint.

L'éjection des excrémens. §. IV. L'éjection des excrémens eſt la ſortie des matieres féçales, des urines & des crachats.

Celle des matieres fécales. Les matieres fécales ſont les parties fibreuſes des alimens mêlées avec de la bile, de la ſalive & des liqueurs des différentes parties par où ils ont paſſés. C'eſt, pour ainſi dire, le marc des alimens, qui ne pouvant ſervir à la nourriture paſſe dans les gros inteſtins. Ce marc eſt chaſſé dehors par l'action des muſcles du bas-ventre, par l'abaiſſement du diaphragme & par le mouvement périſtaltique des inteſtins, malgré l'oppoſition du ſphincter de l'anus.

Celle de l'urine. L'urine eſt un excrément dont le ſang ſe décharge par les reins, comme on l'a dit. Cet excrément paſſe des reins dans les urétéres, & des urétéres dans la veſſie, où après avoir ſéjourné quelque-tems, il ir-

rite par ſes ſels les parois de cette partie ; ce qui joint à la diſtention des ces mêmes parois & à la péſanteur de cette liqueur provoque l'envie d'uriner. L'action des fibres de la veſſie, celle des muſcles du bas-ventre & l'abaiſſement du diaphragme, qui preſſe la veſſie, font ſurmonter à l'urine l'obſtacle que le ſphincther de la veſſie oppoſe à ſa ſortie, & la contraignent de paſſer par le canal de l'uréthre.

Celle des crachats.

Les crachats ſont un mélange de ſalive, du mucus du nez & d'une humeur filtrée par les glandes bronchiales, par celles de la trachée-artére & par celles de l'œſophage. Leur abondance oblige à en rejetter le ſuperflu.

La filtration.

§. V. Filtration ou ſecretion, eſt la ſéparation de quelque liqueur mêlée avec le ſang.

Pour abréger, nous n'entrerons point dans la diſcuſſion des différentes opinions des Phiſiciens ſur la maniere dont elle ſe fait. Nous expoſerons ſeulement le ſentiment de ceux qui en attribuent la cauſe à l'analogie des liqueurs. Car il eſt le plus commun, & paroît le plus probable. Pour le comprendre, il faut ſçavoir. 1°. Que toutes les liqueurs circulent avec le ſang avant qu'elles parviennent aux glandes ; 2°. Que les glandes conglomerées, organes qui ſéparent preſque toutes les liqueurs ſont compoſées de vaiſſeaux ſanguins & de lymphatiques, de nerfs & d'une infinité de petits vaiſſeaux ſécretoires & excrétoires. 3°. Que les vaiſſeaux ſecrétoi-

res, partent des vaiſſeaux lymphatiques ; 4°. Que ces vaiſſeaux ſont garnis intérieurement d'un velouté, ou eſpece de duvet appellé par les Latins *Tomentum*. 5°. Enfin que ce duvet eſt empreint & imbu dès ſa premiere conformation d'une humeur de même nature que celle qui doit être ſéparée par la glande. Ceci ſuppoſé, une expérience bien facile ſuffit pour faire entendre le ſentiment que nous propoſons. Si on imbibe d'huile une languette de drap & qu'on en mette enſuite un bout dans un vaſe plain d'eau & d'huile, de maniere que l'autre bout pende hors un vaſe, pour en faire couler au dehors la liqueur qui y eſt contenue, il ſéparera éxactement l'huile d'avec l'eau ; car toute l'huile coulera par la languette, & l'eau reſtera dans le vaſe. La raiſon de cette expérience eſt que les liqueurs de même nature s'uniſſent aiſément, & que celles de différente nature ſe mêlent difficilement. Le duvet d'une glande fait dans cette glande ce que le morceau de drap fait dans le vaſe ; il ſépare de la lymphe la liqueur qui eſt de même nature que celle dont il eſt imbibé ; & comme ce duvet remplit un vaiſſeau ſecrétoire qui part d'un vaiſſeau lymphatique, il n'eſt pas étonnant qu'il ne paſſe par ce vaiſſeau ſecrétoire que la liqueur que le duvet ſépare.

La génération. §. VI. La génération eſt un myſtere auſſi impénétrable qu'admirable.

Trois eſpéces de généra. Les Anciens ont crû qu'il y avoit trois eſpeces de génération, ce qui leur a fait

diviſer les animaux en trois claſſes, ſçavoir en putripares, c'eſt-à-dire formés de la pourriture, en vivipares, c'eſt-à-dire formés ſeulement du mélange de la ſémence des deux ſexes, & en ovipares, c'eſt-à-dire formés d'un œuf. *tion ſelon les Anciens*

Les Modernes conviennent tous que la pourriture ne peut pas former d'animaux, mais qu'elle peut ſeulement faire éclore les œufs de certains inſectes. Ils reconnoiſſent tous qu'il n'y a point d'animal qui ne viennent d'un œuf; mais qu'il y en a certains qu'on peut appeller vivipares, parce qu'ils ſont vivans en ſortant du ventre de la femelle, & d'autres qu'on peut appeller ovipares, parce qu'ils ſont encore renfermés dans l'œuf lorſque la femelle les produit. *Sentimens des Modernes.*

Ils ne diſputent entre eux que ſur deux queſtions. La premiere ſi l'animal eſt contenu dans la ſémence, ou s'il eſt contenu en abrégé dans l'œuf avant l'approche du mâle & de la femelle; la ſeconde quelle route tient la ſémence pour parvenir à l'œuf. *Ils diſputent ſur deux queſtions.*

Quant à la premiere queſtion, les uns penſent que chaque œuf contient originairement l'animal qui en doit ſortir, & que la ſémence ne ſert qu'à le vivifier. Les autres ne regardent les œufs que comme de petits nids deſtinés à recevoir l'animal, qui doit y être porté par la ſémence. *Premiere queſtion.*

Par rapport à la ſeconde queſtion, les uns ſoutiennent que la ſémence reçue par la femelle ſe mêle avec le ſang, & ne parvient à l'œuf que par la circulation. *Seconde queſtion.*

Les autres assurent qu'elle passe de la matrice dans une des deux trompes, ou dans toutes les deux, & de là dans les ovaires.

De quoi ils conviennent tous. Tous conviennent que dès que la semence est parvenue aux ovaires, les trompes se contractent, que leurs pavillons s'appliquent aux ovaires, qu'ils les embrassent pour recevoir l'œuf vivifié par la semence ; ou dans lequel l'animal est entré ; & que l'œuf se gonfle, se détache de l'ovaire & descend par une des trompes dans la matrice.

Ce sentiment est démontré par l'expérience. On a trouvé des fœtus dans l'ovaire, d'autres dans une trompe ou même dans le ventre.

Du Fœtus.

Le fœtus. Lorsque l'œuf fécondé est dans la matrice, il y augmente de volume & s'y attache ; ses petites parties se developpent, & il se forme avec ses dépendances.

1°. Les dépendances du fœtus sont les membranes qui le renferment, les eaux qui l'environnent, le placenta & le cordon.

Les membranes. Deux membranes unies ensemble renferment le fœtus, sçavoir, le chorion & l'amnios.

Le chorion. Le chorion est la plus intérieure & la plus épaisse, il touche la partie concave de la matrice, à laquelle il est adhérent dans l'étendue de la convexité du placenta, que quelques-uns prétendent qu'il recouvre.

L'amnios. L'amnios est intérieur, & fort fin, il renferme

renferme le fœtus, le cordon, & les eaux.

Entre ces deux membranes, quelques Anatomiſtes en admettent une troiſiéme très-fine qu'ils appellent moyenne. *La membrane moyenne.*

Il fournit, ſelon eux, une gaine à toutes les petites ramifications des vaiſſeaux du placenta qu'il abandonne vers leurs extrêmités, pour former la membrane réticulaire qui recouvre la ſurface convexe du placenta. *Son uſage.*

Les eaux renfermées dans l'amnios ſont claires, tranſparentes, viſqueuſes & ſemblables, ſelon quelques-un, à l'urine. Elles ſuintent des pores de la membrane par les extrêmités des artéres ombilicales dont elle eſt parſemée. *Les eaux. D'où elles viennent.*

Leur uſage eſt d'entretenir la ſoupleſſe des parties du fœtus, de le garantir de la compreſſion extérieure, de lui faciliter ſes mouvemens & ſa ſortie, & d'empêcher qu'il ne s'attache à l'amnios, & que ſon poids ne ſe faſſe trop ſentir, ſoit quand il eſt en repos, ſoit quand il fait quelque mouvement. Elles ſervent encore, ſelon l'opinion de quelques perſonnes, à nourrir l'enfant en paſſant dans ſon eſtomach. *Leur uſage.*

Le placenta ou arriere faix eſt un corps orbiculaire & ſpongieux, attaché par ſa partie convexe vers le fond de la matrice, & formé par les ramifications infinies des vaiſſeaux ombilicaux. *Le placenta, arriere faix, ou Délivre.*

Ce corps, qu'on appelle auſſi en terme d'Accoucheur Délivre, eſt ſeul lorſqu'il n'y a qu'un enfant dans la matrice, mais il y en a deux ou trois unis enſemble lorſ- *Combien il s'en trouve.*

qu'ils s'y trouvent deux ou trois enfans.

Deux membranes l'environnent, une extérieure fort mince & réticulaire, qui recouvre ſa partie convexe, & l'autre intérieure, qui recouvre ſa partie concave.

Le cordon ombilical. Le cordon ombilical eſt un lien qui repréſente une colomne torſe d'environ deux pieds, & qui va du placenta au fœtus. Il

De quoi il ſe forme. eſt formé par une veine & par deux artéres ; il eſt entouré d'un corps ſpongieux & recouvert par l'amnios.

Son uſage. Son uſage eſt de porter le ſang & la matiere de la nourriture du placenta à l'enfant, de rapporter le ſang de l'enfant à la mere, & de ſervir à tirer le placenta après l'accouchement. Sa longueur eſt néceſſaire pour permettre à l'enfant de faire ſes mouvemens.

Le diamétre de la veine qui en fait partie eſt deux fois plus grand que celui des deux artéres qui l'accompagnent.

Ce vaiſſeau vient des ramifications des petites veines du placenta. Les veines partent des artéres iliaques internes, & rapportent le ſang dans le placenta. Les ramifications de la veine & des artéres ſe termine à ſa ſurface convexe.

D'où le fœtus reçoit ſa nourriture. 2°. Pendant tout le tems que le fœtus reſte dans la matrice, il reçoit la nourriture par le placenta, & en partie par la bouche.

Comment il le reçoit par le placenta. Quelques-uns comparent la membrane qui recouvre la convexité du placenta à la membrane interne des inteſtins.

Elle eſt, à ce qu'ils diſent, parſemée

d'une infinité de petits orifices des vaisseaux ombilicaux qui pompent, comme font les veines lactées, le suc nourricier ou laiteux, que les vaisseaux de la matrice déposent dans des petites cellules. C'est-là toute la communication qu'ils admettent entre la mere & l'enfant. Car ils ajoutent que le sang porté à l'enfant par la veine ombilicale est rapporté au placenta par les artéres ombilicales, avec la matiere laiteuse. Ainsi le placenta fait les fonctions du poûmon.

Sentiment non contesté & démontré.

D'autres démontrent que le sang circule de la mere à l'enfant, & de l'enfant à la mere, & que c'est par ce moyen que le fœtus reçoit sa nourriture. Les accidens qui arrivent quelquefois à la mere pendant sa grossesse, comme les pertes de sang, prouvent cette opinion.

Circulation de la mere à l'enfant, & de l'enfant à la mere.

Les artéres de la mere déposent dans les petites cellules du placenta, le sang qui s'est perfectionné & qui est devenu plus fin dans la matrice. Les ramifications de la veine ombilicale qui répondent à ces cellules prenent ce sang, & le portent au fœtus. Le superflu du sang repasse de l'enfant à la mere, par les artéres ombilicales, dont les ramifications le déposent dans les pores de la matrice, où les veines utérines le reprennent pour le mêler avec le sang de la mere. Cette disposition des vaisseaux de la matrice du placenta paroît détruire l'opinion de ceux qui attribuent à l'imagination de la mere les marques que les enfans apportent en naissant.

Si le fœtus se nourrit par la bouche.

La nourriture du fœtus, ſuivant l'opinion commune, ne lui vient pas ſeulement de la mere par le moyen du placenta. La liqueur contenue dans l'amnios lui en ſert encore, en paſſant par la bouche, lorſque les organes de la digeſtion ſont ſuffiſamment formés.

La conformité de cette liqueur avec celle qui ſe trouve dans l'eſtomach de l'enfant lors de ſa naiſſance ; les fœtus nés vivans ſans cordon ombilical, comme pluſieurs Obſervateurs le rapportent ; & la liqueur qu'on a trouvé gelée dans l'eſtomach, l'œſophage & la bouche du fœtus d'une vache & avec laquelle celle de l'amnios étoit contenue : tout cela prouve cette opinion, que pluſieurs Auteurs conteſtent cependant, en oppoſant obſervations à obſervations. Si on a trouvé des fœtus ſans cordon ombilical, ils diſent qu'on a vû des fœtus humains & des fœtus d'animaux ſans ouvertureàla bouche ni au nez. Ils prétendent de plus que la liqueur de l'amnios n'eſt point propre à nourrir le fœtus, qui ne reſpirant point ne peut avaler cette liqueur. Mais l'obſervation des fœtus trouvés ſans cordon prouve bien clairement qu'ils ne ſont nourris que par la bouche, & que par conſéquent il eſt poſſible que ceux qui ſont bien conformés la reçoivent par cette voie.

Différence du fœtus d'avec le corps formé.

Le fœtus a des particularités qui le diſtinguent d'un corps formé. Voici les principales.

Les os du fœtus paſſent par différens dé-

grés de consistance ; de membranes qu'ils sont d'abord, ils deviennent cartilagineux & osseux. Au terme de neuf mois, presque tous les os du fœtus, excepté ceux qui forment les organes des sens, sont encore composés de piéces osseuses unies par des cartilages flexible ou par des membranes; il s'en trouve même qui ne sont encore que cartilagineux. *Les os du fœtus.*

Tous les os du crane, par exemple, sont unis par des membranes ; & on remarque sur la tête un grand espace qui en est formé & qu'on appelle la Fontanelle. Cette disposition facilite beaucoup l'accouchement.

Le thimus & les reins succinturiaux ont un volume plus considérable que dans l'adulte.

Les gros intestins contiennent une matiere noire & épaisse qui ressemble à de la poix& que l'on appelle mœconium. Cette matiere est formée par la bile de l'enfant, & par les humeurs que les glandes intestinales filtrent. *Le mœconium.*

Le fœtus ne respire point dans le ventre de la mere, car les membranes dont il est environné empêchent l'air de pénétrer jusqu'à lui. Son poûmon est affaissé, compacte & noirâtre ; si on en met un morceau dans de l'eau, il va au fond ; mais dês que le fœtus est né, il respire, à moins qu'il ne soit très-foible. Son poûmon devient alors plus léger, & si on en met un morceau dans l'eau il surnage. *L'enfant ne respire pas dans la matrice.* *Comment est le poûmon du fœtus.*

Cette expérience n'est pas cependant

Expérience pour ſçavoir ſi l'enfant a reſpiré.

une preuve infaillible que l'enfant ſoit né mort ou qu'il ſoit né vivant. Ce qui eſt important quelquefois de ſçavoir. Quand l'enfant eſt venu au monde vivant renfermé dans ſes membranes ſans que ſes eaux ſe ſoient écoulées, ou quand il eſt venu au monde vivant, mais trop foible pour être agité par l'air ; s'il meurt peu de tems après, un morceau de ſon poûmon mis dans de l'eau tombera au fond.

Elle n'eſt pas infaillible.

Au-contraire ſi un enfant meurt dans le ventre de ſa mere, mais quelques tems après que les membranes ſe ſont percées, & que les eaux ſe ſont écoulées ; ou s'il meurt plutôt, mais qu'il ſe pourriſſe avant qu'on le tire du corps de ſa mere ; ou ſi l'on ſouffle dans ſa bouche après l'avoir tiré, un morceau de ſon poûmon jetté dans l'eau ſurnagera.

Circulation du ſang dans le fœtus.

Pendant qu'un enfant eſt dans ſes membranes, il ſe fait dans lui une circulation différente de celle qui ſe fait dans les adultes.

Le ſang qui lui eſt apporté par la veine ombilicale dans le ſinus de la veine-porte, paſſe en partie par le canal veineux dans la veine-cave. Cette veine ayant porté le ſang dans l'oreillette droite, une partie paſſe par le trou ovale ou de Botal dans l'oreillette gauche, & l'autre tombe dans le ventricule droit qui le pouſſe dans l'artére pulmonaire. La plus petite partie de ce ſang paſſe par les vaiſſeaux du poûmon & revient à l'oreillette gauche par la veine pulmonaire, tandiſque la plus grande par-

tie ne pouvent paſſer dans le poûmon, parce qu'il n'y entre point d'air pour en développer les petits vaiſſeaux, eſt portée dans l'artére aorte par le moyen du canal artériel. Deux artéres qui partent des iliaques internes rapportent au placenta, & de là à la mere, le ſuperflu du ſang que l'enfant n'a pû conſommer.

Tems que l'enfant reſte dans la matrice.

Le tems que l'enfant reſte dans la matrice eſt ordinairement de neuf mois, à moins que quelque cauſe ne précipite ſa ſortie.

Mouvement qu'il fait vers les neuf mois.

Lorſqu'il approche de ce tems, ſa tête ſe porte par ſon poids vers le col de la matrice, la face tournée du côté de l'os ſacrum.

Ce qui contribue à ſa ſortie.

Quand l'enfant eſt au terme de neuf mois, il ne reçoit pas aſſez de nourriture, & ſon mœconium accumulé dans ſes inteſtins, le picote & l'incommode par ſon poids, ce qui l'oblige à faire de grands mouvemens, qui déterminent la matrice & le muſcle uterin à ſe mettre en contraction. Cette contraction, celle des muſcles du bas-ventre & du diaphragme, le poids même de la tête en bas obligent d'abord les membranes remplies d'un peu d'eau à dilater l'orifice de la matrice & à ſe manifeſter. La tête s'engage enſuite dans cet orifice qu'elle dilate peu à peu, quelquefois le cartilage de la ſymphiſe des os pubis prête. Enfin l'enfant ſort entiérement, en perçant les membranes, ou quelque tems après les avoir percées, & ſes dépendances le ſuivent.

Etat de la matrice, & après l'accouchement.

La matrice dont les parois ſont devenus minces à proportion qu'elle s'eſt dilatée ſe contracte & s'épaiſſit auſſi à meſure que les eaux s'évacuent, & que l'enfant ſort.

Toutes cette action qu'on appelle accouchement, eſt comme l'on voit un effet de la nature ſeule.

Dans quel cas l'art aide la nature.

L'art aide cependant la nature lorſque l'accouchement ſe fait difficilement, ou que l'enfant ſe preſente de toute autre maniere que par la tête ou par les pieds. C'eſt ce qu'on appelle accouchement contre nature. Cette matiere regarde particuliérement la Pathologie.

Accouchement prématuré.

L'Accouchement eſt quelquefois prématuré, c'eſt à-dire, qui ſe fait au terme de 7, de 8, ou de 8 mois & demi. Mais plus l'enfant eſt près du terme de neuf mois, plus il a de force, & plus on doit eſperer qu'il vivra.

Ce qui l'occaſionne.

Puiſque la nourriture du Fœtus vient du ſang de la mere dépoſé dans les cellules de la matrice & que c'eſt la contraction de celle-ci qui contribue beaucoup à ſa ſortie; une trop grande abondance de ſang dans la matrice, le défaut d'extenſion de cet organe, & tout ce qui eſt capable d'en faire contracter les fibres peut occaſionner un accouchement prématuré, ou une fauſſe couche, qu'on appelle avortement.

Accident qui le précéde.

Une perte de ſang plus ou moins conſidérable précéde & annonce ordinairement cet accident. Elle vient du décolement total ou en partie du Placenta.

On a vû cependant quoique rarement

de ces hémorragies ſurvenir ſubitement, mais s'arrêter promptement ſans occaſionner de fauſſes couches.

Ce qui arrive après l'accouchement.

Lorſque le Fœtus & ſes dépendances ſont ſortis, les muſcles du ventre, & les péritoine ſe rétabliſſent peu à peu ; & les fibres de la matrice en ſe contractant expriment le ſang de ſes vaiſſeaux. C'eſt d'abord un ſang fort rouge & ſemblable à celui que l'enfant recevoit pour ſa nourriture, c'eſt enſuite un ſang fort pâle, & enfin une liqueur blanchâtre comme du pus qui en ſort ; on ne doit pas prendre cette liqueur pour du lait.

Les lochies.

On appelle cette évacuation les vuidanges ou lochies.

Le lait des mammelles.

Vers le trois ou le quatriéme jour de l'accouchement, & quelquefois plus tard, le ſang qui venoit à la matrice pour la nourriture de l'enfant ſe porte aux mammelles, & le gonflement plus ou moins conſidérablement.

La fiévre.

La fiévre qu'on appelle fiévre de lait ſurvient en même-tems ; mais elle diminue enſuite peu à peu.

CHAPITRE III.

Des Fonctions animales.

Les mouvemens du corps.

§. I. TOUS les mouvemens du corps s'exécutent par l'action des muſcles, & cette action conſiſte principalement dans le racourciſſement de leurs fibres charnues, qu'on appelle contraction.

Ce racourciſſement en tirant les tendons ou les aponévroſes auſquels les os mobiles ſont attachés, cauſe le mouvement des parties ſolides ; en rétréciſſant les cavités que forment certains muſcles qu'on appelle creux, tel que le cœur, les inteſtins, les vaiſſeaux, &c. il cauſe le mouvement des liqueurs qui y ſont renfermées.

Quels ſont les agens de ce mouvement.

Les principaux agens de ce racourciſſement ſont les artéres & les nerfs qui ſe diſtribuent dans les fibres charnues. C'eſt pourquoi ſi on lie les nerfs, l'action ceſſe ; & ſi on fait la ligature aux artéres, non-ſeulement il n'y a plus d'action, mais la partie tombe en pourriture.

La cauſe de l'action muſculaire.

Pour expliquer la cauſe de l'action, des muſcles, on à eu recours à une infinité d'hypothéſes beaucoup plus ingénieuſes que ſatisfaiſantes, & dans le détail deſquelles les bornes que nous nous ſommes preſcrites ne nous permettent pas d'entrer.

Combien il y a de ſortes de mouvemens.

On diſtingue trois ſortes de mouvemens les volontaires, les involontaires, & les mixtes. Les volontaires ſont ceux qui dépendent de nous, c'eſt-à-dire, de l'ame & de la diſpoſition de la machine tout enſemble. Leur commencement & leur fin, leur accélération & leur retardement ſont les effets de la volonté. Tels ſont les mouvemens de l'épine de la tête, des différentes parties du viſage & des extrêmités du corps.

Les volontaires.

Les involontaires.

Les involontaires ſont ceux qui ſe font ſans notre conſentement. Ils ſont par conſéquent purement méchaniques, c'eſt-à-

dire, dépendans de la ſeule diſpoſition de la machine, & communs à toutes les parties deſtinées aux fonctions vitales & naturelles. Tels ſont les mouvemens du cœur, les artéres, des inteſtins, de l'eſtomach, &c.

Les mixtes ſont ceux qui ſont en partie volontaires, & en partie involontaires. Telle eſt la reſpiration que nous pouvons bien accélérer & retarder, & non pas faire ceſſer entiérement que nous ne perdions la vie. *Les mixtes.*

§. II. Les ſenſations ſont des manieres de connoître & d'apercevoir les objets extérieurs. Elles ſont les effets du ſimple changement de la ſurface des nerfs qui entrent dans la compoſition des organes. *Les ſenſations.*

On diſtingue les ſenſations en internes & externes. Les internes ſont l'imagination, la mémoire, le jugement & les paſſions de l'ame, auſquelles quelques-uns ajoutent la faim & la ſoif. *Combien il y en a. Les internes.*

Les externes ſont la vue, l'ouie, l'odorat, le goût & le toucher. *Les externes.*

Quoique chacune de ces ſenſations externes vienne d'un mouvement cauſé dans les nerfs par les objets extérieurs : les impreſſions quelles font dans l'ame ſont cependant fort différentes, à cauſe de la différente ſtructure des organes qui diverſifie le mouvement des nerfs.

Les rayons de lumiere qui ſont des filets ou des lignes d'une matiere très-ſubtile & globuleuſe, partent de chaque point des objets extérieurs, paſſent au travers des *La vue*

parties tranſparentes de l'œil, & ſouffrent diverſes refractions dans l'humeur aqueuſe, dans le criſtallin, & dans l'humeur vitrée ; ils ſe raſſemblent ſur la rétine, qui eſt l'organe immédiat de la vûe, & forment l'image de l'objet, qui eſt tranſmiſe à l'ame par le moyen du nerf optique, dont la rétine n'eſt que l'épanouiſſement.

L'œil peut fort bien être comparé à la chambre obſcure.

Ce que ſont les rayons en paſſant de l'objet à l'œil.

Les rayons de lumiere en partant de chaque point d'un objet éclairé deviennent divergens, c'eſt-à-dire, qu'ils s'écartent. Mais ces mêmes rayons, en traverſant le globe de l'œil deviennent convergens, c'eſt-à-dire, qu'ils ſe rapprochent & ſe raſſemblent, ſelon les loix invariables de la refraction, par le moyen des humeurs de l'œil, qui comme l'on ſçait ſont plus danſes que l'air, d'une conſiſtance différente & d'une figure convexe, excepté la partie antérieure de l'humeur vitrée. Lorſqu'ils ſont ſur la rétine, ils y forment en ſe joignant (pour repréſenter ou tracer l'image de l'objet, d'où ils partent) autant de points qu'il y en a dans l'objet. Ainſi tous les rayons qui viennent de chaque point d'un objet forment deux eſpeces de cones ; l'un hors de l'œil, dont la pointe eſt à l'objet & la baſe ſur la cornée tranſparante ; l'autre dans l'œil, qui s'appelle cone viſuel, & dont la baſe eſt appuyée ſur la partie poſtérieure de la cornée, & la pointe ſe trouve ſur la rétine. Les deux

Dans l'œil.

cones

cones ont par conſéquent leur baſe appliquée l'une contre l'autre & égale.

La bonne vuë. Quand par le moyen de ces réfractions faites à propos, tous les points des rayons de lumiere ſe raſſemblent ſur la rétine ſans confuſion, & dans l'ordre dont ils ſont partie; l'on voit nettement & diſtinctément les objets qui ſont à une moyenne diſtance.

Mauvaiſe vuë de l'œil mal conformé. Quand les rayons ne ſe raſſemblent pas à propos, c'eſt-à-dire, que le point de leur réunion ſe fait en déçà ou au-délà de la rétine; l'on voit les objets confuſément & ſans diſtinction. C'eſt ce qui arrive quand l'œil n'eſt pas bien conformé, c'eſt-à-dire, à ceux qui ont l'œil Myops, ou l'œil Presbite.

L'œil Myops. Ceux qui ont l'œil fort gros & le criſtallin trop vouté, ont l'œil Myops. Les rayons de lumiere ſe réuniſſent avant que d'être parvenus à leur rétine qui ſe trouve naturellement plus éloignée du criſtallin qu'il ne faut. Ils ne peuvent voir bien qu'en approchant l'objet contre leur nez, ou à quatre doigts plus loin, ou environ un demi pied au-délà; mais il ne diſtinguent rien dans une diſtance plus éloignée.

Ceux qui ont l'œil ou le criſtallin trop plat, & trop près de la rétine, ont la vûë Presbite.

L'œil Presbite Dans ceux-ci les rayons de lumiere ſe réuniſſent au-délà de la rétine; & le cone viſuel n'eſt pas bien formé. Ils ne peuvent voir les objets que de très-loin.

L'air fournit les moyens de réparer ces

Comment on repare ces deux ſortes de vûë.

deux défaux. Une lunette concave & qui par conſequent écatre un peu les rayons, remédie à l'œil Myops, en les faiſant tomber à propos ſur la rétine. Une lunette convexe & qui par conſéquent rapproche les rayons, remédie à l'œil Presbite, en procurant leur réunion ſur la rétine, au lieu qu'elle ſe feroit faite au-délà.

La bonne vûë devient Presbite

La bonne vûë devient ſouvent presbite dans la vieilleſſe, parce que les parties ſe deſſéchent par l'âge, & que le criſtallin s'applatit. Ainſi le tems ne peut qu'augmenter le défaut de l'œil Presbite ; il corrige quelquefois celui de l'œil Myops.

L'opacité du criſtallin.

Lorſque le criſtallin devient opaque, les rayons de lumiere ne peuvent paſſer au fond de l'œil, & y peindre l'image de l'objet d'où ilspartent. Cette maladie s'appelle Cataracte. On y remédie en déplaçant le criſtallin, & l'aſſujetiſſant au fond de l'œil. Mais alors on voit confuſement, parce que les rayons de lumiere ne ſont point rapprochés par le criſtallin, comme ils l'étoient avant qu'il fut déplacé, & s'ils ſe réuniſſent, ce n'eſt peut-être qu'au-délà de la rétine.

Ce qui y ſuplée lorſqu'on l'à déplacé.

Dans ce cas l'on n'eſt pas encore privé de voir diſtinctément les objets. Une loupe ou lunette convexe placée entre l'objet & l'œil, fait à l'extérieur ce que le criſtallin devoit faire au-dedans de l'œil. En rompant les rayons de lumiere, elle les oblige de ſe raſſembler préciſément ſur la rétine, comme il convient.

L'oüie.

Les différentes agitations de l'air cau-

ſées par les coups ſonores paſſent par l'oreilette externe juſqu'au tambour, & à l'air renfermé dans le labyrinthe. Ce air le communique à la portion molle du nerf auditif répandue ſur la membrane qui tapiſſe le veſtibule, les canaux de demi circulaires & le limaçon.

L'odorat.

Les corpuſcules qui émanent des corps odoriférans ſe répandent dans l'air, entrent dans le nez avec lui, & viennent fraper les nefs olfactifs répandus dans la membrane pituitaire, qui tapiſſe l'intérieur du nez.

Le goût.

Les corps ſavoureux atténués & délayés par la ſalive, échauffés & appliqués par la bouche à la langue, pénétrent au-travers de l'épiderme juſqu'aux corps papillaires, qui ſont les extremités des nerfs de la neuviéme paire.

Le toucher.

La peau, ſurtout celle des mains & des doigts, eſt garnie ſur ſa ſuperficie de quantité de mammelons ou de papilles nerveuſes recouvertes de l'épiderme, de peur que les corps qui impriment un certain mouvement à ces mammelons, ne cauſent un ſentiment douloureux, comme cela arrive quand par quelque accident l'épiderme a été enlevé. Les corps produiſent ſur ces papilles certains mouvemens, dans leſquels conſiſtent les ſentimens du chaud, du froid, de l'humide, du ſec, du mol, du dur, du poli, de l'inégal, du mouvement, du repos, du chatouillement, & de la douleur.

La veille.

Il faut remarquer que le corps font une impreſſion moins grande ſur les organes

pendant le ſommeil que dans la veille. Car la veille eſt un état dans lequel les organes des ſens & ceux qui ſont deſtinés aux mouvemens volontaires ſont tellement diſpoſés qu'ils peuvent facilement être affecté par les objets extérieurs, & exercer les mouvemens auſquels ils ſont deſtinés. Le ſommeil au-contraire eſt un état dans lequel les organes des ſens & ceux des mouvemens volontaires ne peuvent recevoir l'impreſſion des objets ni exercer leurs fonctions avec facilité & avec promptitude. Le premier de ces deux états dépend de la bonne diſpoſition des ſolides & de l'abondance des eſprits animaux, qui tendent tous les reſſorts de notre corps. L'autre a pour cauſe la diſette de ces mêmes eſprits, qui laiſſent toutes les parties dans le relâchement.

Le ſommeil.

La vie. La vie conſiſte dans l'exercice des fonctions du corps. Cependant certaines d'entr'elles peuvent être dérangées & même abolies totalement ſans cauſer la mort.

La ſanté. La ſanté conſiſte dans l'exercice facile & libre de ces mêmes fonctions.

Fin de la premiére Partie.

PRINCIPES
DE CHIRURGIE,
SECONDE PARTIE.

HIGIENNE.

L'HIGIENNE, dont le nom tiré de la Langue Grecque, signifie Santé, prescrit les régles qu'on doit observer pour se conserver le corps sain, & prolonger sa vie. *L'Higienne.*

Son objet est la connoissance de ce qu'on appelle choses non-naturelles. L'usage modéré de ces choses entretient la vie & la santé. Leur excès ou leur mauvaise qualité altére l'un & abrége l'autre. Il est par conséquent très-important de les connoître, & d'en sçavoir faire choix. *Son objet.*

On réduit les choses non-naturelles à six, sçavoir l'air, les alimens, le travail & le repos, le sommeil & la veille, les excrétions retenues ou évacuées, & les passions de l'ame. *Combien il y a des choses non naturelles.*

§. I. L'air est une substance fluide, élastique & pésante qui nous environne de *Ce que c'est que l'air.*

toute part, qui pénétre tous les corps, & dont la fineſſe eſt ſi grande que notre vûe ne peut l'appercevoir.

Nous rappellerons ici ſes propriétés, ſes utilités, ſes effets & ſes qualités par rapport à l'homme.

Quelles ſont ſes propriétés.

1°. Les propriétés de l'air ſont ſa fluidité, ſon reſſort, ſa péſanteur, & ſa rarefactions.

Sa fluidité.

La déſunion & la fineſſe de ſes parties font qu'il n'oppoſe qu'une foible réſiſtance aux différens mouvemens des corps, & qu'il s'inſinue & pénétre par-tout ; c'eſt en cela que conſiſte la nature des corps fluides.

Son reſſort & ſa péſanteur.

Son reſſort ou ſa vertu élaſtique & ſa péſanteur ſont demontré par les expériences modernes. Son reſſort conſiſte dans la nature de ces petites parties, qui peuvent être comprimées, mais qui font toujours effort pour remettre en leur état naturel.

Sa rarefaction.

Sa rarefaction eſt une propriété qu'il acquiert par la chaleur.

Utilité de l'air.

2°. L'air eſt néceſſaire à l'homme. C'eſt par lui qu'il reſpire & qu'il vit, & dès qu'il en eſt privé, il périt en peu de tems.

C'eſt lui qui nous tranſmet les odeurs, les couleurs & les ſons. Sans lui nous ne pourrons ni ſentir, ni voir, ni entendre, ni par conſéquent nous communiquer nos penſées.

Ses effets Sa fluidité.

3°. Ses effets ne ſont pas moins ſurprenans. Par ſa fluidité, il s'inſinue dans les veſſicules du poûmon & dans le ſang avec les alimens où il eſt renfermé.

C'eſt par le moyen de ſont reſſort que la petite quantité de cette liqueur contenue dans le ſang eſt un équilibre, avec le poids conſidérable qui péſe ſur le corps. *Par ſon reſſort.*

Une certaine quantité d'air entre dans les poûmons, s'y dilate par la chaleur, & en ſort enſuite pour permettre à une autre quantité d'y entrer. L'air dilaté dans les veſſicules du poûmon fait qu'elles ſe comprimment extrêmement les unes les autres, & que preſſant les vaiſſeaux qui les environnent elles forcent le ſang de paſſer des artéres dans les vaines.

L'air contenu dans les alimens les briſe & les diviſe en très-petites parties par ſon mouvement, & aide par conſéquent à la digeſtion. Celui qui eſt renfermé dans les vaiſſeaux donne par ſa rarefaction du mouvement au ſang & à toutes les liqueurs, augmente la force des ſolides, & contribue de cette maniere à la circulation, à la ſanguification & au mouvement progreſſif.

4° L'air eſt ſuſceptible de qualités différentes. Il peut être chaud, humide, froid, ſec, ſerein pur & tempéré. Il eſt ſujet à des variations plus ou moins ſubites, & à s'infecter ou ſe charger d'exhalaiſons impures, corrompues, contagieuſes, métalliques, ſulphureuſes, toutes fort préjudiciables à la ſanté. *Qualités de l'air.*

De toutes les qualités de l'air, il n'y en a point qui ſoit plus propre à conſerver la vie & la ſanté que ſa pureté & ſa douceur. Pour être bon, il faut qu'il ne con- *Ses bonne qualités.*

tienne aucune mauvaiſe exhalaiſon ; qu'il ne ſoit ni trop chaud, ni trop froid, ni trop ſec ni trop humide.

Dans quel tems il eſt plus tempéré

Les ſaiſons où il eſt pour l'ordinaire le plus tempéré ſont le Printems & l'Automne. C'eſt pour cette raiſon qu'on les choiſit pour faire certaines opérations. Le climat de la France eſt un des plus tempérés & des plus purs.

Ses changemens ſubits.

Les changemens ſubits de l'air ſont inévitables & fort dangereux pour la ſanté. C'eſt d'eux que vient le grand nombre de maladies quï régnent an commencement du Printems & aux approches de l'Hiver.

Ce qui cauſe ſes mauvaiſes qualités.

Les Hôpitaux, les Camps où les Armées ſéjournent long-tems, les endroits où l'on travaille le plomb, & ceux où l'on remue des terres ſont ordinairement mal ſains, parce que l'air s'y charge de mauvaiſes exhalaiſons. La braiſe & encore plus le charbon allumé dans un endroit renfermé répandent dans l'air des parties ſulphureuſes, qui rendent malades & qui font quelquefois mourir les perſonnes les plus robuſtes.

Les alimens & la boiſſon.

§. II. Les pertes qui ſe font journellement chez nous, nous mettent dans la néceſſité de les réparer chaque jour par des ſubſtances analogues à celles de notre corps. Ce qui ſert à cette réparation s'appelle aliment, & boiſſon. On eſt averti d'en uſer par les deux ſenſations qu'on nomme la faim & la ſoif. Pour nous y porter plus volontiers la Nature a attaché aux alimens & aux boiſſons un

plaiſir qui nous engage à les prendre.

La néceſſité des alimens & de la boiſſon demande qu'on en connoiſſe au moins en général les eſpéces & les qualités principales, afin qu'on en puiſſe faire un choix convenable aux différentes circonſtances de la vie.

I. On diſtingue pluſieurs eſpéces d'alimens. *Combien on diſtingue d'eſpéces d'alimens.*

On les appelle ſimples, quand on les employe tels que la Nature nous les offre ; compoſés, quand on les prépare ; & médicamenteux, quand on les prend dans la vûe non-ſeulement de nourrir, mais encore de corriger quelque vice.

Les uns ſont ſolides & les autres ſont liquides.

Les végétaux & les animaux qui contiennent des principes analogues àceux du ſang ſous les differens mixtes d'où on les tire tous, excepté le ſel qui eſt dans la claſſe des mineraux, & l'eau qui eſt un élément. *Mixtes d'où on les tire.*

II. On ne peut faire un choix convenable des alimens qu'on n'en connoiſſe les qualités. Ainſi, il faut conſidérer ſéparément les alimens ſolides tirés des végétaux & des animaux, les alimens fluides, & la boiſſon.

1°. Les alimens ſolides tirés des végétaux ſont les ſémences, les fruits, les feuilles, les tiges & les racines.

De toutes les parties de la plante, la ſémence eſt la mieux travaillée. Elle renferme une ſubſtance farineuſe & un ſuc laiteux, d'où on tire une huile douce, amie

du corps humain, & propre à faire beaucoup de chyle, à adoucir les humeurs & à bien nourrir.

Le pain. Le pain eſt le principal aliment qui ſe fait avec le froment, le ſeigle, l'orge, le bled de Turquie, ou avec quelqu'autres ſémences. C'eſt proprement l'aliment univerſel, car on ne peut s'en paſſer, ſans que la ſanté en ſouffre, & preſque tous les Peuples en font uſage. Celui qui eſt fait avec le froment paſſe pour le plus nourriſſant, le meilleur au goût & le plus léger à l'eſtomach, ſur-tout ſi l'on y laiſſe un peu de ſon. Le pain de ſeigle & le pain d'orge ne conviennentpas à ceux dont l'eſtomach eſt délicat, ni à ceux qui font peu d'exercice. Le pain de ſeigle cependant eſt laxatif & rafraichit. Pluſieurs perſonnes en font aujourd'hui uſage pour cette raiſon.

Il eſt l'aliment univerſel.

Quel eſt le meilleur.

Qualités du pain Des parties du pain la croûte eſt la plus nourriſſante & la plus aiſée à digerer, quoiqu'elle reſſert un peu, au lieu que la mie eſt plus onctueuſe & plus péſante.

Autres ſubſtances farineuſes. Les autres ſubſtances farineuſes telles que les féves, les poix, les lentilles, &c. nourriſſent auſſi beaucoup; mais elles péſent ſur l'eſtomach, elles ſont venteuſes & un peu viſqueſes; elles cauſent, par conſéquent les obſtructions, lorſqu'on en fait un trop long uſage.

Le ris, l'orge & le gruau ſont humectans, adouciſſans & reſtaurans; ils produiſent des bons effets dans pluſieurs occaſions.

Les fruits farineux. Il y a auſſi des fruits qui ont une ſubſtance farineuſe & contenue comme les

ſémences dans une envelope ſolide. Telles ſont les noix, les amandes, les chataignes, &c. Ces fruits renferment beaucoup d'huile & nourriſſent auſſi beaucoup. C'eſt pour cette raiſon & à cauſe de leur ſolidité que ceux qui ont l'eſtomach délicat ne le digérent pas facilement.

Les fruits pulpeux & aſceſcens.

Il y en d'autres qui ſont pulpeux, & un peu aſceſcens. Ils ont beaucoup plus d'eau que d'autres principes, c'eſt pourquoi ils rafraichiſſant, humectent, calment le grand mouvement du ſang, appaiſent la ſoif, & ſe digérent facilement.

Leurs qualités

Les fruits d'Eté, comme les fraiſes, les abricots, les framboiſes, les groſailles, les ceriſes, les figues, &c. & pluſieurs d'Automne comme les pêches, les poires, les pommes, &c. ſont de cette eſpéce.

Comment on doit en uſer.

Ces fruits ne ſont pas mal-faiſans lorſqu'ils ſont murs, & pris en petite quantité : mais comme ils renferment beaucoup d'air, ils engendrent des vens dans les inteſtins. Lorſqu'ils ſont cuits, ou lorſqu'on en fait des compôtes, des confitures, ils ſont auſſi ſains qu'agréables, & & fort convenables aux convaleſcens.

Les cuits ſont fort ſains.

Les légumes.

Les feuilles, les tiges & les racines dont nous faiſons uſage, ſont appellés proprement herbes potagéres, légumes ou plantes légumineuſes. Ces alimens ſont bien moins nourriſſans que les farineux.

Leurs qualités

Les uns comme la laitue, la chicorée blanche, la poirée, l'oſeille, le pourpier, &c. rafraîchiſſent, humectent, lâchent le ventre & calment le ſang. Les autres com-

me l'artichaut le celeri, le creſſon, l'eſtragon, l'aſperge, le perſil échauffent médiocrement. Il y en a qui contiennent beaucoup de ſel acre & qui ſont ſtipulans. Par conſéquent ils échauffent & altérent beaucoup. Tels ſont les trufes, & les champignons, l'ail, l'échalote, le poivre, le cloud, la muſcade, la moutarde, &c.

Aliмens tirés des animaux. Qualité du ſuc qu'on en tire.

2°. Les animaux contiennent dans leurs fibres charnues un ſuc gélatineux qui en eſt extrait par ſes différentes préparations de la digeſtion. Ce ſuc eſt par ſon analogie avec notre ſang qui eſt une eſpéce de gélée propre à nous reparer beaucoup mieux que les végétaux, quoique les animaux en ſoient eux-mêmes nourris.

Quelles ſont les eſpéces d'animaux

Les animaux ſont terreſtres, volatiles, aquatiques ou amphibies.

En quoi ils différent.

Ils différent beaucoup par rapport à leurs eſpéces, à leur âge, à leur maniere de vivre & leur ſubſtance.

Les poiſſons & leurs qualités

Les poiſſons ſont de tous les animaux ceux qui nourriſſent le moins, parce qu'ils contiennent plus de phlegme que des parties ſulphureuſes : ce qui les rend en recompenſe humectans & relâchans.

Qualités par rapport à l'âge.

Comme les jeunes animaux participent encore de la nourriture qu'ils ont priſe, leurs fibres ſont très-tendres, & fourniſſent un ſuc fort doux & peu nourriſant. Mais plus ils approchent de leur état d'accroiſſement, plus ils contiennent de ſucs bons & propres à nous réparer.

Quant aux vieux les ſucs dont leurs fibres ſont remplies, ſont ſpiritueux, gelatineux

tineux & très-agréable au goût, mais la chair en est dure & fort indigeste.

Leurs qualités par rapport à leur manière de vivre.

Les animaux qui vivent de bons alimens & à leur choix, qui respirent un air pur, & qui font beaucoup d'exercice ont des sucs plus légers, plus affinés & plus propres à passer dans le sang, des fibres plus aisées à briser & à digérer, & sont par conséquent très-sains.

Par rapport à leur substance.

Les animaux dont la chair est blanche contiennent une substance très-succulente, & ont des fibres fort tendues; ils fournissent par conséquent un aliment doux & de facile digestion.

Alimens liquides.

3°. Les alimens liquides sont le lait, les œufs, le chocolat, ainsi que le bouillon fait de chair ou de poisson, &c.

Le lait

Le lait est proprement un chyle & par conséquent un aliment qui n'a pas besoin d'une grande préparation dans l'estomach.

En quoi il abonde.

Le meilleur est celui qui est d'une odeur douce & agréable, d'une couleur bien blanche, d'un goût très-doux, & d'une consistence ni trop épaisse ni trop fluide. Il abonde en principes onctueux & balsamiques. C'est pourquoi il est nourrissant, & adouciſſant, & produit de fort bons effets dans beaucoup d'indispositions & de maladies. C'est l'aliment le plus salutaire pour les personnes foibles pour les estomachs languissans & pour les enfans.

De quoi il est composé.

Le lait est composé d'une substance butireuse qui fait le burre, d'une substance caséeuse, qui fait le fromage, & d'une séreuse qui est le petit lait. Chacune de ces parties a des propriétés.

Les œufs frais & mollets forment encore un aliment très-adouciſſant, très-aiſé à digérer, & qui nourrit promptement ; cette eſpéce de nourriture convient par conſéquent à ceux dont le corps eſt épuiſé, & dont il faut réparer promptement les forces, & aux viellards qui ont beſoin d'alimens aiſés à digérer.

Un jaune d'œuf frais délayé dans de l'eau bouillante, fait une liqueur dont on faît uſage dans beaucop d'occaſions, & qui eſt également adouciſſante & reſtaurante.

Le chocolat. Le chocolat eſt compoſé de cacao qui en fait la baſe, de vanille, de gérofle & canelle. On en fait une liqueur qui eſt très-agréable, & qui non-ſeulement nourri beaucoup à cauſe du cacao qui abonde en huile & en ſel eſſentiel ; mais qui fortifie l'eſtomach, rétablit le corps, aide à la digeſtion, & adouci les humeurs acres, ſurtout ſi la vanille & les autres ingrédiens n'y entrent pas en trop grande quantité. Il convient fort aux viellards dont l'eſtomach eſt foible.

La boiſſon. 4°. La boiſſon rafraîchit les parties fluides & humides de notre corps, & remplace ce qu'elles ont perdu. Elle ſert de véhicule aux autres alimens, & rend la digeſtion plus facile. Sans elle le chyle trop épais paſſeroit avec peine par les vaiſſeaux lactés dont la fineſſe & la délicateſſe eſt extrême ; la diſſipation des parties les plus fluides du ſang, occaſionnée par ſon mouvement & par les ſecrétions, ne ſe trouveroit pas réparée, & ces ſecrétions

Ses utilités.

si utiles à la santé ne se feroient pas.

Combien il y en a d'espéce.

Les liqueurs que l'on boit sont de deux espéces, l'une simple que la nature nous fournit abondamment ; & l'autre artificielle que l'art prépare. L'eau est la premiere espéce de ces boissons qui est la plus salutaire & la plus nécessaire à la vie.

L'eau est la boison la plus salutaire.

Qualités que doit avoir l'eau pour être bonne

La meilleure eau est celle qui est pure, limpide, legére, subtile, sans odeur & sans couleur, qui cuit aisément les légumes, & qui dissout parfaitement le savon.

Quelle est la meilleure.

L'eau de riviere qui est continuellement battuë par son mouvement, & qui est échauffée & purifiée par le soleil est la plus legére & la plus saine. L'eau de source & celle de pluie en aprochent beaucoup ; mais pour celle de puits, de neige, & de glace, elles passent pour les plus mauvaises. Mais pour les corriger, on les fait bouillir legérement avant que de les boire.

Ses vertus.

Le plus grand dissolvant que nous ayons est l'eau. Elle pénétre les alimens, & sert beaucoup à la digestion ; c'est pour le chyle un véhicule qui le porte facilement dans les vaisseaux ; enfin en passant dans le sang, elle rafraîchit & humecte toutes les parties, & elle se charge des sels qu'elle emporte par la transpiration, par les urines & par les autres secrétions.

Aussi remaque-t'on que ceux qui en boivent modérement digérent mieux, ont une meilleure santé & vivent plus longtems. On a même guéri des indispositions assez graves par son seul usage.

On peut se faire une mauvaise habitude de l'eau comme de toutes les meilleures

choſes. Si l'on en prend en trop grande quantité, elle relâche & affoiblit les ſolides, & peut cauſer beaucop de dommage.

La boiſſon factice. Les boiſſons artificielles ſont le vin, toutes les liqueurs qui en ſont tirées ou dans leſquelles il entre, la bierre, le cidre, & quelques autres liqueurs.

Le vin. Autant que l'uſage de l'eau eſt ſalutaire, autant l'uſage immodéré du vin & des autres liqueurs ſpiritueſes eſt préjudiciable à la ſanté. Cependant ſi l'on prend un peu de vin bien trempé d'eau il produit quelques bons effets indépendamment du plaiſir que ſa cauſe ſa faveur. Car ſa partie ſpiritueuſe reſſert & fortifie les ſolides, & facilite la digeſtion; mais ſon excès, comme celui de toutes les autres liqueurs ſpiritueuſes, durcit les fibres, attaque les nerfs, diminue les ſecrétions, ôte l'appétit, & jette dans des maladies chroniques & mortelles.

Ses bonnes qualités.

Ses mauvaiſes.

L'on peut mettre dans la claſſe des boiſſons factices, le thé, le caffé & le chocolat, dont on a introduit depuis peu l'uſage, autant & plus pour le plaiſir que par néceſſité.

L'eau fait la baſe de ces boiſſons, & ſert à en tirer les principes.

Le thé. Le thé eſt la feuille d'une plante étrangere qu'on fait infuſer quelque-tems dans de l'eau. Cette boiſſon eſt fort en uſage à cauſe de ſes bonnes qualités qui l'emportent de beaucoup ſur ſes mauvaiſes. Elle procure la tranſpiration & la ſécretion des urines; elle fortifie l'eſtomach, & ſert

lorſqu'on a trop mangé à entrainer les matieres groſſiéres, & à nettoyer l'eſtomach ſans l'affoiblir.

Le caffé eſt le fruit d'un arbre étranger. On fait brûler ce fruit, on le met en poudre, & on le fait infuſer dans l'eau. Cette liqueur eſt à préſent fort en uſage. On la prend après le repas pour hâter la digeſtion, & pour apaiſer les fumées du vin; & le matin pour ſervir de déjeuné, mais alors on y ajoute du lait. L'uſage modéré de cette liqueur ſubtiliſe un peu les humeurs, & ne peut pas être contraire à la ſanté. Son excès eſt fort nuiſible, car il agite le ſang, il cauſe l'inſomnie, il maîgrit, il occaſionne l'hémorragie, il aigrit les hémorragies, &c. *Le caffé.*

III. Le choix qu'on doit faire dans l'uſage des alimens ſuppoſe certaines régles qui regardent leur préparation, leur aſſaiſonnement, leur quantité, la délicateſſe de l'eſtomach, l'âge où l'on eſt, l'eſpéce des alimens, le tems de les prendre, la ſaiſon de l'année, le tempérament, &c. *Le choix qu'on doit faire des alimens. Par rapport à leur préparation.*

On prépare dans nos cuiſines tous les alimens, excepté quelques uns comme les fruits, les huitres que l'on mange quelquefois tels que la nature nous les offre. *En quoi elle conſiſte.*

La préparation conſiſte dans la cuiſſon & dans l'aſſaſonnement. C'eſt proprement une premiere digeſtion qui prépare celle que l'eſtomach doit faire & qui la facilite beaucoup. *Utilités de préparer les alimens.*

Pour cuire les alimens on les fait bouillir, frire ou rôtir. *Combien de façon de les cuire.*

Alimens bouillis. L'eau dans laquelle on les fait bouillir en tire une gelée douce, humectante & nourrissante. De-là vient que les bouillons sont de bons & de prompts restaurans propres à nourrir dans le cas de maladies où l'estomach ne peut bien faire ses fonctions Bien de gens croyent que la viande bouillie n'est plus si propre à nourrir, parce qu'elle a déposée dans l'eau tout ou une bonne partie du suc qu'elle contenoit.

Rotis. Celle qui est rôtie contient un suc excellent & fort nourrissant, parce que l'humide qui embarrassoit les principes s'est dissipé par le feu.

Fris. L'huile ou le beurre rendent les alimens qu'on fait frire, poissons ou viande, très-lourds & très-indigestes. Ainsi la friture ne convient qu'à des bons estomachs.

Assaisonnement, en quoi il consiste. L'assaisonnement consiste dans l'addition de certains ingrédiens comme des aromats, des épices, du vinaigre, des essences, &c. Lorsqu'ils sont en petite quantité, ils corrigent le défaut de quelques autres alimens, & en rendre la digestion plus facile. Mais quand on s'en sert pour relever le goût, & pour exciter l'appétit, ils deviennent pernicieux. Car l'appétit excité par la qualité & par la diversité des ragouts est un appétit trompeur, qui engage à manger plus qu'il ne faut, & qui cause des indigestions, des indispositions fréquentes, & souvent même de très-grandes maladies. L'habilité des cuisiniers de nos jours contribue beaucoup à abreger la vie de leurs maîtres.

Quand il est utile.

Quand il est mauvais.

Le moyen de se conserver en santé est donc de vivre d'alimens simples ou modérement assaisonnés, & de n'en prendre que la quantité convenable à son âge, aux forces de son estomach, à la saison où l'on est, à son sexe, à son tempérament, & sur-tout à la dissipation que l'on fait. Car c'est un défaut d'en prendre trop comme de n'en pas prendre assez. On reconnoît qu'on n'a pas pris trop d'alimens lorsque l'estomach les digére bien, qu'on est aussi agile & aussi léger après le répas qu'auparavant, & qu'au bout d'une heure l'esprit peut se mettre aisément au travail.

La quantité & l'espéce d'alimens dont on doit user.

Les exemples de beaucoup de personnes que leur frugalité a fait vivre jusqu'à un âge très-avancé, devroient engager ceux qui aiment la vie & la santé à imiter leur régime. C'est un proverbe qui se trouve presque toujours vrai : *Qui boit & mange peu n'est jamais malade.*

Preuves de l'excellente de la vie frugale & simple.

L'intempérance & l'excès dans les alimens comme dans toute autre chose sont extrêmement perniceux.

Ceux qui sont délicats ou qui relevent de maladie ne doivent user que d'alimens doux, légers & amis de l'estomach. Ces alimens se digérent plus facilement & en moins de tems, ils sont plus propres à faire un bon chyle, & ils humectent & rafraîchissent le ventre.

Choix des alimens par rapport à la délicatesse. & à la foiblesse.

Les alimens acres, ténaces, visqueux comme la patisserie, ceux qui sont fort gras, ou qui ont une substance noire, &c. sont au contraire difficiles à digérer, &

la plûpart produiſent un chyle de mauvaiſe qualité.

Quelle eſpéce d'alimens convien aux gens forts, &c.

Les gens forts robuſtes, jeunes, & qui font beaucoup d'exercices, doivent plus manger que les autres, ils ſupportent bien & digérent facilement les alimens un peu groſſiers. Ils doivent même en faire uſage, parce que leur eſtomach étant fort, les alimens légers & qui ſe digérent trop aiſément, ſe diſſiperoient trop promptement, & ne les nourriroient pas aſſez.

Aux enfans.

Dans l'enfance & dans la tendre jeuneſſe, l'eſtomach eſt foible, les vaiſſeaux ſont très-fins & ſe dévoloppent. La nourriture doit donc être légere, déliée, tenue, douce & facile à digérer. C'eſt pourquoi il faut donner aux enfans un lait fluide & le moins épais qu'il eſt poſſible, pour éviter les engorgemens dans les vaiſſeaux fins & delicats. Ainſi le lait d'une nourrice nouvellement accouchée convient mieux pour les enfans nouveau nés que celui d'une femme qui eſt accouchée depuis quatre ou cinq mois, & dont le lait commence à avoir trop de conſiſtence. Le lait de la nouvelle accouchée acquiert peu à peu la qualité qui convient à l'enfant à méſure que ſes petites parties ſe développent & ſe fortifient. Les nourrices doivent obſerver auſſi un régime de vivre doux, & éviter toutes ſortes de paſſions violentes, non pas tant parce que les paſſions de la nourrice ſe communiquent comme l'on croit à l'enfant, mais parce qu'elles troublent la digeſtion.

Eſpéce de lait qu'on doit donner aux enfans,

Quand on refléchit ſur la délicateſſe des parties & des nerfs d'un enfant qui n'eſt plus à la mamelle, on ſent bien que les liqueurs ſpiritueſes & les alimens trop ſolides ou trop ſalés & difficiles à digérer comme la viande ne lui conviennent pas, ſoit pour ſon accroiſſement, ſoit pour ſa réparation. La foibleſſe de ſon eſtomach demande auſſi qu'il mange peu à la fois mais ſouvent.

Dans la vieilleſſe.

Comme dans la vielleſſe on fait peu de diſſipation que les liqueurs ſont plus épaiſſes, que les ſecrétions ſe font plus lentement, & que les ſolides ſont moins ſouples que dans la juneſſe ; il ne faut pour les vieillards que des alimens doux, nourriſſens, humectans, aiſés à digérer & en médiocre quantité à la fois, ſurtout le ſoir.

Alimens mauvais dans tout âge.

A tout âge, mais principalement dans la vieilleſſe, l'uſage continuel & immodéré des viandes ſalées & fumées, des vegétaux acides & aromatiques, & des liqueurs ſpiritueuſes, eſt plus propre à durcir & à racornir les parties du corps qu'à leur fournir de bons ſucs. D'ailleurs la digeſtion de ces alimens eſt difficile, & ils fourniſſent un ſang acre qui déchire les vaiſſeaux capillaires.

Pouvoir de l'habitude.

L'habitude a cependant un grand pouvoir ſur les corps. Car on voit des gens conſerver une bonne ſanté en vivant d'alimens mal-ſains & de baiſſons fort mauvaiſes, parce qu'ils s'y ſont habitués peu à peu, & tomber malade, lorſqu'ils ont voulu changer leur maniere de vie. L'habitude eſt comme l'on dit, une ſeconde nature ;

Elle eſt une ſeconde nature.

& il eſt ſouvent dangereux pour la ſanté de s'en défaire tout à coup. Ainſi lorſqu'il s'agit de changer une mauvaiſe maniere de vivre, il ne le faut faire que peu à peu & inſenſiblement.

Il eſt bon de n'encontracter aucune.

C'eſt pour cette raiſon qu'il eſt bon de ne contracter l'habitude de quelque choſe que ce ſoit ; & que quelques auteurs conſeillent à un homme ſain, fort & robuſte, de mener un genre de vie un peu varié, de ſe faire de longue main à tout, de n'éviter aucune ſorte d'alimens, mêmes les plus communs, d'être tantôt à la campagne où l'air eſt plus vif & plus ſain, & tantôt à la ville, de faire beaucoup d'exercice, & de repoſer un peu, & enfin de ſortir quelquefois des bornes de la modération dans le manger, c'eſt-à dire, de manger quelquefois un peu plus qu'il ne faut, & dans d'autres tems de ſe priver de quelque répas.

Cequ'on doit conſidérer pour cela.

L'heure des répas.

L'heure des répas devroit être marquée par la faim. Cependant l'uſage nous aſſujettit à des heures réglées. Quand on ſe trouve bien de diner & de ſouper chaque jour, l'on ne doit pas changer cette maniere de vivre. Dans la jeuneſſe où l'on diſſipe beaucoup & dans la vieilleſſe où l'on a beſoin de force, & où l'on ne doit pas beaucoup manger à la fois, on ajoute ſouventàces deuxrépas le déjeûner&le goûter.

Quand il convient de manger.

Il faut ſeulement obſerver ſurtout quand on a un mauvais eſtomach de ne manger & de ne boire que lorſque la digeſtion des alimens du dernier répas eſt faite.

Nombre des répas.

Quelque nombre de répas que l'on faſſe

la quantité d'alimens que l'on prend dans les 24 heures ne doit pas excéder la diſſipation que l'on fait. Beaucoup de gens ſont à préſent dans l'uſage de ne faire qu'un ſeul répas. S'ils prennent dans ce répas la quantité d'alimens qu'ils prendroient dans pluſieurs, leur ſanté doit en ſouffrir. Car l'eſtomach ſe trouvant trop rempli ne peut faire facilement ſes fonctions, & doit avoir trop à travailler. Par conſéquent deux répas approchant d'égale quantité paroiſſent préférables à un ſeul dans lequel on mangeroit comme dans deux. On demande quelquefois à quel répas du ſouper & du diner on doit donner la préférence. Si l'on ſe porte bien, & ſi l'on vit frugalement, on peut manger également à ſouper & à diner ; mais ſi l'on eſt délicat, il vaut mieux bien diner, & ſouper légérement que de diner légérement & manger beaucoup à ſouper.

pendant les 24 heures.

S'il eſt bon de faire un ſeul répas.

S'il vaut mieux beaucoup diner ou ſouper beaucoup.

Comme les grandes fatigues épuiſent les eſprits & affoibliſſent par conſéquent nos organes, il faut obſerver de ſe repoſer quelque tems avant que de manger. Dans la triſteſſe & le chagrin, on ne doit faire uſage que d'alimens très-légers & en très-petite quantité, parce que l'eſtomach n'eſt pas alors en état d'en ſupporter de groſſiers, ni d'endigérer beaucoup à la fois.

L'Eté où l'on fait une grande diſſipation d'eſprit & des parties fluides, les alimens légers, humectans, fluides & aiſés à digérer conviennent pour réparer plus promptement ces ſubſtances. Au lieu que l'hyver pendant lequel les eſprits ſont moins diſſi-

S'il faut mettre quelque intervalle après les grands exercices.

S'il faut beaucoup manger dans le chagrin Alimens dont il faut uſer.

pés & les fibres de toutes les parties du corps ont plus de force, demandent qu'on vive d'alimens moins légers.

Il est dangereux d'avaler à la hâte les alimens.

Comme la digeſtion depend en partie de la bonne préparation que les alimens reçoivent dans la bouche, il eſt important de les bien briſer avec ſes dents, ſur-tout ceux qui ſont durs, & de les garder quelque tems, pour que la ſalive puiſſe mieux les pénétrer. Car ceux qui avalent à la hâte, ſans mâcher, ſont très-ſujets à des indigeſtions. C'eſt pour éviter cet inconvenient qu'on ne donne pas aux enfans de alimens trop ſolides, & que les vieillards & ceux à qui les dents manquent, doivent vivre d'alimens aiſés à digérer, ou avoir beaucoup d'attention à bien mâcher ceux qui ſont un peu ſolides.

La veille & le ſommeil

§. III. Il n'eſt pas poſſible de vivre ni de ſe bien porter long-tems ſans dormir. Le ſommeil (*voyez* la phiſiol.) répare les parties ſpiritueuſes du ſang diſſipées pendant la veille ; il rétablit par conſéquent les forces abattues, ſoit par le travail, ſoit par la maladie ; il procure auſſi une tranſpiration & une ſécrétion des urines plus abondante ; & il contribue beaucoup à la digeſtion, & plus encore à la nutrition.

Effets du ſommeil.

Le tems le plus favorable pour le ſommeil.

La nuit où tout eſt ſombre & tranquille dans la nature, paroît être le tems le plus propre pour le ſommeil. La vigueur du corps & de l'eſprit ſe répare en effet beaucoup mieux pendant la nuit que pendant le jour. Ainſi le travail & l'étude de la nuit affoibliſſent la ſanté.

Quel eſt le bon ſommeil

Le ſommeil tranquille & non interrom-

pu

pu eſt le meilleur. Le ſommeil inquiet, agité & interrompu pluſieurs fois, non-ſeulement ne rétablit point les forces, mais empêche encore la tranſpiration & trouble les digeſtions.

Tems qu'on doit dormir.

L'exercice & l'habitude ſont deux choſes qui doivent régler la durée du ſommeil. On dort aſſez ordinairement 6 à 7 heures de ſuite dans 24 heures. Le ſommeil modéré rend le corps & l'eſprit légers. Si l'on dort trop, on devient lourd, péſant, & l'eſprit peu propre au travail.

Effets du ſommeil modéré & de l'immodéré.

Ce qui cauſe la veille immodérée.

Autant le ſommeil eſt utile à la ſanté, autant la veille immodérée y eſt-elle préjudiciable. Elle peut occaſionner de grands déſordres dans l'œconomie animale, par l'épuiſement des eſprits & des parties fluides du ſang, dont elle eſt cauſe. Ainſi la modération dans la veille comme dans le ſomeil eſt néceſſaire à la ſanté.

Endroit où il convient de dormir.

Comme le bon air contribue beacoup à notre ſanté, il convient que le lieu où l'on couche ſoit ſain. C'eſt pourquoi les endroits ſpacieux, ſecs, & où régne un bon air, ſont meilleurs pour dormir que ceux qui ſont renfermés, petits, humides, échauffés par des poëlles, &c.

Attitude durant le ſommeil

Pour dormir, on doit obſerver que rien ne ſoit ſerré autour de ſoi, de ſe mettre ſur un des côtés, & d'avoir la tête un peu élevée, & le corps fléchi.

Le mouvement & le repos.

§. IV. Le mouvement & le repos ne contribuent pas moins à la ſanté que le ſemmeil. Le mouvement en augmentant la circulation du ſang, atténue & diviſe

Bons effet du sommeil modéré.

les humeurs, & procure une transpiration douce, & une filtration de toutes les liqueurs ; en accélérant les esprits animaux, il en facilite la distribution dans toutes les fibres du corps, ce qui fortifie nos parties, il donne de l'appétit & aide la digestion. De-là vient que ceux qui sont accoutumés à se donner du mouvement, sont ordinairement plus robustes que les autres, & moins sujets à beaucoup de maladies.

Mauvais effets du sommeil immodéré.

Il ne faut pas cependant faire trop d'éxercice ; car l'éxercice immodéré, surtout celui de l'esprit, dissipe tous les esprits animaux, affoiblit à la longe les parties, en diminue le ressort, & épuise beaucoup les parties fluides du sang.

Combien il y a de sortes de mouvemens.

Le mouvement se divise en actif & en passif. L'actif est celui qu'on se donne par l'éxercice du marcher, de la promenade, de la chasse, de la paume & du volent, de la danse, de la voix, & du travail du corps & de l'esprit, &c. Le passif est celui que l'on prend en carrosse, à cheval, ou dans quelque machine, &c.

Dans quel tems on doit prendre l'exercice.

L'exercice peut être porté jusqu'au commencement de lassitude, mais pour être bon il doit être pris avant le repas & dans un air pur & léger. C'est pour cette raison que les voyages & la campagne contribuent beaucoup à nous conserver la santé, & souvent à la rétablir.

Le repos modéré.

Le repos modéré & proportionné au mouvement qu'on s'est donné, est aussi fort bon & fort utile à la santé, mais celui qui est excessif produit des effets contraires

à ceux du mouvement modéré. Il eſt par conſéquent très-mauvais. La vie ſédentaire & oiſive eſt ſujette à beaucoup plus d'indiſpoſitions, que celle où l'on ſe donne du mouvement & de l'exercice. *Vie oiſive.*

§. V. On entend par excrétions, l'évacuation des humeurs ſuperflues & hétérogenes dont la maſſe du ſang ſe dépure. (*voyez* la Phiſiologie.) *Les excrétions retenues ou évacuées.*

Ces humeurs qui s'y ſont formées, en ſont chaſſées par les différens organes appellés glandes & ſont remplacées ſucceſſivement par une égale quantité d'alimens. Ce ſont ces évacuations & ce remplacement continuels qui, dans les Adultes entretiennent le corps dans un poids égal, & qui par conſéquent conſervent la vie & la ſanté. Il eſt donc important de ne point troubler les ſecrétions, & d'éviter tout ce qui peut les diminuer, les ſupprimer & les augmenter. *Utilité des excrétions.*

Toutes ces humeurs ont auſſi chacunes en particulier un uſage dont on peut connoître l'importance, en ſe rappellant ce qui en a été dit dans la Phiſiologie. Il y en a pluſieurs prinſipales qui méritent une attention particuliére. Telles ſont les urines, la ſueur, la tranſpiration, les régles, les hémoroïdes habituelles, à quoi on doit ajouter les excrémens ſtercauraux.

La retention ou la ſuppreſſion & l'évacuation trop abondante de ces excrémens ſont également nuiſibles à la ſanté. Il faut dont tâcher d'aider la nature à s'en débarraſſer, & ne le pas troubler.

Pour procurer une filtration aiſée des *Les urines.*

urines, il faut faire uſage de boiſſon très-legere & très-coulente, capable de ſe charger des parties ſalines & terreſtres du ſang. Lorſqu'elles ſont paſſées dans la veſſie, & que la nature nous avertit de les rendre, il eſt dangereux de les retenir, comme d'uriner auſſi le matin ſans avoir fait quelque pas dans ſa chambre.

La tranſpiration & la ſueur.

La ſueur & la tranſpiration ſont les plus abondantes de toutes les ſecrétions, il eſt très-aiſé de les déranger; il faut chercer à les entretenir, & éviter tout ce qui peut les ſupprimer.

Pour cet effet il faut ouvrir les pores des glandes, & procurer la ſortie de l'humeur de la tranſpiration groſſiére & croupiſſante par les frictions ſéches faites avec un linge ou une broſſe, & decraſſer de tems en tems la peau par des bains tiedes & par le lavement des pieds, des mains, de la tête & de toutes les parties qui tranſpirent beaucoup.

On ſçait que le froid bouche les pores & diminue ou ſupprime la tranſpiration & la ſueur. Il y a pluſieurs moyens d'éviter ce déſordre; les principaux ſont de prendre de bonne heure les habits d'hiver & de les quitter très-tard; & de ne point paſſer ſubitement d'un air chaud à un air froid, comme de ne point boire à la glace ou froid, lorſque l'on eſt en ſueur ou en tranſpiration, ou lorſque l'on a parlé quelque-tems.

Les régles.

Pendant les régles ou à leur approche, le ſexe doit avoir ſoin de ne ſe pas faire ſai-

gner, ſurtout du bras, d'éviter les choſes qui pourroient lui faire peur, & de ne pas mettre les pieds dans l'eau froide.

Les évacuations habituelles.

Les gens ſanguins ſont ſujets aſſez ſouvent à des hémorroïdes habituelles, & à d'autres évacuations de cette eſpéce qu'il ne faut point ſupprimer.

Les excrémens ſtercoraux.

La difficulté de rendre les excrémens ſtercoraux altere la ſanté. On doit donc en chercher la cauſe pour la détruire par le régime, & aider la nature à les rendre une ou deux fois le jour par le moyen des lavemens dont il ne faut cependant pas faire un uſage trop habituel.

Les paſſions de l'ame.

§. VI Les paſſions & les affections de l'ame produiſent ſur nous des effets bien ſenſibles. La joie & la crainte ſont les principales auſquelles on peut rapporter toutes les autres.

Dans la premiere ; les eſprits coulent avec vivacité ; dans l'autre tout eſt retenu & concentré. On peut conclure de-là que celles qui ſont violentes dérangent beaucoup la ſanté ; & qu'il eſt très-important de les éviter, & de tâcher de n'en avoir que de douces & de modérées.

Fin de la deuxiéme Partie.

PRINCIPES
DE CHIRURGIE,
TROISIE'ME PARTIE.

PATHOLOGIE.

PATHOLOGIE eſt uu mot formé de deux termes grecs, qui ſignifient diſcours ſur les choſes contre nature.

La Patologie a pour objet les maladies du corps humain, leurs différences, leurs cauſes, leurs ſignes, leurs ſimptômes & leurs accidens.

La maladie eſt un état dans lequel une ou pluſieurs fonctions du corps ſont lézées.

On doit conſidérer par rapport aux maladies en génétal.

1°. Leur diviſion en pluſieurs eſpéces, & les différens noms qu'on leur donne.

2°. Leurs cauſes.

3°. Leurs ſignes.

4°. Leurs ſimptômes & leurs accidens.

C'eſt ce que les Auteurs expriment par ces quatres termes grecs, Noſologie, Ætiologie, Semiotique & Symptomatologie.

CHAPITRE PREMIER.

De la diviſion des maladies en pluſieurs eſpéces, & des differens noms qu'on leur donne.

LEs noms & les différences de maladies ſont tirées des ſubſtances auſquelles elles arrivent, & de quelques autres circonſtances particuliéres qui les accompagnent.

1°. Par raport aux deux ſubſtances qui compoſent le corps humain, ſçavoir, les ſolides & les fluides, on les diviſe en deux eſpéces. On appelle maladies ſimilaires & organiques, celles qui attaquent les ſolides; on nomme Phletote & Cacochimie, celles qui attaquent les fluides. *Par rapport aux ſubſtances.*

Les maladies ſimilaires conſiſtent les unes dans le relâchement ou latonie des fibres; d'autres dans leur contraction, & d'autres enfin dans leur rupture. *En quoi conſiſtent les maladies ſimilaires*

Les maladies organiques ſont de deux eſpéces. La premiere vient de la mauvaiſe conformation. La deuxiéme vient de la ſolution de continuité des parties. *Et les organiques.*

La premiere ſe ſubdiviſe en quatre claſſes.

La premiere renferme les maladies qui viennent de la grandeur diſproportionnée d'une partie; telles ſont les tumeurs contre nature, & celles qui viennent de ſa pétiteſſe, telles ſont les maladies où les parties ſont atrophiées.

La seconde renferme celles qui viennent de la mauvaise figure d'une partie. Cette mauvaise figure peut être de naissance, comme le bec de liévre ; ou être causée par accident, comme le déplacement des piéces d'une partie fracturée.

La troisiéme renferme celles qui consistent dans le nombre extraordinaire de certaines parties, comme dans celui de six ou de quatre doigts.

Enfin la quatriéme renferme celles qui consistent dans la situation des parties, telles sont les luxations, les hernies, &c.

Solution de continuité, ce que c'est

La solution de continuité est une division des parties, soit simples, soit organiques, qui selont l'ordre naturel, doivent être unies ; telles sont les plaies & les ulcéres dans les parties molles ; les fractures & les caries dans les parties dures, &c.

Maladies des fluides.

Les maladies qui attaquent les fluides sont de deux espéces, la Phléthore & la Cacochimie.

La Phléthore.

La Phléthore est une abondance d'humeurs qui gêne les fonctions. Elle peut être répandue par tout le corps, ou bornée à quelque partie.

La Cacochimie.

La Cacochimie est une altération de toutes ou de quelques-unes des humeurs qui dérangent nos fonctions.

2°. On donne différens noms aux maladies, suivant les différentes circonstances qui les accompagnent.

Par rapport à leurs causes.

On les divise par raport à leurs causes en sporadiques en pandémiques, en bé-

nignens, & en malignes.

Les ſporadiques. Les ſporadiques ſont celles qui viennent de diverſes cauſes, & à différentes perſonnes en même-tems, comme l'Eréſipele à l'une, & le Phlegmon à l'autre.

Les pandémiques. Les pandémiques ſont celles qui ſont répandues dans un pays. On les ſubdiviſe en Endémiques & Epidémiques,

Les endémiques. Les Endémiques ſont celles qui regnent toujours dans une même contrée, ſoit à cauſe de l'air qu'on reſpire, ſoit à cauſe des eaux qu'on y boit. Tel eſt le gouëtre en Savoye, les écrouëlles en Eſpagne, le plica en Pologne, le ſcorbut dans le Nord. le pian & le drogoneau en Amérique.

Les épidémiques. Les épidémiques ſont celles qui affligent tout un pays, mais qui ſont paſſageres. Telles ſont la peſte, la petite vérole, &c.

Les bénignes. Les maladies bénignes ſont celles qui ne ſont accompagnées d'aucuns ſymptômes fâcheux.

Les malignes. Les maladies malignes ſont celles qui ont de ſymptômes dangeureux.

Par rapport à leur origine. Par rapport à l'origne des maladies, on les diviſe en idiopatiques, ſymptômatiques, critiques héréditaires.

Les idiopatiques. Les maladies idiopatiques ſont celles qui dépendent du propre vice de la partie où elles ſe rencontrent ; comme un éréſipele ou un phlegmon ſimple qui ſurviennent à quelque partie.

Les ſymptômatiques. Les ſymptômatiques au contraire ſont celles qui dépendent du vice de quelque autre partie que celles où elles ſe manifeſtent. Telle eſt l'inflammation de la con-

jonctive à la ſuite des plaies du cerveau ; car elle vient de la léſion de la dure-mere.

Les critiques. Les maladies critiques ſont celles qui tirent leur origne de quelque autre maladie dont elles ſont les terminaiſons. Telles ſont les parotides dans les fiévres malignes.

Les héréditaires. Les maladies héréditaires ſont celles qui dépendent du vice des liqueurs de nos péres & de nos meres, & que nous apportons en venant au monde. Telles ſont quelquefois la goute, la vérole, &c.

Les curables incurables, dangereuſes mortelles. Par rapport à leur événement, il y a des maladies qu'on peut guérir, d'autres qui ſont incurables, il y en a de légeres, de dangereuſes & de mortelles.

Les contagieuſes. Par rapport à leur communication, il y en a de contagieuſes, c'eſt-à-dire, qui ſe gagnent par quelque contact médiat ou immédiat, & d'autres qui ne le ſont point.

Par rapport á leur effet. Par rapport à leur effet, on appelle les unes ſimples, les autres compoſées, & d'autres commpliquées.

Les ſimples. Les maladies ſimples ſont celles qui ne préſentent qu'une ſeule indication pour la cure. Telle eſt une diviſion de la graiſſe & des parties charnues faites par un inſtrument tranchant, & qui ne demandent que la réunion.

Les compoſées. Les maladies compoſées ſont celles qui préſentent pluſieurs indications pour la cure, mais auſquelles on peut ſatisfaire en même tems. Telle eſt une plaie avec une hémorragie légere.

Les maladies compliquées ſont celles qui preſentent pluſieurs indications, qui

toutes demadent une cure particuliére. Telle eſt une fracture avec contuſion, plaie, douleur conſidérable. *Les compliquées.*

Les maladies compliquées ſont de trois eſpéces ; les unes ſont compliquées avec leurs cauſes ; d'autres avec des maladies différentes; & d'autres avec des accidens. *En combien de maniere*

Par rapport à la durée des maladies, on les diſtingue en aiguës & en chroniques. *Par rapport à leur durée.*

Les maladies aiguës ſont celles qui ſe terminent promptement en bien ou en mal. Telles ſont toutes les inflammations. *Les aiguës.*

Les maladies chroniques ſont celles qui durent très-longtems, & quelquefois même toute la vie, comme le ſchirre, les écrouelles, les anchiloſes &c. *Les chroniques.*

On diſtingue auſſi dans toutes maladies quatre temps, excepté dans celles qui ſe terminent par la mort. *par rapport à leur tems.*

Le premier tems eſt le commencement de la maladie. Il comprend l'eſpace qui ſe trouve entre le premier inſtant & le progrès des ſymptômes.

Le ſecond eſt celui de l'augmentation, c'eſt-à dire ; celui où les ſymptômes ſe multiplient & deviennent plus conſidérables.

Le troiſiéme eſt celui de l'état, c'eſt-à-dire, celui où les ſymptômes ſont à leur plus haut degré.

Enfin le quatriéme eſt celui du déclin ou de la fin, c'eſt-à-dire, où les ſymptômes diminuent ſenſiblement & diſparoiſſent par degrés.

Les maladies ſont encore différentes ſe- *Par rapport à*

l'âge & au ſexe. lon les âges & les différens ſexes, c'eſt-à-dire, qu'il y en a qui ſont particuliéres à chaque ſexe, & d'autres auſquelles on eſt plus ſujets dans un certain âge que dans d'autres. Ainſi on les a diſtingué en celles des enfans, des adultes, & des viellards, & en celles des femmes & des hommes.

Celle des enfans. Les enfans ſont fort ſujets à la galle leiteuſe, à la teigne, au ſuintement des oreilles, à la chûte de l'anus, aux ophtalmies, aux écrouelles, aux rakitis, & à la pierre dans la veſſie.

Des adultes. Les adultes à l'eſquinancie, aux hémorroïdes, aux engorgemens des glandes, à l'inflammation.

Des vieillards. Les vieillards à la goutte, à la cataracte, à la difficulté d'uriner, à la retention d'urine, à la gravelle, à la pierre, aux ulcéres des reins & de la veſſie, à la gangrene ſéche, aux hernies.

Celles des femmes. Par rapport au ſexe, dans les femmes l'imperforation de la vulve, le défaut ou la ſupreſſion des régles d'où ſuit beaucoup d'accidens, la groſſeſſe, les varices, l'accouchement naturel ou difficile, les dépôts laiteux, le lait répandu, la gerçure ou écorchure du bout du ſein, la chûte du vagin & de la matrice, les moles, les cancers des mammelles & de la matrice, ſurtout à un certain âge, ſont des maladies qui leur ſont particuliéres.

Et des hommes Dans les hommes, les tumeurs de teſticules, les cancers de ces parties & de la verge, le phimoſis, & parephimoſis, ſont celles qui leur ſont particuliéres. Ils ſont

auſſi

auſſi plus ſujets que les femmes à la difficulté d'uriner & à la retention d'urine, & à la pierre dans la veſſie.

Par raport à la ſituation des parties

Par rapport à la ſituation des parties que les maladies attaquent, on les a diviſées en internes & en externes.

Les internes.

Les maladies internes ſont celles qui attaquent les parties renfermées, comme le cerveau, les poûmons, &c.

Les externes

Les maladies externes ſont celles qui ſurviennent à quelques parties extérieures, & qui n'attaquent les intérieures, qu'après avoir léſé les premieres. La connoiſſance de ces dernieres maladies, & de celles des internes qui ont beſoin de l'opération de la main, eſt l'objet de la Chirurgie.

CHAPITRE II.

Des cauſes des Maladies.

Ce que c'eſt que cauſe de malaaie

LES cauſes des maladies ſont toutes les choſes qui bleſſent l'action, en produiſant un dérangement des ſolides, ou des fluides, ou de tous les deux enſembles.

Leur diviſion

On diviſe les cauſes des maladies en internes & en externes, en éloignées & en immédiates; en primitives, en antécedente, & en conjointes.

Les internes ſe trouvent dans nous Elles ſont les effets des cauſes externes, ſouvent elles ſont elles-mêmes des maladies.

Les externes au-contraire ſont hors de nous, & ne ſont jamais maladies.

Elles ſont la plûpart déterminantes ou prédiſpoſantes, c eſt-à-dire, qu'elles ne ſont ordinairement cauſes des maladies, qu'autant qu'il y a quelque diſpoſition interne, que la cauſe externe détermine.

Cauſes externes. §. I. Les cauſes internes ſe trouvent dans les fluides & dans les ſolides.

Les ſolides dont le reſſort & l'intégrité naturelle ſont perdus, ou dont le reſſort eſt augmenté, deviennent cauſes des maladies.

Le reſſort augmenté. La tenſion exceſſieve des fibres des ſolides occaſionne un trouble dans la circulation du ſang & des eſprits, de là viennent la fiévre, la convulſion, &c. Elle produit encore la compreſſion de certaines parties, par le reſſerrement des membranes dont elles ſont environnées, & la retention ou la diminution de certaines évacuations comme il arrive dans la tenſion du ſphincter de la veſſie, qui occaſionne la retention d'urine.

Le reſſort perdu. Le reſſort des ſolides perdu fait tomber les parties dans un défaut d'action. De-là vient la perte ou la diminution de l'organe, comme dans la paraliſie de la veſſie; & quelquefois l'engorgement des liqueurs dans les parties, comme dans la grénouillette, &c.

Intégrité perdue. Lorſque l'intégrité des ſolides eſt perdue par quelque cauſe que ce ſoit, on appelle ce défaut ſolution de continuité. Les coups portés avec quelques inſtru-

mens tranchans, piquans, ou contondans le produisent.

Quoique le vice des fluides soit lui-même maladie, néanmoins on le doit considérer ici comme cause de maladie. *Vices des fluides.*

Ce vice est contracté dès le ventre de la mere, si son sang est empreint de quelque vice particulier, par exemple, du vénérien, du scrophuleux, &c. ou après la naissance, si les fluides ont perdus leurs bonnes qualités par quelque cause extérieure, ou par le défaut des solides.

Les fluides peuvent être viciés ou dans leur quantité ou dans leur qualité.

La trop grande ou trop petite quantité du chyle, son épaisseur, sa trop grande fluidité & son âcreté sont des vices de cette liqueur, capables de causer différentes maladies. *Vices du chyle.*

L'abondance ou la petite quantité de sang, sa dissolution, son épanouissement, son âcreté, l'augmentation, la diminution ou la perte de son mouvement, le développement ou l'impression de différens virus qui sont le vénérien, le scorbutique, le concéreux, le scrophuleux, le sporique, le gouteux, l'hidrophobique, &c. sont les défauts de cette liqueur, qui peuvent produire des maladies. *Vices du sang.*

Enfin la trop grande ou la trop petite quantité des humeurs qui se sépare de la masse du sang, leur épaississement, leur trop grande fluidité & leur *Vices des humeurs émanées du sang.*

âcreté ſont encore autant de cauſes de maladies.

Cauſes externes §. II. On peut reduire les cauſes externes des maladies à ſept eſpéces, ſçavoir les coups, les efforts violens, les fortes ligatures ou compreſſions, l'action du feu, le contact, l'introduction de quelque corps dans les ouvertures naturelles, & le mauvais uſage des ſix choſes non-naturelles.

Les coups. Il eſt aiſé de concevoir que les coups, les efforts violens, & les fortes ligatures ou compreſſions ſont cauſes de maladies. Car ils peuvent détruire l'intégrité de nos parties ſolides, ou occaſionner quelque déplacement.

Le feu. Par l'action du feu, on n'entend pas ſeulement celle du feu ordinaire, mais encore celle de toutes les choſes qui peuvent brûler, telles que la chaux les eaux fortes, &c. Toutes ces choſes diviſent les ſolides & accélérent le mouvement des fluides. Leur action eſt par conſéquent cauſe des maladies.

Le contact. Quatre eſpéces de contact peuvent occaſionner les maladies. 1°. La reſpiration d'un mauvais air. 2°. L'attouchement ſimple d'une perſonne mal ſaine, ou de quelque choſe qu'elle aura touchée. 3°. Le congres d'une perſonne ſainte avec une perſonne gâtée. 4°. L'attouchement des animaux vénimeux, comme de la vipére, du ſcorpion, d'un animal enragé, &c. La premiere occaſionne la peſte, le ſcorbut, &c. La ſeconde occaſionne la galle,

&c. La troiſiéme outre ces maladies occaſionne encore la vérole. La quatriéme cauſe l'introduction dans le ſang d'une humeur véneneuſe, ou d'un virus hidrophobique.

Les corps étrangers.

Les corps étrangers introduits dans les oreilles, dans le goſier, dans le vagin, dans la veſſie par l'uréthre, dans l'œil, bleſſent par leur ſéjour les organes où ils ſont, & produiſent beaucoup d'accidens.

Les vers dont on avale les œufs avec les alimens, conſomment le chyle, picquent les inteſtins, d'où viennent la meigreur & les convulſions dans les enfans, & s'amaſſant en péloton ils forment quelque-fois des tumeurs.

Les choſes non-naturelles.

Les choſes non-naturelles, qui peuvent être cauſes de maladies, ſont toutes néceſſaires à la ſanté, & ne nuiſent que par leur excès ou par quelque vice qu'elles ont contractées. Tels ſont l'air, les alimens, le mouvement & le repos, le ſommeil & la veille, les humeurs retenues ou évacuées, & les paſſions de l'ame.

I. La chaleur, le froid, la ſéchereſſe, l'humidité, l'infection & les variations de l'air, ſont autant de différentes qualités qui peuvent occaſionner des maladies.

L'air.

Trop chaud il rarefie les liqueurs, augmente leur mouvement, & empêche les ſécrétions. Trop froid il condenſe les fluides reſſerre les pores, augmente la

force des fibres ; lorſque ſa froideur eſt exceſſive il éteint en congélant le principe vital dans les parties les plus éloignées du cœur. Trop ſec il diſſipe les parties les plus fluides du ſang. Trop humide il relâche les fibres & diminue la tranſpiration pulmonaire & cutanée. Infecté, il cauſe des maladies malignes-Ses variations ſubites produiſent encore des maladies, ſoit en accélérant, ſoit en ſupprimant la tranſpiration, &c.

Les alimens. II. Les alimens peuvent nuire par leur qualité ou par leur quantité ; par leur qualité, s'ils ſont âcres, ſalés, ſpiritueux, trop épais, ou trop fluides ; par leur quantité lorſqu'on les prend avec excès quoique bons, ou lorſqu'on n'en prend pas aſſez pour réparer les pertes qu'a fait la nature.

Le mouvement & le repos. III. Le grand mouvement, & le trop long repos, ſont cauſes des maladies ; le mouvement, parce qu'il diſſipe les parties fluides & ſpiritueuſes ; le repos, parce qu'il altére la ſoupleſſe des fibres muſculeuſes, qui ne peut être entretenue que par un exercice modéré, & dont la perte produit l'épanouiſſement des liqueurs.

Le ſommeil & la veille. IV. L'excès du ſommeil & celui de la veille produiſent encore des maladies ; celui du ſommeil en occaſionnant l'épaiſſiſſement des liqueurs ; celui de la veille en cauſant une trop grande diſſipation des eſprits animaux.

V. Les humeurs qui dans l'état de ſanté s'émanent en certaine quantité de la maſſe du ſang, ſçavoir la bile, les urines, l'humeur de la tranſpiration, les hémorrhoïdes, les lochies, &c. deviennent la ſource d'une infinité de maladies lorſque leur évacuation eſt trop abondante, ou lorſquelle eſt ſupprimée.

Les paſſions de l'ame.

Les paſſions violentes de l'ame lorſqu'elles durent, cauſent une dépravation dans les eſprits, dans la circulation du ſang & dans les ſecrétions, qui produit différentes maladies ſelon leur diverſité & ſelon leur durée.

Les cauſes éloignées.

Au ſujet des autres diviſions des cauſes des maladies, nous remarquerons, 1°. Que les cauſes éloignées ſont celles qui ſont diſpoſées à produire des maladies, pourvû que quelques autres y concourent; que les prochaines ou immédiates ſont celles qui produiſent le mal préſent, & qu'elles ſont inſéparables des maladies. Par exemple, le paſſage du ſang dans les vaiſſeaux lymphatiques eſt inſéparable de l'inflammation dont il eſt la cauſe immédiate eſt abſolument néceſſaire pour la guériſon des maladies. On remarquera 2°. Que les cauſes externes étoient appellées par les Anciens primitives ou procatartiques; & les internes antécédentes & conjointes.

La cauſe immédiate.

Cauſe primitive.

Ils entendoient par antécédentes les liqueurs qui circulent dans les vaiſſeaux, & par conjointes ces mêmes liqueurs arrêtées dans les parties malades.

Antécédente.

Conjointe.

CHAPITRE III.

Des Signes des maladies.

Ce que c'eſt que ſigne de maladie

SIGNE de maladie eſt ce qui fait connoître & diſtinguer les cauſes de ſon approche, ſa nature, ſa durée & ſon iſſue. On diſtingue en général trois eſpéces des ſignes, ſçavoir les commemoratifs, les diagnoſtics & les prognoſtics.

Les commemoratifs.

§. I. Les commémoratifs nous apprennent ce qui s'eſt paſſé avant la maladie, & ſe tirent de tout ce qui l'a précédé, ſçavoir de la maniere de vivre du malade, du pays qu'il a habité, de la conſtitution de ſes peres & meres, de la ſituation où il étoit au tems de ſa bleſſure, s'il s'agit d'une plaie, des maladies auſquelles il a été ſujet, ou de celles qu'il a contracté, &c.

Ces ſignes conduiſent à une parfaite connoiſſance de la maladie, de ſes cauſes & de l'iſſue qu'elle peut avoir, & nous indiquent conjointement avec les diagnoſtics les remédes convenables.

Les diagnoſtics.

§. II. Les ſignes diagnoſtics nous découvrent l'état préſent d'une maladie, & nous font juger par-là de ſes cauſes & de ſa nature.

Leur diviſion.

On les diſtingue en communs & en propres, en poſitifs & en excluſifs, en univoques & en équivoques, en ſanſuels & en rationels. Il y en a certains qu'on appelle Pathognomoniques.

1°. Les ſignes communs ſont ceux qui

se rencontrent toujours dans une même espéce de maladie. Par exemple, la tumeur, est un signe commun à tous les apostêmes. Les signes propres sont ceux qui sont particuliers à chaque maladie, & qui les caractérisent, c'est-à-dire, qui mettent la différence entre plusieurs maladies de la même espéce. Par exemple, la fluctuation est un signe particulier qui nous fait connoître la différence qu'il y a entre une tumeur où elle se trouve, & une où elle ne se trouve pas. *Les communs.* *Les propres.*

2°. Les signes positifs sont ceux qui déterminent si clairement de qu'elle espéce est une maladie qu'on ne peut par en douter. Par exemple, l'hémorragie considérable d'une plaie est un signe positif qu'il y a un vaisseau ouvert. Les signes exclusifs sont ceux qui en faisant connoître qu'une maladie n'est pas d'une telle & telle espéce découvrent de quelle espéce elle est effectivement. Par exemple, lorsqu'un homme a le hocquet avec un vomissement bilieux & de matieres stercorales, s'il ne paroît point de tumeurs à l'aîne ou aux environs du ventre, c'est un signe exclusif, qui en faisant connoître qu'il n'y a point de hernie, donne lieu de conclure que le vomissement vient d'un volvulus. *Les positifs.* *Les exclusif.*

3°. Les signes équivoques sont ceux qui paroissent dans plusieurs espéces de maladies. Par exemple, la douleur qu'on ressént à une partie, & la difficulté de la remuer sont des signes équivoques, parce qu'ils se rencontrent également lorsqu'il y *Les équivoques.*

a luxation, & lorfqu'il y a fracture. Les

Les univoques. ſignes univoques ſont ceux qui ne ſe rencontrent que dans une eſpéce de maladie, & qui par conſéquent la caractériſent. Par exemple, ſi en portant la ſonde dans la veſſie, on y rencontre un corps dur, c'eſt un ſigne univoque que le malade eſt attaqué de la pierre.

Les ſenſuels. 4°. Les ſignes ſenſuels ou, pour mieux dire, les ſignes ſenſibles ſont ceux qui ſe préſentent à nos ſens, à la vûe, à l'ouie, à l'odorat, au toucher, & quelquefois au goût. En voici des exemples.

La vûe Par la vûe, on reconnoît la mauvaiſe conformation, les ſolutions de continuités extérieures, &c.

L'ouie. Par l'ouie, on entend les piéces fracturées faire un certain bruit lorſqu'on touche une fracture, &c.

L'odorat. Par l'odorat, on reconnoît la mortification, l'eſpéce d'humeur qui ſort d'une plaie, &c.

Le toucher. Par le toucher, on s'aſſure de l'étendue, de la profondeur & de la direction d'une plaie, ou d'un ſinus ; on reconnoît les collections d'humeurs & les artéres qu'il ſeroit dangereux de couper, lorſqu'on fait certaines opérations.

Le goût. Enfin par le goût, on reconnoît l'eſpéce de fluides qui ſort par une ouverture ou par une plaie. Par exemple, ſi c'eſt de la bile ou quelqu'autre liqueur.

Les rationels. Les ſignes rationels ſont ceux que le raiſonnement découvre. Ces ſignes ne ſont point, à proprement parler, des ſi-

gnes, mais des conclusions que l'on tire des signes extérieurs touchant les maladies, leur dégré, leurs circonstances & les remédes qui leur conviennent. Pour tirer ces conclusions avec justesse, il faut faire attention à cinq choses. 1°. Aux fonctions lésées, 2°. A la partie affectée. 3°. Aux évacuations supprimées, ou contre nature. 4°. A la situation, & à l'espèce de douleur que sent le malade. 5°. Enfin aux choses qui soulagent, ou qui augmntent le mal.

5°. Les signes Pathognomoniques sont ceux qui sont inséparables de la maladie, & qui se tirent de son essence. Par exemple, l'issue de l'urine par une plaie de l'hypogastre est nn signe Pathognomonique que la vessie est percée. *Les pathognomoniques.*

§. III. Les signes Prognostics sont ceux qui nous font prévoir la durée & l'issue d'une maladie. Ils se tirent du dégré, de la différence & de la complication des maladies, de leurs causes, de la nature des parties malades & de leur nécessité pour la vie & la santé, des accidens, de l'âge du malade, de son tempérammennt, de son sexe, de la difficulté d'appliquer les remédes, &c. *Les prognostics.*

Rien n'est si important dans certaines maladies que de faire attention aux signes sensibles. La qualité & la quantité des urines & des autres secrétions, comme la sueur & la transpiration, la situation dont le malade se couche, & l'état de la peau, du visage, des yeux, de la langue, & du *Il est important de faire attention aux signes sensibles.*

pouls, font ſouvent connoître parfaitement la nature & le degré de la maladie.

Et ſurtout au pouls.

La connoiſſance du pouls y eſt ſur-tout très-néceſſaire ; car le pouls eſt produit par la dilatation & par la contraction alternative & ſucceſſive du cœur & des artére, au moyen de laquelle le ſang eſt envoyé par le cœur dans les artéres, & des artéres dans les veines qui le rapportent au cœur. Ainſi cette pulſation qui vient de la circulation de ſang en doit faire connoître l'égalité ou l'altération.

1°. Le pouls ſe manifeſte de différentes façon dans l'état de ſanté, il eſt grand, vite, petit, lent, fort, foible, dur ou mol.

Les differences pendant la ſanté.

Le pouls grands eſt celui où l'artére ſe fait ſentir fort dilatée. Il marque l'abondance du ſang & que le cœur en chaſſe beaucoup dans l'artére.

Le pouls petit eſt celui qui fait peut ſentir la dilatation de l'artére. Il indique qu'il n'y a pas une grande abondance de ſang, & que le cœur en chaſſe peu.

Le pouls vite eſt celui où l'artére frappe fréquemment.

Le pouls lent eſt celui où la dilatation de l'artére ſe fait ſentir rarement.

Le pouls eſt fort, lorſqu'il eſt grands & vite en même tems.

Le pouls eſt foible, lorſqu'au contraire il eſt à la fois petit & lent.

La dureté du pouls vient de la froideur des parois de l'artére qui réſiſtent aux doigts.

Cette

Cette qualité de pouls eſt ordinaire dans la jeuneſſe, dans les gens bilieux, dans les vieillards, &c.

La molleſſe du pouls vient de celle des parois de l'artére qui réſiſtent peu aux doigts. Cette qualité de pouls ſe trouve ordinairement dans les enfans, dans les ſanguins, dans les phlegmatiques, parce que leurs fibres ſont molles.

Un grand nombre de circonſtances font varier le pouls, dans la ſanté même. L'âge, le ſexe, les ſaiſons, l'exercice, l'air, les paſſions de l'ame, le boire & le manger &c., y cauſent des changemens conſidérables. *Ce qui le fait varier.*

2°. Lorſque le pouls eſt d'une viteſſe extraordinaire, il indique la fiévre qui eſt quelquefois précédée de friſſons, & qui eſt toujours accompagnée d'une chaleur plus ou moins conſidérable. *Quand il indique fiévre.*

La fréquente contraction des fibres du cœur & des vaiſſeaux, eſt la cauſe immédiate de cette vélocité, ſoit que cette contraction provienne d'une trop grande abondance de ſang porté au cœur. Par exemple, lorſqu'on court, ou que l'on monte une montagne, ſoit qu'elle vienne d'une influence d'eſprits animaux déterminées dans les fibres du cœur, & dans l'artére, comme dans la douleur.

La vélocité du pouls n'indique pour l'ordinaire rien de dangereux lorſqu'elle eſt jointe à la force, à l'égalité & à la grandeur

Mais quand il eſt vite, petit, dur, inégal, intermittent ou convulſif, c'eſt une fort mauvaiſe marque. *Quand il eſt fort mauvais.*

Le pouls dur indique un ſang épais, & une plénitude dans les vaiſſeaux de parois de l'artére, l'obſtruction & l'embarras dans les vaiſſeaux capillaires, la difficulté dans les ſecrétions, &c.

Le pouls inégal eſt celui où les pulſations ſont tantôt grandes, tantôt petites; il fait voir que le ſang paſſe difficilement du cœur dans les vaiſſeaux.

Le pouls intermittent eſt celui où les pulſations ſont trés-entrecoupées; c'eſt-à-dire, que de deux en deux, de trois en trois, de quatre en quatre, &c. pulſations, le pouls ceſſe de battre une ou deux fois.

Dans le pouls convulſif, les battemens ſe font par ſoubreſault, avec tremblement & tiraillement, comme ſi l'artére ſe retiroit vers le cœur. Il indique que le cours des eſprits dans les nerfs du cœur & des artéres eſt fort irrégulier. C'eſt proprement les pouls des moribonds.

Le pouls qui eſt à la fois dur, petit, inégal, fréquent & intermittent, eſt très-mauvais, & indique une mort prochaine, quand il eſt convulſif.

Obſervation quand on touche le pouls.

Pour bien juger de l'état du pouls, on doit le toucher aux deux bras, & obſerver qu'il y ait quelque tems que la perſonne n'ait pris d'alimens, ni fait quelque mouvement, & que le bras où on le touche, ſoit étendu & libre. Il faut ſçavoir auſſi qu'il y a des perſonnes dont le pouls a toujours quelque défaut, même dans leur meilleure ſanté. Par exemple, certains

viellards l'ont intermittent, les vaporeux l'ont inégal. On le peut ſentir non-ſeulement au poignet, mais encore aux temples, à la gorge, à la cuiſſe & même au cœur.

CHAPITRE IV.

Des Symptômes & Accidens.

§. I. SYMPTOME eſt une affection contre nature, produite par la maladie, de laquelle elle peut être diſtinguée. *Ce que c'eſt que ſymptômes.*

Les ſymptômes ſe diviſent en primitifs & en conſécutifs.

Les primitifs ou eſſentiels ſont ceux qui arrivent dans l'inſtant que la maladie commence, & qui en ſont une ſuite immédiate & prochaine. Telle eſt l'hémorragie dans les plaies des gros vaiſſeaux ; la rougeur, la forte pulſation dans l'inflammation, la paraliſie dans la compreſſion du cerveau, &c. Auſſi quelques Auteurs diſent-ils, que le ſymptôme eſt une affection contre nature, qui accompagne la maladie comme l'ombre ſuit le corps. *Diviſion en Primitifs.*

Les conſécutifs ou ſécondaires ſont ceux qui ſuccédent à la complication d'une maladie ou au concours de pluſieurs cauſes, comme l'aſſoupiſſement dans l'inflammation des méninges qui ſuit la forte contuſion du péricrane, &c. *Et en conſécutifs.*

Ils sont des signes. Les symptômes ne sont proprement que des signes de maladies, & se rapportent tous aux fonctions qui peuvent être en général blessées en trois manieres; par diminution d'actions, comme dans la foiblesse de la vûe; par abolition d'actions, comme dans la paralisie; par dépravation d'actions, comme dans la convulsion.

Ce que c'est que l'accident. §. II. Les accidens des maladies sont toutes les choses qui peuvent survenir, mais qui n'en sont pas le caractére. Tels sont la douleur, l'hémorragie, l'insomnie, la fiévre, la convulsion, la paralisie, le dévoyement & métastase. Ainsi les accidens d'une maladie doivent être distingués des symptômes.

La douleur. 1°. La douleur est une perception désagréable, produite par la distention de quelques fibres nerveuses, ce qui occasionne un cours irrégulier & impétueux des esprits animaux vers le cerveau.

En quoi elle consiste. Si l'on se rappelle ici qu'on a dit dans la Phisiologie que les nerfs sont les organes du sentiment, on ne sera pas surpris que l'on fasse consister la douleur dans la distention des fibres nerveuses, & d'ailleurs l'expérience paroît le prouver.

En effet un cheveu qu'on tire, une plaie où les lévres s'écartent, une épine entrée sous l'ongle, une dent cariée, une grande quantité de liqueur dans les vaisseaux, un tendon piqué ou à demi coupé, un os luxé, &c. tout cela n'occasionne la douleur, que parce que les fibrilles nerveuses sont

irritées, tiraillées ou distendues. Car si l'on cesse de tirer le cheveu, ou qu'on l'arrache, si l'on approche les lévres d'une plaie, si l'on tire l'épine entrée sous le doigt, si l'on arrache la dent cariée, si l'on ôte la trop grande quantité des liqueurs, si l'on coupe entiérement le tendon à demi coupé, si l'on reduit l'os luxé; la vive douleur cesse dans le moment, & peu de tems après on n'en ressent plus.

Comme elle consiste dans la distention des fibrilles nerveuses, elle est d'autant plus grande que les fibres sont plus près de leur rupture.

La distention des fibres nerveuses en est la cause immédiate, & tout ce qui est capable de les distendre plus ou moins, en est la cause éloignée; tels sont l'engorgement subit des vaisseaux, la coupure imparfaite d'une partie nerveuse ou tendineuse, une luxation, l'âcreté du sang, &c. *Sa cause.*

La douleur ne peut durer quelque tems qu'elle ne trouble la digestion, les secrétions & la circulation, & qu'elle ne cause l'insomnie, l'agitation la chaleur, la fiévre, la soif, la sécheresse, la convulsion, l'inflammation, les dépôts, la gangréne & quelquefois la mort, si on ne peut parvenir à la calmer, *Ce que fait la douleur.*

Toutes les parties de notre corps ne sont pas également susceptibles de douleur. Les parties membraneuses, tendineuses, aponévrotiques, ligamenteuses, musculeuses, sont remplies de nerfs, & par conséquent très-sensibles & très-délicates, au lieu

que les graiſſes, le poûmon, le cerveau le ſont beaucoup moins, parce qu'il entre moins de nerfs dans leur compoſition.

Ce qu'on doit conſidérer dans la douleur. On doit conſidérer trois choſes dans la douleur, l'agent, le patient & le juge; l'agent eſt tout ce qui eſt capable de diſtendre les fibres nerveuſes; le patient eſt ce qui rapporte à l'ame ce qui ſe paſſe dans la partie, c'eſt proprement le nerf, le juge eſt l'ame.

Les eſpéces de douleur. Les Anciens diſtinguoient quatre eſpéces de douleur; la pulſative, la pongitive ou lacinante, la tenſive & l'aggravative. Mais ils ne vouloient exprimer par ces mots que la maniere dont la douleur ſe fait ſentir dans différentes maladies.

La douleur que l'on s'imagine reſſentir dans un membre ou dans une partie après que ce membre ou cette partie de ce membre a été coupé; & celle que les grandes bleſſures, quoique guéries depuis pluſieurs années, cauſent dans les changemens de tems, viennent auſſi de la diſtention des fibres nerveuſes.

Juſqu'à préſent la cauſe de la diſtention dans ceux à qui on a emporté un membre eſt inconnuë. Quand à la cauſe de la douleur après une grande bleſſure, on peut l'attribuer à l'air chaud ou froid, qui rarefie ou condenſe toutes les liqueurs, & produit l'un ou l'autre effet ſur le ſang qui circule ſous la cicatrice. Cette impreſſion de l'air eſt grande à proportion que la cicatrice eſt mince. Elle cauſe un gonflement dans ces vaiſſeaux foibles & hors d'é-

tat de réſiſter, & par conſéquent une diſtention dans les fibres nerveuſes qui les environnent ; ainſi on peut dire que l'air agit dans les fibres nerveuſes qui les environnent ; ainſi on peut dire que l'air agit dans ce cas comme il agit ſur la liqueur d'un Thermométre.

2°. L'hémorragie eſt une effuſion ſi conſidérable de ſang, qu'elle eſt ſuivie bien-tôt de la foibleſſe, & même de la mort, ſi l'on n'y apportoit promptement le reméde néceſſaire. *L'hémorragie.*

Pour juger du danger d'une hémorragie & des moyens de l'arrêter, il eſt important de connoître de quelle eſpéce de vaiſſeaux elle vient, & la qualité du ſang du ſujet.

3°. L'inſomnie eſt occaſionée par tout ce qui peut hâter le mouvement du ſang & des eſprits animaux. *L'inſomnie.*

4°. La fiévre eſt un ſymptôme d'inflammation, de douleur, de ſuppuration qui ſe forme dans une tumeur & dans une plaie, ou la ſuite de la rentrée du pus dans le ſang, &c. mais elle eſt quelquefois accidentelle & dépendante de quelqu'autre vice qu'il faut détruire. *La fiévre.*

La convulſion eſt une contraction des muſcles, violente, involontaire, repetée, & cauſée par l'irritation de quelques fibres nerveuſes. *La convulſion.*

6°. La paralyſie eſt une privation du mouvement & quelquefois de ſentimens, cauſée par un obſtacle qui empêche les eſprits animaux de ſe porter à la partie qui en eſt attaquée. *La paraliſie.*

Le dévoyement. 7°. Le dévoyement vient de ce qu'on a mangé trop tôt, ou en trop grande quantité & de la foibleſſe des organes deſtinées à la digeſtion.

La métaſtaſe. 8°. La métaſtaſe eſt un tranſport d'humeur morbifique d'une partie dans une autre.

A quelle maladie elle convient. Lorſqu'elle ſurvient aux plaies & aux ulcéres, on l'appelle reflux de matiere purulente ; lorſqu'elle ſurvient aux apoſtêmes, elle eſt nommée déliteſcence.

Où ſe fait le tranſport d'humeur. Ce tranſport d'humeur peut ſe faire des parties intérieures aux extérieures, ou des extérieures aux intérieures. Dans le premier cas, il eſt ſalutaire au malade, & quelquefois même le guérit de la maladie, dont l'humeur tranſportée eſt la cauſe. Par exemple, dans les fiévres malignes, dans les peſtilentielles, dans la petite vérolle, l'humeur qui cauſe ces maladies ſe dépoſe quelquefois dans les parotides, dans les glandes des aiſſelles, dans celles des aines & ailleurs ; ce qui termine la maladie à bien, pourvû néanmoins que l'humeur ſe porte entiérement ſur ces parties, & y faſſe abſcès.

Dans le ſecond cas, le tranſport d'humeur eſt toujours fort dangereux & quelquefois même mortel. En effet, quel déſordre ne ſurvient-il pas. Lorſque la goutte, la galle, les dartes, & l'éréſipele, les rhumatiſmes, les lochies, les gonorrhées & le lait des femmes enceintes ou accouchées rentrent dans la maſſe du ſang & ſe dépoſent ſur quelque partie intérieure.

Ces différentes humeurs ne font quelquefois que changer de lieu extérieur, en s'arrêtant sur quelques parties membraneuses, comme aux articulations & aux membranes qui récouvrent les muscles. Elles causent alors de vives douleurs, & quelquefois d'autres désordres, mais toujours moins dangereux que ceux qu'elles occasionnent lorsqu'elles se déposent intérieurement.

L'humeur de la gonorrhée se porte souvent aux testicules, au périné, à l'œil, aux articulations, & y cause, non-seulement de très-vives douleurs, mais y occasionne inflammation, abscés, & quelquefois la perte de la partie.

La subtilité naturelle de l'humeur, l'application des médicamens répercussifs faire mal à propos, les purgatifs mal administrés, le froid, les variations subites de l'air, les saignées faites à contre-tems, le mauvais régime & les passions de l'ame sont les causes ordinaires de la metastase. *Les causes de la métastase.*

Fin de la troisième Partie.

PRINCIPES
DE CHIRURGIE,
QUATRIE'ME PARTIE.

DE LA THERAPEUTIQUE.

LE mot THERAPEUTIQUE suivant son origine grecque, signifie l'art de guérir.

Ce qu'apprend la Thérapeutique.

La Thérapeutique donne la connoissance des régles générales qu'il faut observer, & des remédes qu'on doit employer dans la cure des maladies.

Ce qu'on doit se proposer dans la cure.

Ce qu'il faut se proposer dans la cure des maladies, est d'en détruire les causes, parce que ces causes étant détruites, les maladies qui en sont les effets cessent sans crainte de retour.

Comment on y parvient.

On parvient à ce but par différens moyens ou remédes, & c'est l'indication que présente chaque espéce de maladie qui détermine sur le choix qu'on en doit faire, & sur l'ordre dans lequel ont doit les employer. C'est pourquoi nous explique-

rons premiérement ce que c'eſt qu'indication, & ce qu'on entend par l'ordre ; comme il ſe préſentent quelquefois des raiſons qui obligent à s'écarter de cet ordre, nous en parlerons en même tems & nous dirons enſuite quels ſont les remédes qu'on employe pour guérir les maladies chirurgicales,

Enfin, nous expoſerons les régles qu'il faut ſuivre dans la pratique de chacun des moyens, & les différentes méthodes curatives généralement établies.

CHAPITRE PREMIER.

De l'indication de l'ordre qu'il faut mettre entre les moyens indices, & des circonſtances qui engagent à s'écarter de cet ordre.

§. I. INDICATION eſt le jugement que le Chirurgien porte ſur le choix des moyens de guérir une maladie, en conſéquence des circonſtances qui accompagnent cette maladie. *Ce que c'eſt que l'indication.*

Ces circonſtances ſe tirent de tout ce qui a précédé, & de tout ce qui accompagne la maladie ; ſçavoir, les cauſes, les ſymptômes, les accidens, la ſimplicité, la compoſition, la complication de la maladie, l'âge, les forces, le ſexe du malade, & la ſtracture du corps. *D'où elle ſe tire.*

Les circonſtances qui accompagnent une maladie s'appellent l'indicant. Le juge-

Ce qu'on entend par l'indicant l'indication, & l'indiqué.

Ce ment que l'on porte en conſéquence de ces circonſtances ſe nomment l'indication. Les moyens ou les remédes que les circonſtances déterminent à employer s'appellent l'indiqué.

Non-ſeulement on appelle indication l'aſſemblage général des circonſtances d'une maladie qui déterminent ſur le choix des moyens & ſur l'eſpéce de méthode curative, mais encore chacune de ces circonſtances en particulier. Souvent parmi ces circontances il s'en trouve qui déterminent à rejetter des moyens que d'autres portent à employer. De là ſont venus les mots de co-indication, de contre-indication, & de contreco-indication ou corrépugnance.

Il eſt facile de voir que la co-indication favoriſe l'indication, & que la corrèpugnance ou contreco-indication favoriſe la contre-indication.

Ces différentes indications oppoſées jettent quelquefois dans l'ambarras ; il eſt important alors, pour ne rien hazarder, de ſe rappeller pluſieurs régles générales établies par les Praticiens.

1°. Que les maladies ſe guériſſent par leur contraire.

2°. Que dans les grands maux on doit employer de grands & de prompts remédes.

3°. Que ſi la nature ne peut les ſéconder ils ſont plus préjudiciables qu'utiles.

4°. Qu'il vaut mieux dans une maladie mortelle employer un reméde incertain

que

que d'abandonner le malade à une mort certaine.

5°. Que les avantages & les inconvéniens d'un reméde bien pesés; s'il en doit résulter des inconvéniens plus grands que les avantages, il n'est pas prudent d'en faire usage.

L'ordre.

§. II. Il ne suffit pas de connoître les moyens indiqués, il faut encore connoître l'ordre dans lequel il faut les employer; & ce sont encore les circonstances qui déterminent cet ordre. Ainsi on peut le regarder comme faisant partie de ce qui est indiqué.

Ce qui détermine à suspendre l'ordre.

§. III. On est quelquefois obligé de changer ou au moins de suspendre cet ordre, soit parce que les circonstances changent, soit parce qu'on en apperçoit quelques-unes qu'on n'a pas encore vuës.

L'urgent.

Lorsque ces circonstances qui survienent font appercevoir un danger évident à suivre l'ordre que les premieres avoient indiqué, elles obligent à l'interrompre tout à coup; c'est ce qu'on appelle urgent, c'est-à-dire, nécessité pressante. On donne ce même nom aux circonstances qui dans le premier moment qu'on s'est proposé l'ordre ont indiqué que certains moyens doivent être employés les premiers & sans delai.

La cause.

Entre les circonstances qu'on n'a pas apperçu d'abord, il faut regarder comme principales, certaines causes de maladies, qui ayant été inconnues alors viennent à se développer dans la suite.

Ce que nous venons de dire fait assez en-

tendre trois choſes, que les Auteurs diſent qu'il faut obſerver dans la cure des maladies, l'ordre, l'urgent & la cauſe.

Un ſeul exemple tiré d'une fiſtule à l'anus rendra plus ſenſible ce que nous venons de dire.

Exemple. Dans cette eſpéce de maladie, la ſolution de continuité eſt une circonſtance qui porte à procurer la réunion, mais les duretés & les calloſités dont l'ulcére eſt accompagné, exigent une opération douloureuſe qui doit précéder la réunion. Si le malade eſt trop foible, c'eſt une circonſtance qu'on appelle contre indication & qui s'opoſe à l'opération. Si le malade eſt tranquille & ſans fiévre, c'eſt une circonſtance qu'on appelle co-indication, & qui porte à faire l'opération. Si le malade a le dévoyement, ou ſi la fiſtule pénétre dans le fondement, au-delà de la portée du doigt; ces circonſtances ſont, ce qu'on appelle corre-répugnance ou contreco-indication, qui détourne de faire l'opération dont elle empêcheroit le ſuccès.

Suppoſé que rien n'empêche l'opération on la doit faire en obſervant l'ordre. On met d'abord le malade dans une ſituation convenable, on place les perſonnes qui doivent aider, on introduit une ſonde juſqu'au fond de la fiſtule, on coupe & on emporte les duretés & les caloſités, &c.

Après l'opération, on fait ſuppurer la plaie, on la mortifie, on éloigne les obſtacles qui pourroient empêcher la régénération des chairs, & la formation de la cica-

trice. Voilà ce qu'on entend par l'ordre qu'il faut ſuivre dans l'opération & dans la cure.

Si la douleur, l'inflammation, l'hémorrhagie, &c. ſurviennent pandant le traitement, on interrompt l'ordre qu'on s'étoit propoſé de ſuivre, & l'on détruit ces accidens qui forment ces néceſſités preſſantes, que les Praticiens appellent l'urgent.

Si l'on s'apperçoit dans la ſuite des panſemens que les chairs viennent baveuſes, que la ſupuration ſoit trop abondante, que les environs de la plaie s'endurciſſent, &c. on a lieu de ſupçonner qu'il y a quelque cauſe cachée qui empêche la guériſon. Il faut alors ſuſpendre l'ordre pour la chercher & la détruire. Après quoi on reprend l'ordre qu'on avoit quité.

CHAPITRE II.

Des Moyens ou des Remédes qu'on employe pour guérir.

LES moyens ou les remédes qu'on employe pour guérir les maladies ſont le régime de vivre, les médicamens, & les opérations.

§. I.

Du régime de vivre.

Ce que c'eſt que le régime de vivre.

Le régime de vivre ou la diéte, car ces deux termes ſont ſinonimes, conſiſte dans le choix & dans la quantité des choſes non

naturelles qui conviennent à la guériſon des maladies.

Ce moyen peut quelquefois ſuffire lui ſeul, & jamais les autres ne peuvent réuſſir ſans lui.

Les choſes non naturelles ſont l'air les alimens, le ſommeil & la veille, le répos & l'exercice, les excrétions retenues ou évacuées, & les paſſions de l'ame.

L'air. 1°. L'air influe ſur la ſanté & ſur la vie par ſes mauvaiſes comme par ſes bonnes qualités. On doit donc faire en ſorte qu'un malade n'en reſpire pas un mauvais.

Comment on corrige ſes mauvaiſes qualités On corrige la chaleur & la ſéchereſſe de l'air par un vent artificiel, par de l'eau qu'on répand, ou par des décoctions de plantes froides qu'on fait reſpirer. On corrige ſa froideur & ſon humidité par le feu. On empêche l'effet de ſon incoſtance en faiſant tenir le malade renfermé ; en lui procurant de la fraîcheur ou de la chaleur à proportion que l'air ſe refroidit ou s'échauffe. Enfin on empêche l'effet de l'infection de l'air par des odeurs.

Lorſqu'il eſt ſi mauvais que rien ne peut empêcher ſes mauvais effets, il faut s'il eſt poſſible tranſporter le malade en un autre lieu, & choiſir celui où l'air par ſa qualité eſt le plus propre au tempérament & à l'eſpéce de maladie.

Les alimens. 2°. Les alimens dont les uns ſont ſolides & les autres fluides conſiſtent dans le boire & dans le manger. Le choix qu'on en doit faire & la quantité qu'on en doit prendre dépendent de la maladie, de l'â-

ge, & des autres circonſtances.

3°. Le mouvement & le répos ſervent autant au rétabliſſement qu'à la conſervation de la ſanté. *Le meilleurs.*

En certains cas on fait promener ou on agite le malade, on lui fait des frictions ſéches, on remue certaines parties, on lui preſcrit l'exercice du cheval, & ces différens mouvemens peuvent contribuer à ſa guériſon. *Le mouvement & le répos.*

4°. Si un malade dort trop, il faut le réveiller; s'il a des inſomnies, il faut lui procurer le ſommeil par des remédes convenables. *La veille & le ſommeil*

5°. On entretient les évacuations & ſur-tout la traſpiration en tenant le corps chaudement, & on procure la ſortie des excrémens ſtercoraux en donnant des lavemens. *Les humeurs évacuées & retenues*

6°. Les paſſions de l'ame lorſqu'elles ſont portées à un certain degré, détruiſent la ſanté, par le trouble qu'elles mettent dans la circulation du ſang & des eſprits; elles empêchent à plus forte raiſon ſon rétabliſſement. Il faut donc éloigner des maladies tous les objets, & toutes les idées qui peurroient exciter en eux des paſſions trop vives, & ne leur préſenter que ceux qui réveillent certaines paſſions douces & modérées; car celles-ci loin de nuire, peuvent contribuer à la guériſon. L'eſpérance & la joie ſont de toutes les paſſions celles qui ſont les plus propres à cette fin. *Les paſſions de l'ame.*

§. II.

Des médicamens.

Pour donner une connoiſſance ſuffiſante des médicamens, il faudroit entrer dans un détail qui paſſeroit de beaucoup les bornes que nous nous ſommes propoſées dans cet abregé. Nous nous contenterons de donner la définition des médicamens, de faire connoître ſur quelles ſubſtances de notre corps ils agiſſent, de les diviſer en différentes claſſes ſuivant leurs verrus, de donner une idée des médicamens externes les plus uſités, d'ajoûter enſuite pluſieurs formules auſquelles nous renvoyerons, lorſque nous parlerons de la cure des maladies.

Définition des médicamens. Les médicamens ſont des ſubſtances qui étant priſe intérieurement ou appliquées extérieurement, changent la mauvaiſe diſpoſition de notre corps en une meilleure.

Sur quelle. ſubſtances ils agiſſent Il agiſſent ſur les ſolides ou ſur les fluides, ou même ſur tous les deux en même-tems.

Médicamens ſimples. Les médicamens qu'on employe ſans aucune préparation de l'art, s'appellent ſimples.

Compoſés. Les médicamens formés par l'aſſemblage de pluſieurs, & préparés par la Chimie ou par la Pharmacie s'appellent compoſés.

D'où on les tire. On les tire des végétaux, des animaux & des minéraux.

Leur diviſion. On diviſe les médicamens en internes & en externes. Les internes ſont ceux qu'on fait prendre intérieurement. Les exter-

nes ſont ceux qui s'appliquent extérieurement ou les nomme auſſi topiques.

Effets des médicamens internes.

Les médicamens internes ſont leurs effets en évacuant les humeurs, ou en altérant les ſubtances du corps. On partage les évacuans en pluſieurs claſſes que voici.

1°. Les Ethrines excitent l'éternuement & la ſortie des humeurs filtrées par les glandes de la membrane pituitaire.

2°. Les Sialologues procurent la ſalivation ou le flux de bouche.

3° Les Expectorans ou Béchiques diſſolvent les humeurs épaiſſes & viſqueuſes des Poûmons & en procurent la ſortie par les crachats.

4°. Les Emétiques font rejetter par la bouche les matieres contenues dans l'eſtomach.

5°. Les purgatifs, en irritant ou en relâchant les fibres des inteſtins, procurent l'iſſuë des humeurs par l'Anus.

6°. Les caminatifs diſſipent les vents.

7°. Les antivermineux tuent les vers engendrés dans l'eſtomach ou dans les inteſtins.

8°. Les diurétiques procurent une filtration abondante des urines.

9°. Les diaphrorétiques augmentent la tranſpiration.

10°. Les ſudorifiques cauſent une filtration & une ſortie abondante de la matiére de la ſueur.

11°. Les Eménagogues procurent les régles & les lochies, & calment les vapeurs.

médicamens altérans.

Les médicamens altérans ſont ceux qui

en changeant la maivaiſe diſpoſition des ſolides ou des fluides ne procurent point d'évacuation ſenſible de nos humeurs. On les partages en pluſieurs claſſes.

1°. Les abſtringens en abſorbant la férosité donnent du reſſort aux vaiſſeaux & en rapprochent les parois.

2°. Les incraſſans & rafraîchiſſans épaiſſiſſent le ſang & en modérent le mouvement.

3°. Les atténuans ont la vertu d'augmenter la fluidité des humeurs en les fondant & en les diviſant.

4°. Les délayant rendent les humeurs plus fluides ſans les changer.

5°. Les anodins, les narcotiques & les hypnotiques appaiſent la douleur & provoquent le ſommeil.

6°. Les apéritifs levent les obſtructions.

7°. Les vulnéraires conſolident les plaies intérieures & extérieures; on les diſtingue en aſtringens, en déterſifs & en apéritifs.

8°. Les fébrifuges guériſſent les fiévres intermittentes.

9°. Les céphaliques ſont propres aux maladies de la tête.

10°. Les ſtomachiques guériſſent les maladies de l'eſtomach & fortifient cet organe.

11°. Les hépatiques & les ſpléniques conviennent aux maladies du foye & de la rate.

12°. Les cardiaques augmentent les forces.

13°. Les aléxitaires conviennent dans

les maladies contagieuſes & malignes.

14°. Les antiſcorbutiques détruiſent le vice ſcorbutique.

15°. Les antivénériens combattent le lévain vérolique.

Les médicamens externes ou topiques agiſſent ſur les ſolides ou ſur les fluides, & ſe partagent en pluſieurs claſſes, ſuivant les différens effets qu'ils produiſent.

PREMIERE CLASSE.

Anodins.

Les anodins, & les narcotiques appaiſent la douleur.

Comment ils agiſſent.

La douleur eſt l'accident le plus urgent & le plus à craindre après l'hémorragie. Les anodins en la calmant détruiſent quelquefois la cauſe. En effet la douleur conſiſte dans la tenſion des fibres nerveuſes, & la plûpart des anodins ſont proprement des émolliens qui relâchent les fibres en même tems qu'ils tempérent la pétulence deshumeurs portées à la partie. Lorſqu'une douleur vive ne s'appaiſe point par l'application des anodins, on a recours aux narcotiques qui l'appaiſent pour un tems en aſſoupiſſant les eſprits animaux.

Anodins ſimples.

Les bains d'eau tiéde.
Les Fleurs & les feuilles de Plantes émollientes, appliquées en fomentation & en cataplaſme.
Les farines de graines de Lin, de Fénugrec, &c.
Les décoctions de tripes.
La mie de pain blanc.
Les jaunes d'œufs.
Le ſaffran.

La pulpe de Caſſe.
Le lait.
Le beurre-frais.
Le frais de grénouille.

Anodins compoſés.

L'onguent de populeum.
Celui d'Althea.
Le Cerat de Galien.
L'emplâtre de mucilage.
L'huile d'œuf, celle de vers, &c.

Principes

Narcotiques ſimples.

Les têtes de pavot blanc en décoction.
La juſquiame.
La mandragole.
La ciguë.
La bella-donna.
La morelle.
La pomme épineuſe.
L'opium en cataplaſme.

Narcotiques compoſés.

Lebeaume tranquille.
Les gouttes anodines.

DEUXIE'ME CLASSE.

Répercuſſifs.

LES répercuſſifs en donnant du reſſort aux ſolides, empêchent les liqueurs de ſéjourner dans une partie, & les déterminent à couler dans les vaiſſeaux.

Comment ils agiſſent.

Les répercuſſifs n'agiſſent que ſur les fibres, qu'ils picotent; & par ce picotement augmentent le reſſort des vaiſſeaux. Ils ne conviennent pas par conſéquent aux apoſtêmes, quand la tenſion & le gonflement ſont conſidérables, & quand l'humeur eſt maligne. C'eſt pourquoi on ne les employe qu'au premier tems de la tumeur; c'eſt-à-dire, lorſque le dépôt commence à ſe former; ou à la fin, c'eſt-à-dire, lorſque le dépôt eſt preſque diſſipé. Le reſſort qu'ils donnent aux ſolides

rétablit la circulation & fait rentrer l'humeur dans les vaisseaux. Ils conviennent encore aux plaies, aux contusions legéres, & aux extensions de quelques parties. Lorsque les liqueurs ne sont point encore épanchées, les répercussifs appliqués sur le champ, en donnant du ressort aux parties, empêchent qu'ils ne se forme un gonflement par l'amas des humeurs, ou au moins que ce gonflement ne devienne considérable.

Répercussifs simples.

L'eau froide.
Le vinaigre.
La terre cimolée.
La laituë.
La morelle.
La Lentille d'eau.
La Joubarde.
Le frai de grénouille.
Les Limaçons.
Le petit-lait.
Les Roses rouges.
L'Argentine.
Le Sang de Dragon.

Le Bol d'Armenie.
La Pierre hœmatite.
Le vin rouge.

Répercussifs composés.

L'eau de Rose.
de plantin.
de Morelle.
de Joubarde.
de frai de grénouille.
L'Onguent Rosat.

TROISIE'ME CLASSE.

LES émolliens relâchent & amolissent les parties solides trop tendues & augmentent la fluidité des liqueurs. Leurs par- *Les émolliens.*

ties les plus fines s'insinuent dans le tissu des fibres & même dans les vaisseaux.

Les émolliens ont cet avantage qu'étant appliqués sur les tumeurs dures de quelque espéce qu'elle soient, ils ne peuvent être suivis d'aucun accident, au lieu que les répercussifs, les résolutifs, &c. augmentent les inflammations, & font dégénérer lesschires en cancer lorsqu'ils ne sont point appliqués dans le tems convenable.

Emolliens simples.

Les bains & les douches d'eau tiéde.
L'Althea, feuilles, fleurs & racines.
La Mauve, feuilles & fleurs.
La Pariétaires.
Le bouillon blanc, feuilles, & fleurs.
La Poirée.
La Mercuriale.
Le Séneçon.
Les Epinars.
La Belle-Dame.
La Branc-Ursine.
La Bette.
Le bon Henri.
La Violette.
Le Tin.
L'Oignon de Lys.
Le Peuplier.
La graine de Lin.
Le Son.
Le bouillon de Tripe.

Emolliens composés.

L'huile d'amende douce.
de Lin.
d'Olive.
de Noix.
L'Onguent d'Althea.
&c.

QUATRIE'ME CLASSE.

Résolutifs.

Les résolutifs divisent & atténuent les fluides épaissis & arrêtés, leur donnent du mouvement, & augmentent le ressort des

des ſolides. Ils remettent par conſéquent les liqueurs ſtagnantes & coagulées dans leur état naturel, & les diſpoſent à paſſer par les pores, ou à rentrer dans la voie de la circulation. *Leurs vertus.*

Les réſolutifs s'employent quelquefois ſeuls, quelquefois mêlés avec les émolliens, & fort ſouvent leur uſage doit être précedé par celui des émolliens ſeuls. Par exemple, on doit ramollir les tumeurs dures & ſchirreuſes avant que de ſonger à les réſoudre. On ne paſſe pas tout d'un coup des émolliens ſeuls aux réſolutifs ſeuls. On fait un mêlange des uns & des autres, & on n'employe les réſolutifs ſeuls qu'après. *Quand il faut les employer.*

La propriété des réſolutifs étant d'atténuer & diſſiper les humeurs épaiſſies & arrêtées, ſi on les mettoit d'abord en uſage ſur des tumeurs dures, ils diſſiperoient le plus ſubtil des humeurs, & ce qui reſteroit pourroit être ſi groſſier & ſi épais, qu'il ſeroit preſque impoſſible d'en procurer la réſolution.

Réſolutifs ſimples.

L'eau chaude en bain & en douche.
La Ciguë.
Les fleurs de Mélilot.
Celles de Camomille
La ſemence de Daucus.
La ſemence d'Aneth.
de Cumin.
d'Anis.
de Fenouil.
Le Poivre.
Le Gingembre.
Le Saffran.
Le Marrube.
Le Surreau.
L'Hyeble.
La Mente.
Le Calament.

Ceux-ci ſont auſſi appellés plantes aromatiques.

L'Origan.
Le Pouliot.
Le Thim.
Le Romarin.
La Sauge.
Le Serpolet.
La Lavande.
L'Hiſope.
Le Laurier.
La Marjolaine.

Quatre Farines réſolutives.

Les Farines de Féves.
d'Orobe.
de Lupin.
d'Orge.
de Seigle.
de Froment.
de Fénugrec.
d'Avoine.
de Lentille,
de Lin.

La Bardane.
La ſchrophulaire.
L'herbe de S. Euſtienne
Le Millepertuis.
Le Sceau de Salomon
L'Oignon de Lys.
La Perſicaire.
Le Marc du vin.
La Leſſive de cendre de Sarment.
L'urine.
Le Souphre.
Le Camphre.
Le Mercure.
La Gomme ammoniac.
Le Savon.
Le Galbanum.
Le Bdellium.
Le Sel armoniac.
Le Sel marin.
Le Benjoin.
La Moëlle des animaux.

Réſolutifs compoſez

L'Eſprit de vin.
L'eau de vie.
de la Reine d'Hongrie.
Vulnéraire.
Le Beaume Fioraventi.
L'onguent Martiatum.
de Storax.
de la Mere.
L'huile de Laurier
de ſcorpion.
de Vers.
de Camomille
d'Aſpic.
de Romarin.
de Petrole.
de Thérabentine

L'emplâtre de Ciguë.
de Bétoine.
de Mélilot. Divin.
de Manus Dei.
L'André de la Croix.
L'emplâtre de diachilum simple ou composé.
de Vigo cum mercurio.
L'emplâtre de Savon.
de Diabotanum.

CINQUIEME CLASSE.

QUAND les émolliens & les résolutifs n'ont pû résoudre l'humeur arrêtée ans une partie, soit parce que cette humeur est trop épaisse, ou qu'étant extravae elle ne peut être repompée ; & que la umeur se dispose à la suppuration, ou est itique ; on applique alors les maturatifs les suppurans. Je dis les uns ou les aues parce qu'ils ne différent pas beaucoup entre eux.

Les suppuratifs.

Les médicamens suppuratifs sont ceux i étant appliqués sur le corps vivant angent en pus les humeurs arrêtées.

Les maturatifs.

Les maturatifs disposent les humeurs à urer & à se rassembler en un seul foyer.

Leur vertu.

Leur vertu est de causer la rupture des its vaisseaux, de mêler parfaitement le uide épanché avec le débris des solides, donner du mouvement à l'humeur, de uire & de la digerer. C'est de cette niere qu'ils forment le pus.

On applique les maturatifs les plus ux sur les tumeurs qui se sont formées mptement, & les plus forts sur celles se sont formées lentement.

Maturatifs ſimples.

Tous les émolliens ſont maturatifs.
Les fleurs de Camomille & de Mélilot.
Les feuilles d'oſeille.
de Poirée.
d'Epinars.
Les Oignons de Lys.
Cuites ſous les cendres.
La graine de Moutarde.
Le Beurre.
Les graiſſes & la fiante des animaux.
Le lévain.
Les gommes diſſoutes dans l'huile.

Maturatifs compoſés

L'onguent baſilicum.
L'onguent noir qu'on appelle l'onguent de la Mere.

L'emplâtre diachylum ſimple ou avec les gommes.
L'huile commune..
de Lys.
de Camomille
de Mélilot.
de Laurier.
de Vers.

Suppuratifs.

Les ſuppuratifs s'appliquent principalement ſur les plaies & ſur les ulceres, où il faut procurer la ſuppuration des ſucs arrêt
Les gommes.
Les huiles.
Les graiſſes.
L'onguent baſilicum
d'Arceus.
de Stirax.
La Térébenthine.
Le jaune d'œuf, &

SIXIE'ME CLASSE.

Déterſifs & mondicatifs.

LES déterſifs & les mondicatifs appliqués ſur une plaie ou ſur un ulcére, l débarraſſent des ſucs épaiſſis & des chair baveuſes en augmentant le reſſort des va

seaux. Ces remedes conviennent aux plaies & aux ulcéres, où une suppuration abondante relâche les vaisseaux, ce qui produit des chairs molasses & baveuses, & empêche qu'il ne s'en forme des bonnes. *Dans quel cas ils conviennent.*

Déterſifs & mondificatifs ſimples.

La mille-feuille.
L'aigremoine.
Le mille-pertuis.
feuilles & fleurs.
L'orge.
Les feuilles de Noyer
La renoncule.
La Savoniere.
Le liére.
Les ronces.
La petite ſerpentaire.
La myrthe.
L'aloës.
Le ſucre.
Le miel.
Le vin rouge.
La Térébenthine.
Le Camphe.
Le ſel armoniac.
Le verdet.

L'alun.
Le vitriol.

Déterſifs & mondificatifs compoſés.

L'Eau-de-vie.
L'eau phagédénique.
L'Eau Vulnéraire.
L'eſprit de vin.
L'huile de Gayac.
Le Colyre de Lanfrac.
L'onguent des Apôtres.
L'onguent modificatifs d'aches.
L'onguent Ægiptiac.
Le baume de Madame Feuillet.
Le beaume Fioraventi
L'huile d'œuf & d'hipericum.
Le miel roſat.

SEPTIE'ME CLASSE.

LES Sarcotiques que les Auteurs diſent propres à faire revenir les chairs, ſont des médicamens déterſifs, qui ne réparent *Sarcotiques.*

pas eux-mêmes la perte des chairs, mais qui en facilite la régénération en entretenant la circulation du sang aux environs de la plaie, en empêchant l'air d'y pénétrer, & en retenant les sucs nourriciers.

Sarcotiques simples.	*Sarcotiques composés*
La Térébentine.	Le Baume d'Arceus.
Le Baume de Capaü blanc.	de Madame Feuillet.
de Toulus.	du Commandeur.
du Pérou.	

HUITIE'ME CLASSE.

Corrosifs rongeans, &c. LES corrosifs rongeans, les caustiques ou escarotiques mangent & rongent les chairs sur lesquelles on les applique.

Corrosifs. Les corrosifs & rongeans consument les humeurs visqueuses & les chairs baveuses, en produisant une escarre légere.

Caustiques. Les caustiques & les escarotiques rongent, mangent & détruisent les parties sur lesquelles ils sont appliqués, en faisant une escarre plus ou moins considérable selon le tems qu'on les y laisse.

Dans quel cas on les employe. On employe les premiers pour détruire les chairs baveuses & superflues d'un ulcére. On se sert des autres pour ouvrir certaines tumeurs, & pour consumer les bords durs de certains ulcéres, & les glandes qu'on ne veut point emporter avec un instrument tranchant.

Corroſifs ou rongeans légers.

La poudre de Sabine.
L'ocre.
Le vitriol blanc.

Corroſifs & Eſcarotiques.

La chaux.
L'Alun brûlé.
L'Arſenic.
Le précipité rouge & blanc.
Le Sublimé corroſif.

Cauſtiques & Eſcarotiques.

L'Eſprit de Nître.
L'eau forte.
L'eau Mercurielle.
Le Beurre d'Antimoine.
L'huile de Vitriol & de Tartre par défaillance.
La Pierre infernale.
La Pierre à cautere.
Le Trochiſques de Minium.

NEUVIE'ME CLASSE.

Cicatriſans.

LES cicatriſans ou diſſicatifs procurent la cicatrice des plaies.

Dans quel cas on les employe.

Quand les chairs ſont venues preſqu'au niveau de la ſuperficie de la peau, & qu'elles ſont fermes, grenues & rouges; on applique alors les diſſicatifs ou cicatriſans qui en abſorbant les humidités reſſerrent les petites embouchures des vaiſſeaux, retiennent & deſſéchent les ſucs échappés & répandus, dont ſe forme cette pellicule ou membrane qu'on appelle cicatrice, & qui ſuplée à la peau ſans en avoir les qualités.

Cicatriſans ſimples.
La charpie ſéche, & ſur-tout celle qui eſt rapée.
Le Plomb brûlé.
La Litarge.
La Ceruſe.
La Pierre hœmatite.
La Pierre calamite.
Le Minium.
La Thutie, &c.
Cicatriſans compoſés.
Le ſel de Saturne.
L'eau de Chaux.
L'emplatre de Diapalme.
de Ceruſe.
de Litarge.
de Nuremberg
Le Baume de Saturne.
L'onguent blanc de Rhaſis.
L'onguent de Pompholix.
L'eau Vulnéraire.
Les Trochiques blancs de Rhaſis.

DIXIE'ME CLASSE.

Remedes qui arrêtent l'hémorrhagie.

NOUS renfermerons dans cette Claſſe les remedes qui arrêtent l'hémorrhagie. Ces remedes ſont de trois eſpéces, aſtringens, cauſtiques & ſtiptiques.

Les aſtringens

Les aſtringens ou abſorbans reſſerrent les fibres des vaiſſeaux en abſorbant les humidités qui ſe trouvent entre les chairs & les fibres des vaiſſeaux.

Les cauſtiques.

Les cauſtiques ou cautéres brûlent les extrêmités des vaiſſeaux, ſur leſquelles ils ſont appliqués & forment une eſcarre.

Les ſtiptiques.

Les ſtiptiques criſpent les vaiſſeaux ſans faire d'eſcarre, & coagulent le ſang qui y eſt contenu.

Ceux-ci méritent la préférence ſur les

aſtringens & ſur les cauſtiques. Les aſtingens n'ont point aſſez de vertu pour arrêter une hémorrhagie conſidérable, & font avec le ſang un maſtic qui contond & meurtri la plaie. Les cauſtiques arrêtent pour un tems l'hémorrhagie par le moyen de l'eſcarre qu'ils forment, mais fort ſouvent elle recommence lorſque l'eſcarre vient à tomber. Les ſtiptiques en rétréciſſant l'ouverture du vaiſſeau & en forment un caillau de ſang, arrêtent ſans danger & pour toujouts l'hémorrhagie.

Il faut cependant remarquer que ces remedes ne font leur effet qu'avec le ſecours de la compreſſion.

Aſtringens ou abſorbans.

La Veſſie de Loup.
Le Bol d'Armenie.
La Terre ſigilée.
La Terre ſimolée.
Le ſang de Dragon.
La Craye.
Le Plâtre.
L'Amidon.

Cauteres actuels.

Les métaux rougis.
Les Charbons rouges.
Le Plomb fondu.
L'huile très chaude.

Cauteres potentiels.

L'huile de Vitriol.
L'eſprit de Nître.
L'eau Mercurielle.
La Pierre infernale.
La Pierre à cautere.

Stiptiques.

L'eau ſtiptique.
L'eau alumineuſe.
L'Alun.
Le Vitriol Romain.
L'eau de Rabel.

ONZIE'ME CLASSE.

LES ophtalmiques ſont propres aux affections des yeux, dont ſa délicateſſe & la ſtructure ſont différentes de celles des autres parties, & qui demandent par conſéquent du choix dans les médicamens.

Ophtalmiques proprement dits.

Les feuilles de Chelidoine.
de Toutebonne.
d'Euphraiſe.
de Centinode.
de Verveine.
Les feuilles & fleurs de Bluet.
Les fleurs de Pieds-d'Alouette.
de Bruyere.
de Roſe.

Ophtalmiques anodins.

La Moëlle de Caſſe & de Pomme cuite.
Le Lait de Femme.
L'eau de Guimauve.
Les mucilages de Pſillium.
de Lin.
de Fénugrec.
de Gommearabique.

Ophtalmiques réſolutifs.

L'eau de Fenouille.
de Chelidoine.
Le Camphre.
Le Saffran.
Le ſel ammoniac.
L'eſprit de vin.
Le Macis.
Le Sang de Pigeon.
Le crocus Metellorum.
L'Aloës.

Ophtalmiques aſtringuens.

Les Eaux de Plantin.
de Roſes.
Le Vin rouge.
L'Alun.

Le Criſtal minéral.
Le blanc d'oufs.
Ophtaltiques déterſifs.
L'Oliban.
La Mirthe.
Le Sucre Candi.
Le Vitriol blanc.
La Pierre admirable.

Ophtalmiques déſiccatifs.
Les trochiques blancs de Rhaſis.
La Ceruſe.
La Tutie.
L'eau de Chaux.
Le ſel de Saturne.

On choiſit dans toutes ces Claſſes de médicamens ceux que l'expérience ou l'analogie fait connoître propres aux maladies que l'on traite & convenables au ſexe, à l'âge du malade & aux autres circonſtances. On les combine, on les mêle, & on les preſcrit ſous différentes formules que l'on appelle Cataplaſmes, Fomentations, Embrocations, Pomades, Linimens, Injections, Lotions Fumigations, Onguens digeſtifs, Collyre, Gargariſme; à quoi l'on peut ajoûter auſſi la Saignée, les Sangſues, les Ventouſes, les Mouchetures, les Setons, les Veſſicatoires, les Cautéres, les Lavemens, les Suppoſitoires, les Bougies, l'Eponge préparée, les Douches, les Bains, les Eaux minérales. Car ces différens ſecours, quoiqu'ils ne ſoit pas proprement des médicamens, ne laiſſent pas que d'agir comme eux ſur les fluides en évacuant les humeurs ou en les altérant, & ſur les ſolides en les relâchant, ou en leur donnant du reſſort. Nous allons en donner une idée générale, après avoir rapporté les formules

les plus uſités. Mais il eſt néceſſaire de faire connoître auparavant les différens caracteres dont on ſe ſert, ſoit pour exprimer la doſe des rémedes, ſoit pour abréger certains termes.

Prenez . . . . . ℞.
une livre . . . . . ℔ j.
une demi-livre . . . . . ℔ ß.
une once . . . . . ℥ j.
une demi-once . . . . . ℥ ß.
une dragme *ou* gros . . . . . ʒ j.
une demi-dragme . . . . . ʒ ß.
un ſcrupule . . . . . ℈.
un demi-ſcrupule . . . . . ℈ ß.
un grain . . . . . gr. j.
une goutte . . . . . gout. j.
une pincée . . . . . P. j.
une manipule *ou* poignée . . . M. j.
nombre un . . . . . N°. 1.
racine . . . . . Rac.
cuillerée . . . . . cochl.
faites . . . . . f.
ſelon l'Art. . . . . f. l.
quantité ſuffiſante . . . . . q. ſ.
de chacun . . . . . (a a).

Cataplaſmes anodins.

℞. Mie de pain blanc. . . . ℥ iv.
du lait . . . . . ℔ j.

Faites cuire le tout enſemble juſqu'à la conſiſtence du cataplaſme, ajoutez enſuite.

j'aune d'œufs . . . N°. ij.
ſaffran en poudre . . ℈ j.

On

On peut y joindre en certains cas du baume tranquille . . . . . ʒ ß.
ou de l'opium . . . . . ʒ ß.

Cataplasme anodin pour la brûlure des yeux.

℞. La pulpe de deux pommes bien cuites dans de l'eau d'Euphraise, & mêlez-y,
sucre candi . . . . . ʒ ij.
camphre . . . . . gr. xv.
& saffran pulvérisé . . . gr. vj.

Cataplasmes répercussif.

℞ Feuilles de morelle, de laituë & de plantin, (aa) une poignée. Feuilles de joubarde, une demi poignée. Faites bouillir le tout dans une quantité suffisante d'oxicrat, ajoutés ensuite,
farines de féves . . . ʒ iij.
onguent rosat . . . . ʒ ij.

Cataplasme émollient.

℞ Racines d'althea & de lis, (a a) ʒ j.
Feuilles de mauve, de guimauve, de mercuriale, de bouillon blanc, de pariétaire & de violette, (a a), une poignée.
Fleurs de camomille & de mélilot, (a a), une poignée.
Faites cuire le tout dans une q. s. d'eau, ensuite passez-le par le tamis, & ajoutez à la pulpe,
onguent d'althea . . . . ʒ ij.

Autre Cataplasme émollient.

℞ Farines de graines de lin . . ℔ j ß.

mie de pain . . . . . ℔ ß.

Faites cuire le tout en consistence de cataplasme avec une forte décoction de plantes émollientes, en q. s.

Cataplasme résolutif.

℞ des quatre farines résolutives . . ʒ iv.

Faites les cuire dans une q. s. d'oxicrat ou de bierre, ajoutez ensuite huile de lis,

onguent de Stirax (a a) ʒ j.

Cataplasme émollient & résolutif.

On peut, en mêlant les drogues qui composent le cataplasme émollient avec celles qui forment le cataplasme résolutif, en faire un qui soit en même-tems résolutif & émollient.

Cataplasme maturatif.

℞ Feuilles d'Oseille & de Poirée, (a a) une poignée,

Oignon de lis. . . . . n°. j.

Faites cuire le tout ensemble sous les cendres chaudes, pilez-le dans un mortier, & ajoutez ensuite,

Onguent basilicum . . . ʒ j.

On peut y joindre du vieux levain, du vieux oins, ou de l'onguent de la mere ʒ j.

Cataplasme résolutif.

℞ de pain blanc . . . . ℔ j.

vin rouge ou vin aromatique ℔ j.
f. cuire le tout juſqu'à la conſiſtence de cataplaſme. On peut y ajouter de l'eau-de-vie.

Cataplaſme confortatif.

℞ Poudre de plantes aromatiques . ℔ ij.
Farines réſolutives . . . ℔ ſs.
Faites les bouillir dans une ſ. q. de vin rouge, juſqu'à la conſiſtence de cataplaſme, & ajoutez-y enſuite,
Miel commun . . . ʒ vj.
Storax . . . . . ʒ iv.
Et onguent Martiatum . . ʒ ij.

Fomentation émolliente.

℞ Racines d'althea & de lit blanc, (a a) ʒ ij.
Feuilles d'althea, de mauve, de ſenecon, de pariétaire, de bouillon blanc, (aa) une poignée.
Fleurs de camomille & de mélilot, (a a) trois pincées.
Sémence de lin & de fénugrec (a a) une demi poignée.
Faites bouillir le tout dans huit livres d'eau juſqu'à la réduction de ſix livres; on trempe dans cette décoction chaude un morceau de flanelle qu'on applique ſur la partie.

Fomentation réſolutive ou aromatique.

℞ Feuilles de lavande, de romarin, de

thin, d'hyſope, de mente, de ſauge, (aa) une poignée.

Fleurs de camomille & de mélilot, (aa) trois pincées.

Bayes de lauriers & de geniévre, (aa) ℥ j.

Faites bouillir le tout dans dix livres d'eau commune, ajoutez-y une livre & demie de vin. Si on fait bouillir toutes ces ſimples dans du vin au lieu d'eau, on fera ce qu'on appelle vin aromatique.

Fomentation opthalmique.

℞ Feuilles d'euphraiſe.
de plantin.
de fenoüil (a a) m. j.
Grande chelidoine . . . . m. ß.
Fleurs de roſes . . . . .
de bleut (a a) p. 1.
Faites bouillir le tout dans de l'eau, ℔ iiij.
Et réduire à ℔ ij.
Paſſez & clarifiez la colature.

Eau phagédénique.

℞ Eau de chaux . . . . . ℔
Faites y diſſoudre ſublimé corroſif gr. xx.

Embrocation ſimple.

℞ Huile roſat, huile d'hipericum, & eau-de-vie en partie égale. On y ajou

te quelquefois un jaune d'œuf.

Embrocation réſolutive.

℞ Savon blanc en telle quantité que vous voudrez, faites-le fondre dans de l'eau-de-vie.

Pomade anodine.

℞ Onguent d'althea . . . . . ʒ j.
Goutes anodines . . . . gout. xx.
Caſtor . . . . . g. x.
Melez le tout enſemble.

Liniment anodin.

℞ Onguent Populeum . . . . ʒ viij.
Baume tranquille . . . . . ʒ iv.
Huile d'œuf . . . . . ʒ ij.
Melez le tout enſemble.

Autre liniment anodin.

℞ Onguent Populeum . . . . . ʒ j.
Huile d'olive . . . . . (aa) ʒ ß.
Baume tranquille
Teinture anodine . . . gout. 15.
Melez le tout enſemble.

Injection anodine.

℞ Du lait : mêlez-le avec du ſyrop de pavot blanc.

Injection déterſive.

℞ Feuilles de noyer, la quantité que

vous voudrez, faites-les bouillir dans une q. ſ. d'eau commune, ajoutez-y du ſuc.

Injection vulnéraire.

℞ Eau d'orge . . . . . ℔ j.
Faites y bouillir une poignée de feuilles vulnéraires, on y ajoute eau vulnéraire . . . . . ʒ j.
& miel roſat . . . . . ʒ ij.

Lotion déterſive.

℞ Décoction d'orge . . . . . ℔ j.
Miel roſat . . . . . ʒ j. ß.
Ajoutez-y dans certains cas, eau vulnéraire . . . . . ʒ ij.

Lotion réſolutive.

℞ Eau-de-vie . . . . . ℔ ij.
Sel ammoniac & camphre (aa) ʒ j.
Mêlez le tout enſemble. On y ajoute quelquefois,
Onguent Ægyptiac. ℥ ß.

Onguent digeſtif ſimple.

℞ Thérebenthine de Véniſe . . ℥ ß.
Jaune d'œuf . . . . . N°. ij.
Mêlez le tout enſemble, avec
huile d'hipéricum . . . ℥ ß.

Onguent digeſtif compoſé.

℞ Thérebenthine de Véniſe . . . ℥ vj.
Baume d'arceus . . . . . ℥ iij.
Onguent ſuppuratif . . . . ℥ ij.
Huile d'hipericum . . . . ℥ j.
Mêlez le tout enſemble, avec deux ou trois cuillerées d'eau-de-vie.

Onguent digeſtif animé contre la pourriture.

Ajoutez au digeſtif précédent.
Stirax . . . . . ℥ j. *ou*
Myrre, Aloës, & Ariſtoloches rondes (a a) ℥ ij.

Onguent digeſtif conſomptif.

℞ Baume d'Arceus, onguent baſilicum, (a a) . . . . . ℥ j.
Alun brûlé & précipité rouge (aa) ℥ ß.

Collyre anodin.

℞ Eau de frai de grénouille, de roſe, de morelle (a a) . . . . ℥ j.
Infuſez-y de la graine de Pſyllium, & de lin, pour rendre l'eau un peu mucilagineuſe, & 15 grains de ſaffrans.

Collyre déterſif ou de Lanfranc.

℞ Orpiment pulvériſé . . . . ℥ ij.

Verdet en poudre . . . . . ʒ j.
Myrrhe & Aloës . . . . . ʒ j.
Diſſolvez le tout dans du vin blanc ℔ j.
& eau de plantin
& de roſe . . . . . ʒ iij.
On l'adoucit lorſqu'on veut s'en ſervir,
en le mêlant avec de l'eau de plantin.

Collyre réſolutif.

℞ Eau de fenoüil & d'euphraiſe,
(aa) . . . . . ʒ iij.
Saffran . . . . . g. iv.
Vitriol blanc . . . . . g. x.
Camphre . . . . . g. viij.
Sucre candi . . . . . ♃ j.
Mêlez le tout enſemble.

Gargariſme raffraîchiſſant.

℞ Eau de fontaine, ou du lait . . ℔ j
Sirop de mure . . . . . ʒ j
Criſtal minéral . . . . . ʒ ß
Mêlez le tout enſemble.

Gargariſme déterſif.

℞ Orge entier . . . . . ʒ j.
Feuillles d'aigremoine . . . . .
Sommités de rhuës (aa) . . . M j.
Faites bouillir dans . . . . ℔ ij.
D'eau commune, & dans la col-
lature, ajoutez-y,
Miel roſat . . . . . ʒ j.

Sel de prunel , ... 3 ß.

De quelques autres ſecours extérieurs propres à certaines Maladies.

Les effets qui réſultent de ces ſecours extérieurs me paroiſſent trop ſalutaires pour ne pas en donner ici une idée générale, & rapporter en même-tems les cas où ils peuvent produire ces effets.

La ſaignée. Le prompt ſoulagement que la ſaignée procure dans preſque toutes les maladies, la doit faire regarder comme le plus important de ces ſecours. En diminuant la maſſe du ſang, elle diſtend les parties, elle rend aux ſolides leur élaſticité, & fait par conſéquent que les liqueurs plus battues par l'action des artéres circulant mieux, juſque dans les plus petits vaiſſeaux. C'eſt par elle que le ſang ſe dépure, que les amas du cette liqueur ſe diſſipent, que les embarras ſe levent, que les ſecrétions deviennent plus faciles, & les remedes plus éfficaces. *Son effet.*

Les Ventouſes ; les ſangſues, &c. Les ventouſes ſcarifiées, les ſangſues & les mouchetures ſont proprement des ſaignées locales qui procurent l'évacuation du ſang arrêté dans la partie où on les applique.

On employe ces remedes dans les maladies cauſées par le ſang qui eſt ſtagnant, ou qui circule lentement, mais après que les ſaignées & les autres remedes ont été inutiles.

Dans quel cas on applique On applique les ventouſes au derriere de la tête, à la nuc du col, ou aux épaules

que les ventouſes.

pour guérir les maux rébelles de la tête, les fluxions opiniâtres des yeux & des oreilles ; & aux cuiſes pour rappeller les hémorrhoïdes & les menſtrues ſupprimées.

Dans quel cas on applique les ſangſues

Les ſangſues s'appliquent aux paupieres dans les grandes inflammations des yeux & ſur-tout dans l'Ophtalmie appellée Chemoſis ; aux hémorrhoïdes lorqu'elles ſont fort groſſes & fort tendues ; aux lévres & au nez dans le gonflement opiniâtre de ces parties.

On fait les mouchetures

Lorſque le ſang par ſon épaiſſeur eſt arrêté dans les vaiſſeaux fins & délicats des gencives, on y fait des mouchetures, pour les faire ſaigner, les dégorger & en rétablir le reſſort.

On fait encore à la conjonctive des petites mouchetures, qu'on appelle ſaignée de l'œil, pour dégorger le ſang qui en gonfle extrêmement les vaiſſeaux dans les violentes ophtalmies, & l'on coupe les petits vaiſſeaux de cette partie qui ſont reſté variqueux à la ſuite de ces inflammations.

Effets des veſſicatoires, des ſétons, des cautères.

Les veſſicatoires, les ſétons & les cauteres détournent & évacuent l'humeur qui ſe porte ſur une partie, & qui y cauſe quelque deſordre. Ces remedes n'agiſſent que ſur la lymphe.

Les veſſicatoires.

Les veſſicatoires appellés auſſi Epiſpaſtiques, excitent d'abord ſur la partie où on les applique des ampoules remplies de ſéroſité; on entretient l'écoulement de cette liqueur en les appliquant de tems en tems. Ils ſervent à procurer l'évacuation de cette ſéroſité âcre qui cauſe les migrainesopiniâ-

tres, les rhumatiſmes de la tête, les ophtalmies ſcrophuleuſes & humides, les fluxions rebelles des yeux & des oreilles, &c. *Dans quel cas on les employe*

Ils ſervent auſſi à lever les embarras & les obſtructions des petits vaiſſeaux, parce que les parties volatiles des mouches cantarides, dont ils ſont compoſés, paſſent dans le ſang en augmentent le mouvement. *Effets intérieurs.*

Il faut cependant obſerver que ces parties volatiles ſe portent quelquefois ſur la veſſie, & cauſent des ardeurs d'urine & même la retention. On prévient & l'on guérit ces accidens en faiſant prendre au malade du lait d'amende, de l'orgeat, ou des émulſions. *Ses mauvais effets.*

Le cautére & le ſéton ſont proprement des ulcéres que l'on forme à la peau avec un cauſtique qu'on y applique, ou une aiguille qu'on paſſe dans les graiſſes, & que l'on entretient par le moyen d'un pois & d'un ſéton. *Ce que c'eſt que le cautére & le ſéton.*

Par ces remedes, on détourne une humeur ſuperflue & viciée qui ſe porte ſur une partie, & l'on en dépure le ſang qui en eſt empreint. Ils conviennent dans les fluyions opiniâtres des yeux & des oreilles, dans l'ophtalmie ſcrophuleuſe & humide; dans la goute ſereine & dans la teigne & la galle de la tête.

On applique le ſéton à la nuduc col ſeulement & le cautére à la nuc, au bras ou à la jambe.

On donne des lavemens pour amollir & évacuer les matieres ſtercorales, pour ſervir de bain intérieur dans les inflammations *Les lavemens.*

de quelque viſcére du bas ventre, pour hâter l'accouchement & la ſortie de quelque corps contenu dans la matrice. On les fait de bouillons dans le cas d'une bleſſure à l'eſtomach ou aux inteſtins grêles, &c. pour ſuppléer à la nourriture qu'il ne faut donner alors qu'en petite quantité par la bouche.

Le ſuppoſitoire Le ſuppoſitoire eſt fait de ſavon ou de miel cuit ; il eſt de la groſſeur & de la longueur du petit doigt, on l'introduit dans l'anus pour procurer la ſortie des excrémens. Ce n'eſt guére que pour les enfans qu'on en fait uſage, parce qu'on a beaucoup de peine à leur donner des lavemens.

La bougie. Lorſque l'huréthre ſe trouve retréci à la ſuite d'un ulcére, ou par l'affaiſſement de ſes parois, ou par le gonflement des vaiſſeaux de ſon tiſſu ſpongieux, ce qui occaſionne une difficulté d'uriner, on introduit dans ce canal pour l'élargir une bougie qu'on fait entrer juſque dans la veſſie.

On fait pour cet uſage des bougies de différentes matieres, de linge ciré & roulé, de corde à bouyau ſeule, & quelquefois couverte d'un linge ciré. On ſe ſert auſſi de ſonde de plomb. La groſſeur de chacune doit être proportionnée au rétréciſſement du canal où l'on veut l'introduire.

L'éponge préparée. Lorſqu'il faut dilater un ſinus, une fiſtule, un ulcére, on introduit un morceau d'éponge préparée, qui s'imbibant des humidités de l'ulcére, ſe gonfle & en dilate l'ouverture.

Le bain.

Il y a differentes eſpéces de bains, les uns ſont naturels, & les autres artificiels ou domeſtiques.

Le naturel.

Le bain naturel ſe prend l'Eté à la riviere plus pour le plaiſir que pour la ſanté ; à la Mer pour l'hidrophobie & pour la galle, ou aux ſources d'eaux minérales pour relâcher les anciennes cicatrices, pour remédier aux ſuites des luxations & des grandes bleſſures, pour fortifier les parties foibles & tremblantes, pour guérir les paraliſies, &c.

Le bain artificiel.

Le bain artificiel ou domeſtique ſe prend dans un vaiſſeau qu'on appelle beignoire, qui contient aſſez d'eau douce pour qu'on en ait juſqu'au col.

Demi bain.

Quand on eſt dans l'eau juſqu'à la ceinture, ou quand on ne baigne qu'une partie, comme le ventre & les feſſes dans une grande cuvette, appellée bain de fauteuil; ou que les jambes juſqu'aux genoux dans un grand ſceau ; cela s'appelle demi bain.

L'effet du bain.

Le bon effet du bain vient de ce que les petites parties fines & ſubtiles de l'eau ramoliſſent & relâchent les fibres nerveuſes, dont tout le corps eſt compoſé, & de ce qu'elles pénétrent & s'inſinuent par les pores dont la peau eſt percée dans les vaiſſeaux où elles délayent & détrempent les humeurs épaiſſes & ſalines du ſang.

La chaleur douce de l'eau le raréfie un peu, & augmente par conſéquent ſa circulation, ce qui procure une tranſpiration d'autant plus abondante que les fibres & les pores de la peau ſont amollis & relâchés.

Dans quel cas il convient,

Ainſi le bain convient fort dans toutes les maladies de la peau, par exemple, dans la galle, dans les dartres où il faut adoucir l'humeur & ouvrir les pores pour la faire tranſpirer ; & dans les maladies qui viennent de ce que les fibres ſont trop ſerrées & trop tendues pour le ſpaſme ou la convulſion; car il détend les fibres & donne plus de liberté aux liqueurs. C'eſt auſſi pour cet effet qu'on le fait prendre avant que de donner certains ſpécifiques, par exemple, le mercure ou de faire certaines opérations comme la taille, l'extirpation d'une mammelle. Après le bain ces ſpécifiques font plus doucement leurs effets, & les ſuites de ces opérations ſont moins dangereuſes.

Dans quel cas on emploie le demi bain.

On employe le demi bain pour les maladies des parties renfermées dans le ventre. Son uſage eſt très-efficace dans les coliques hépatiques & néphrétiques où il faut relâcher les parties pour faire ſortir une pierre; dans toutes les rétentions d'urine, excepté dans celle qui a pour cauſe la paraliſie de la veſſie ; dans les hémorroïdes douloureuſes ; dans les ſchirres ſimples ou compliqués de la matrice ; enfin dans les inflammations de quelques-uns des viſcéres du bas ventre.

De quelle eau on doit ſe ſervir, & quel doit être ſon degré de chaleur

Le bain des jambes diminue la roideur des parties inférieures, il rappelle les régles & les hémorroïdes ſupprimées ou diminuées, il ſoulage les douleurs de tête calme les fluxions des yeux.

L'eau dont on ſe ſert pour le bain eſt de

pluye, ou de fontaine, ou de riviére, & doit être d'une chaleur douce & tempérée. Si elle étoit trop chaude, elle rarefiéroit trop le ſang, & cauſeroit plus de mal que de bien.

Dans quel tems on doit le prendre

On doit prendre le bain le matin à jeun ou long-tems après le repas, de ſorte que la digeſtion ſoit faite. On y doit reſter une heure, une heure & demie, ou même deux ſi les forces le permettent.

Bain compoſé

Lorſqu'on ajoute à l'eau quelques plantes, ſoit émollientes pour ramollir davantage les parties, ſoit aromatiques pour fortifier, &c. On appelle cet eſpéce de bain, bain artificiel compoſé.

Bain ſec.

Le marc de vin dans lequel on met quelque partie, peut être regardé auſſi comme un bain ſec. On en fait quelquefois uſage pour fortifier des membres affoiblis, à la ſuite de la paraliſie ou d'une grande bleſſure, &c.

A qui le bain convient.

Le bain ne convient qu'aux perſonnes robuſtes; il eſt contraire aux viellards, à ceux qui ont quelque maladie de la poitrine à ceux qui ſont ſujets à l'hémorragie, aux perſonnes replettes, cacochimes, &c.

La douche.

La douche eſt une eſpéce de fomentation faite avec de l'eau verſée d'un lieu élévé ſur une partie malade.

L'eau verſée de fort haut pénétre mieux dans les parties, & atténue plus facilement les humeurs épaiſſes.

On prépare un malade à prendre le bain par la ſaignée, par la purgation & par les

bouillons altérans. On lui en fait prendre un, en le mettant dans le lit où il doit rester une bonne demi heure au moins.

Les eaux minéra-les. Les eaux minérales sont des eaux qui en passant par des certaines terres, se sont chargées de quelques parties salines, sulphures, terrestes ou métalliques.

Comment on les distingue. On les distingue en froides, ou acidulées comme les eaux de Forge, de Sainte Reine, de Passy, &c. & en chaudes, ou thermales comme celles de Bourbonnes, de Plombiere, de Bagnoles, de Spa, du Mont d'or, d'Aix la Chapelle, de Barreges, &c.

Leur vertu vient principalement du principe aqueux que les différens mixtes, qu'il contient, rendent plus actifs, soit qu'on les prenne intérieurement, soit qu'on les employe extérieurement en bain, en demi bain, en fomentation, en douce ou en injection.

Les eaux de Forge & de Vals, sont propres pour les pémorrhoïdes supprimées, pour fondre les glaires des urines, pour déterger les ulcéres de la vessie, & pour dissiper les fleurs blanches.

Les eaux de Spa & de Passy conviennent à la fin des gonorrhées, pour lever les obstructions des glandes & dans les maladies des yeux.

Les eaux de Vichy, de Ballaruc en bains ou en douches sont bonnes pour la paralisie, pour le rhumatisme, &c.

On se sert des eaux de Plombiere, de Bourbon Lancy, de Bagnoles en bain

pour guérir la galle, les dartres & l'éréſipele.

Les eaux de Ballaruc, de Vichy, du Mont d'or, de Bourbon, l'Archambaut, des Barreges, conviennent en bains, en douches, ou en injections, dans les affoibliſſemens, & les engourdiſſemens des membres, à la ſuite des grandes bleſſures, des fractures, des luxations & des entorſes, dans les ankiloſis, dans la paraliſie de la veſſie, dans les tumeurs ſchirreuſes, & dans les fiſtules.

Les eaux de Bagnoles en bain ſont propres pour les tremblemens de membre, leur contraction & le rakitis.

§. III.

Des Opérations.

Ce que c'eſt qu'opération.

Opération eſt l'application méthodique de quelque inſtrument, ou de la main ſeule du Chirurgien ſur le corps humain, pour en conſerver la ſanté ou pour la rétablir ſi elle eſt perdue.

Comme la plûpart des opérations ſe font avec certains inſtrumens, & qu'après les avoir faites, on a beſoin encore pour parvenir à la guériſon d'employer certains moyens qui ſont renfermés ſous le nom général d'appareils. Nous parlerons 1°. Des inſtrumens, 2°. Des différentes eſpéces d'opérations, & 3°. Des appareils.

1°. *Des inſtrumens.*

Diviſion des inſtrumens.

On diſtingue les inſtrumens chirurgicaux en naturels & en artificiels.

Les naturels ſont les doigts & les mains

Instrumens naturels. du Chirurgien, & géneralement toutes les parties de ſon corps qui peuvent lui être utiles pour opérer. Les qualités qu'on exige de la main du Chirurgien & de ſes doigts, ſont leur netteté, leur fermeté, leur adreſſe, la ſoupleſſe des articulations & du poignet, & la délicateſſe du tact qui ſuppoſe la fineſſe de l'épiderme. Ainſi le Chirurgien doit s'abſtenir de tout ouvrage qui pourroit rendre ſes mains tremblantes & mal propres, diminuer leur adreſſe & la ſoupleſſe de leurs articulations, & rendre l'épiderme dur & épais.

Leurs qualités.

Instrumens artificiels. Les inſtrumens artificiels ſont des moyens auxiliaires dont le Chirugien ſe ſert pour faire ſes opérations, lorſque ſes mains ne ſuffiſent pas.

Leur matiere. L'or, l'argent, l'acier, le plomb, le cuivre, le bois, &c. ſont les différentes matieres avec leſquelles on fait les inſtrumens.

Ceux qui ſont deſtinés à couper, à diviſer & à piquer; par exemple, le raſoir, le biſtouri, les aiguilles, &c. & ceux qui doivent avoir de la réſiſtance; par exemple, les élévatoires, les ſondes à tailler doivent être d'acier.

Ceux qui doivent être très fléxibles telles que certaines ſondes & certaines canules, doivent être de plomb.

Ceux qu'on introduit dans le corps ne doivent point être de cuivre, mais de quelque métail propre, tel que l'or, l'argent & le plomb, par exemple, les algalies, les ſondes flexibles, &c. doivent être d'argent.

Division des instrumens artificiels.

On peut renger les inſtrumens en trois claſſes, & mettre dans la premiere ceux qui ſervent à préparer les appareils ; dans la ſeconde, ceux qui ſervent aux panſemens ; & dans la troiſiéme, ceux qui ſervent aux opérations.

L'aiguille, le fil, les cizeaux, & la ſpatule ſont de la premiere claſſe.

Ceux qui ſervent à préparer les appareils.

On peut ſubdiviſer en deux eſpéces les inſtrumens de la ſeconde claſſe. Les uns ſont deſtinés à panſer l'exterieur des plaies tels ſont la feuille de mirthe, le raſoir, &c. les autres ſont deſtinés à panſer l'intérieur, tels ſont la ſonde, les pincettes à anneaux, la canule & la ſeringue.

Ceux qui ſervent à panſer.

On peut diſtinguer ceux de la troiſiéme claſſe en communs & en propres.

Ceux qui ſervent aux opérations.

Les communs ſont ceux dont on ſe ſert pour différentes opérations. Tels ſont les cizeaux à inciſion, les lancettes, les biſtouris, les ſtilets, &c.

Les communs.

Les propres.

Les propres ſont ceux dont on ſe ſert pour une ſeule eſpéce d'opération. Tels ſont les piéces d'inſtrumens qui ſervent au trépan, celles qui ſervent à la lithotomie, celles qui ſervent aux amputations ; le biſtouri caché, la pharingotome, l'aiguille à cataracte, les trocats, &c.

Ceux qui ſervent à la diſſection.

Il faut mettre dans cette derniere claſſe les ſcapels, les érines, les cizeaux, la ſcie, les ſeringues, &c. & tous les inſtrumens avec leſquels on fait la diſſection des cadavres.

2°. *Des différentes eſpéces d'opérations.*

Diviſion des opérations de Chirurgie.

Toutes les opérations de Chirurgie ſe reduiſent à réunir ce qui eſt diviſé, à diviſer ce qui eſt uni, à extraire des corps étrangers, & à ajouter au corps humain ce qui lui eſt utile. C'eſt pourquoi on diſtinge quatre genres d'opération que les Grecs expriment par ces mots, Synthéſe, Diéreſe, Exéreſe, & proteſe; & les François par ceux-ci, réunion, diviſion, extraction & addition.

De la ſynthéſe ou réunion.

Ce que c'eſt que ſynthéſe.

La Synthéſe eſt une opération par laquelle on réunit ou l'on rapproche les parties diviſées ou éloignées les unes des autres. Aiuſi on diviſe la Synthéſe, en Synthéſe de continuité, & en Synthéſe de contiguité.

La Synthéſe de continuité réunit ce qui eſt diviſé. La ſynthéſe de contiguité rapproche ce qui eſt éloigné, & remet les parties du corps dans leur ſituation naturelle.

Objet de la ſynthéſe. de continuité.

Les diviſions contre nature qui ſont l'objet de la Synthéſe de continuité, ſont de deux eſpéces, ſçavoir, les plaies & les fractures. Les anciens diſtinguoient la Synthéſe de continuité en Epagogue, Raphé, & Synthétiſme. L'Epagogue eſt la réunion des plaies ſans faire de diviſion. Le Raphé eſt cette réunion par le moyen de quelques points de ſuture, qui font de petites diviſions. Le Synthétiſme eſt la réunion des parties des os fracturés.

Objet de la synthéſe de contiguité.

Les parties deplacées, qui ſont l'objet de la Synthéſe de contiguité, ſont de deux eſpéces ; les unes ſont molles & les autres dures. Les anciens appelloient *Arrtrombole* la Synthéſe qui remet les parties dures dans leur ſituation naturelle. Ils appelloient *Taxis* celle qui produit le même effet par rapport aux parties molles.

Les moyens dont on ſe ſert pour éxecuter ces différentes eſpéces de Synthéſe, ſont la ſituation, les bandages, la future ſéche, les lacs, les artelles, les fanons, les boëttes, les machines & les futures.

De la Diéreſe ou diviſion.

Ce qu'eſt que diéreſe.

La Diéreſe eſt une opération par laquelle on ſépare les parties dont l'union eſt contre nature, & l'on diviſe celles dont la continuité eſt un obſtacle à la guériſon de certaines maladies.

Diviſion de la diéreſe.

Cette définition de la Diéreſe renferme en même tems ſa diviſion en deux eſpéces, dont la premiere eſt appellée Diéreſe particuliére & la ſeconde Diéreſe commune.

La Diéreſe particuliére ſépare les parties dont l'union eſt contre nature. Elle remédie, par exemple, à l'imperforation de l'anus, à celle du vagin dans les femmes, à celle du gland dans les hommes &c.

La Diéreſe commune renferme toutes les opérations où l'on ne diviſe les parties que pour parvenir à quelque fin. Elle comprend, par exemple, l'inciſion que l'on fait pour tirer les pierres hors de la veſſie: celle que l'on fait à la poitrine pour éva-

cuer les fluides épanchés sur le Diaphragme, &c.

Ses divisions par rapport à la maniere dont elle se fait.

Les anciens on divisé la Diérese par rapport à la maniere dont elle se faisoit, en entamures, piquures, attachement & brulure.

L'entamure sur les parties dures.

1°. L'entamure se fait avec les instrumens tranchans. Ils ont distingués cinq maniéres de faire une entamure sur les parties dures : sçavoir, troüer : racler, scier, limer, couper.

Troüer.

On troüe on trépane avec un instrument tranchant en forme de scie ronde, appellé Trépan. On pratique cette opération principalement aux fractures du crâne, pour relever les piéces d'os enfoncées, pour procurer l'issuë du sang épanché sur la dure-mere ou sous cette membrane, pour tirer les corps étrangers, &c. On la pratique encore en deux autres occasions. 1°. Lorsqu'un abscès s'est formé dans la moëlle d'un os long, par exemple, dans le tibia; on procure par ce moyen l'issue du pus, l'on découvre l'étendue du mal intérieur, & l'on y applique les remédes convenables. 2°. Quand quelque corps étranger s'est engagé sous un os plat, par exemple, sous l'omoplate ou derriere les os des Iles, & qu'on ne peut le tirer sans faire une ouverture à l'os. Les anciens pratiquoient encore cette opération sur le sternum, quand quelque matiere s'étoit répandue dans le mediastin : mais l'Anatomie a fait connoître l'inutilité de cette opération en ce cas.

Racler.

On racle avec un instrument nommé rugine. Cette opération emporte la superficie des os corrompus ; ce qui rend plus prompt l'effet des rémédes appliqués. On ne la pratique plus pour découvrir les fractures.

Scier.

On scie les os des membres qu'on veut emporter.

Limer.

On lime les dents pour les séparer, pour les rendres égales, & pour en emporter la carie.

Couper.

On coupe avec des tenailles incisives les extrêmités des os cassés dont les pointes peuvent picquer certaines parties; on coupe les os même dans leur continuité, lorsqu'on ne peut les scier ou les séparer dans leur contiguité.

Entamure sur les parties molles.

Les anciens ont distingués douze manieres de faire une entamure aux parties molles ; l'Aplotomie, la Phlebotomie, l'Artériotomie, l'Oncotomie, le Catacasmos, le Periereſme, l'Hypospatisme, le Periscithisme, l'Encopé, l'Acroteriasme, l'Angeiotomie, & la Lithotomie.

L'Aplotomie est une simple ouverture faite à une partie molle. La Phlebotomie est l'ouverture d'une veine, l'Artériotomie, celle d'un artére, l'Oncotomie, celle d'un abscès. Le Catacasmos est ce qu'on appelle en François Sacrification. Il y en a de trois sortes, sçavoir, la moucheture, qui ne va pas au delà de la peau, l'incision qui pénétre jusqu'aux muscles, & la taillade qui va jusqu'aux os. Le Periereſe est une espéce d'incision que les Anciens fai-

ſoient autour des grands abſcès. L'hypopatiſme eſt une inciſion qu'ils pratiquoient au devant de la tête, & qui pénétroit juſqu'à l'os. Le periſcithiſme eſt une inciſion circulaire qu'ils continuoient depuis un temple juſqu'à l'autre, & qui pénétroit juſqu'à l'os. La cruauté de ces trois eſpéces d'opération & leur peu de ſuccès les ont proſcrites. L'Encopé eſt l'amputation d'une petite partie, par exemple, d'un doigt. l'Acroteriaſme eſt l'amputation d'un membre conſidérable, par exemple, d'une jambe. L'Angeiotomie eſt l'ouverture d'un vaiſſeau. La Lithotomie, eſt une ouverture qu'on fait à la veſſie, pour en tirer une pierre.

Piquure 2°. La Piquure eſt une diviſion des parties molles faites avec un inſtrument piquant. Telle eſt la diviſion que l'on fait à l'œil avec une aiguille pour abattre le criſtalin lorſqu'il eſt devenu opaque ; & la ponction que l'on fait avec un troiſcart pour évacuer les eaux épanchés dans le ventre.

Arrachement 3°. L'Arrachement eſt une diviſion que l'on fait ſur les parties molles & ſur les parties dures, lorſqu'il faut en retranche quelque portion. C'eſt par elle qu'on ôte, par exemple, les dents gatées & les polipes.

Les Anciens regardoient comme un arrachement l'effet des ventouſes. Ce ſentiment ſuppoſoit que cet effet eſt une eſpéce d'attraction ; mais il n'eſt autre choſe que la compreſſion de l'air ſur les parties qui

qui ſont hors de la ventouſe ; compreſſion qui force les parties qui ſont ſous la ventouſe à s'y engager, parce que l'air contenu dans cet inſtrument y eſt plus rarefié que l'air extérieur.

4°. La Brûlure eſt une opération par laquelle on conſume quelques parties molles ou dures. Il y a deux ſortes de corps dont on ſe ſert pour brûler les parties. Les uns ſont des métaux rougis au feu. On les appelle cautéres actuels. Les autres ſont des médicamens compoſés de différentes ſubſtances qui produiſent le même effet que les métaux rougis. On les appelle cautéres potentiels. Les premiers ne s'appliquent que ſur les os cariés. Les autres s'appliquent ſur les parties molles, pour y faire une ouverture ou iſſue extérieure, par laquelle puiſſe ſortir une humeur qui ſe porte vers une partie eſſentielle. *Brûlure.*

De l'Exéreſe ou extraction.

L'Exéreſe eſt une opération par le moyen de laquelle on tire hors du corps toute ſubſtance étrangere qui peut lui nuire, telle eſt l'extraction d'une pierre formée dans la veſſie. *L'Exéreſe, ce que c'eſt*

De la Prothéſe en addition.

La Prothéſe eſt une opération par le moyen de laquelle on ajoute au corps quelque inſtrument, pour ſupléer au défaut d'une partie qui lui manque naturellement ou accidentellement. *Ce que c'eſt que Prothéſe*

On ajoute au corps ce qui lui manque pour quatre raiſons.

Pour combien de raiſon on ajoute. quelque choſe au corps.

1°. Pour faciliter ſes fonctions. On ajoute, par exemple, des dents artificielles, l'obſcurateur du palais pour faciliter la prononciation, &c.

2°. Pour rétablir quelque fonction. On met, par exemple, une jambe de bois à une perſonne qui ne pourroit marcher ſans ce ſecours.

3°. Pour diminuer une difformité. On met, par exemple, des yeux de verre, un nez d'argent & un menton à ceux que la perte des yeux, du nez, du menton naturels rend difformes.

4°. Pour corriger une mauvaiſe conformation. On met, par exemple, un corcelet aux perſonnes dont l'épine ſe voute, & des botines à celles dont les jambes ſe courbent.

Remarque.

Tous les genres d'opérations, c'eſt-à-dire, la Synthéſe, la Diéreſe, l'Exéreſe & la Prothéſe concourent quelquefois tous quatre à la cure d'une maladie. Par exemple, lorſqu'il s'agit de guérir une perſonne de la pierre, on fait une inciſion, on tire la pierre, on procure une réunion de la plaie; & ſi les urines ont pris leur cours par l'ouverture qu'on a faite, on applique un inſtrument qui en empêche la ſortie.

3°. *Des Appareils.*

Appareil eſt l'aſſemblage de pluſieurs choſes néceſſaires pour quelque penſement.

Appareil.

Les piéces d'appareil ſont les compreſſes, les emplâtres, les canules, les atelles la charpie, & les bandes ou bandages.

1°. Les compreſſes ſont des morceaux de linges pliés en pluſieurs doubles dont on couvre quelque partie. On les nomme compreſſes, parce qu'elles compriment un peu la partie. Elles s'appliquent ſéches ou trempées dans quelques médicamens. Leur fineſſe & leur grandeur varient, ſuivant la figure & la grandeur de la plaie ſur laquelle on les applique, & ſuivant d'autres circonſtances. Le linge dont on les fait doit être blanc de leſſive, un peu uſé, ſans couture, ſans ourlets ni liſiéres de peur qu'il ne bleſſe. Leurs différentes figures & les différens uſages auſquels on les employe leur a fait donner différens noms, ainſi il y en a de triangulaire, & de quarrées, &c. il y en a d'expulſives, &c. *appareil. Compreſſe.*

L'uſage des compreſſes eſt de remplir les vuides, afin que la partie ſe trouve bandée également & fermement, de défendre des injures de l'air la partie malade & de lui conſerver ſa chaleur, d'y tenir les remédes appliqués & de prévenir les douleurs que les bandes y pourroient cauſer.

2°. Nous ne conſidérons ici les emplâtres que par raport à la figure & à la grandeur qu'on leur doit donner pour les appliquer ſur quelques parties; car ce n'eſt que parce qu'il faut les appliquer ſur le corps humain qu'ils font parties des appareils. On en fait des grandes, de moyennes & de petites, ſelon l'étendue de la plaie ou de la tumeur. On en fait d'ovales de rondes, de quarrées, de triangulaires, de ſémilunaires, de cruciales, de fénêtrés *Emplâtres.*

& en T. On étend les emplâtres sur du linge, sur du cuir ou sur du taffetas. Il faut raser la partie sur laquelle on doit les apliquer. Les emplâtres ont différens usages ; ils sont ordinairement des remédes, & quelquefois ils ne servent qu'à contenir les plumaceaux ou les bords d'une plaie.

Canules. 3°. Les canules sont des petites tuyaux qu'on met dans une plaie pour en entretenir l'ouverture, & donner une issue aux liqueurs qui se trouvent répandues dans une cavité. On les fait d'or, d'argent ou de plomb. Elles sont rondes ou plates.

Atteles. 4°. Les attelles sont des petits morceaux de bois minces, plus longs que larges, qui servent à soutenir & à maintenir une partie.

Charpie 5°. La charpie n'est autre chose que du linge coupé en petits morceaux, & qu'on a éfilé; dans cet état on l'appelle Brute. Si on rape le linge avec un couteau, on nomme le duvet qui en previent charpie rapée.

Brute.

Et rapée.

Le linge dont on fait la charpie doit être blanc de lessive, ni fin, ni gros, ni trop neuf, ni trop usé. On employe quelquefois la charpie brute dans les premiers pensemens. On en fait les plumaceaux, les bourdonnets, les tentes & les méches.

Plumaceaux. Le mot de plumaceau vient de ce que les Anciens se servoient de plumes cousues entre deux linges.

Les plumaceaux sont plusieurs brins de charpie unis les uns aux autres, repliés par leurs extrêmités & applatis entre le dos d'une main & la paume de l'autre

La figure des plumceaux eſt ronde ou ovale, & leur grandeur varie ſelon celle de la plaie. Les plumaceaux ne doivent pas être trop épais, parce qu'ils chargeroient la partie, ni trop minces, parce qu'ils ne s'imbiberoient pas d'une aſſez grande quantité de pus. L'uſage des plumaceaux eſt d'arrêter les hémorrhagies légeres, de tenir les plaies & les ulcéres ouverts, de peur qu'ils ne ſe recollent avant que le fond ſoit détergé ; de les conſolider par le moyen des onguents, des Digeſtifs ou du baume dont on les couvre ; de s'imbiber des humidités âcres & du pus qui en ſortent, & de les défendre des injures de l'air.

Bourdonnets.

Les bourdonnets ſont des tampons plus ou moins gros de charpie roulée entre les mains.

Les uns ſont ronds, les autres ſont un peu applatis, quelques-uns ſont liés avec un fil par le milieu. L'uſage des bourdonnets eſt le même que celui des plumaceaux.

Tentes.

Les tentes ſont des eſpéces de bourdonnets un peu dures, qui ont une tête à une de leur extrêmité, ce qui leur donne la figure d'un choud. On les fait non-ſeulement de charpie, mais encore de linge, d'éponge préparée & de racine de gentiane. Leur figure eſt ronde ou plate, & leur grandeur eſt proportionnée à celle de la plaie. L'uſage des tentes eſt de dilater une plaie, ou du moins de l'entretenir ouverte.

Méches.

Les méches ſont faites de pluſieurs brins

de charpie plus ou moins longs, unis enſemble. On en fait encore avec du coton tel que celui qu'on employe pour les lampes, & avec une bande de linge éfilée par les côtés. L'uſage des méches eſt de déterger & mondifier les ſinus au travers deſquels on les a fait paſſer par le moyen d'une aiguille à ſéton. Elles doivent être très-longues, on couvre d'Onguent la portion qui doit entrer dans le ſinus, & on tire la méche du côté inférieur du ſinus.

La bande. 3°. Il faut diſtinguer les bandes d'avec les bandages. La bande eſt un linge d'une certaine grandeur, plus long ordinairement que large, qui ſert à entourer quelque partie.

Le bandage. Le mot de bandage eſt équivoque. Quelquefois il ne ſignifie que la circonvolution d'une ou de pluſieurs bandes faite autour d'une partie pour la maintenir en une ſituation convenable, ou pour contenir un appareil; en ce cas le bandage n'eſt que l'application de la bande. D'autrefois ce mot ſignifie un inſtrument qui contient une partie en l'entourant.

Le linge avec lequel on fait les bandes, doit être un peu uſé, ni trop gros, ni trop fin, coupé à droit fil, & blanc de leſſive. On diſtingue trois parties dans une bande, ſçavoir le corps qui en eſt le milieu, & les deux chefs qui en ſont les extrêmités. La bande qui eſt roulée par ſes deux extrêmités ou par une, eſt appellée bande roulée à deux ou à un chef.

Pour bien appliquer une bande, on doit mettre la partie en ſituation, tenir le globe de la bande dans ſa main, n'en dérouler que ce qu'il en faut appliquer ſur une partie, & prendre garde de la ſerrer trop ou trop peu. *Comment il faut faire & défaire un bandage.*

Pour bien lever la bande, il faut mettre la partie en ſituation, décoler les endroits que le pus ou le ſang a colé, recevoir d'une main ce que l'autre aura défait, & ne point ébranler la partie par des ſécouſſes. *Lorſqu'on la levé.*

Les bandages pris pour des inſtrumens ſe font de différentes matieres, de linge, de fer, de cuir, &c. Il y en a de longs & de courts, de larges & d'étroits. Ils ont différens noms ſuivant leur figure, & les parties auſquelles on les applique. On en fait d'uniſſans ou incarnatifs pour réunir les parties diviſées; de diviſifs pour empêcher les parties de ſe réunir; d'expulſifs pour empêcher le ſéjour de la matiere dans un ſinus; & de contentifs pour contenir un appareil. Il y en a de ſimples ou compoſés. Le bandage ſimple eſt égal ou inégal; l'égal eſt circulaire, l'inégal eſt de cinq eſpéces, le doloir, le mouſſe, l'eſpacé, le rampant, & le renverſé. *Différens inſtrumens qu'on appelle bandage.*

Les bandages compoſés ſont formés de pluſieurs bandage ſimples.

L'utilité des bandages eſt de contenir dans une ſituation naturelle les parties dérangées, de faire compreſſion ſur quelque vaiſſeau, de maintenir un appareil. Un ſeul bandage produit quelquefois ces trois effets en même tems.

CHAPITRE IJI.

Des régles générales qu'il faut ſuivre dans la pratique des moyens de guérir.

APRE'S avoir expoſé les moyens de guérir, nous allons donner les régles générales qu'il faut ſuivre en les employant. C'eſt proprement ce qu'on appelle *methodus faciendi.*

Nous avons diviſé les moyens de guérir en trois eſpéces, qui ſont le régime, les médicamens, & les opérations.

Régime dans les maladies aigues.

§. I. Dans les maladies graves & aigues, on preſcrit au malade une diéte très-éxacte. On ne lui fait prendre dans l'eſpace de trois ou quatre heures qu'un bouillon plus ou moins nourriſſant, ſelon l'eſpéce de ſa maladie & la plénitude de ſes vaiſſeaux ; dans les intervalles, on lui donne pour boiſſon une ptiſanne convenable à ſa maladie, ou de l'eau de poulet.

Quand les ſymptômes diminuent.

Lorſque les ſymptômes diminuent, on doit ſe relâcher ſur l'exactitude de la diéte : les bouillions doivent être plus nourriſſans, on peut auſſi faire reprendre dans les intervalles quelques cuillerées de gelée, un jaune d'œuf frais délayé dans de l'eau, ou de la crême de ris dans du bouillon.

Quaud ils ceſſent.

Lorſque les ſymptômes & les accidens ceſſent, & qu'on reconnoît que l'eſtomach commence à faire ſes fonctions, on

augmente peu à peu la quantité des alimens, pour accoutumer insensiblement le malade à la nourriture ordinaire.

Régime dans les maladies chroniques.

Dans les maladies legéres, & dans celles qui sont chroniques on ne prescrit point une diéte si reguliére; on permet quelques alimens plus solides que le bouillon, comme les potages, les œufs frais, &c. D'ailleurs les causes de la maladie, les forces, l'âge, le tempérament & le sexe sont autant de circonstance qui doivent déterminer sur l'espéce de régime qu'il faut faire observer.

§. II. On ne peut guére donner de régles générales pour l'administration des médicamens: la connoissance de leur vertu, celle des maladies & de leur tems doivent conduire dans leur application.

Régles qu'il faut observer dans toutes les opérations.

§. III. Il n'en est point de même des opérations; il y a de régles générales très-importantes qu'il faut observer en les faisant. Les unes regardent les préparations, les autres regardent l'opération même, d'autres enfin regardent les suites de l'opération.

Ce dont il faut s'assurer avans l'opération.

1°. Avant l'opération, il faut s'assurer de la nécessité de la faire, des tems & du lieu où il convient de la faire, & prévoir tout ce dont on aura besoin en la faisant.

Ce qui prouve la nécessité de faire

Par rapport à la nécessité, c'est la nature de la maladie & l'inutilité des autres remédes qui prouvent qu'on ne peut se dispenser de faire une opération. On remarquera néanmoins qu'il est des cas

une opération. où ces motifs ne doivent point engager à la faire ; parce qu'il ſe trouve quelques obſtacles qui en empêcheroient l'exécution ou le ſuccès. Par exemple, la foibleſſe du malade, ſon âge, la complication de quelque autre maladie, &c. peuvent rendre une opération impoſſible ou inutile.

Rémarque.

Tems. Par rapport aux tems, on en diſtingue deux ; l'un de néceſſité & l'autre d'élection. Le tems de néceſſité eſt celui où il faut faire l'opération ſans différer, parce que le malade eſt dans un danger évident. L'opération du trépan, celle de l'empiéme, &c. ſe font toujours dans un tems de néceſſité, parce qu'on ne peut les différer.

Néceſſité

Et d'élections Le tems délection eſt celui qu'un Chirurgien choiſit pour faire plus avantageuſement une opération. Tel eſt, par exemple, le printems & l'automne qu'on choiſit pour l'opération de la taille, pour celle de la cataracte, &c.

Lieu. Par rapport aux lieux, on en diſtingue auſſi deux, l'un de néceſſité & l'autre d'élection. Le lieu de néceſſite eſt celui où la maladie indique abſolument que l'opération doit être faite. Par exemple, le lieu où une tumeur ſe trouve eſt toujours un lieu de néceſſité par rapport à l'opération parce qu'il faut toujours ouvrir les tumeurs dans les endroits oùelles ſe forment. Le lieu d'élection eſt celui que le Chirurgien peut choiſir. Par exemple, le lieu de l'opération de la taille eſt ordinairement

un lieu d'élection, parce que le Chirurgien, entre plusieurs différens endroits qu'il peut ouvrir pour tirer la pierre ; en choisit un où il fait cette opération.

Quelle sont les choses nécessaires dans l'opération

Les choses que le Chirurgien doit prévoir, parce qu'elles lui sont ou utiles pour le succès de l'opération, ou nécessaires pour l'opération même, sont les remédes généraux, l'appareil, les instrumens, l'air, la lumiere la situation du malade & celle des aides.

La disposition de l'esprit du malade.

Après avoir disposé l'esprit du malade, en lui faisant connoître la nécessité de l'opération & en gagnant sa confiance, on prépare son corps par certains remédes généraux, qui sont les saignées, les bouillons altérans, les bains, &c.

La préparation par des remédes généraux.

On arrénge sur un plat l'appareil convenable à l'opération ; ou on met toutes les piéces dans l'ordre qu'on les doit employer.

L'appareil.

On arrenge pareillement les instrumens sur un autre plat, qu'on a soin de couvrir, pour en dérober la vue au malade.

Les instrumens

Si l'air a quelque mauvaise qualité, on tâche de les corriger ou on change le malade de lieu.

L'air.

On distingue deux espéces de lumiere ; la naturelle qui est celle du jour, & l'artificielle qui est celles des bougies ou des chandelles. Dans certaines opérations, par exemple, dans celle de la lithotomie & dans celle de la cataracte, on préfére la lumiere naturelle. Dans d'autres, par exemple dans celle du bubonocele, on choisit l'artificielle.

Il vaut mieux se servir de chandelle que de bougie ordinaire, parce qu'une goute de suif qui tomberoit par hazard sur la peau ne brûleroit pas tant qu'une goute de cire. Cependant la bougie appellée de Saint Cosme vaut mieux que la chandelle, parce qu'elle ne coule point & qu'elle éclaire mieux.

La situation. La situation des malades pendant les opérations est différente suivant les différentes espéces d'opérations. Cette situation; que les Auteurs appellent Tractative, doit être en général telle que le chirurgien puisse découvrir toute la maladie & operer commodement.

Le choix des aides On doit choisir pour aider des personnes attentives, entendues, discrettes, & s'il est possible, des confreres, parce qu'étant instruits, ils préviennent & exécutent mieux ce qu'ils ont à faire.

2°. Chaque opération à ses régles particulieres, mais il y a de régles générales dont il ne faut jamais s'écarter, & que les Anciens ont renfermés en ces trois mots latins, *citò*, *tutò*, *& jucundè*; promptement, surément, & agréablement.

Ce que signifie tutò, promptement. Il faut faire les opérations avec promptitude. Le Chirurgien, pour acquerir cette qualité doit s'être exercé sur les cadavres, & avoir vû opérer les grands Maîtres. Car s'est par ces moyens qu'on apprend à faire choix des instrumens convenables, à les tenir adroitement à ne les point multiplier, & à ne point couper à plusieurs fois

ce

tê qu'on peut couper en une. Il faut outre cela que la cure soit auſſi prompte qu'il eſt poſſible. Le Chirurgien en la prolongeant bleſſe ſa conſcience, riſque ſa réputation & quelquefois même la vie du malade.

Il faut faire les opérations avec ſureté, c'eſt-à-dire que le Chirurgien doit être aſſuré de la néceſſité de l'opération, connoître parfaitement la ſtructure des parties ſur leſquelles il doit opérer & prendre en conſéquence toutes les précautions néceſſaires pour éviter les dangers de l'opération & en aſſurer le ſuccès. *Ce que ſignifie tuò ſurement.*

Le mot *jucundè*, que nous avons rendu par celui d'agréablement, ſignifie que le Chirurgien doit encourager le malade, lui cacher en partie les douleurs de l'opération, & les lui épargner autant qu'il lui eſt poſſible, en agiſſant avec dextérité & avec promptitude. *Ce que ſignifie jucundè agréablement*

3°. Après avoir fait l'opération & avoir appliqué l'appareil convenable, le Chirurgien doit mettre le malade en ſituation, preſcrire le régime de vivre & les remédes, faire un prognoſtic, & pourvoir aux choſes néceſſaires pour les panſemens ſuivans. *Ce qu'on doit faire après l'opération.*

Il faut placer le malade commodement & à ſon aiſe. Il faut ſituer la partie malade hautement, pour faciliter le retour des liqueurs; mollement, de peur qu'elle ne ſoit bleſſée; & ſurément, de peur qu'elle ne ſoit expoſée à quelque mouvement. Les Auteurs appellent cette ſituation poſitive. *Situation.*

La nature de la maladie, l'eſpéce d'opération, l'âge, les forces du malade, &c. doivent déterminer ſur l'eſpéce du régime & de remède qu'on lui preſcrit.

Prognoſtic. On fait au malade un prognoſtic qui le conſole ſur ſon état, & qui lui donne beaucoup plus d'eſpérance que de crainte, mais il ne faut fonder cette eſpérance que ſur l'exactitude avec laquelle il obſervera tout ce qu'on lui ordonne.

L'appareil & les remédes topiques. Enfin on pourvoit aux choſes néceſſaires pour les panſemens ſuivans, c'eſt-à-dire, qu'on prépare l'appareil convenable & les remédes topiques propres à la maladie.

Il eſt à propos de nous étendre un peu ſur les panſemens.

Ce que c'eſt que le panſement. Le panſement eſt l'application d'un appareil propre à maintenir une partie en ſituation & des remédes convenables, dont l'appareil eſt imbu ou couvert.

Ce qu'il faut conſidérer au ſujet des panſemens. L'utilité des panſemens, les piéces d'appareil, les médicamens dont les piéces ſont imbues, les régles qu'on doit obſerver en appliquant ou en levant l'appareil, enfin les intervalles qu'il faut mettre entre les panſemens, ſont autant de choſes qu'il faut conſidérer à ce ſujet.

Utilité des panſemens. Les panſemens ſe font pour différens motifs, ſçavoir, pour contenir une partie malade dans une ſituation convenable, pour aider la nature à ſe rétablir, & pour faire ſortir les matieres nuiſibles amaſſées dans la partie.

On met, par exemple, un appareil ſur

une fracture, ſur une hernie, ou ſur une plaie ſimple, pour maintenir les parties dans une ſituation naturelle & convenable. On applique des remédes ſur les tumeurs, ſur les plaies compliquées & ſur les ulcéres, pour faciliter le cours des liqueurs arrêtées, & la régénération des chairs. *Pour contenir une partie en ſituation.*

On leve l'appareil appliqué ſur une plaie ou ſur un ulcére, pour débarraſſer la partie chargée de ſang, de pus, ou de quelque autre matiere qui y ſéjourne. *Pour faire ſortir les matieres nuiſibles.*

Nous avons parlé ailleurs des piéces qui compoſent les appareils, & des médicamens dont on les imbibe, & dont on les couvre. *Les piéces d'appareils.*

Quant aux régles générales qu'il faut obſerver en appliquant les appareils, les voici en trois mots ; il faut penſer *doucement*, *mollement*, *& promptement*. *Régles qu'on doit obſerver en levant & enappliquant un appareil.*

Doucement, c'eſt-à-dire, en excitant le moins de douleur qu'il eſt poſſible.

Mollement, c'eſt-à-dire, en n'introduiſant point ſans néceſſité dans les plaies des tentes, des bourdonnets, des canules dont l'application cauſe de la douleur, empêche la réunion & occaſionne l'inflammation.

Promptement, pour ne pas laiſſer la partie trop long-tems expoſée aux injures de l'air, dont l'impreſſion peut coaguler les ſucs, & retrécir le diamêtre des vaiſſeaux. Il faut pour cette même raiſon, fermer les rideaux du lit du malade pendant qu'on le panſe, & tenir auprès

de lui du feu dans un réchaut.

Comment on doit agir pour exécuter ces régles, Pour exécuter ces régles, on met d'accord le malade & la partie malade dans une ſituation commode pour lui & pour le Chirurgien ; on leve les bandes ou bandages & les compreſſes ſans remuer la partie ; quand le pus ou le ſang les ont colés à la partie ou enſemble, on les imbibe d'eau tiéde ou de quelque autre liqueur pour les détâcher ; ſi c'eſt une plaie qu'on panſe, on en nétoye les bords avec la feuille de mirthe & avec un petit linge ; on ôte enſuite les plumaceaux, les bourdonnets & les tentes avec les pincettes ; on eſſuye légérement la plaie avec une fauſſe tente ou un bourdonnet mollet, ou du linge fin, pour ne cauſer que le moins de douleur qu'il eſt poſſible, & pour ne point emporter les ſucs nourriciers ; on a toujours ſoin de tenir ſur la plaie ou ſur l'ulcére un linge, pour les garantir des impreſſions de l'air ; on fait les injections, les lotions, les fomentations néceſſaires ; on applique enſuite le plus doucement, le plus mollement, & le plus promptement qu'il eſt poſſible, un appareil nouveau couvert ou imbu de médicamens convenables qu'on a eû ſoin de faire chauffer. Il faut remarquer au ſujet des bandes ou bandages, qu'elles ne ſervent quelquefois qu'à tenir les remédes appliqués à la partie, & qu'elles ſervent auſſi quelquefois à maintenir la partie en ſituation. Dans le premier cas, elles ne doivent être que peu ſerrées, dans le ſe-

cond, elles doivent l'être davantage.

Intervalles qu'on doit mettre entre les panſemens.

On ne fait ordinairement le premier panſement à la ſuite de quelque opération qu'au bout de quarante-huit heures, à moins que quelque accident, comme, par exemple, une hémorragie n'oblige à lever plutôt le premier appareil; comme ce premier panſement eſt ordinairement le plus douloureux, on laiſſe ce long intervalle, afin que l'appareil s'humecte & puiſſe tomber aiſément. A l'égard des autres panſemens on ne peut pas déterminer en général l'intervalle qu'il faut mettre entre eux. L'eſpéce de la maladie, ſon état, les accidens auſquels il faut remédier, la nature des médicammens appliqués ſont autant de motifs différens qui doivent engager à panſer plus ou moins fréquemment.

Par rapport à l'eſpéce de maladie.

Il y a des eſpéces de maladie qui demandent des panſemens fréquens; il y en a d'autres qu'il ne faut panſer que rarement. Les mortifications promptes, les dépôts inflammatoires dans les parties graiſſeuſes, les anthrax & toutes les autres eſpéces de maladie dont les progrès ſont fort rapides demandent beaucoup d'attention de la part du Chirurgien. Il faut les examiner ſouvent pour en découvrir & en prévenir les progrès: il faut renouveller fréquemment les remédes qu'on y applique, parce que leur vertu & l'action de ces remédes ſe perdent aſſez promptement.

Les plaies ſimples, les fractures, les

luxations, les hernies & les autres maladies qui demandent du repos pour leur guériſon, de même que les tumeurs froides ou chroniques doivent être panſée rarement. Par exemple, quand on a rapproché les bords d'une plaie, quand on réduit une fracture, une luxation ou une hernie: il faut laiſſer agir la nature: une curioſité mal placée la troubleroit dans ſes opérations. Quand on a appliqué des médicamens ſur quelque tumeur formée par une humeur lente, viſqueuſe & ſituée profondement, il faut donner aux remédes le tems de faire leur effet. Ainſi on penſe rarement dans toutes ces maladies.

Par rapport au tems. Il faut encore avoir égard à l'état ou au tems d'une maladie; au commencement & à la fin des maladies, les ſymptômes ſont moins violens que dans le ſecond ou le troiſiéme tems. Or il faut panſer plus fréquemment quand les ſymptômes ſont violens, que quand ils ne ſont pas conſidérables, parce que la violence des ſymptômes diminue promptement la vertu des médicamens. Ainſi les panſemens doivent être pour l'ordinaire plus fréquens vers le milieu d'une maladie, que vers ſon commencement ou vers ſa fin. Les panſemens des plaies doivent être fréquens à leur ſecond tems, où elles ſont en ſuppuration. La multiplicité des panſemens ſeroit inutile dans le premier tems où la ſuppuration n'eſt point établie, & nuiſible dans le troiſiéme tems où ſe fait la régénération des ſubſtances perdues, & dans le qua-

troiſiéme où ſe forme la cicatrice. car il eſt dangereux alors d'expoſer ſouvent une plaie à l'air, d'ailleurs on ne peut guéres lever les plumaceaux & les bourdonnets ſans déchirer quelques petits vaiſſeaux, & par conſéquent ſans rétarder la régénération des ſubſtances perdues, & la formation de la cicatrice.

Par rapportaux accidens.

Les accidens qui ſurviennent obligent à panſer plus ſouvent qu'on n'auroit fait, s'ils n'étoient point ſurvenus. par exemple, dans certaines fractures, une douleur violente des abſcès, le prurit des excoriations, déterminent à lever l'appareil qu'on auroit laiſſé plus long-tems. Car il faut examiner la cauſe de ces accidens, débarraſſer la partie des matieres qui les occaſionnent, & appliquer les remédes convenables. La ſortie des excrémens à la ſuite des opérations du bubonocelle, de la fiſtule à l'anus, de la taille, &c. l'obligent de même à lever l'appareil plus ſouvent qu'on ne le feroit, ſi on n'étoit point obligé de donner iſſue à ces matieres. Il faut dire la même choſe d'une ſuppuration putride, corroſive, maligne ou vermineuſe dans certains ulcéres d'une ſuppuration trop abondante, dans d'autres ulcéres & dans certaines plaies, d'un amas de pus, de ſang ou de ſéroſité dans quelque cavité, comme dans la poitrine; & de la retention de l'urine dans la veſſie. Car tous ces accidens, ſi l'on n'y remédioit, rétarderoient à la guériſon des maladies, ils demandent par conſéquent que pour y re-

médier, on multiplie les panſemens.

Enfin, la nature des médicamens détermine en partie ſur la multiplicité des panſemens. Il y a des médicamens qui ſe diſſipent fort promptement, tels ſont les liquides & les ſpiritueux ; il y en a qui perdent promptement leur vertu, tels ſont les digeſtifs, les onguens, les embrocations, &c. il y en a qui s'alterent & qui ſe corrompent en peu de tems, tels ſont les cataplaſmes fait avec du lait ; il y en a dont l'effet eſt fort promp, & qui peuvent par un ſéjour trop long endommager certaines parties, tels ſont les dilatans & les cauſtiques prompts,&c. il faut donc, lorſqu'on ſe ſert de ces ſortes de remédes, les renouveller ſouvent. Il n'en eſt pas de même de ces remédes dont l'action eſt lente, parce que leurs parties ne ſe développent & ne pénétrent qu'avec peine ; tels ſont les emplâtre & la plupart des cataplaſmes : il faut leur donner le tems de faire leur effet.

Toutes ces conſidérations font voir qu'on ne peut point preſcrire par rapport à chaque eſpéce de maladie, la longueur des intervalles qu'il faut mettre entre les panſemens. Ce qu'on peut dire en général, à ce ſujet, c'eſt que le Chirurgien n'étant que le miniſtre & l'aide dans la nature, doit lui prêter ſon ſécours toutes les fois qu'elle en a beſoin, & prendre garde de la déranger dans ſes opérations par un zéle inconſidéré.

CHAPITRE IV.

Des différentes Méthodes curatives.

QUOIQUE l'intention du Chirurgien ſoit de procurer le rétabliſſement des fonctions naturelles qui ſont léſées, ce qu'on appelle guériſon ; il y a cependant certaines maladies qu'on peut prévenir, & d'autres dont la guériſon parfaite eſt dangereuſe ou impoſſible. C'eſt pourquoi les Auteurs ont diſtingué trois méthodes générales de guérir. La premiere s'appelle cure préſervative ou prophylactique : la ſeconde cure palliatique & la troiſiéme cure radiale.

Combien il y a de méthodes curatives.

§. I. La cure préſervative ou prophylactique eſt celle qui préſerve de certaines maladies, ou qui en empêche le retour.

La cure préſervative.

On prévient l'engorgement des vaiſſeaux hemorrhoïdaux, l'hémorrhagie, l'engorgement des glandes, & les déſordres que certaines évacuations naturelles ou habituelles ſupprimées peuvent cauſer, par la ſaignée, les ſangſues, les ventouſes ſcarifiées, l'exercice, l'abſtinence & l'uſage des lavemens.

Les cas où elle a lieu.

La ſaignée faite au Printems ou à l'Automne, le bain pris dans l'une de ces ſaiſons le petit lait, l'uſage du lait même pour toute nourriture, un régime doux & délayant convient pour retarder & même empêcher le retour des accès de

nephrétique, ou de goutte, &c.

On empêche le retour de certaines galles, dartres ou éréſipeles qui viennent ſoit au Printems on à l'Automne, ſoit en Eté ou en Hiver, en employant des remédes capables de détruire ou dévacuer l'humeur qui cauſe ces eſpéces de maladies ou d'en détourner le cours. Tels que le bain, les bouillons altérans, le petit lait, la diéte lactée, enfin les cautéres, le ſéton, &c.

La ſaignée, le bain, la purgation, &c. dont nombre de perſonnes font uſage au Printems doivent être encore regardés comme des remédes préſervatifs. Car on ne les fait que dans la vûë de diminuer le volume de ſang, de ſe rafraîchir & d'évacuer les humeurs ſuperflues.

Les regles que preſcrit l'Hygienne pour conſerver la ſanté & prolonger la vie font encore partie de la cure préſervative.

Cure palliative.

§. II. La cure palliative n'appaiſe & ne calme que les ſymptômes & les accidens, ſans détruire la cauſe du mal.

Quand elle convient.

On met en uſage cette eſpéce de cure dans pluſieurs occaſions.

1°. Quand on ne court aucun danger pour la vie du malade, ni pour l'augmentation du mal en rétardant le traitement parfait d'une maladie ; on peut ſe ſervir des remédes palliatifs. Par exemple, on rempli le trou d'une dent cariée de feuille de plomb, d'or ou d'argent pour conſerver la dent, & empêcher la douleur ; dans une hydrocele par épanchement, on y fait la ponction de tems en tems, ce qui ſou-

lage le malade, mais ne le guérit pas ; on peut différer d'emporter les ſchirres ſimples & bornés des teſticules, des mammelles & des autres parties, pourvû qu'on ſoutienne la partie ſchirreuſe, qu'on la tienne chaudement, & qu'on purge de tems en tems le malade.

2°. Si la guériſon d'une maladie pouvoit cauſer un mal plus grand, on doit ſe contenter des remédes palliatifs. Par exemple les vieux ulcéres, les hémorrohïdes anciennes, les dartres, & les galles habituelles & certaines évacutions périodiques cauſeroient un très-grand déſordre dans l'œconomie animale & même la mort, ſi on guériſſoit ces ſortes de maladies. C'eſt pourquoi on ſe contente d'adoucir le mal par quelques topiques convenables, d'empêcher qu'il ne faſſe du progrès, & d'évacuer de tems en tems par la ſaignée & par la purgation une partie de l'humeur. *Quand il eſt néceſſaire.*

3°. S'il eſt impoſſible d'emporter tout le vice local, ou de détruire la cauſe d'un mal, il faut employer les remédes palliatifs propres à calmer les accidens ou à empêcher le progrès de la maladie.

Les fiſtules à l'anus qu'on ne peut emporter totalement ; celles de la poitrine, & d'autres endroits où l'on ne peut opérer ſans intéreſſer certaines parties eſſentielles ſont de cette eſpéce. On ſe contente d'y faire quelques injections adoucicantes & déterſives pour empêcher le ſéjour du pus, & d'y applique un amplâtre de Nuremberg, &c.

Les tumeurs & les ulcéres cancéreux ou carcinomateux dont le vice eſt dans le ſang, ou qui ſont adhérens à des parties qu'on doit reſpecter, ne demandent encore qu'une cure palliative. On met ſur la tumeur un cataplaſme anodin, qu'on fait avec les feuilles de morelles, de joubarde, &c. & on penſe ſouvent les ulcéres avec des linges trempés dans l'eau, ou le ſuc de ces plantes, &c.

On panſe les ſcrophules invétérées, la gangréne qui vient d'une cauſe interne qu'on ne peut détruire, les unes avec l'emplâtre de la mere, celui de Nuremberg, de Manu Dei, &c. & l'autre avec le ſthirax, les ſpiritueux, &c.

Par tous ces différens moyens on enleve toujours quelques portions de la cauſe, on calme les accidens urgens, on s'oppoſe au progrès du mal, & comme il n'eſt pas poſſible de guérir le malade, on prolonge au moins ſes jours.

Cure radicale. §. III. La cure radicale eſt celle où l'on ſe propoſe de diſſiper tous les ſymptômes, & tous les accidens d'une maladie en détruiſant entiérement leur cauſe. On parvient à cette cure par les differens remédes qu'indique chaque maladie en particulier.

Fin de la Thérapeutique.

PRINCIPES

PRINCIPES
DE CHIRURGIE.
CINQUIE'ME PARTIE.

DES MALADIES EN PARTICULIER.

IL ſembleroit que nous devrions, en faiſant la diviſion des maladies, ſuivre celle que nous avons faite des ſubſtances qui compoſent le corps humain.

Nous avons remarqué qu'il y avoit deux ſortes de ſubſtances qui compoſent le corps humain ; ſçavoir, les ſolides & les fluides. Il paroîtroit donc naturel de diviſer les maladies en deux claſſes, dont la premiere renfermeroit celles qui dérangent les ſolides, & la ſeconde celles qui attaquent les fluides. Mais cette diviſion nous jetteroit dans un très long détail, & nous obligeroit à des répétitions inutiles: car il y a un très-grand nombre de mala-

dies qui attaquent en même-tems les solides & les fluides.

Il n'y en a même aucunes qui attaquent les fluides sans influer sur les solides. C'est pourquoi nous regarderons toutes les maladies comme des dérangemens des solides. cela n'empêchera pas que nous ne parlions des vices des fluides, parce que, en parlant des effets de ces vices, nous remontrons jusqu'aux causes de ses effets.

Les parties solides du corps humain sont de deux espéces, molles & dures. Nous parlerons séparement des maladies de ces deux parties.

Des Maladies des Parties molles.

Si nous voulions ranger sous différentes classes les maladies des parties molles, & dans cet arrangement avoir égard à la nature des maladies, cette division renfermeroit un très-grand nombre de membres, parce que ces espéces de maladies se multiplient à l'infini. Pour faire donc une division plus aisée à retenir, nous aurons moins égard à leur nature qu'à ce qu'elles présentent d'abord à la vûe.

Toutes les maladies considérées de cette maniere, sont ou des tumeurs, ou des solutions de continuité.

SECTION PREMIERE.

Des Tumeurs des Parties molles.

Ce que c'est que tumeur.

ON appelle tumeur contre nature, toute éminence qui se forme sur quelque partie de notre corps.

Les tumeurs des parties molles ſont faites ou par des liqueurs, ou par un déplacement des parties, ou par des corps étrangers. *Diviſion des tumeurs en trois claſſes.*

CHAPITRE PREMIER.

Des Tumeurs cauſées par les liqueurs.

CES eſpéces de tumeurs ſont connues ordinairement ſous le nom d'apoſtêmes. Apoſtême eſt une tumeur contre nature faite de matiere humorale, où réduiſible à humeur. *Ce que c'eſt qu'apoſtême.*

§. I.

Des différences des Apoſtêmes.

Les différences des apoſtêmes ſe diviſent en eſſentielles, & en accidentelles. Les eſſentielles viennent de l'eſpéce de fluide qui produit la tumeur. Les accidentelles viennent du déſordre ou dérangement que ces mêmes humeurs peuvent produire.

Comme les apoſtêmes ſont formés par les liqueurs renfermées dans le corps humain, il y a autant de différentes eſpéces d'apoſtêmes qu'il y a de ces différentes liqueurs. Les liqueurs, ſont comme on la dit plus haut, le chyle, le ſang, & celles qui s'emanent du ſang.

1°. Le chyle forme des apoſtêmes ſoit en s'engorgeant dans les glandes du méſentére, ou dans les veines lactées, ou dans le canal thorachique; ſoit en s'épanchant dans le ventre. *Tumeurs formées par le chyle.*

Tumeurs formées par le ſang.

2°. Le ſang eſt compoſé de deux parties, l'une rouge & l'autre blanche.

On diſtingue trois eſpéces d'apoſtêmes formés par la partie rouge du ſang. La premiere eſt formée par cette partie rouge extravaſée. La ſeconde eſt formée par cette partie rouge contenue dans les vaiſſeaux. La troiſiéme par cette partie rouge, lorſqu'elle a paſſé en des vaiſſeaux qui lui ſont étrangers.

Par ſa partie rouge.

En combien de maniere la partie rouge du ſang forme-t'elle des tumeurs en s'extravaſant.

Le ſang s'extravaſe de trois manieres, 1°. En s'infiltrant ſans épanchement, comme dans le trombus, dans l'échimoſe, dans les taches ſcorbutiques & dans les taches véroliques. 2°. En s'épanchant ſans infiltration; comme dans l'empiéme de ſang, dans les petites tumeurs qu'on appelle pinçon, & dans les taches qui ſont ſous les ongles, lorſqu'on y a reçu quelques coups. 3°. En s'épanchant & en s'infiltrant tout à la fois, comme dans certaines anévriſmes par diviſion, & à la ſuite des fortes ligatures.

Etant contenu dans les vaiſſeaux.

Quand le ſang contenu dans ſes vaiſſeaux forme des apoſtêmes, où il a perdu ſa fluidité entiérement, comme dans le dragoneau & dans les concrétions polipeuſes, où il ne l'a perdu qu'en partie, comme dans les anévriſmes par dilatation, dans les varices, & dans les hémorrhoïdes.

En paſſant dans les vaiſſeaux étrangers.

Quand le ſang paſſe dans des vaiſſeaux étrangers, il produit toutes ſortes d'inflammations qu'on connoît à la rougeur, à la douleur, à la chaleur & à la tenſion de la partie, ſymptômes qui caractériſent en

général les apoſtêmes cauſés par le ſang contenu dans d'autres vaiſſeaux que les ſanguins.

Il faut remarquer ici qu'il y a pluſieurs eſpéces d'inflammation, ſçavoir le phlogoſe, l'éréſipele, & le phlegmon, qui ne différent l'un d'avec l'autre que par le plus ou le moins de globules de ſang qui ont paſſés dans les vaiſſeaux limphatiques, & par la quantité des vaiſſeaux où le ſang a paſſé. L'inflammation eſt quelquefois maladie comme l'éréſipele, le phlegmon, ou ſymptôme ou accident de quelque maladie, comme celle qui ſurvient aux plaies, aux ulcéres, &c.

Apoſtêmes formés par la partie blanche.

La partie blanche du ſang eſt compoſée, comme on l'a dit, de limphe & de la ſéroſité. C'eſt pourquoi on partage en deux claſſes les apoſtêmes cauſés par cette liqueur. La premiere eſt celle des apoſtêmes cauſés principalement par la limphe. La ſeconde eſt celle des apoſtêmes formés principalement par la ſéroſité. Je dis principalement parce que dans tous les apoſtêmes formés par la partie blanche du ſang, la limphe & la ſéroſité ſe trouvent toujours mêlées enſemble, mais l'une s'y trouve en plusgrande quantité que l'autre.

Apoſtêmes formés par la limphe.

La limphe peut cauſer des apoſtêmes en s'extravaſant, ou ſans s'extravaſer. La limphe s'extravaſe en deux manieres, par épanchement comme dans les tumeurs limphatiques, qui ſurviennent après la ſaignée, & dans celles qui viennent au tarſe ou au carpe appellés ganglion; ou

Extravaſée par épan-

chement par infiltration. par infiltration, comme dans les fauſſés anchiloſes.

Par la limphe extravaſée. Lorſque la limphe ſans s'extravaſer cauſe des apoſtêmes, ſoit dans les glandes, ſoit hors des glandes, quelquefois elle circule, quelquefois elle ne circule plus.

Hors la glande circulant encore. La limphe hors des glandes circulant encore, produit les gonflemens des environs de la bouche & des oreilles appellées fluxions, & par quelques Auteurs inflammations blanches ou limphatiques. Elle produit encore les fluctions des articles, les rumatiſmes, la goute & les catarres.

Ou ne circulant plus La limphe hors des glandes & ne circulant plus produit les hidatiques.

Dans la glande circulant & ne circulant plus. La limphe dans la glande & circulant encore, produit ce qu'on appelle glande gonflée, & n'y circulant plus y forme obſtruction.

Ce qui produit l'obſtruction d'une glande. Le ſchirre, la loupe, le bubon, le gouettre, l'athérome, le ſtéatome, & le méliceris ont toujours pour principes une glande obſtruée, & quant cette obſtruction ſe joint un virus vénérien, écroueilleux, ſcorbutique, ou chancreux; ou quand quelqu'un de ces virus eſt la cauſe de cette obſtruction, la tumeur prend alors le nom de ces quatre virus. Ceci fait voir qu'on ne peut pas dès le commencement de l'obſtruction décider du caractére d'une tumeur.

Apoſtêmes formés par la ſéroſité contenue dans ſes vaiſſeaux. Quand la ſéroſité forme des apoſtêmes où elle eſt conténue dans les vaiſſeaux, comme dans l'enflure édémateuſe où elle eſt extravaſée, ſoit par infiltration comme,

Extravaſée par infiltration.

dans l'hidropiſie univerſelle appellée anazarque, ou dans la particuliére nommée édeme ; ſoit par épanchement comme dans l'hidrocephage, dans l'hidropiſie de l'œil, dans celle de la poitrine, dans celle du canal de l'épine, dans celle des articles, dans celle de la matrice, dans l'aſcite, dans l'hidrocelle, & dans toutes les eſpéces d'hidropiſies enkiſtées.

Par épanchement.

30. Le ſuc nourricer, la graiſſe, la ſémence, la ſinovie, la bile, l'humeur des amigdales, la ſalive, le mucus du nez, les larmes, la chaſſie, l'humeur ſébacée, l'urine, l'humeur des proſtates, le lait, & le ſang menſtruel, ſont autant de liqueurs émanées du ſang & qui peuvent être cauſes d'apoſtêmes.

Apoſtêmes formés par les liqueurs émanées de la maſſe du ſang.

Le ſuc nourricier, lorſqu'il eſt vicié en trop grande abondance, produit en s'arrêtant ou en s'épanchant dans quelques parties les calloſités, les calus difformes, les excroiſſances de chairs appellées ſarcomes, les poirreaux, les verrues, les condilômes, les crêtes & les ſarcocelles.

Par le ſuc nourricier.

La graiſſe dépoſée en trop grande quantité dans quelques parties, forme la loupe graiſſeuſe qu'on nomme lipome.

Par la graiſſe.

La ſémance retenue par quelque cauſe que ce ſoit dans les canaux qu'elle parcourt, forme des tumeurs qu'on appelle ſpermatocelles, ſi la liqueur s'arrête dans le lacis vaſculaire des teſticules ; varicoſpermatocelles, ſi la liqueur eſt contenue dans l'épididime ; & tumeur ſéminale, ſi la liqueur s'amaſſe en trop grande abon-

Par la ſémence.

dance dans les veſſicules ſéminales.

Par la ſinovie. Quand la ſinovie n'eſt point repompée par les pores abſorbans, elle produit l'anchiloſe, le gonflement de jointures, la goute & l'hydropiſie des articules.

Par la bile. La bile cauſe une tumeur en s'arrêtant dans les pores biliaires ou dans la veſſicule du fiel, ou dans le canal cholidoque ; ce qui peut être occaſionné par une pierre biliaire, ou par l'épaiſſiſſement de la bile.

Par l'humeur des amigdales. L'humeur des amigdales retenue dans ces glandes cauſe leur gonflement.

Par la ſalive. La ſalive retenue dans les glandes maxillaires, produit les parotides ; retenue dans leurs canaux excrétoires, elle produit la grénouillette.

Par le mucus du nez. Le mucus du nez, lorſqu'il eſt en trop grande quantité dans les glandes de la membrane pituitaire, produit le polipe.

Par les larmes. Les larmes par leur mauvaiſe qualité, ou par leur ſéjour dans le ſac lacrimal, ou dans le conduit naſal, produiſent les tumeurs du ſac lacrimal ou l'obſtruction du canal naſal.

Par la chaſſie. La chaſſie retenue dans les canaux excrétoires, forme des petites tumeurs qui ſurviennent aux paupiéres & qu'on appelle orgelets.

L'humeur ſébacée retenue dans ſes petits canaux excrétoires forme les tanes.

L'urine retenue dans les reins, dans les uréteres, dans la veſſie ou dans l'uréthre, forme une tumeur, ce qui eſt occaſionné

par une pierre, ou par des brides formées dans l'uréthre, ou par le gonflement des glandes proſtates, ou par la perte du reſſort de la veſſie.

L'humeur des proſtates en s'épaiſſiſſant s'arrête dans ces glandes & les gonfle, ce qui occaſionne une rétention d'urine, & beaucoup d'autres maladies. *Par l'humeur des proſtates.*

Le lait peut obſtruer les glandes des mammelles, ou rentrer dans la maſſe du ſang, ſe diſpoſer ſur quelque partie, & former ce qu'on appelle communément lait répandu. *Le lait.*

Le ſang menſtruel retenu dans le vagin des filles imperforées, peut être auſſi cauſe de tumeur. *Le ſang menſtruelr.*

Il faut remarquer ici que les tumeurs formées par les liqueurs émanées du ſang, deviennent ſouvent ſemblables au moins à l'extérieur, à celles qui ſont formées par le ſang même paſſé dans des vaiſſeaux etrangers. Elle ſe complique, par exemple, de phlegmon, d'éréſipele, d'édeme par la compreſſion qu'elles font ſur les vaiſſeaux ſanguins & ſur les limphatiques. Mais il ne faut jamais perdre de vûe leur premiere cauſe. Nous nous ſommes aſſez étendus ſur les différences eſſentielles des opoſtêmes, nous avons peu de choſes à dire des accidentelles. *Remarque.*

Les différencens accidentelles des apoſtêmes ſe tirent de leur volume, des accidens qui les accompagnent, des parties qu'ils attaquent, de la maniere dont ils ſe forment, & des cauſes qui les produiſent. *Les différences accidentelles.*

Il y en a qui occupent une grande étendue, & d'autres une petite.

Les uns ſont accompagnés de douleur, & les autres ne le ſont pas.

Les uns attaquent les parties internes, & les autres les externes. Les derniers reçoivent différens noms, ſelon les parties où ils ſe rencontrent. Par exemple, à la conjonctive, ils appellent optalmies; à la gorge, eſquinancies; aux glandes maxillaires, parotides; à celles des aiſſelles & des aînes, bubons; à l'extrêmité des doigts, panaris.

Les uns ſe forment par fluxions, c'eſt-à-dire, promptement; les autres par conjections, c'eſt-à-dire lentement. On appelle ordinairement apoſtêmes chauds, ceux qui ſe forment par fluxions. Par exemple, l'éreſipele & le phlegmon. On appelle apoſtêmes froids ceux qui ſe forment par conjeſtions. Par exemple, l'édeme & le ſchirre.

Quant à leur cauſe, les uns ſont bénins, les autres malins; les uns critiques, les autres ſymptomatiques; les uns viennent de cauſes externes, les autres de cauſes internes

§. II.

Des cauſes des Apoſtêmes.

Le dérangement du cours des liqueurs eſt la cauſe immédiate de tous les Apoſtêmes.

Ce déſordre vient quelquefois de cauſes internes, quelquefois de cauſes externes, & ſouvent des unes & des autres en même tems.

1°. Les cauſes internes, ſont le vice des ſolides & celui des fluides. *Cauſes internes.*

Le vice des ſolides conſiſte dans leur trop grande tenſion, ou dans leur contraction, dans la perte ou dans l'affoibliſſement de leur reſſort & dans leur diviſion. *Vice des ſolides.*

Le vice des fluides conſiſte dans l'excés ou dans le défaut de leur quantité, & dans leur mauvaiſe qualité. *Vice des fluides.*

2°. Les cauſes externes des apoſtêmes ſont les coups, les fortes ligatures, le contact, la piquure des inſectes, la morſure d'animaux vénimeux, le mauvais uſage des ſix choſes non naturelles. *Cauſes externes.*

Les coups affoibliſſent & quelquefois détruiſent le reſſort des vaiſſeaux ou les diviſent. Lorſque le reſſort des vaiſſeaux eſt perdu ou diminué, le mouvement progreſſif des fluides qui y ſont contenus, s'y fait lentement, ou ne s'y fait plus, parce que les ſolides n'ont plus la force de les pouſſer; de-là viennent l'embarras, l'obſtruction, & quelquefois l'épanchement. Lorſque les vaiſſeaux ſont diviſés, les fluides s'épanchent dans leurs interſtices ou dans quelque cavité. *Les coups.*

Les fortes ligatures rapprochent les parois des vaiſſeaux, elles interrompent par conſéquent la circulation. La circulation ne peut être plus ou moins interrompue dans une partie, que les fluides qui y viennent continuellement ne remplifſent plus qu'il ne faut les vaiſſeaux, & ne les dilatent plus que dans l'état naturel; les vaiſſeaux ne peuvent être ainſi dilatés *Les fortes ligatures.*

que leur reſſort ne diminue ou même ne ſe perde, ou qu'il n'arrive rupture, lorſque la compreſſion eſt plus ou moins forte, ou ſubſiſte plus ou moins long-tems ; ce qui produit l'embarras, l'obſtruction, l'épanchement, &c.

Le contact. Le contact des choſes viciées eſt cauſe d'apoſtêmes. La reſpiration d'un air infecté produit les apoſtêmes peſtilentiels ; un léger attouchement d'un galeux, communique ſa maladie ; le congrès avec une perſonne gatée, donne des bubons vénériens.

La piquure & la morſure. La piquure des inſectes & la morſure des animaux vénimeux, cauſent une irritation à la partie, & cettre irritation rétrécie le diamêttre des vaiſſeaux ; outre cela la liqueur vénimeuſe de ces animaux en s'inſinuant dans lapartie coagule les humeurs. Du rétréciſſement des vaiſſeaux & de l'épaiſſiſſement des liqueurs viennent l'embarras & l'obſtruction des vaiſſeaux.

Les ſix choſes non naturelles. Quant aux ſix choſes non naturelles, l'air trop chaud rarefie beaucoup les liqueurs & en augmente le mouvement. L'air trop froid reſſerre les vaiſſeaux & coagule les liqueurs. *L'air* L'air trop humide rélâche les vaiſſeaux & en affoiblit le reſſort ; par conſéquent l'air trop chaud, trop froid, ou trop humide, cauſe l'embarras, l'engorgement des liqueurs, &c.

Les alimens. Les alimens peuvent pécher par leur quantité & par leur qualité. La grande quantité d'alimens augmente le volume du ſang & dilate par conſéquent les vaiſ-

ſeaux

ſeaux, ce qui force leur reſſort.

Le défaut d'alimens diminue le volume du ſang, ralentit la circulation dans les vaiſſeaux, ſurtout dans ceux qui ſont éloignés du cœur, ce qui affoibli le reſſort. Or, le reſſort des vaiſſeaux ne peut être augmenté ou diminué ſans qu'il s'y caſſe quelque embarras; il s'enſuit donc que la trop grande quantité, & le défaut des alimens cauſent également l'apoſtême. Les alimens qui péchent par leur qualité, ſont âcres, ou irritans, trop épais, ou trop fluides, &c.

Les alimens âcres & irritans font, mais plus lentement, le même effet que la piquure des inſectes, & la morſure des animaux vénimeux. Les alimens trop épais fourniſſent au ſang des humeurs viſqueuſes & épaiſſes, & par conſéquent l'épaiſſiſſent. Les alimens trop fluides produiſent ſur les vaiſſeaux les mêmes effets que l'air trop humide.

Le travail les veilles & les paſſio

Le grand travail, les grandes veilles; & les paſſions de l'ame augmentent beaucoup la rarefaction & le mouvement des liqueurs, & diſſipent les eſprits animaux.

Le ſ meil le

L'excès du ſommeil & du répos diminuent la force élaſtique des vaiſſeaux.

l m r o

La rétention ou la trop grande quantité des ſecrétions, produit l'épaiſſiſſement de l'humeur qui doit être évacué, ou l'atonie des vaiſſeaux. Toutes ces cauſes produiſent par conſéquent l'embarras, l'engorgement, & l'obſtruction.

§. III.

Des Signes des Apoſtêmes.

Les ſignes. Les ſignes des apoſtêmes ſe diviſent en commémoratifs, en diagnoſtics, & en prognoſtics.

Les commémoratifs. 1°. Les commémoratifs ſe tirent de tout ce qui a précédé l'apoſtême.

Les diagnoſtics. 2°. Les diagnoſtics ſe diviſent en ſenſuels & en rationels. Les ſenſuels s'aperçoivent par la vûe & par le toucher, & c'eſt par eux que nous reconnoiſſons les apoſtêmes des parties extérieures. Par exemple, la rougeur, eſt un ſigne ſenſuel de l'inflammation ; la dureté eſt un ſigne ſenſuel du ſchirre, &c. Les ſignes rationels ſe tirent de la léſion des fonctions, de la ſituation, & de l'eſpéce de douleur, de la rétention & de la quantité ou des qualités des évacuations. C'eſt par eux que nous reconnoiſſons les apoſtêmes des parties internes.

Les prognoſtics. 3°. Les ſignes prognoſtics ſe tirent de toutes les différences des apoſtêmes. Les apoſtêmes chauds ſe terminet plus promptement que les froids, Les ſimples ſont plus aiſés à guérir que les compoſés ou les compliqués. Ceux qui attaquent les parties tendineuſes, membraneuſes & glanduleuſes, ou qui ſe trouvent dans les os ou proche les gros vaiſſeaux, ſont plus dangereux que ceux qui ſurviennent aux autres parties. Ceux qui ſont ſitués dans les parties internes, ſont plus facheux que ceux qui attaquent les externes. Ceux qui paſſent des parties externes dans les inter-

nes, ſont mortels ou très-dangereux : au-contraire ceux qui abandonnent les parties internes pour ſe porter aux externes, deviennent par-là plus faciles à guérir. Ceux qui viennent de cauſes externes, ſont moins facheux que ceux qui viennent de cauſes internes.

§. IV.

Des tems des Apoſtêmes.

Tems.

On diſtingue quatre tems dans les apoſtêmes, le commencement, le progrès, l'état, & la fin.

Le commencement eſt le premier point de l'obſtruction qui arrive à une partie: on le reconnoît à une tumeur contre nature, & à quelques légers ſymptômes.

Le progrès eſt l'augmentation de cette même obſtruction : on le reconnoît au progrès des ſymptômes.

L'état eſt celui où l'obſtruction eſt à ſon plus haut point : on le reconnoît à la violence des ſymptômes.

Quand à la fin des apoſtêmes il faut remarquer que l'apoſtême ceſſe par la réſolution de l'humeur, mais qu'il arrive ſouvent que ſon caractére change.

Ce changement s'appelle terminaiſon.

§. V.

Des terminaiſons des Apoſtêmes.

On entend par terminaiſon des apoſtêmes, leur fin, ou leur changement.

Comment ſe terminent ces apoſtêmes.

Les apoſtêmes ſe terminent de cinq manieres, par réſolution, par ſuppuration, par déliteſcence, par induration, & par mortification. Toutes ces terminai-

ſons peuvent être avantageuſes ou déſavantageuſes, rélativement à la nature & aux circonſtances de la maladie.

Ce que c'eſt que la réſolution.

1°. La réſolution eſt une diſſipation de la matiere qui forme l'apoſtême. Elle ſe fait peu à peu ſans aucune ſolution de continuité du moins apparente, de ſorte que la tumeur diminue ſenſiblement, & s'évanouit.

Dans quel cas la réſolution eſt avantageuſe ou déſavantageuſe.

La réſolution eſt avantageuſe, lorſque l'humeur qui forme la tumeur eſt bénigne, telle qu'eſt celle, par exemple, qui forme l'éréſipele ſimple & le phlegmon; elle eſt déſavantageuſe ſi l'humeur eſt maligne, telle qu'eſt celle, par exemple, des tumeurs peſtilentielles, critiques, vénériennes, &c. Si l'humeur qui forme l'apoſtême eſt placée à la ſuperficie de la peau, & expoſée à l'action des médicamens, elle ſe diſſipe par les pores. Si elle eſt éloignée de la peau, & placée dans une partie qui ait du reſſort, elle ſe diſſipe par les vaiſſeaux voiſins, & reprend la voie de la circulation. Si elle n'eſt pas fort éloignée de la peau, & ſi elle eſt expoſée à quelque action, elle ſe diſſipe de l'une & de l'autre maniere.

Par où & quand l'humeur ſe réſout.

Cauſe de la réſolution.

La réſolution a deux cauſes, l'une prochaine & l'autre éloignée; celle-ci ne fait que faciliter la réſolution. La cauſe prochaine de la réſolution eſt la contraction faite & répétée des vaiſſeaux de la partie malade. Cette contraction rend la matiere plus fluide, par conſéquent plus propre à ſortir par les pores de la peau, ou à re-

prendre la voie de la circulation. Les cauſes éloignées qui facilitent la réſolution ſont l'application des émolliens, des réſolutifs, & des répercuſſifs, & l'uſage intérieur des délayans, des fondans, & des évacuans.

Signes de réſolution.

Il y a trois eſpéces de ſignes de réſolution ; les uns nous annoncent qu'elle ſe fera, les autres qu'elle ſe fait, & d'autres qu'elle eſt faite.

Si elle ſe fera.

Si la matiere de l'apoſtême eſt ſubtile, en petite quantité, peu éloignée dela peau, & placée dans une partie qui ait du reſſort ou qui ſoit expoſée à quelque action, & ſi la peau eſt rare ou délié, on a lieu de croire que la réſolution ſe fera promptement. Au-contraire ſi la matiere eſt épaiſſe & compacte, éloignée de la peau & placée dans un endroit où il y ait beaucoup de graiſſe, ſi la matiere eſt en grande quantité & placée dans une partie qui ait peu de reſſort ou point du tout, comme proche l'anus ; ſi enfin la peau eſt dure & épaiſſe, telle que celle des pieds & des mains, on a lieu de croire que la réſolution ne ſe fera pas, ou ne ſe fera que très-difficilement.

La diminution des ſymptômes & le changement qui arrivent aux emplâtres & aux cataplaſmes appliqués ſur la tumeur, font connoître qu'elle ſe fait. Quand elle ſe fait par les pores de la partie, les cataplaſmes appliqués ſur la partie ſont moëttes & ſe levent facilement. Quand elle ſe fait par les vaiſſeaux, ces emplâtres & ces cataplaſmes ſe trouvent ſecs & tiennent à la par-

Si elle ſe fait.

tie. Quand elle ſe fait par les pores & les vaiſſeaux en même tems, les emplâtres & les cataplaſmes ſont médiocrement humides, & tiennent un peu à la peau.

Si elle eſt faite. La ceſſation des ſymptômes & de la tumeur, & la légéreté de la partie, font connoître que la réſolution eſt faite.

Ce que c'eſt que ſuppuration. 2°. La ſuppuration eſt un changement ou convulſion de l'humeur qui forme l'apoſtême en un autre appellé pus.

Dans quel cas elle eſt avantageuſe ou déſavantageuſe. La ſuppuration ſe forme promptement lorſqu'elle ſe fait aux apoſtêmes chauds. Elle ſe forme lentement lorſqu'elle ſe fait aux apoſtêmes froids.

La ſuppuration eſt avantageuſe lorſque'elle ſurvient aux bubons vénériens, aux peſtilentiels & aux critiques. Elle eſt déſavantageuſe lorſqu'elle ſurvient aux inflammations des parties intérieures, à l'éréſipele, à l'édeme, au cancer, &c.

Cauſe éloignée de la ſupuration. La cauſe éloignée de la ſuppuration eſt la quantité d'humeur amaſſée dans la partie, & les remédes maturatifs & ſuppurans qu'on applique ſur la tumeur.

Cauſe prochaine. La cauſe prochaine, ſuivant le ſentiment commun, eſt la fermentation des humeurs apoſtêmes, aidée de la chaleur de la partie. Quelques-uns prétendent que la forte oſcilation des vaiſſeaux de la partie affectée produit le changement d'humeur, & ce ſentiment paroit bien vrai-ſemblable. En effet ceux des vaiſſeaux qui ſe trouvent rompus dans la partie malade, n'ayant plus de point d'appuis, ne peuvent chaſſer le ſang, ni le tranſmettre aux autres

parties. Au-contraire leurs fibres en ſe retirant contractent les ouverturesformées par la diviſion de ces vaiſſeaux, & bouchent le paſſage au ſang. Le ſang s'arrête en partie & l'autre partie eſt forcée d'entrer dans lesvaiſſeaux entiers qu'elle dilate irréguliérement. Les vaiſſeaux ſe contractant auſſi irréguliérement diſſipentles parties les plus ſubtilesdu ſang extravaſé,ſéparent & briſent ces vaiſſeaux déchirés, agitent,atténuent&deſuniſſentles parties globuleuſes du ſang arrêté,&produiſent enfin cette liqueur blanche qu'on appelle pus. Ainſi la matiere du pus n'eſt compoſéeque des parties fibreuſes& globuleuſes du ſang &des debris des vaiſſeaux briſés par les oſcilations des vaiſſeaux entiers,ce qui ſemble confirmer ce ſentiment, c'eſt que la ſuppuration n'arrive point à l'anévriſme, à l'empiéme de ſang, aux hidatides, ni à l'édeme ſimple.Ilfaut donc que l'humeurſoit expoſée à l'action des vaiſſeaux pour qu'elle ſe change en pus. Il faut outre cela un certatin mélange de limphe& de ſang dans la tumenr, & l'on remarque que le pus eſt plus ou moins bon ſelon que ce mélange eſt plus ou moins égal. Si la partie rouge domine ſur la partie blanche,le pus eſt ſanguinolent, ce qui eſt un défaut, ſi la partie blanche l'emporte ſur la rouge, il eſt ferreux ce qui eſt un autre défaut.

Ce que c'eſt que le pus.

Il y a des ſignes qui anoncent que la ſuppuration pourra ſe faire, d'autres qui font connoître qu'elle ſe fait & d'autres enfin qui marquent qu'elle eſt faite.

Signes de la ſuppuration.

Qu'elle pourra se faire. Une tenſion, & une douleur violente, une grande douleur, une chaleur exceſſive, & un ſentiment de pulſation avec de la fiévre annoncent que la ſuppuration pourra ſe faire.

Qu'elle ſe fait. L'augmentation de tous ces ſymptômes & des friſſons irréguliers, font connoître que la ſuppuration ſe fait.

La diminution de la tenſion de la douleur, de la chaleur, & de la fiévre, l'amoliſſement de la tumeur, de la ceſſation de la pulſation, & la fluctuation de la matiere, marquent que la ſuppuration eſt faite.

Remarque. Néanmoins il faut remarquer que lorſque la matiere ſe trouve ſous quelques parties aponévrotiques, dans la gaine des tendons, dans les os, &c. la ſuppuration peut-être faite ſans que les ſymptômes diminuent, parce que les parties aponévrotiques reſtant toujours tendues, font compreſſion ſur celle qu'elles entourent. ce qui arrive, par exemple, dans les panaris de la troiſiéme & quatriéme eſpéce, &c.

D'où vient la diminution & la ceſſation de certains accidens. Ce qui fait qu'une partie des accidens ceſſe & que les autres diminuent quand la ſuppuration eſt faite; c'eſt que le pus étant formé & les vaiſſeaux obſtrués étant rompus, les humeurs s'épanchent & ne compriment plus les vaiſſeaux voiſins, par conſéquent la pulſation ceſſe, & la liberté de la circulation eſt rétablie, ce qui doit néceſſairement produire la diminution de la tenſion de la douleur, de la chaleur de la fievré. Alors les vaiſſeaux

rompus étant dégorgés s'affaiſſent & obligent la matiere épanchée de s'amaſſer & de s'élever en pointe.

Ce que c'eſt que fluctuation.

La fluctuation que nous avons miſe au nombre des ſignes qui marquent que la ſuppuration eſt faite, eſt un certain mouvement qu'on imprime à un fluide épanché en mettant ſur la tumeur un ou deux doigts de chaque main à quelque diſtance les uns des autres, & les appuyant alternativement, de maniere que les uns preſſent un peu, tandis que les autres ſont poſé légerement. Cette preſſion oblige la colonne de la matiere ſur laquelle elle ſe fait de fraper les doigts qui ſont poſé légérement.

Abſcès, ce que c'eſt.

Quand un apoſtême s'eſt terminé par ſuppuration, on l'appelle abſcès. On diſtingue trois ſortes d'abſcès, de ſimples, de compoſés & de compliqués; les ſimples ſont ceux où le pus ſe trouve ramaſſé dans un ſeul foyer; les compoſés ſont ceux où le pus ſe trouve répandu dans pluſieurs ſinus ou cavités, & les compliqués ſont ceux qui ſont accompagnés de carie, de virus, &c.

Combien on diſtingue de pus. Le bon. Le mauvais.

On diſtingue le pus en bon & en mauvais. Le bon eſt celui qui eſt blanc, épais, bien lié, égal & ſans odeur; il ſe forme dans les chairs & dans les graiſſes. Le mauvais eſt celui qui eſt liquide, ſanieux, de diverſes couleurs, d'une mauvaiſe odeur, & de conſiſtence pareille à celle de la bouillie du ſuif ou du miel; il ſe forme dans les parties membraneuſes, glanduleuſes, dans les os près des tendons

& des articulations.

Ce que c'eſt que l'induration.

3°. Quand les parties les plus ſubtiles de l'humeur qui forme un apoſtême ſe diſſipent, l'apoſtême ſe termine alors par induration ou endurciſſement.

Où elle eſt avantageuſe.

Cette terminaiſon eſt avantageuſe aux apoſtêmes du foye, de la matrice & de pluſieurs autres endroits. Elle eſt déſavantageuſe au phlegmon & à l'éréſipele.

Ses cauſes prochaines.

La cauſe prochaine de l'induration eſt l'indolence de la partie, & la diſpoſition que certaines humeurs ont à s'endurcir. En effet, on remarque qu'elle arrive aux apoſtêmes ſitués dans les corps granduleux & dans le voiſinage des articulations, parce que les apoſtêmes ne ſont guéres formés que dans la partie blanche du ſang. Au contraire on obſervera que les apoſtêmes formés dans les parties ſanguines s'endurciſſent rarement, parce qu'ils ſont formés de la partie rouge du ſang.

Eloignées.

Les cauſes éloignées de l'induration ſont l'application induë des remédes répercuſſifs, réſolutifs, & fondans; & l'uſage des remédes ſpiritueux, des tentes & des bourdonnets dans les panſemens des plaies & des ulcéres.

Signes de l'induration.

Il y a des ſignes qui annoncent que l'induration pourra ſe faire; d'autres qui font connoître qu'elles ſe fait, & d'autres enfin qui nous marquent qu'elle eſt faite.

Qu'elle ſe fera.

Si la tumeur eſt dure dès ſon commencement, ſi elle s'eſt formée lentement & ſi elle a commencé à ſe circonſcrire, ſi la douleur n'eſt point vive, ou s'il n'y

en a point, s'il y a peu d'inflammation & de pulsation, ce sont autant de signes qui annoncent que l'induration pourra se faire.

Qu'elle se fait.

La diminution de la douleur, du gonflement, de la rougeur, de la pulsation, de la fiévre, & l'augmentation de la dureté de la tumeur font connoître que l'induration se fait.

Qu'elle est faite

La cessation de la douleur, de la rougeur & de la pulsation, & la circonscription de la tumeur & sa résistance au toucher marque que l'apostême est terminé par induration.

Ce que c'est que la déliteſcence.

4°. La déliteſcence est un retour subit de la matiere de l'apostême dans les vaisseaux.

La déliteſcence est avantageuse au malade, quand la matiere rentrée dans les vaisseaux prend son cours par les urines, par les sels, ou par la transpiration, il n'arrive alors aucun accident au malade; elle est désavantageuse quand l'humeur se dépose dans quelques parties: mais elle l'est plus ou moins, selon que l'humeur est bénigne ou maligne, & que les parties où elle se dépose sont exrernes ou internes.

Parmi les internes il y en a certaines où il est plus dangereux qu'elle se fasse que dans d'autres. Par exemple il est plus dangereux qu'elle se fasse dans le cerveau que dans le foye: il est plus dangereux qu'elle se fasse dans le foye que dans la poitrine.

Ses causes.

Les causes de la déliteſcence sont la fluidité de l'humeur, le mauvais usage des répercussifs, l'exposition de la tumeur à l'air

froid, un régime mal observé, la fiévre: l'usage des narcotiques, les passions de l'ame, &c. On peut prévenir la déliteſcence en éloignant ces cauſes autant qu'il eſt poſſible.

Ses ſignes. La diminution de la tumeur, les friſſons irréguliers, la fiévre, les douleurs dans une partie différente de celle où eſt la maladie annoncent la déliteſcence ou la métaſtaſe.

La phrénesie, l'aſſoupiſſement, l'accablement, &c. font connoître que la matiere s'eſt dépoſée dans le cerveau. La difficulté de reſpirer, la douleur de côté &c. marquent qu'elle s'eſt faite à la poitrine.

La douleur & la tenſion de la région épigaſtrique droite, les hoquets, les vomiſſemens, &c. font connoître qu'elle s'eſt faite au foye.

Ce que c'eſt que pourriture. 5°. La pourriture ou la mortification eſt la deſtruction des parties molles, cauſée par une entiére interruption du cours des liqueurs.

Ces différences. Les différences de la mortification ſe tirent de ſes degrés, & de ſon caractére.

La mortification a deux degrés: le premier ſe nomme gangréne, & le ſecond ſphacéle.

La gangrene. La gangréne eſt la mortification incomplette qui n'attaque que l'extérieur d'une partie.

Le ſphacéle. Le ſphacéle eſt une mortification complette ou parfaite, qui attaque les chairs & pénétre juſqu'aux os de la partie qui devient inſenſible, ſans mouvement.

La mortification ſe diviſe en deux eſpéces par rapport à ſon caractére ; l'une eſt ſéche ou lente, & l'autre eſt humide & prompte.

La mortification ſéche

La mortification ſéche eſt une deſtruction des parties molles, cauſée par un ſang appauvri & arrêté dans de petits vaiſſeaux.

L'humide.

La mortification humide eſt cauſée par une abondance exceſſive de liqueurs retenues dans des petits vaiſſeaux.

Cauſe de la mortification.

La cauſe prochaine de la mortification ſéche & humide, eſt l'interruption totale du cours du ſang & des eſprits dans une partie.

Cette interruption eſt occaſionnée oupar le vice des ſolides, ou par celui des fluides.

Humide par la vice des ſolides.

L'ouverture d'un principal tronc d'artére, un anévriſme, la compreſſion faite par des bandages, ou des ligatures trop ſerrées, par la tête d'un os ſortie de ſa cavité, par une tumeur conſidérable au voiſinage des gros vaiſſeaux par le poids du corps dans de longues maladies, & par des membranes aponévrotiques enflammées qui compriment les parties qu'elles environnent ; la deſtruction des vaiſſeaux d'une partie par le feu, les grandes contuſions & les grands fracas d'os, & l'affoibliſſement du reſſort des vaiſſeaux, comme dans l'hydropiſie, ſont les cauſes de la mortification humide qui dépendent du vice des ſolides.

Par celuy des fluides.

L'abondance des liqueurs dans une partie, comme dans les tumeurs imflammatoires, où la tenſion & le gonflement ſont

conſidérables, la douleur violente, la rougeur & la chaleur exceſſive, eſt la cauſe de la mortification humide qui vient du vice des fluides.

On peut joindre à cette cauſe la gelée qui condenſe les liqueurs, & en interrompt le cours.

Cauſe de la mortification ſeche. La mortification ſéche a pour cauſe l'appauvriſſement du ſang, & cet appauvriſſement eſt occaſionné par quelque virus vénérien ou ſcorbutique, par l'affoibliſſement du reſſort des vaiſſeaux qui n'agiſſent point aſſez ſur les fluides, par la diſette d'alimens, par les mouvemens exceſſifs, par les paſſions de l'ame, par l'uſage immodéré des liqueurs ſpiritueuſes, & par l'application trop grande aux ſciences abſtraites. Toutes ces cauſes privent le ſang des liqueurs nourriciers, & des eſprits animaux néceſſaires pour l'entretien de l'œconomie animale, le rendent groſſier & épais, & par conſéquent peu propre à ſe filtrer & à réparer les ſubſtances perdues, & à circuler dans les plus petits vaiſſeaux des parties éloignées du cœur.

Signes de la mortification. On diviſe les ſignes de la mortification en diagnoſtics & en prognoſtics.

Les diagnoſtics font diſtinguer ſon eſpéce.

Humide La motification humide ſe manifeſte par une grande douleur, une tenſion & une rougeur conſidérable à la partie; par la ſéparation de l'epiderme lorſqu'on touche la peau; par des phictaines remplies d'une ſéroſité rogeâtre. Bien-tôt la cou-

leur devient pâle, & livide, & noire ; le ſentiment, le mouvement ſe perdent, le membre dévient péſant, la partie répand une odeur cadavereuſe ; il en ſort une liqueur puante ; un cercle ſemble borner la mortification, ſéparer ce qui eſt ſain d'avec ce qui eſt mort ; enfin les muſcles de la partie deviennent pales, livides, & ſans reſſort : c'eſt alors que la mortification eſt à ſon dernier degré, qu'on appelle ſphacéle.

Et ſéche

La mortification ſéche ſe manifeſte par un grand froid à la partie qui paroît pâle & comme affaiſſée ; l'épiderme ne ſe ſépare point, il n'y a pas de phictaines ; le ſentiment & le mouvement ſe perdent, il y a peu de rougeur, & s'il y en a, elle eſt d'une très-petite étendue, & dégénére bien-tôt en une tache noire, qui s'étand peu à peu ; enfin les pouls eſt languiſſant, dur & concentré.

Signes prognoſtis.

Les ſignes prognoſtics de la mortification ſe tirent de ſon progrès, de ſon caractère, de ſes cauſes, & de l'âge du malade.

Le ſphacéle eſt beaucoup plus facheux que la gangrene, & il n'y a pas d'autres remédes que l'emputation. La mortification ſéche eſt beaucoup plus fâcheuſe que l'humide, & ne laiſſe pas grande eſpérance de guériſon. La mortification qui vient de cauſe interne eſt toujours très-fâcheuſe. Celle qui eſt occaſionnée par une cauſe externe l'eſt beaucoup moins ; enfin la mortification eſt preſque toujours mortelle dans les vieillards.

Remarque.

On voit par ce que nous venons de dire

de la cauſe de la pourriture, qu'elle n'eſt pas toujours une ſuite des apoſtêmes. Nous aurions pû ne parler que de celle qui en eſt une terminaiſon, mais nous avons crû devoir, pour éviter la longueur & les redites, traiter cette matiereen général.

§. V I.

De la Cure des Apoſtêmes.

En quoi conſiſte la cure desapoſtêmes.

Les apoſtêmes ſont cauſés par l'abondance des fluides, qui s'amaſſent dans quelque partie. Il faut donc pour les guérir, empêcher que les fluides ne ſe portent vers les parties déja engorgées, & en débaraſſer ces parties.

Le régime, les médicamens & l'opération ſont les moyens dont on ſe ſert pour cet effet. Mais dans leur uſage, il faut avoir égard au tems, à l'eſpèce & aux cauſes des apoſtêmes.

Aucommencement.

Dans le commencement d'un apoſtême, c'eſt à dire, lorſque la matiere eſt encore en mouvement & contenue dans les vaiſſeaux, on employe les répercuſſifs. Mais il ne faut point les appliquer ſur les tumeurs critiques, ou fort douloureuſes, ou malignes, ou peſtilentielles, ni ſur celles qui ſont cauſées par la criſpation des vaiſſeaux, ou par quelque agent extérieur, ou par la pléthore du malade, ou enfin par l'épaiſſiſſement ou la groſſiéreté de l'humeur. Carles répercuſſifs feroient rentrer l'humeur maligne, ou critique, ou peſtilentielle, augmenteroient la douleur, la criſpation des vaiſſeaux, & l'épaiſſiſſement de l'humeur, & ne feroient

aucun effet ſur celles qui viendroient d'une cauſe interne.

Dans l'augmentation. Dans l'augmentation, on employe les anodins & les émolliens, ſi l'apoſtême eſt cauſé par la criſpation des vaiſſeaux ou par la tenſion des ſolides ; & les réſolutifs, s'il eſt formé par l'abondance des ſéroſités, ou occaſionné par la diminution du reſſort des vaiſſeaux.

Dans l'état. Dans l'état, on tâche par un examen ſérieux de preſſentir quelle ſera la terminaiſon de l'apoſtême. Si l'apoſtême ſe diſpoſe à la réſolution, on employe les réſolutifs. S'il tend à la ſupuration, on applique des ſuppurans ſur ſon milieu, & des réſolutifs ſur ſes bords.

A la fin Quand on reconnoît que la ſuppuration eſt faite, on donne iſſue à la matiere. On fait à l'endroit ou le pus eſt amaſſé une ouverture proportionnée à la quantité de la matiere : cette ouverture ſe fait avec l'inſtrument tranchant, ou avec le cautére potentiel. Lorſqu'il ne s'agit que de diviſer les tégumens & d'évacuer le pus amaſſé, comme dans les tumeurs inflammatoires, on donne la préférence à l'inſtrument tranchant. En ouvrant les tumeurs avec cet inſtrument, il faut avoir ſoin de ſuivre la rectitude des fibres, des muſcles, & des plis de la peau ; d'éviter les gros vaiſſeaux, les tendons & les nerfs ; de ne pas faire ſortir encore toute la matiere à la fois, lorſque l'abſcès eſt conſidérable, afin que les parties puiſſent reprendre leur reſſort ; & de modifier, d'incar-

ner, & de cicatriſer enſuite l'ulcére, comme on le dira en parlant de la cure des ulcéres.

Dans les tumeurs où la ſuppuration eſt lente à ſe faire, par exemple, dans celles qui ſont formées par la limphe, & dans celles où l'on craint le reſſort de la matiere dans le ſang, c'eſt-à-dire, dans les tumeurs critiques, malignes & peſtilentielles, on préfére le cautére potentiel. Ce moyen eſt préférable à l'inſtrument tranchant dans ce cas, parce qu'en donnant iſſue à la matiere déja formée, il cuit & aide à former celle qui reſte, & l'empêche de rentrer dans la maſſe du ſang.

Si l'opoſtême ſe termine par induration, on y applique les émolliens; & lorſqu'ils ont commencés à faire leur effet, on y joint les réſolutifs, mais par degré.

S'il ſe termine par pourriture, on en empêche le progrés par des remédes ſpiritueux & par des inciſions qui ſéparent les parties mortes d'avec celles qui ſont vivantes.

Enfin, s'il ſe termine par déliteſcence, on examine les accidens dont elle eſt ſuivie, & l'on ſuit les indications qui ſe préſentent. On applique ſur la tumeur les remédes ſupuratifs les plus forts pour attirer & fixer l'humeur dans la partie, & pour empêcher qu'elle rentre dans la maſſe du ſang.

Remédes interieurs. Pendant qu'on applique ſur la partie où s'eſt formé l'apoſtême, des remédes topiques propres à la débarraſſer de la quantité d'humeur qui s'y eſt amaſſée, on diminue le volume de cette humeur, & on en chan-

ge la déterminaiſon par un régime de vivre convenable, par les ſaignées, & les remédes évacuans, les ſangſues, les veſſicatoires, les ventouſes, les ſétons, les cautéres. Mais il faut avoir auparavant préparé l'humeur à ce changement & à l'évacuation, par des remédes altérans, qui la délayent la diviſent, l'atténuent, & la fondent.

Ce que produit ce régime.

Le régime que l'on preſcrit, ſoit par rapport à la qualité, ſoit par rapport à la quantité des alimens, diminue la mauvaiſe qualité & l'abondance des liqueurs & contribue par-là à la guériſon des apoſtêmes.

La ſaignée.

La ſaignée déſemplit les vaiſſeaux, détourne le ſang de ſe porter à la partie, rappelle dans les grands vaiſſeaux les humeurs engorgées dans les capillaires, diminue la partie rouge & augmente la partie blanche du ſang. Elle eſt par conſéquent fort utile dans la cure des apoſtêmes chauds.

Tems d'employer les évacuans.

Les évacuans ne doivent être employés qu'à la fin des apoſtêmes chauds; lorſqu'on les employe dans les apoſtêmes froid, on doit avoir auparavant préparé & diſpoſé l'humeur par les délayans & par les atténuans.

Entre les évacuans, les purgatifs, les diurétiques & les ſudorifiques ſont ceux dont on fait un plus fréquent uſage. Pour ſe déterminer ſur les choix de ces trois eſpéces de remédes, on examine quelle voie l'humeur eſt diſpoſée à prendre.

Lorſque l'apoſtême eſt accompagné d'une douleur très-vive, il faut commencer par remédier à ce ſymptôme en fai-

ſant prendre intérieurement des calmans & en appliquant ſur l'apoſtême des anodins.

Eſpéce d'apoſtêmes qu'il faut amener à ſuppuration.

Il faut amener à ſuppuration les apoſtêmes accompagnés de fiévres malignes ou peſtilentielles, & ceux qui ſont les ſuites de ces maladies. Il faut tenter la réſolution de ceux qui ſont cauſés par un virus vérolique, ſcrophuleux ou ſcorbutique & employer pendant ce tems les ſpécifiques propres à détruire ces eſpéces de virus. Quant aux apoſtêmes qui viennent de la ſuppreſſion de quelque évacuation ordinaire, par exemple, des hémorroïdes, des lochies, des menſtrues, d'un ſaigement du nez périodique, &c.

Eſpéce qu'il faut réſoudre.

Ce qu'il faut faire à ceux qui viennent de quelque ſuppreſſion.

Il faut pour les guérir rétablir ces évacuations, ou y ſuppléer par quelqu'autre évacuation qu'on procure par les purgatifs, les ſangſues, les veſſicatoires, les cautéres, &c.

§. VII.

Des Apoſtêmes en particulier.

Nous ne parlerons point-ici de tous les apoſtêmes, mais ſeulement de quatre qui ſont les plus fréquens. Ces quatre ſont l'éréſipele, le phlegmon, l'édeme & le ſchirre.

Ce que c'eſt qu'éréſipele.

1°. L'éréſipele eſt une legére tumeur de la peau avec inflammation & douleur médiocre, & pongitive ou piquante.

Les Auteurs ont donné différens noms à cette eſpéce de maladie, ils l'ont appellée, roſe, feu ſacré, & feu S. Antoine.

Différences

L'éréſipele eſt diſtingué en ſimples & en

compliqué, en malin & en benin, en fixe & en ambulant, en ſymptômatique & en périodique. La ſuperficie de la peau peut être aux uns & aux autres unies & réluiſante ou bourdonnée, dans ce dernier cas l'éréſipelle s'appelle miliaire. *des érésipele.*

Le ſimple ou bénin eſt celui dont la cauſe eſt legére & extérieure, & qui n'eſt accompagné d'aucun accident conſidérable.

Le compliqué eſt celui qui ſe trouve joint avec un phlegmon, ou avec un édeme, ou avec un ſchire. On appelle cette tumeur éréſipele, parce qu'elle eſt plus éréſipele que tout autre apoſtême; cependant pour déſigner ſa complication, on l'appelle éréſipele phlegmoneux, ou éréſipele édemateux, ou éréſipele ſchirreux.

Le malin eſt celui qui eſt occaſionné par une cauſe maligne, comme la fiévre maligne.

L'éréſipele fixe eſt celui qui ne change point de place.

L'ambulant eſt celui qui va d'une partie à l'autre.

Le ſymptômatique eſt celui qui dépend du vice d'une partie.

Le périodique eſt celui qui revient de tems en tems. Les perſonnes d'un tempérament bilieux y ſont fort ſujettes.

L'éréſipele miliaire eſt celui, comme on l'a dit, où la peau eſt boutonnée. On croit qu'il provient de la limphe, qui ayant detaché l'épiderme de la peau, ſoit par ſon âcreté, ſoit par ſon abondance, s'eſt épan-

chée entre la peau & l'épiderme, & forme sur la surface de la peau de petites élévations plus ou moins considérables.

Cause de l'érésipele. La cause prochaine de l'érésipele, suivant l'opinion des modernes, est le passage des globules rouges du sang dans les vaisseaux limphatiques de la peau, surtout dans ceux qui composent le lacis limphatique. Ainsi la peau est le siege de cette maladie.

Causes éloignée. Les causes éloignées se divisent en internes & en externes.

Internes Les causes internes sont, 1°. un sang chargé d'une humeur âcre, & subtile, provenante de la bile, de l'humeur de la transpiration, ou de celle de la sueur. 2°. L'irritation des fibres de la peau, soit qu'elle viennent de l'âcreté de la limphe, soit qu'elle ait été occasionnée par quelque chose extérieure.

Externes. Les causes externes sont la compression des vaisseaux de la peau, l'attouchement de quelque corps très-chaud ou très-froid, celui des insectes, l'application des huiles ou des emplâtres, l'ardeur du soleil & du feu, le mauvais régime de vivre, la suppression de quelque évacuation périodique, les exercices violens, les excoriations de la peau, &c.

Ses tems Dans le commencement de l'érésipele, les parties globuleuses du sang commencent à passer dans les vaisseaux limphatiques, & comme il y en passe peu d'abord, la peau est alors médiocrement rouge, & très-peu élevée sans circonscription; la

rougeur s'évanouit lorſqu'on la preſſe, & revient promptement dès qu'on ceſſe de la preſſer.

La maladie eſt alors appellée ſphlogoſe. Quand la cauſe eſt legére la réſolution s'en fait promptement.

Dans l'augmentation, le ſang ſe trouve en plus grande quantité dans les vaiſſeaux limphatiques ; l'engorgement, la rougeur, l'élévation de la peau & les autres ſymptômes paroiſſent par conſéquent plus ſenſibles.

Dans l'état, les ſymptômes ſont dans leurs plus grandes forces.

A la fin ou déclinaiſon, les ſymptômes commencent à diminuer, parce que l'humeur étant aſſez attenuée, & délayée ſe diſſipe peu à peu par la voye de la circulation, ou par les pores. La ſuperficie de la peau réprend peu à peu ſa couleur naturelle, & il s'y forme des écailles farineuſes.

Terminaiſon de l'éréſipele.

La réſolution n'eſt pas la ſeule terminaiſon de l'éréſipele, il ſe termine encore par quelques-unes de celle dont nous avons parlé. Nous dirons ſeulement que la pulſation qui ſurvient à l'éréſipele y annonce la ſuppuration.

Signes de l'éréſipele.

Les ſignes de l'éréſipele ſe diviſent en diagnoſtics & prognoſtics.

Le diagnoſtic.

Les diagnoſtics font diſtinguer ſon eſpéce. La rougeur de la peau tirant ſur la couleur d'orange & ſur celle de roſe, & qui s'évanouit lorſqu'on la comprime avec le doigt, & revient dès qu'on ceſſe de la comprimer ; l'élévation legére de la peau,

la chaleur brulante, la douleur piquante & la fiévre ſont les ſignes par leſquels on connoit en général l'éréſipele, à quoi on doit ajouter qu'il n'y a ni tenſion ni cir conſcription à la tumeur.

Tous ces ſignes ou une partie ſe rencontrent dans l'éréſipele ſimple ou bénin.

Les ſignes de l'éréſipele compliqué ſont ceux que nous venons de rapporter, & ceux des apoſtêmes avec leſquels il eſt joint. Nous ne raporterons point ici ces derniers, parce que nous en parlerons ailleurs.

Une fiévre conſidérable, des veilles, des agitations, le delire ſont les ſymptômes qui accompagnent l'éréſipele malin.

La définition de l'éréſipele fixe, ambulant & miliaire, ſont aſſez connoître les ſignes auſquels on peut les appercevoir.

Le prognoſtic. Le prognoſtic de l'éréſipele ſe tire de ſon eſpéce, de ſa cauſe, de la partie qu'il attaque & des accidens.

L'éréſipele fixe, le ſymptômatique & le ſimple, ſont moins facheux que le compoſé.

Le malin, l'ambulant & le périodique dont la cauſe eſt interne ſont très-dangereux.

Celui qui arrive aux parties externes eſt moins fâcheux que celui qui vient aux internes. Celui qui vient aux parties tendineuſes, membraneuſes & aponévroniques & aux endroits des articulations eſt plus dangereux que celui qui arrive aux autres parties.

Celu

Celui qui attaque la tête ou le col eſt fort à craindre, à cauſe de l'engorgement des vaiſſeaux extérieurs, qui ont une communication intime avec les intérieurs, délà embarras & engorgement dans les parties intérieures.

Celui qui eſt accompagné de douleur violente, de fiévre conſidérable, d'agitation, de veille, de délire, & de dévoyement eſt beaucoup plus fâcheux que celui qui eſt ſans aucun de ces accidens.

Cure de l'éréſipele.

L'éréſipele, comme on l'a dit, eſt formé par la partie rouge du ſang qui a paſſé dans les vaiſſeaux limphatiques de la peau. On doit donc, ſuivant les principes généraux, empêcher le ſang de ſe porter à cette partie, & diſſiper celui qui y eſt entré. Mais il faut pour réuſſir avoir égard aux différences de cette maladie, à ſes cauſes & à ſes tems.

Simple & bénin

L'éréſipele ſimple, bénin & occaſionné par une cauſe extérieure ou légere ſe diſſipe aſſez promptement. On y applique des compreſſes trempées dans de l'eau & une cinquiéme partie d'eau de vie, on baſſine ſouvent la partie avec le même reméde, on ſaigne une fois ou deux le malade, on lui tient le ventre libre par quelque lavemens & ceci ſuffit ordinairement pour ſa guériſon.

Et des autres éréſipeles dans le premier tems.

On employe les mêmes moyens pour les autres eſpeces d'éréſipele qui ſont encore dans le premier tems.

Dans l'augmentation, c'eſt-à-dire lorſque l'engorgement, & l'embarras des vaiſſeaux

Dans l'augmentation. ſe trouvent plus conſidérables, rien ne convient mieux que l'eau de fleurs de ſereau mêlée avec une quatriéme partie d'eau de vie. On en baſſine la partie malade & on y applique des compreſſes imbues de cette eau, qui eſt en même tems réſolutive & anodine, & que l'eau de vie rend plus pénétrante qu'elle ne l'eſt par elle même.

Dans l'état. Dans l'état, c'eſt-à-dire, lorſque l'érésipele eſt à ſon dernier degré & que les douleurs ſont plus vives, on y applique de trois heures en trois heures un cataplaſme anodin, & on a ſoin à chaque fois qu'on le change de laver la partie avec la fomentation dont on vient de parler.

Lorſqu'ils ſe terminent par ſuppuration. Ces topiques aidés des autres remedes, dont on parlera bientôt diſſipent aſſez ſouvent l'érésipele, mais quelquefois ils ne l'empêchent pas de ſe terminer par ſupuration, ou par mortification. Dans ce premier cas, ce ne ſont ordinairement que deux ou trois endroits, qui n'ayant pû ſe réſoudre, ſuppurent. On y applique un peu de ſuppuratif ou d'onguent de la mere, pour accélérer la ſuppuration, & on met ſur le reſte de la tumeur un cataplaſme anodin. Lorſque le pus eſt fait, on lui donne iſſue en faiſant une ouverture avec la lancette, & on penſe l'inciſion avec un emplâtre d'onguent de la mere. Dans le ſecond cas on applique des ſpiriteux au lieu d'anodins & de réſolutif, & ſi ces remedes n'arrêtent pas le progrés de la mortification, on fait des ſcarifications pour dégorger la partie & faire pénétrer les reme-

Ou par mortification.

des. On penſe d'abord ces ouvertures avec le digeſtif animé ; & lorſque la pourriture eſt tombée on déterge, on mondifie & on cicatriſe l'ulcére de la maniere qu'on dira en parlant des ulcéres.

Mauvais effet des médicamens gras.

Il faut obſerver ici que les médicamens gras & onctueux, ne conviennent point à l'éréſipele, parce qu'ils relâchent les vaiſſeaux & par conſéquent les empêchent de réſiſter à l'impétuoſité des liqueurs qui ſe portent à la partie, & qu'outre cela ils touchent les pores, & empêchent par conſéquent la tranſpiration.

Remédes intérieurs.

Pour aider les remedes topiques à faire leur effet, il faut diminuer la quantité du ſang, le détourner de ſe porter à la partie, & appaiſer les ſymptômes par des ſaignées évacuatives & révulſives, & par des remedes délayans, calmans, & évacuans.

Dans quel cas il faut ſaigner.

Lorſque la fiévre eſt conſidérable & que l'éréſipele eſt malin, les ſaignées doivent être fréquentes, mais à proportion de la conſtitution du malade, & de la violence des ſymptômes.

Effet de la ſaignée.

Les ſaignées diminuent l'efferveſcence du ſang, le détournent de la partie malade, & previennent la rupture des vaiſſeaux.

Des délayans.

Les délayans donnent aux humeurs plus de fluidité, & lavent le ſang. Les calmans appaiſent la douleur & tempérent les ſymptômes.

Des évacuans.

Pour évacuer les humeurs, on employe les diaphoretiques & les purgutifs. Les diaphoretiques rétabliſſent la tranſpiration ſupprimée, & conviennent par con-

séquent aux érésipeles occasionnés par la suppression de la transpiration. Les purgatifs déterminent les humeurs à prendre leurs cours par l'anus, & conviennent par conséquent aux érésipeles occasionnés par l'abondance de certaines humeurs, par exemple, pour une humeur bilieuse qui enflamme le sang & le détermine à passer dans les vaisseaux limphatiques.

Phlegmon, ce que c'est

2°. Le phlegmon est une tumeur inflammatoire, dure, élevée, circonscripte, accompagnée de douleur & de pulsation, & qui s'étend autant en largeur qu'en profondeur.

Ses différences

On le divise en simple ou en vrai, & en compliqué ou faux. Le phegmon simple ou vrai, est celui qui n'est point joint avec aucun autre apostême. Le compliqué ou faux, est celui qui se trouve joint avec un érésipele, avec un édeme, ou avec un schirre. Auquel cas il s'appelle, phlegmon érésipelateux, phlegmon édemateux, ou phlegmon schirreux.

Ses causes prochaines.

La cause prochaine du phlegmon est l'engorgement du sang dans les vaisseaux capillaires sanguins de la peau, dans ceux du tissu cellulaires de la graisse, & même dans ceux des chairs, & son passage dans les vaisseaux limphatiques de ces mêmes parties.

Eloignées.

Les causes éloignées se divisent en internes & en externes.

Les internes.

L'abondance du sang, sa trop grande rarefaction, & sa grande agitation, qu dilatent les vaisseaux capillaires sanguin

& les embouchures des vaiſſeaux limphatiques dans leſquels il s'introduit, ſont les cauſes internes.

Les externes.

Les coups, les chûtes, les exercices violens capables de troubler le cours des liqueurs, le mauvais régime de vivre, la brûlure, l'ardeur du ſoleil, le grand froid, certaines douleurs comme celle des dents &c. ſont les cauſes externes.

Sestems.

Dans le commencement du phlegmon, l'engorgement des vaiſſeaux eſt léger, & les ſymptômes ne ſont pas par conſéquent conſidérables. Dans l'augmentation, cet engorgement devient plus grand, & ces ſymptômes ſont à leurs derniers degrés.

A la fin, ſi les liqueurs ont été ſuffiſamment attenuées, délayées, évacuées, & détournées à propos; la réſolution qui eſt ſa terminaiſon naturelle ſe fait, & les ſymptômes diminuent alors peu à peu.

Terminaiſon du phlegmon.

Outre cette eſpéce de terminaiſon, le phlegmon peut encore, ſelon des circonſtances particulieres, ſe terminer par quelques-unes de celles dont nous avons parlé au ſujet des apoſtêmes en général.

Les ſignes.

Les ſignes du phlegmon ſe diviſent en diagnoſtics & en prognoſtics.

Les diagnoſtics font diſtinguer ſon eſpece.

Du phlegmon ſimple.

On connoît le phlegmon ſimple ou vrai à la rougeur, à la chaleur, à la circonſcription, à la tenſion & à la dureté de la tumeur, à la douleur, à la pulſation, à la fiévre & à l'inſomnie. Lorſqu'on applique le doigt ſur la tumeur, la rougeur ne s'é-

vanouit pas, & ne revient pas comme dans l'éréſipele.

Compoſé. Les ſignes du phlegmon compliqué ou faux, ſont outre ceux du phlegmon ſimple, ceux de l'apoſtême avec lequel il eſt joint.

Les ſignes prognoſtics. Les ſignes prognoſtics ſe tirent de la partie qu'il attaque, des cauſes qui l'ont produit, & des accidens. Celui qui vient aux parties internes eſt plus fâcheux que celui qui arrive à l'extérieur. Le phlegmon qui attaque les parties charmes eſt moins fâcheux que celui qui vient autour des articulations, auprès des ligamens, des tendons & des gros vaiſſeaux. Celui qui vient de cauſe interne, eſt plus fâcheux que celui qui vient de cauſe externe. Celui qui eſt accompagné de grande douleur, de fiévre d'inſomnie & de dévoyement, eſt plus fâcheux que celui où ces accidens ne ſe rencontrent pas.

Le furoncle, l'anthrax, & le charbon ce que c'eſt. Le furoncle qu'on nomme vulgairement cloux, l'antrhas, & le charbon, ſont des eſpeces de phlegmon, qui ne diffèrent du vrai qu'en ce que dans le furoncle & l'anthrax, les cellules des graiſſes s'abcédent chacune dans leur particulier, au lieu que dans le phlegmon il n'y a qu'un ſeul foyer où la matiere ſe ramaſſe. Le charbon n'eſt que le furoncle ou l'anthrax tombé en pourriture.

Cure du phlegmon. Pour guérir le phlegmon, il faut procurer la réſolution de l'humeur arrêtée dans la partie, & prévenir la rupture des vaiſſeaux.

Dans le commencement, on appliqu les anodins pour calmer la douleur, pour relâcher les vaiſſeaux, & pour diſpoſer la partie à l'action des réſolutifs. *Au commencement.*

Dans l'augmentation, c'eſt-à-dire, lorſque l'engorgement & la tenſion ſont plus conſidérables, on ajoute aux anodins les réſolutifs légers, tel que le ſaffran, l'huile de lys, de camomille, &c. *Dans l'augmentation.*

Dans l'état, on examine de quelle maniere la tumeur veut ſe terminer. Quand elle ſe diſpoſe à la réſolution, on augmente les réſolutifs, à meſure que la douleur diminue, & enſuite on les applique ſeuls. Quand le phlegmon ſe diſpoſe à la ſuppuration, on applique les ſupperans ſur le centre de la tumeur qui eſt le lieu le plus engorgé, & on me ſur les bords les anodins, & les réſolutifs. Lorſque le pus eſt formé on ouvre la tumeur avec un inſtrument tranchant en obſervant les régles générales que nous avons donné au ſujet des inciſions. *Dans l'état.*

Quand le phlegmon ſe diſpoſe à l'induration, on y applique les émolliens.

Quand il ſe diſpoſe à la pourriture, on y met des remédes capables de s'y oppoſer ; tels que les ſpiritueux, l'onguent de ſtirax, l'œgiptiac, & l'on fait des inciſions qui en dégorgeant la partie empêchent le progrés de la mortification, & facilitent la pénétration des remedes.

Pour prévenir la rupture des vaiſſeaux, ſurtout lorſque la plethore eſt la cauſe du phegmon, il faut les déſemplir par des ſai-

gnées plus ou moins fréquentes, à proportion de la violence des symptômes & de la constitution du malade. En désemplissant promptement les vaisseaux, on diminue non-seulement la tumeur & la tension, mais encore la douleur. Pour donner de la fluidité aux humeurs, on fait prendre au malade des délayans, & on le fait boire beaucoup. On a soin de lui tenir le ventre libre par des lavemens.

Edéme ce que c'est.

3°. L'édeme est une tumeur molle, blanche, sans douleur, & qui ne résiste point au toucher.

Ses différences

On divise l'édeme en simple & en compliqué, en primitif & en consécutif, en particulier & en universel.

Le simple est celui qui est formé par la sérosité seule, & qui n'est accompagné d'aucun accident, ni d'autre espece de tumeur. Le compliqué est celui qui est joint avec un érésipele, un phlegmon ou un schirre, auquel cas il s'appelle édeme érésipelateux, édeme phlegmoneux, ou édeme schirreux. L'édeme primitif est celui qui arrive sans qu'aucune autre indisposition l'ait precedé. Le consécutif est celui qui est causé par une autre maladie; telle que l'enflure des pieds causée par l'ascite, & celle des mains causée par l'hydropisie de poitrine. Le particulier est celui qui arrive à une ou plusieurs parties. L'universel est celui qui occupe toute l'étendue du corps.

Causes prochaines.

La cause prochaine de l'édeme est l'abondance de la sérosité dans les vaisseaux

limphatiques, ou ſon infiltration dans tout le tiſſu cellulaire de la peau.

Eloignées

Les cauſes éloignées ſe diviſent en internes & externes.

internes

L'abondance de la ſéroſité, la lenteur de la circulation du ſang, & l'affoibliſſement du reſſort des vaiſſeaux ſont les cauſes internes. La lenteur de la circulation eſt cauſée par l'épaiſſiſſement du ſang, par ſa diſſolution ou par la compreſſion des vaiſſeaux qui empêche le cours facile des liqueurs.

Cette compreſſion peut venir d'un enfant dans la matrice, d'une tumeur au voiſinage des vaiſſeaux, d'une obſtruction au bas ventre ou aux glandes conglobées.

L'affoibliſſement du reſſort du vaiſſeaux eſt la ſuite de quelque tumeur, de quelque grande maladie, d'une hémorragie conſidérable, de trop fréquentes ſaignées, & en général de toutes les choſes qui peuvent donner l'avantage à la partie blanche du ſang ſur la partie rouge.

Externes.

L'humidité des endroits qu'on a habité, une vie ſédentaire, un air trop froid & trop humide, le grand ſommeil, les grandes veilles, l'uſage des alimens viſqueux & glutineux, & des boiſſons, ou trop aqueuſes ou trop ſpiritueuſes, la triſteſſe, &c. ſont les cauſes externes de l'édeme.

Le commencement.

Les vaiſſeaux limphatiques ne ſont dans le commencement de l'édeme qu'un peu plus remplis de ſéroſité que dans l'état naturel, & l'impreſſion faite ſur la partie avec le doigt s'évanouit promptement,

par ce que la limphe eſt encore libre dans les vaiſſeaux & qu'elle ne les a pas encore trop dilaté.

L'augmentation. Dans l'augmentation, la ſéroſité eſt en plus grande quantité dans les vaiſſeaux limphatiques & l'impreſſion faite avec le doigt demeure plus long-tems dans l'un & l'autre tems, l'édeme ſe diſſipe pendant le ſommeil pourvû que la ſituation favoriſe le retour de la partie blanche du ſang, & que d'ailleur il n'y ait pas d'obſtacles qui retiennent cette liqueur.

Dans l'état. Dans l'état, les vaiſſeaux ſont extrêmement diſtendus & ſouvent crevés, de ſorte que la limphe s'infiltre dans le tiſſu cellulaire de la peau, & la diſtend, de maniere qu'elle la rend réluiſante. L'impreſſion faite avec le doigt ſe diſſipe très-difficilement, ce qui marque le peu de mouvement de l'humeur.

A la fin A la fin, la réſolution qui eſt la terminaiſon la plus ordinaire & la plus avantageuſe ſe fait, les ſymptômes diſparoiſſent alors peu à peu, & la partie devient ridée.

Terminaiſon. L'édeme au lieu de ſe réſoudre ſe termine quelquefois par ſuppuration ou par pourriture & quelquefois, mais très-rarement, par induration & par déliteſcence.

Signes Les ſignes de l'édeme ſe diviſent en diagnoſtics. Les diagnoſtics ſont connoître ſon eſpéce.

Du ſimple. La moleſſe de la tumeur, ſa blancheur, ſon peu de réſiſtence au toucher, la facilité avec laquelle elle retient & conſerve l'impreſſion des doigts, la péſanteur de la

partie, la tenſion de la peau qui devient luiſante, & l'abſence de la douleur, ſont les ſignes de l'édeme ſimple.

Du compliqué. Les ſignes de l'édeme compliqué, ſont outre ceux du ſimple, ceux de l'apoſtême avec lequel il joint.

Du primitif, &c. La diſinition de l'édeme primitif, du conſécutif, du particulier & de l'univerſel, fait aſſez connoître quels en peuvent être les ſignes.

Le prognoſtic. Le prognoſtic ſe tire des cauſes de l'édeme, de l'âge du malade, de ſes tems & de ſa terminaiſon. Celui qui vient de cauſe interne, eſt plus à craindre que celui qui vient de cauſe externe. Celui qui arrive aux vieillards, eſt plus fâcheux que celui qui attaque les jeunes-gens. Celui qui eſt dans ſon commencement, & dans ſon augmentation, eſt moins fâcheux que celui qui eſt dans ſon état.

Celui qui ſuppure eſt plus mauvais que celui qui ſe termine par réſolution.

Cure de l'édeme. On guérit l'édeme en rétabliſſant le reſſort des vaiſſeaux, en évacuant la ſéroſité dont la partie eſt innondée, ou en lui rendant ſon mouvement, & en empêchant qu'il ne s'y en amaſſe davantage. Il faut dans la cure de cette maladie avoir égard à ſes cauſes & à ſes tems.

Lorſqu'elle dépend de quelqu'autre maladie, ce n'eſt qu'en détruiſant cette cauſe qu'on peut guérir l'édeme qui en eſt l'effet.

Au commencement. Dans le commencement de l'édeme primitif, on employe les remedes propre à

rétablir le reſſort des vaiſſeaux, & le mouvement de ſérosité ; tels que l'eau de chaux animée d'un peu d'eau-de-vie dans laquelle on trempe des compreſſes.

Dans l'augmentation. Dans l'augmentation, on ſe ſert de vin aromatique, dans lequel on aura fait fondre du ſel armoniac, de leſſive de cendre de ſerment, ou de cataplaſme fait avec des feuilles de ſureau, d'hyeble ou de perſicaire.

Remédes intérieurs, Cependant on fera obſerver au malade un régime, mais moins ſévere que dans le phlegmon & l'érésipele. Pour évacuer la ſérosité ſuperflue on purge le malade avec les remedes hidrogogues, & on lui fait prendre des apétitifs, ſi l'humeur eſt diſpoſée à prendre ſon cours par la voie des urines, ou des ſudorifiques, ſi elle paroît diſpoſée à ſortir par les pores de la peau. Comme le reſſort des vaiſſeaux, eſt affoibli dans cette maladie, la crainte de l'affoiblir encore davantage fait qu'on ne ſaigne point à moins que l'édeme ne vienne d'une trop grande plenitude de vaiſſeaux, ou qu'il ne ſoit accompagné d'inflammation. Quand la ſérosité eſt épanchée, on lui donne une iſſue par des ſcarifications qui pénétrent d'environ deux lignes dans le corps graiſſeux.

Ce que c'eſt que ſchirre, 4°. Le ſchirre eſt une tumeur dure, indolente, circonſcripte, ſans douleur, ſans chaleur, & ſans changement de couleur à la peau.

Différences. On diſtingue le ſchirre en ſimple, en compoſé & en compliqué, en primitif & en

en consécutif. Le simple est celui qui n'est joint àaucun autre apostême & dont aucun virus n'est la cause. Le composé est celui qui est joint avec un érésipele, ou un phlegmon, ou un édeme : on l'appelle schirre érésipelateux, schirre phlegmoneux, ou schirre édemateux. Le compliqué est celui qui est entretenu par un vice particulier ou schrophuleux, ou scorbutique, ou vérolique, ou cancéreux. Le primitif est celui qui en se formant, a pris le caractere de schirre. Le consécutif n'est que la terminaison de quelqu'autre apostême. Le primitif & le consécutif peuvent être simples, ou composés, ou compliqués.

Ses causes prochaines.

Les glandes sont ordinairement le siége du schirre, & la limphe trop épaisse, trop visqueuse & arrêtée dans les vaisseaux de ces corps en est la cause prochaine.

Causes éloignées.

L'épaississement, la viscosité & le séjour de cette liqueur dans les glandes sont occasionnés par des causes éloignées internes ou externes. La plethore & toutes les maladies qui peuvent épaissir la limphe, comme les différens virus vénériens, scrophuleux, scorbutique ou cancéreux sont les causes internes, ausquelles on peut joindre un tempérament mélancolique dans lequel les humeurs sont disposées à s'épaissir. L'usage des eaux bourbeuses & croupies, & celui des alimens grossiers, austeres, ou trop acides, capables de fournir un chyle de même qualité : les chûtes, les coups & la compression sur les corps glanduleux, & en général tout ce

Internes

qui peut affoiblir les vaiſſeaux de ces parties ; un air trop chaud qui diſſipe les parties les plus fluides de la limphe, ou un air trop froid qui la condenſe & retrécit le diamêtre des vaiſſeaux, le chagrin, la triſteſſe, &c. ſont les cauſes externes.

Ses tems Dans le commencement du ſchirre l'enfoncement eſt léger, & par conſéquent la tumeur n'eſt pas fort dure. On l'appelle alors gonflement de la glande. Dans l'augmentation, l'engorgement & l'obſtruction ſont plus conſidérables, & la tumeur eſt plus dure : dans l'état, l'engorgement & l'obſtruction de la glande, & par conſéquent la dureté de la tumeur, ſont à leur dernier degré. Quand à la fin du ſchirre, la réſolution eſt la terminaiſon la plus avantageuſe ; mais elle n'arrive point lorſque l'engorgement & l'oſtruction ont été ſi conſiderables que les vaiſſeaux ont perdus leur reſſort & ſe ſont confondus avec la limphe épaiſſie. Dans la ſchirre ſimple, quand l'humeur obſtruée s'échauffe & ſe met en mouvement par quelque cauſe que ce ſoit, le ſchirre ſuppure en partie ou totalement. En ce cas il prend différens noms ſuivans la qualité du pus formé. Si le pus reſſemble à de la bouillie, on appelle la tumeur atérome ; s'il reſſemble à du ſuif, elle prend le nom de ſtéatome ; s'il reſſemble à du miel, on la nomme méliceris. Le ſchirre, lorſqu'il eſt fort gros, ſe termine quelquefois par la pourriture.

Signes prognoſtics. On diviſe les ſignes du ſchirre en diagnoſtics & en prognoſtics.

Les diagnoſtics font diſtinguer les différentes eſpeces de ſchirre.

La dureté, l'indolence, & la circonſcription de la tumeur, l'abſence de la douleur & de la chaleur, & la couleur de la peau dans ſon état naturel, ſont les ſignes du ſchirre ſimple. Ces mêmes ſignes joints à ceux d'un autre apoſtême, font connoître le ſchirre compoſé. La complication du ſchirre ſe manifeſte par les ſymptômes qui caractériſent les virus qui peuvent en être la cauſe, & dont on parlera en traitant des ulceres. La définition du ſchirre primitif & celle du conſécutif, ſuffiſent pour les faire diſtinguer.

Prognoſtic.

Le prognoſtic du ſchirre ſe tire de ſes cauſes, de ſes terminaiſons, & de la partie où il ſe trouve. Celui qui ſurvient à la ſuite de quelque évacuation ſupprimées, ou dont un virus eſt la cauſe, eſt plus à craindre que celui qui ſurvient à la ſuite d'un coup ou d'une chûte. Celui qui ſuppure ou qui devient cancereux, eſt beaucoup plus mauvais que celui qui s'endurcit. Celui qui ſe trouve aux parties internes, eſt plus dangereux que celui qui affecte les parties externes.

Cure du ſchirre.

Le ſchirre eſt formé par une humeur épaiſſe, viſqueuſe, retenue & engorgée dans les vaiſſeaux. Ainſi pour guérir cette maladie, il faut délayer, atténuer cette humeur, & lui rendre ſa fluidité, de maniere qu'elle puiſſe rentrer dans les voies de la circulation ou ſortir par les pores.

Aucom-

Dans le commencement du ſchirre ſim-

mencement. ple & primitif, c'eſt-à-dire, lorſque la glande n'eſt que gonflée, on applique ſur la tumeur les réſolutifs & les émolliens en même-tems, parce qu'alors l'épaiſſiſſement & l'engorgement de l'humeur ne ſont point conſidérables, & qu'en augmentant un peu ſon mouvement, elle rentre aiſément dans les voies de la circulation, ou ſort par les pores. On met donc ſur la tumeur des cataplaſmes anodins, auſquels on mêle le ſaffran, l'huile de lys, de camomille ou de vers. Pour faciliter la reſolution on ſaigne le malade à proportion de la plénitude de ſes vaiſſeaux.

Dans l'augmentation & dans l'état. Dans l'augmentation & dans l'état du ſchirre, c'eſt à-dire, lorſque l'obſtruction de la glande eſt conſidérable, que l'humeur eſt très-épaiſſe & très-viſqueuſe, & par conſéquent la tumeur très-dure, on employe d'abord les émolliens ſeuls, & on fait prendre au malade intérieurement des délayans, on lui preſcrit un régime de vivre, mais moins exact que dans l'éréſipele & dans le phlegmon.

Quand les émolliens ont diſpoſé la tumeur à ſe réſoudre, on ajoute à ſes médicamens les réſolutifs; l'on diminue enſuite la doſe des émolliens, mais peu à peu, & l'on augmente celle des réſolutifs : enfin l'on vient par degrés à n'employer que les réſolutifs ſeuls, & les plus forts, tels que l'emplâtre de diachilum, de diabotanum, de ciguë, de ſavon, de vigo cum mercurio, &c.

Remédes interieurs. Cependant on fait prendre intérieure-

ment au malade les remedes qui diviſent, atténuent & fondent l'humeur, & on le purge de tems en tems pour évacuer la portion de l'humeur qui a été fondue.

Ce qu'il faut faire dans ſes différentes terminaiſons.

Si le ſchirre ſe détermine à la ſuppuration, on applique ſur le centre de la tumeur les ſuppurans; & ſur les bords les réſolutifs. Il ne faut pas ſe preſſer d'ouvrir ces ſortes de tumeurs dès qu'on y ſent de la fluctuation. Il faut s'aſſurer auparavant qu'elles ſont parfaitement fondues; ce que ne peut ſe faire qu'au bout d'un temsaſſez long, parce que l'humeur qui les forme eſt, comme on la dit, fort épaiſſe & fort viſqueuſe, & par conſéquent fort difficile à mettre en mouvement. On préfére pour ouvrir ces eſpeces de tumeurs le cautere à l'inſtrument tranchant.

Quand le ſchirre paroît vouloir ſe déterminer par la pourriture, on s'y oppoſe en y appliquant les remedes ſpiritueux, ſi la tumeur eſt proche les tendons des articles & dans le voiſinage des gros vaiſſeaux; mais ſi elle en eſt éloignée, petite & étroite à ſa baſe, on employe les ſupperans pour accélerer la pourriture, & on met à ſes environs des ſpiritueux pour ſervir de deffenſifs & empêcher que la pourriture ne s'étende au-delà.

Le ſchirre, malgré les remedes, reſte quelquefois dans un même état de dureté & de groſſeur ſans changer du caractere. Dans ce cas, s'il ne gêne aucune action, il faut le laiſſer; on a vû des perſonnes en porter toute leur vie. Mais il faut l'extirper

avec l'inſtrument tranchant lorſqu'il augmente & qu'il change de caractere, c'eſt-à-dire, qu'il devient douloureux; lorſqu'il eſt la ſuite de quelque évacuation périodique ſupprimée, ou qu'il gêné quelque action.

Quand aux ſchirre compoſés & compliqués, les remedes topiques ne peuvent les détruire ſi l'on n'employe en même tems tous ceux qui conviennent a la maladie, ou au vice dont ils ſont compoſés ou compliqués.

CHAPITRE II,

Des Tumeurs faites par le déplacement des parties molles.

LES parties molles, en ſe déplacant par quelque cauſe que ſe ſoit, forment des tumeurs de différentes eſpeces, qui prennent différens noms ſelon la différence des parties déplacées. Les unes s'appellent hernies, les autres chûtes ou renverſement de matrice; d'autres chûtes du vagin, chûtes du rectum, &c. Nous nous contenterons de parler des hernies en général, parce que cette eſpece de maladie eſt la plus commune de celles qui arrivent par le déplacement des parties molles.

Des Hernies.

Quoique le mot de hernie ſelon ſon origine grecque, ſignifie toute tumeur qui incommode, on le reſtreint cependant à ſignifier l'iſſue de quelque partie hors du ventre, c'eſt ce que les François appellent deſcente, & les Latins ramex ou ruptura.

Hernie ou deſcente eſt une tumeur contre nature produire par le déplacement de quelques-unes des parties molles qui ſont contenues dans la capacité du bas ventre. *Hernie ce que c'ſt.*

La ſtructure des parties du bas ventre, les différences des hernies, leurs cauſes, leurs ſignes & leur cure ſont cinq choſes que nous allons expoſer pour donner une idée générales. §. I.

Structure des parties.

Des parties qui peuvent être intéreſſées dans les hernies, les unes ſont contenantes & les autres contenues. On doit examiner particuliérement par rapport à celles-ci leurs attaches plus ou moins mobiles, leur ſituation, leur connexion avec les autres parties, leur diſpoſition à s'étendre & à s'allonger, &c. Par rapport aux parties contenantes, on doit conſidérer principalement lesprolongemensdu tiſſu cellulaire du péritoine, & la facilité avec laquelle cette membrane s'étend, la poſition & l'action des muſcles, enfin les ouvertures naturelles du bas ventre qui ne ſont formées intérieurement que par de la graiſſe, par quelques glandes & par les régumens. Ces ouvertures ſont le trou ombilical, les deux arcades des muſcles du bas ventre formées par le ligament de Fallope, celles qu'on appelle communément anneaux des deux muſcles obliques internes. On peut ajouter à ces ouvertureslesdeux trousovalaires. *Ce qu'on doit examiner par rapport aux parties contenues.* *Par rapport auxpar. ties contenantes*

§. II.

Différence des Hernies.

Comme certaines parties contenantes du

bas ventre peuvent en ſe déplacant former une hernie dans tous les endroits de la circonférence de cette capacité, on a donnée différens noms aux hernies, ſelon les endroits par où les parties s'échappent, & le lieu ou la tumeur ſe manifeſte.

Différences des hernies par rapport aux endroits où la tumeur ſe manifeſte.

Les hernies qui ſont ſituées à la régiom antérieure ou à la région poſtérieure de l'abdomen, depuis les fauſſes côtes juſqu'à l'ombilic, & depuis l'ombilic juſqu'aux oss des iles s'appellent en général, hernies ventrales.

Celles qui ſont à l'ombilic, ſoit que les parties ayent paſſées par cette ouverture, ſoit quelles ſe ſoient faites une iſſue à côté, s'appellent hernies ombilicales ou exomphales.

Celles qui ſe fanifeſtent dans le pli de l'aîne, parce que les parties ont paſſées par l'anneau de l'oblique externe, s'appellent bubonoceles, hernies inguinales ou incomplettes. Si les parties qui forment la tumeur dans le pli de l'aîne deſcendent aux hommes juſque dans le ſcrotum, & aux femmes juſque dans les grandes lévres, la hernie s'appelle complette. celle des hommes s'appelle auſſi oſchéocele.

Les hernies qui paroiſſent au pli de la cuiſſe le long des vaiſſeaux cruraux, parce que les parties ont paſſées par-deſſous le ligament de Fallope, s'appellent hernies crurales.

Enfin, celles qui ſe manifeſtent au-deſſous du pubis, proche desattaches des muſcles triceps ſupérieurs & pectineus, s'ap-

pellent hernie du trou ovalaire, parce que les parties ont passés par cette ouverture.

Par rapport aux parties qui la forment.

On donne encore aux descentes quelques noms particuliers par rapport aux parties qui les forment.

Celles qui se manifestent à la ligne blanche ou proche la ligne blanche au-dessous du cartilage Xiphoïde, & qui sont formées par l'estomach, s'appellent hernies de l'estomach.

Les exomphales formées par l'épiploon seul se nomment épiplomphales ; celles qui sont formées par l'intestin se nomment enteromphales ; celles qui sont formées par l'intestin & l'épiploon se nomment entero-épiplomphales.

Les hernies inguinales formées par l'intestin seul s'appellent enteroceles ; celles qui sont formées par l'épiploon s'appellent épiploceles ; enfin celles qui sont formées par la vessie s'appellent hernies de vessie.

Parties qui forment le hernies.

On voit par ce que nous venons de dire, que l'estomach, l'épiploon, la vessie & les intestins sont les parties qui en se déplaçant forment les tumeurs herniaires à la circonférence du ventre. Il est encore nécessaire de sçavoir quels intestins forment le plus souvent ces sortes de tumeurs.

L'intestin ileon, est celui qui s'échape le plus souvent, le cœcum, son appendix, & le colon s'échapent quelquefois, le rectum rarement & jamais le duodenum. Le mésentere accompagne l'intestin quand le diamêtre du canal intestinal est en double ; mais quand il n'y a qu'une partie de

ſon diamêtre priſe ou pincée, le méſentere ne ſe trouve pas compris dans la tumeur. Lorſque les parties du bas ventre ſortent de ſa capacité, il faut ſuppoſer alors que le péritoine ſe rompt, ou qu'il étoit déja rompu, ou du moins qu'il s'étend & s'allonge. C'eſt ce qui a donné lieu de diſtinguer les hernies en celles qui ſe font par rupture, & celles qui ſe font par dilatation.

Ce que c'eſt que le ſac herniaire.

Dans le premier cas, les parties paſſent au travers du péritoine diviſé. Dans le ſecond, il les enveloppe & forme ce qu'on appelle ſac herniaire. On ne trouve point de ſac aux hernies de veſſie, parce que la veſſie eſt hors du péritoine.

Hernie ſimple.

Nous croyons qu'il ſeroit à propos de diſtinguer les hernies en ſimples, en compoſées & en compliquées. On peut appeller hernie ſimple, celle qui n'eſt formée que d'une ſeule partie, & qui rentre aiſement & totalement.

Compoſée.

On appelle hernie compoſée, celle qui eſt formée de pluſieurs parties à la fois, & qui rentre aiſement & totalement.

Compliquée.

On peut appeller hernie compliquée, celle qui eſt accompagnée de quelque accident particulier, ou de quelque maladie des parties voiſines.

D'accidens.

L'abhérence des parties ſorties, leur étranglement par l'anneau ou par l'entrée du ſac herniaire, leur inflammation & leur pourriture ſont les accidens qui peuvent accompagner.

Des maladies.

Les abſcès, le varicocele, le pneumatocele, le ſarcocele, l'hidrocele, aux hernies

inguinales; l'hidromphale, le pneumatomphale, le ſarcomphale, le varicomphale, aux hernies omblicales ſont autant de maladies qui les compliquent quelquefois.

§. III.

Cauſes des Hernies.

Diſpoſition à former les hernies.

La ſtructure des parties contenantes & le mouvement méchanique des muſcles peuvent être regardés comme des diſpoſitions naturelles à la formation des hernies.

Cauſes.

Le relâchement & l'affoibliſſement des parties qui compoſent le bas ventre & tout ce qui eſt capable de retrécir ſa capacité, ſont descauſes de cette eſpece de maladie.

Ce qui eſt cauſe du relâchement.

Le relâchement & l'affoibliſſement des parties, ſont occaſionnés par l'uſage habituel d'alimens gras & huileux, par une ſéroſité abondante, par l'hydropiſie, par la groſſeſſe, par la retention d'urine, par les vents, &c.

Ce qui peut reſſerrer & rétrecir la capacité du ventre.

Les fortes preſſions faites ſur le ventre par des corps étrangers & même par un habit trop étroit, les chûtes, les coups violens, les efforts & les ſécouſſes conſidérables, les toux & les cris continuels, les exercices du cheval & des inſtrumens à vents, les reſpirations violentes & forcées, en rétréciſſant la capacité du bas ventre, & en comprimant les parties qui y ſont contenues, peuvent les obliger à s'échapper ſoit tout à coup, ſoit petit à petit, par quelqu'endroit de la circonférence du bas ventre où elle trouve moins de réſiſtance.

Autre cauſes des hernies.

A ces cauſes on doit ajouter les plaies du bas ventre principalement les pénétrantes.

car le péritoine diviſé ne ſe réunit que par récollement, & par conſéquent les parties peuvent facilement s'échapper par l'endroit qui a été percé.

§. IV.

Signes des Hernies.

On diviſe les ſignes des hernies en diagnoſtics & en prognoſtics.

Les diagnoſtics font connoître quelle eſt l'eſpece de hernie.

Les yeux font connoître aſſez les différences des hernies par rapport à leur ſituation ; il n'y a de difficulté qu'à juger ſi elles ſont ſimples, ou compoſées, ou compliquées.

Signes de la hernie ſimple. La hernie ſimple forme une tumeur molle, ſans inflammation ni changement de couleur à la peau, & qui diſparoit lorſque le malade eſt couché de maniere que les muſcles de l'abdomen ſont dans le relâchement, ou lorſqu'on la comprime légérement, après avoir mis le malade dans une ſituation convenable. Si l'on applique le doigt ſur l'ouverture qui donnent paſſage aux parties, on ſent leurs impulſions quand le malade touſſe.

Toutes ces circonſtances deſignent en général une hernie ſimple.

Par l'inteſtin. La tumeur formée par l'inteſtin eſt ronde molle, égale, & rentre aſſez promptement en faiſant un petit bruit.

Par l'épiploon. La tumeur formée par l'épiploon n'eſt pas ſi ronde, ni ſi égale, ni ſi molle, & ne rentre que peu à peu ſans faire de bruit.

La tumeur formée par une portion de la veſſie déplacée diſparoit toutes les fois que le malade a uriné ou qu'on la comprime en l'élevant légérement, parce que l'urine contenue dans la portion déplacée tombe dans l'autre. *Par la veſſie.*

On conçoit facilement que les tumeurs herniaires compoſées, c'eſt-à-dire formées de deux ou trois ſortes de parties en même tems doivent préſenter les ſignes de différentes eſpéces de hernie ſimple. *Signes des hernies compoſées.*

Lorſque les hernies ſont compliquées d'adhérence ſeulement, ce qui les forme ne rentre pas du tout, ou ne rentre qu'en partie. *Compliquées d'adhérence.*

Lorſqu'elle ſont compliquées d'étranglement, les parties ſorties ne rentrent point, l'inflammation ſurvient à l'ouverture par laquelle les parties ſe ſont échappées, la retrécit, occaſionne par conſéquent la compreſſion de ces parties & empêche la circulation des liqueurs. De-là viennent ſucceſſivement la tenſion, l'inflammation, & la douleur de la tumeur & de tout le ventre, le hocquet, le vomiſſement d'abord de ce qui eſt contenu dans l'eſtomach & puis des matieres chyleuſes & d'excremens, & enfin de tout ce que le malade prend; la fiévre, les agitations, les mouvemens convulſifs du corps, l'affoibliſſement & la concentration du pouls, le froid des extrêmités, &c. *D'étranglement.* *Accident d'étranglement*

Lorſque les hernies ſont compliquées de la pourriture des parties ſorties, tous les ſymptômes d'étranglement dont on vient *Signes de la pourriture.*

de parler, diminuent, le malade paroît dans une eſpéce de calme, & l'impreſſion du doigt faite ſur la tumeur y reſte comme dans la pâte.

Signes des hernies compliquées.

Lorſqu'elles ſont compliquées des différentes maladies dont on a parlé, on les reconnoît aux ſignes de ces maladies jointes à ceux de la hernie ſimple ou compoſée.

Signes prognoſtics.

Les ſignes pronoſtics des hernies ſe tirent de leur volume, de l'âge du malade, du tems que la hernie a été à ſe former, des cauſes qui l'on produite, du lieu qu'elle occupe, de ſa ſimplicité, de ſa compoſition ou de ſa complication.

§. V.

Cures des Hernies.

Cure des hernies.

Pour guérir les hernies il faut faire rentrer les parties ſorties, & empêcher qu'elles ne ſortent de nouveau. Il eſt aiſé de réduire les parties qui forment les hernies ſimples & compoſée. La ſeule ſituation horiſontale ſuffit quelquefois pour qu'elles ſe remettent d'elles-mêmes; mais quand cette ſituation ne ſuffit pas, on place le malade de maniere que la tête ſoit appuyée & plus haute que la poitrine, que la poitrine ſoit plus haute que le ventre, que les feſſes ſoit un peu élévées & les genoux pliés. Cette ſituation met les muſcles du bas ventre dans le relâchement, & fait qu'ils n'oppoſent point de réſiſtance à la rentrée des parties. Le malade ainſi placé, on fait rentrer les parties ſorties en les preſſant peu à peu avec la main & les pouſſant doucement dans le

Simples & compoſées.

ventre par le même chemin qu'elles en ſont ſorties. Cette opération s'appelle taxis. On applique enſuite ſur le lieu qui a donné paſſage aux parties, un bandage appellé Brayer, ce bandage doit être propre à la partie ſur laquelle on le met. On doit le faire garder au malade autant qu'il eſt poſſible la nuit & le jour.

La pelote qui eſt la principale piéce de ce bandage, ſe doit trouver ſur l'ouverture qui a donné iſſue aux parties & les empêcher par conſéquent de ſortir. Il arrive quelquefois après l'application du bandage que l'ouverture ſe reſſerre peu à peu & ſe rétablit dans ſon état naturel, & que les parties reprennent leur reſſort. On remédie pendant ce tems-là aux diférentes cauſes qui ont pû occaſionner la deſcente des hernies, on fait prendre au maladedes alimens différens de ceux qui peuvent contribuer à cette maladie, on éloigne tout ce qui peut en retréciſſant la capacite du bas ventre, forcer les parties à ſortir, on recommande au malade de ſe coucher ſur le côté oppoſé à la tumeur, d'avoir la tête un peu baſſe, & les pieds un peu élevés.

Comment on remédie aux diférentes cauſes des hernies.

Par tous ces différens moyens on parvient quelquefois à guérir les hernies faires par dilatations; ce qui arrive même aſſez ſouvent lorſque le malade eſt fort jeune, mais fort rarement lorſqu'il eſt dans un âge avancé. On ne guérit jamais celles qui ſont formées par rupture. Ainſi pour empêcher que les parties ne tombent, ce qui pourroit produire leur adhérence, leur

inflamation & leur étranglement, le malade doit porter un brayer pendant toute sa vie.

Cure des hernies compliquées. D'adhérence.

Dans les hernies compliquées on doit agir différemment, suivant la différence des complications. Lorsque la hernie est compliquée de l'adhérence des parties, en certains points, si ce qu'on a pû faire rentrer à cause de l'adhérence n'est point considérable on fait porter au malade un brayer qui ait un enfoncement capable de contenir seulement les parties adhérentes, & dont les rebords puissent empêcher les autres parties de s'echaper. Mais quand ce qui reste au dehors est fort considérable, on se contente de mettre un bandage suspensoire, qui soutienne les parties.

D'étranglement.

Quant aux hernies compliquées d'étranglement & des accidens qui le suivent, les saignées fréquentes, les cataplasmes anodins & émolliens appliqués sur la tumeur, les lavemens émolliens, les portions huileuses & la situation dissipent quelquefois l'inflammation & diminuent l'etranglement de maniere qu'on peut faire rentrer les parties par le taxis. Mais si ces remédes sont inutiles & si les accidens subsistent toujours; on fait une opération, par le moyen de laquelle on coupe ce qui forme un obstacle à la rentrée des parties. On peut lire dans le Traité des opérations de Dionis le détail de celles-ci.

CHAPITRE III.

Des Tumeurs faites par les Corps étrangers.

ON entend par corps étrangers toutes les choſes qui n'entrent point actuellement dans la compoſition de notre corps. On les partage en deux claſſes ; on met dans la premiere, ceux qui ſe ſont formés au-dedans de nous, dans la ſeconde ceux qui ſont venus du dehors. Les uns & les autres peuvent être animés ou inanimées.

Ce que c'eſt que corps étrangers.

Combien on en diſtingue d'eſpéces.

Ceux qui ſe ſont formés chez nous ſont de deux eſpéces. Les uns ſe ſont formés d'eux-mêmes. Telle ſont la pierre dans les reins, ou dans les uretéres ou dans la veſſie, ou dans la veſſicule du fiel, ou dans tout autre endroit du corps, la mole dans la matrice, les vers & d'autre inſectes dans les inteſtins ou dans quelqu'autre partie du corps. Les autres ſont devenus corps étrangers, parce qu'ils ont ſéjourné trop long-tems dans le corps ; tel eſt un enfant mort dans la matrice, ou parce qu'ils ſe ſont ſéparés du tout; telles ſont les eſquilles d'os, un eſcarte, &c.

Corps étrangers formés chez nous ſont de deux eſpéces.

Les corps étrangers venus de dehors ſont entrés dans le corps, en faiſant une diviſion, ou ſans faire de diviſion. Ceux qui entrent en faiſant une diviſion ſont tous les coups portés avec violence ; tels qu'un dard, une balle de fuſil, un éclat de bombe, de la bourre, &c. Ceux qui entrent ſans faire de diviſion ſont de toutes eſpéces

Venus de dehors.

& s'introduiſent dans les ouvertures naturelles, dans les yeux, dans le nez, dans le goſier, dans les oreilles, dans l'anus, dans l'uretére & dans la veſſie.

Autres corps étrangers.

On doit mettre parmi les corps étrangers, l'air qui peut cauſer, en s'inſinuant dans l'interſtice des parties, des tumeurs qui prennent de noms différens, ſelon les parties où elle ſe trouvent. La tumeur faite d'air qui ſe trouve au ventre, s'appelle hydropiſie timpanite, celle qui ſe trouve aux bourſes ſe nomme pneumatocelle, celle qui ſe trouve à l'ombilic, s'appelle pneumatomphale. Si l'air eſt inſinué dans tout le tiſſu cellulaire de la peau, le gonflement univerſel qui en réſulte s'appelle emphiſéme univerſel; ſi l'air ne s'eſt inſinué que dans une certaine étendue, on appelle la tumeur qu'il produit emphiſéme particulier. Le détail de toutes ces maladies appartient à une patologie particuliére.

Extraction des corps étrangers.

Tous les corps étrangers doivent être tirés dès qu'il eſt poſſible de le faire, de peur que ceux qui ſe ſont engendré dans le corps, tels par exemple, que les pierres contenues dans la veſſie n'augmentent en volume, ou que ceux qui ſont venus de dehors n'occaſionnent par leur preſſion des accidens qui empêchent leur extraction ou qui la rendent difficile. Mais il y a différentes manieres d'extraire les corps étrangers. On ne peut tirer les uns que par une ouverture qu'on eſt obligé de faire, on peut tirer les autres ſans faire aucune diviſion.

Comment on fait l'extraction des corps étrangers.

Si on tire un corps par l'endroit par le-

quel il eſt entré, cette maniere s'appelle attraction ; ſi au contraire on le fait ſortir par une ouverture oppoſée à celle où il eſt entré, cette maniere s'appelle impulſion.

La diverſité des corps étrangers qui peuvent entrer, les différens endroits où ils ſe placent, les moyens ſinguliers qu'il faut quelquefois intenter pour enfaire l'extraction, enfin les accidens que ces corps étrangers occaſionnent, demandent quelquefois de la part du Chirurgien beaucoup de génie & d'adreſſe.

Ce qu'on doit faire avant que d'extraire un corps étranger.

Avant que de faire l'extraction d'un corps de quelque eſpéce que ce ſoit, on doit ſe rappeller la ſtructure de la partie où il eſt placé ; s'informer & s'aſſurer, s'il eſt poſſible, de la groſſeur, de la grandeur, de la figure, de la matiere, de la quantité, de la ſituation du corps étranger, & de la force avec laquelle il a été pouſſé dans le corps, s'il eſt venu de dehors ; il faut outre cela mettre le malade & la partie dans une ſituation commode, & telle que les muſcles ſoient dans un état de relâchement, & faire choix des inſtrumens les plus convenables pour en faire l'extraction.

Engagés dans une ouverture naturelle.

Les corps étrangers entrés & engagés dans quelque ouverture naturelle doivent être tirés promptement. On doit auparavant faire des injections d'huile d'amande douce pour lubrifier le paſſage, & faciliter par ce moyen la ſortie du corps. Quant aux corps étrangers qu'on ne peut tirer ſans faire de diviſion ou ſans agrandir l'ouverture déja faite par le corps, il faut en faiſant

cette diviſion éviter les gros vaiſſeaux, les tendons & les nerfs ; la faire ſuivant la rectitude des fibres des muſcles, & proportionée au volume du corps étranger, & même plus grande que petite, ſurtout ſi la partie, qu'on ouvre, eſt membraneuſe & aponévrotique, pour éviter les accidens qui accompagnent preſque toujours les petites diviſions.

Ce qu'il faut obſerver faiſant une inciſion.

Inſtrumens pour faire l'extraction des corps

Les inſtrumens dont on ſe ſert pour faire l'extraction des corps étrangers, ſont les curettes pour tirer ceux qui ſont engagés dans l'oreille ou dans l'urétre; les différentes eſpéces de repouſſoir & de pincettes pour tirer ceux qui ſont engagés dans le goſier, les ténettes & les pinces de différentes eſpéces pour tirer les pierres, les balles & les corps étrangers ſemblables ; on employe encore pluſieurs autres inſtrumens ſuivant les circonſtances qui ſe rencontrent. Mais on préfére toujours la main à tout inſtrument, lorſque le corps étranger eſt ſitué de façon qu'on peut le ſaiſir avec les doigts.

SECTION II.

De la ſolution de continuité des parties molles.

LA ſolution de continuité eſt une diviſion des parties de notre corps qui naturellement doivent être unies.

On diviſe en général celle des parties molles en deux eſpéſes qui ſont les plaies & les ulcères.

CHAPITRE PREMIER.

§. I.

Des Plaies en général.

LA plaie eſt une ſolution de continuité faite aux parties molles par quelque cauſe externe. *Ce que c'eſt que plaie.*

Toutes les cauſes extérieures capables de faire quelque diviſion, peuvent être cauſe de plaie. Les uns piquent, d'autres tranchent, d'autres contondent & déchirent, d'autres enfin cautériſent. Par exemple, une épée, une bayonnette, &c. piquent; un ſabre, un couteau, &c. tranchent; les efforts violens, les corps durs, ronds, &c. les balles de fuſil, les éclats de grénades, de mortier, de bombes, &c. contondent & déchirent; le feu & toutes les eſpéces d'eaux fortes cautériſent. *Ses cauſes.*

Toutes ces choſes détruiſent l'intégrité des parties, & font des plaies qui différent entr'elles par rapport à la cauſe qui les a faites; par rapport à leur grandeur, à leur figure & à leur direction; & par raport aux parties intéreſſées.

Les plaies faites par des inſtrumens piquans ſont appellées piquures. Celles qui ſont faites par les inſtrumens tranchans ſont appellées inciſions; celles qui ſont faites par les inſtrumens contondans ſont appellées en général plaies contuſes; celles qui ſont faites par les armes à feu ſe *Différences des plaies. Par rapport à leur cauſe.*

nomment plaies d'arquebuſades; celles qui ſont faites par la morſure d'animaux vénimeux ſe nomment plaies vénimeuſes ; celles enfin qui ſont faites par le feu ou par quelqu'eau forte ſe nomment brûlure.

Rapport à leur figure & à leur grandeur.

La figure d'une plaie en T, en X, ou à lambeau ; ſon étendue en longueur, en largeur & en profondeur ; ſa direction droite ou oblique, ou tranſverſale par rapport à la ligne verticale du corps, ou par rapport à la rectitude des fibres des muſcles ; enfin la perte de ſubſtances ſont des différences qui demendent quelque conſidération lorſqu'on la traite.

Par rapport aux parties où elles ſe trouvent.

Des plaies qui différent ſuivant les parties où elles ſont faites, le unes ſe trouvent aux extrêmités, les autres au tronc ; celles-ci peuvent arriver à la tête, ou au col, ou à la poitrine, ou au bas ventre, elles peuvent pénétrer juſqu'aux parties intérieures, ou ſe borner aux parties extérieures. Celles des extrêmités, ou celles du tronc qui ſont à ſon extérieur, peuvent ſe trouver aux tegumens, aux muſcles, aux tendons, aux vaiſſeaux, aux glandes, aux endroits des articulations, &c.

Différences eſſentielles des plaies.

Toutes ces différences ne ſont qu'accidentelles. Celles qui ſont eſſentielles conſiſtent dans la ſimplicité des plaies, dans leur compoſition, & dans leur complication.

Plaies ſimples.

La plaie ſimple n'eſt qu'une ſolution de continuité des parties molles faite par quelques cauſes externes, & qui ne demandent que la réunion.

La plaie compoſée eſt celle qui ſe trouve jointe à quelqu'autre indiſpoſition qui ne demande pas d'autres traitemens particuliers que la plaie ſimple ; tel eſt, par exemple une plaie ſimple aux parties molles par un inſtrument tranchant, qui en les diviſant a diviſé auſſi les os. *compoſée.*

La plaie compliquée eſt celle qui ſe trouvé jointe avec quelqu'autre indiſpoſition qui demande un traitement différent de celui de la plaie ſimple. *Plaies compliquées.*

Une plaie eſt compliquée avec ſa cauſe ou avec quelque maladie, ou avec quelque ſymptôme ou accident. *Ce qui rend une plaie compliquée.*

Lorſque l'inſtrument qui a fait la plaie eſt reſté dans la partie bleſſée, la plaie eſt compliquée avec ſa cauſe. Si quelqu'apoſtême ſurvient à la partie bleſſée, ou qu'il y ait plaie & fracture en même tems, la plaie eſt compliquée avec maladie. Si la douleur, l'hémorragie, la convulſion, la paraliſie, l'inflamation, la fiévre, le dévoyement, le reflux de matiere purulente ſurviennent à une plaie, elle eſt compliquée avec ces accidens.

1°. La douleur ſurvient de deux manieres aux plaies. 1°. Par la diviſion imparfaite de quelques parties aponévrotiques, nerveuſes ou tendineuſes. 2° Par la préſence de quelques corps étrangers, comme d'une bale, &c. ou par l'épanchement de quelque liqueur ſous une partie membraneuſe. *La douleur.*

2°. L'hémorragie eſt d'autant plus à craindre, que l'ouverture eſt faite à une *L'hémorragie.*

vaine ou à un artére considérable, & qu'elle est située dans un lieu où il est plus difficile de porter du secours. On doit à ce sujet se rappeller la distribution des vaisseaux.

La convulsion. 3°. Deux sortes de convulsion surviennent aux plaies ; l'une est produite par l'irritation des fibres nerveuses, ou par la section de quelques muscles antogonistes ; & l'autre est la suite de quelque grande hémorrhagie.

La paralisie. 4°. Deux sortes de paralisie surviennent aux plaies ; l'une vient de ce qu'un nerf, dont les branches se distribuent dans une partie, est totalement coupé ; & l'autre de ce qu'un muscle principal d'une partie est coupé totalemens ou imparfaitement, ou son tendon.

L'inflammation. 5°. La compression faite par quelques corps étrangers, ou par des escartes, l'obstruction des embouchurer des petits vaisseaux capillaires, & le rétréciſſement de leur extrêmité empêchent la circulation libre & facile du sang, & occasionnent par là l'inflammation aux environs des plaies.

La fiévre. 6°. La fiévre est une suite de la douleur vive, ou un symptôme de la suppuration qui se prépare.

Le dévoyement. 7°. Le dévoyement est un accident qui change le bon état d'une plaie, trouble la suppuration & la régénération des chairs.

Reflux de matiere purulente 8°. Ce qu'on appelle reflux de matiere purulente est un accident très dangereux pour les plaies.

Je dis ce qu'on appelle reflux de matiere purulente, parce que plusieurs pensent que cet

cet accident n'eſt pas le retour de la matiere de la ſuppuration des plaies dans l'intérieur, mais un éretiſme qui ſurviens aux vaiſſeaux de la plaie, c'eſt-à-dire, un rétréciſſement des embouchures des petits vaiſſeaux diviſés, & de leur diamêtre qui empêche les ſucs de s'épancher. Ils croient que cet éretiſme peut ſe communiquer à quelques parties internes, & y cauſer plus ou moins promptement undépôt purulent.

Que ce ſoit l'éretiſme ou un vrai retour de la matiere, dans l'intérieur qui change le bon état d'une plaie, les cauſes de cet accident ſont toujours les mêmes.

L'expoſition d'une plaie à l'air, le mauvais régime, les paſſions de l'ame, la fiévre, l'application des remedes qui ne conviennent pas à l'état de la plaie, un panſement peu méthodique, &c. ſont les choſes qui peuvent l'occaſionner.

Le ſignes. La diminution de la ſuppuration, l'affaiſſement des bords de la plaie, ſa paleur, la mauvaiſe qualité du pus trop liquide ou trop épais, jaune, & de mauvaiſe odeur; les friſſons irréguliers ſuivis de fiévre & de ſueur froide, la petiteſſe du pouls, enfin les ſymptômes d'un dépôt à la tête, à la poitrine ou au foye en ſont les ſignes.

Signes des plaies. Les ſignes des plaies qui peuvent être diviſés en commémoratifs, en diagnoſtics & en prognoſtics.

Les ſignes commémoratifs. Les ſignes commémoratifs des plaies ſont les circonſtances qui ont accompagnées la bleſſure lorſqu'elle a été faite; par exemple, la ſituation du bleſſé & celle de la

perſonne ou de la choſe qui l'a bleſſé, la groſſeur & la figure de l'inſtrument qui a fait la plaie qu'il faut avoir ſoin de comparer avec celle de la plaie.

Diagnoſtics. Les ſignes diagnoſtics des plaies s'apperçoivent par les ſens & par la raiſon.

Les ſignes ſenſuel. Par la vue on reconnoît la grandeur extérieure d'une plaie, & ſi elle eſt avec perte ou ſans perte de ſubſtance. Par le toucher, ſoit avec le doigt ſoit avec la ſonde, on découvre la direction, la profondeur & la pénétration. Par l'odorat on ſent les excrémens qui peuvent ſortir par les plaies de certaines parties. Par le goût on s'aſſure de la qualité des liqueurs qui ſortent de certaines plaies.

Signes rationel La raiſon juge qu'une plaie s'étend juſqu'à certains endroits par la léſion de l'action d'une certaine partie, par la ſituation de la plaie & de la douleur, par les excrémens qui ſortent de la plaie, ou qui ne s'évacuent pas comme à l'ordinaire. En ſe rappellant les idées générales de l'Anatomie, on trouvera facilement dans les plaies l'application de toutes ces choſes.

Le prognoſtic. Les ſignes prognoſtics des plaies ſe tirent des parties où elles ſont ſituées, de leur cauſe & de leur différence eſſentielle. Celles des tégumens & des parties charnues ſont moins fâcheuſes que celles des parties membraneuſes, aponévrotiques, tendineuſes & nerveuſes, telles que ſont, par exemple, celles des articulations. Celles des parties externes ſont moins dangereuſes que celles des parties internes. Celles des

principaux troncs des vaiſſeaux ſont beaucoup plus fâcheuſes que celles de leurs ramifications, où il eſt facile d'appliquer les moyens propres à arrêter l'hémorragie. Celles des parties internes ſont très-dangereuſes.

En conſidérant les parties où les plaies ſe trouvent, on les regarde comme legéres, ou comme graves, ou comme mortelles. Les plaies legéres ſont celles de la peau, de la graiſſe, & des muſcles; car elles ne demandent que la réunion, lorſque d'ailleurs elles ne ſont point compliquées d'accidens.

Les plaies graves ſont celles des parties membraneuſes, tendineuſes, aponévrotiques & en particulier des articulations. Le ſuccès de leur cure eſt quelquefois douteux, à cauſe des accidens dont elles ſont ſouvent accompagnées.

On appelle plaies mortelles celles des gros vaiſſeaux & des parties intérieures quoique certaines puiſſent ſe guérir. Celles du cœur ſont preſque toujours mortelles, celles des poûmons ſe guériſſent quelquefois. On entrera dans un plus grand détail du prognoſtic des plaies des parties intérieures, lorſqu'on traitera des plaies en particulier.

Les plaies faites par un inſtrument tranchant ſont moins fâcheuſes que celles qui ſont faites par un inſtrument piquant, celles qui ſont faites par un inſtrument contondant ſont plus fâcheuſes que celles qui ſont faites par un inſtrument tranchant ou piquant. Les plaies ſimples ne ſont point

dangereuſes, les compoſées le ſont davantage, mais les compliquées ſont toujours très-fâcheuſes.

Tems des plaies. On diſtingue quatre états ou tems dans la durée des plaies. Le premier eſt celui où elle ſaigne, le ſecond eſt celui où elle ſuppure, le troiſiéme eſt celui où ſe fait la régéneration des chairs, & le quatriéme eſt celui où ſe fait la cicatrice.

Dans le premier état lorſque les parties ont été diviſées, les bords de la diviſion tendent par leur propre reſſort, à s'écarter les uns des autres; dé-là viennent l'hémorragie & la douleur. Il y a cependant certaines plaies d'arquebuſades où les parties diviſées ne rendent point de ſang. Si la diviſion eſt ſimple & ſans perte de ſubſtance on arrête la perte de ſang, on appaiſe la douleur, & on procure la réunion des lévres de la plaie en les rapprochant, & en les maintenant rapprochées pendant quelque tems. Ainſi ces eſpeces de plaies n'ont qu'un ſeul état. La plaie qui eſt avec perte de ſubſtance ceſſe au bout de quelques heures de ſaigner, ſoit d'elle-même, ſoit par l'application de l'appareil; il ſe forme à chaque embouchure des vaiſſeaux diviſés, un petit caillot qui empêche le ſang de ſortir, & occaſionne par là un petit gonflement autour de la plaie.

Pendant les quatres ou cinq premiers jours elle s'humecte peu à peu, & il en ſort une ſéroſité moins rougeâtre, mais plus abondante, à méſure qu'elle approche de ſon ſecond état.

Dans le ſecond état, la ſuppuration eſt annoncée par la fiévre, qui eſt d'autant plus conſidérable que laplaie eſt plus grande, mais qui diminue avec le gonflement à méſure que la ſuppuration augmente, & ceſſe dès que la ſuppuration eſt parfaitement établie, ce qui arrive plus ou moins promptement ſuivant la nature de la plaie, l'âge & le tempérammment du malade, & les accidens qui ſurviennent.

Les débris des vaiſſeaux diviſés & les eſcarres & les ſucs arrêtés aux environs de la plaie ſont la matiére de la ſuppuration.

Troiſiéme tems

Dans le troiſiéme état, les ſucs nourriciers de la partie parviennent facilement juſqu'aux lévres de la plaie & ſe répandent ſur les extrêmités des vaiſſeaux diviſés pour réparer la perte de la ſubſtance, que la partie a faite. Quelques perſonnes néanmoins penſent que cette perte n'eſt pas reparée par les ſucs nourriciers, mais par un développement inſenſible des vaiſſeaux de la partie.

Quatriéme tems

Dans le quatriéme état, les ſucs qui ont reparés la perte de la ſubſtance ſe répandent, ſe deſſéchent ſur la ſuperficie de la plaie & forment une petite pellicule appellée cicatrice, qui ſans être de la même eſpéce que les tegumens emportés ſupplée à leur défaut.

Bonnes qualité de la cicatrice.

Une cicatrice eſt bien faite, quand elle eſt blanche, unie & un peu plus enfoncée que les tégumens. Toutes les cicatrices qui n'ont pas ces trois qualités ſont mauvaiſes.

En quoi conſiſte

Comme les plaies ſont des diviſions des

La cure des plaies. parties, qui selon l'ordre naturel doivent être unies ; leur cure consiste dans la réunion de ces parties divisées.

Ce qui a procure. La nature & l'art concourent à procurer cette réunion.

La nature. La nature réunit les lévres des plaies qui ne consistent que dans la simple division, par le moyen des sucs nourriciers qui sont portés à la partie & qui circulent librement. Elle répare même les pertes de substance qui accompagnent les autres plaies, soit par le moyen des autres sucs qui se répandent sur les extrêmités des vaisseaux divisés, soit par le développement de ces vaisseaux, & l'allongement des fibres de la partie.

L'art. L'art met la nature en état d'opérer, & l'aide dans ses opérations, en levant les obstacles qui pourroient s'opposer à la réunion, en raprochant & en tenant raprochées les lévres de certaines plaies par quelque moyen, en faisant suppurer, en éloignant ce qui pourroit empêcher la régénération des chairs, la formation de la cicatrice, & en prévenant les accidens qui pourroient s'opposer aux succés de la cure ou en y remédiant.

On ôte les corps étrangers. On commence par ôter les corps étrangers, tels que du sang caillé, de la terre, du sable, &c. qui interposés entre les deux lévres d'une plaie empêcheroient les vaisseaux de se toucher, & par conséquent de se réunir.

Plaies sans perte de substance. On rapproche avec les doigts les lévres d'une plaie sans perte de substance, & on

les maintient rapprochés par différens moyens qui ſont la ſituation, le bandage, la glutination & les ſutures.

Dans quel cas on ſe ſert de la ſituation.

Lorſque la plaie eſt tranſverſale, & qu'en tenant la partie dans la flexion ou dans l'extenſion, les lévres ſe trouvent rapprochés, on doit ſe ſervir de la ſituation par préférence à tout autre moyen.

Du bandage.

Lorſque la plaie eſt peu profonde & longitudinale, on ſe ſert du bandage uniſſant ou d'un autre fait ſelon le génie du Chirurgien, pourvu qu'il puiſſe produire le même effet que le bandage uniſſant.

De la glutination.

Lorſque la plaie eſt ſuperficielle & ſituée au viſage, où il faut éviter la difformité le plus qu'il eſt poſſible, & où l'on ne peut pas toujours appliquer le bandage uniſſant, on ſe ſert de la glutination appellée ſuture ſéche.

De la ſuture.

Enfin lorſque la plaie eſt profonde, oblique, tranſverſale & pénétrante ſur tous juſqu'aux muſcles, ou qu'elle eſt à lambeau on préfere la ſuture.

Ce que c'eſt que la ſuture.

La ſuture eſt un opération qui par le moyen des aiguilles & du fil ou des deux enſemble, maintient les lévres d'une plaie rapprochées juſqu'à ce qu'elles ſoient parfaitement & ſolidement réunies.

Différentes eſpeces de ſutures.

Les Anciens pratiquoient un très-grand nombre de différentes ſutures qu'ils diviſoient en incarnatives, reſtinctives & conſervatives, & qu'ils ſubdiviſoient en pluſieurs autres eſpeces. Les modernes à cauſe de la cruauté ou du peu d'utilité de certaines, n'en ont conſervé que quatre eſ-

peces qui ſont l'entortillée, la ſuture du pelletier, l'entrecoupée, l'enchevillée.

Avec quoi on les fait. Les aiguilles, le fil & les chevilles ſont les inſtrumens qu'on employe pour faire les ſutures.

Plaies avec perte de ſubſtance. Lorſqu'une plaie eſt avec une perte de ſubſtance ſi conſiderable qu'on ne peut en rapprocher les lévres qu'avec peine, on fait ſuppurer légérement cette plaie dans le premier & dans le ſecond tems avec des légers ſuppuratifs. Dans le troiſiéme tems on l'incarne avec le ſarcotiques, ou plutôt on éloigne par les moyens convenables les choſes qui pourroient empêcher la régénération des chairs. Enfin dans le quatriéme tems on la decheſſe, on la cicatriſe avec les diſſicatifs & les cicatriſans.

Cequ'on fait pour éloigner Pour éloigner les accidens qui pourroient empêcher la nature de procurerla guériſon de la plaie, on met la partie dans une ſituation qui favoriſe le retour des liqueurs, & l'on garantit la plaie & la partie des impreſſions de l'air par des plumaceaux couverts ou imbus des médicamens propres à l'eſpece de la plaie & à ſes tems, & par des compreſſes maintenues avec un tour ou deux de bandes.

Pour empêcher l'engorgement & l'embarras des liqueurs aux environs de la plaie on déſemplira les vaiſſeaux par la ſaignée & par le régime, & l'on entretient le mouvement du ſang par des vulnéraires qu'on fait prendre au malade, en cas qu'il n'ait

Pour y remédier. point de fiévre.

Pour tous ces moyens on garantit la

des impreſſions de l'air, & l'on conſerve le bon état des ſolides, & la bonne qualité des ſucs.

Enfin on rémedie aux accidens par des remedes convenables à leur eſpece.

Nous avons diſtingué les plaies en trois eſpeces, ſçavoir en ſimple, en compoſées & en compliquées.

Cure des plaies ſimples & ſans perte de ſubſtance.

Les plaies ſimples ſont avec perte ou ſans perte de ſubtance. On procure la réunion des plaies ſans perte de ſubſtance, en rapprochant les bords de la plaie & en les maintenant rapprochées par quelques-uns des moyens que nous venons d'indiquer.

Des plaies ſimples & avec perte de ſubſtance.

Quant aux plaies ſimples & avec perte de ſubſtance, on y applique en premier appareil de la charpie, ſoit ſéche, ou imbue de vin ou d'eau de vie. On les panſe enſuite avec des légers ſuppurans tels que les digeſtifs ſimples. Dans le troiſiéme tems on y met les ſarcotiques, tels que le baume d'arceus, le baume de verd, &c. & dans le quatriéme on y applique de la charpie ſéche, de l'onguent pompholix ou l'onguent blanc de raſis.

Ce qu'on doit faire aux environs.

Les environs de la plaie demandent quelques médicamens particuliers. Dans le premier & le ſecond tems, on y applique des réſolutifs ſpiritueux, tels que le vin chaud mêlé avec un peu d'eau de vie, ou même l'eau de vie camphrée, ſi la contuſion eſt conſidérable.

Cure des plaies compoſées.

Les plaies compoſées, c'eſt-à-dire celles qui ſe trouvent aux parties molles & aux os en mêmes tems, exigent le même traite-

ment que les plaies ſimples. Lorſque l'inſtrument qui a fait la plaie a diviſé un tendon totalement ou imparfaitement, on met la partie en flexion ſi le tendon diviſé eſt flechiſſeur, & en extenſion s'il eſt extenſeur; on la maintient dans l'une de ces deux ſituations par un bandage convenable: comme ces deux ſituations qui rapprochent preſque toujours les extrêmités des tendons diviſés ne rapprochent pas toujours les lévres de la plaie des tégumens, ſur-tout lorſque la plaie eſt oblique, on eſt obligé quelquefois de joindre la ſuture à la ſituation pour procurer la réunion des tégumens.

Il faut traiter les plaies compliquées ſelon les eſpeces d'indiſpoſition qui les compliquent.

Cure des plaies compliquées.

Quand une plaie eſt compliquée avec ſa cauſe, c'eſt-à-dire, que le corps qui a fait la plaie eſt reſté dans la partie, il faut le tirer ſuivant les régles que nous avons données, en parlant de l'extraction des corps étrangers.

De leurs cauſes.

Nous ajouterons ici qu'on ne doit preſque jamais tirer un corps étranger ſans agrandir l'ouverture de la plaie. Il faut auſſi remarquer que les corps pointus, qui pour l'ordinaire ne font que des ouvertures fort petites, cauſent ſouvent des accidens conſidérables, ſur tout lorſqu'il rencontrent des parties tendineuſes, ligamenteuſes & aponévrotiques, & que les corps contondans déchirent ces mêmes parties, diviſent les vaiſſeaux, occaſionnent l'é-

panchement des liqueurs, & forment des eſcarres.

Pour prévenir les accidens qui cauſent la piquure des parties tendineuſes & aponévrotiques, & pour y remédier on ſaigne fréquemment le malade, on lui fait garder un régime très exact, on applique des émolliens, ou en fomentation, ou en cataplaſme, & ſi ces remedes ne font point ceſſer les accidens, on agrandit la petite ouverture & l'on diviſe les parties tendineuſes & aponévrotiques tendues.

Pour remédier à l'épanchement des liqueurs, prévenir les dépôts & procurer la chûte des eſcarres, on fait des inciſions qui agrandiſſent la plaie & qui débriden les parties aponévrotiques.

De maladie.

Quand une plaie eſt compliquée, avec maladie; par exemple, avec fracture, luxation, apoſtême, &c. il faut guérir ces indiſpoſitions avant que de procurer la réunion de la plaie.

Et d'accidens ou ſymptômes.

Les plaies compliquées avec accidens ou ſymptômes, demandent des traitemens différens ſuivant la différence des accidens ou des ſymptômes. Ces accidens ſont, comme nous l'avons dit, la douleur, l'hémorragie, la convulſion, la paraliſie, l'inflammation, la fiévre, le dévoyement, & le réflux de matiere purulente.

Cure des plaies accompagnées de vives douleurs

1°. Les vives douleurs qui accompagnent les plaies ſont occaſionnées par des corps étrangers, ou par la diviſion imparfaite des parties tendineuſes, membraneuſes, ligmenteuſes, ou aponévrotiques.

Nous venons de dire ce qu'il faut faire à ce ſujet en parlant de la cure des plaies compliquées de leur cauſe.

L'hémorragie

2°. Ce n'eſt jamais qu'un caillot de ſang qui peut arrêter pour toujours une hémorragie. Ainſi pour remédier à une hémorragie, il faut chercher les moyens qui peuvent faciliter la formation d'un caillot de ſang. Ces moyens ſe réduiſent à cinq qui ſont la ſaignée, l'eau froide, la compreſſion, les ſtiptiques & la ligature. La ſaignée d'iminue la quantité & le mouvement du ſang, & procure l'affaiſſement des parois & des vaiſſeaux, ce qui occaſionne la formation d'un petit caillot dans l'ouverture.

Le régime très-exact, joint à la ſaignée & à quelque aſtringent pris intérieurement, comme l'eau de rabel, les pilulles d'alun, &c. ſont les principaux ſecours qu'on puiſſe employer pour arrêter les hémorragies intérieures. L'eau froide ou la glace appliquée ſur une partie, reſſere les vaiſſeaux, condenſe les liqueurs & arrête l'hémorragie, par exemple, celle de la verge, du nez, &c. où on ne peut faire ni ligature ni compreſſion.

Les trois autres moyens agiſſent ſur l'ouverture du vaiſſeau diviſé & le font changer de figure ; la compreſſion l'applati, les ſtiptiques le criſpent & la ligature le fronce comme l'ouverture d'une bourſe. Tous trois arrêtent le ſang, qui par ſon ſéjour ſe coagule & forme le caillot qui doit boucher l'ouverture en prenant la figure du vaiſſeau.

Les

Les ſtiptiques necriſpent les vaiſſeaux qu'avec lenteur, & ont beſoin toujours du ſecours de la compreſſion. La ligature ſeule & la compreſſion, quand il ſe trouve un point d'appui ſont les plus certains de trois moyens qui facilitent la coagulation du ſang.

Pour arrêter une hemorragie conſidérable, il faut d'abord ſuſpendre le cours du ſang par le moyen d'un tourniquet ; il faut enſuite reconnoître le vaiſſeau qui eſt ouvert, c'eſt-à dire ſon eſpéce, ſa ſituation, ſa groſſeur, & l'endroit où il eſt ouvert, enfin employer l'un des moyens dont nous venons de parler.

Quant aux choix qu'on en doit faire, c'eſt la ſituation du vaiſſeau ouvert, le lieu de ſon ouverture, & ſon diamêtre, qui doivent déterminer à préferer l'un à l'autre.

3°. La convulſion qui accompagne les plaies vient des mêmes cauſes que la douleur, & demande le même traitement. *De la convulſion.*

4°. La paraliſie qui accompagne les plaies demande différens traitemens, ſuivant l'eſpéce de cauſe qui l'a produite. On ne peut guérir celle qui vient de la diviſion d'un nerf principal, mais on guérit celle qui vient de la ſection parfaite d'un tendon ; car il ſuffit pour cela de procurer la réunion des parties du tendon. *De la paraliſie*

5°. L'inflammation qui accompagne les plaies demande de fréquentes ſaignées, un régime très-exact, & les autres remédes que nous avons indiqués, en traitant de la cure des apoſtêmes chauds. *De l'inflammation.*

6°. La fiévre qui accompagne les *De la fiévre.*

plaies, vient de quelque corps étranger, ou de l'irritation cauſée aux parties tendineuſes, aponévrotiques, &c. ou d'inflammation, ou enfin de la ſuppuration qui ſe prépare. Quand elle vient de la ſuppuration, elle ne demande point de traitement particulier ; car elle ceſſe d'elle-même, dès que la ſuppuration eſt établie. Quand elle vient des autres cauſes, elle oblige à ſaigner le malade plus fréquemment qu'on n'auroit fait.

Du devoyement. 7°. Le dévoyement qui accompagne les plaies, vient ordinairement de quelque vice de la digeſtion, ou de la foibleſſe de l'eſtomach, & ſe guérit par des purgatifs doux, par des doux aſtringens, & par un régime convenable.

Du reflux de matiere 8°. Lorſque l'on craint le reflux de matiere purulente, on employe pour le prévenir les ſupuratifs les plus forts. Si néanmoins le reflux ſe fait ſur quelque partie externe, on donne le plutôt qu'il eſt poſſible, iſſue à la matiere dépoſée. S'il ſe fait ſur quelque partie interne, on agit différemment ſuivant la différence des accidens.

Lorſqu'on a remedié à toutes les indiſpoſitions qui compliquent une plaie, on doit la regarder comme ſimple, & la traiter de la maniere que nous avons dite au commencement de ce paragraphe.

§. II.

Des Plaies en particulier.

En parlant des différences des plaies nous les avons diviſées par rapport au

parties où elles arrivent ; en celles de la tête, du col, de la poitrine, du ventre & des extrêmités.

Des plaies de la Tête.

Différences des plaies de la tête.

Les plaies de la tête différent entr'elles, en ce que les unes sont faites aux parties contenantes, & les autres aux parties contenues.

Celles des parties contenantes

Celles de la peau du crane seulement sont avec division lorsqu'elles sont faites par un instrument tranchant ou piquant ; mais lorsqu'elles sont faites avec un instrumentcontondant ellespeuvent être sans division, dans ce cas il paroît une tumeur qu'on appelle vulgairement bosse.

Les plaies faites au péricrane par les instrumens tranchans simples, sont simples, comme celles qui sont faites à la peau par les mêmes instrumens. Mais celles qui sont faites par un instrument contondant ou piquant, sont quelquefois suivies d'accidens plus ou moins violens.

Plaie du crane en trois espéces.

Les blessures faites au crane par un instrument piquant de quelque façon qu'elles ayent été faites n'ont pas de noms particuliers ; mais celles qui sont faites par un instrument tranchant ont trois noms différens, selon la maniere dont l'instrument a été porté sur cette partie. S'il a été porté perpendiculairement, la division s'appelle Ecopé ; s'il a été porté obliquement ou horisontalement sans que la piéce ait été emportée, la division s'appelle Diacopée ; si la piéce a été emportée la division s'appelle Aposképorniſmos. Les divisions fai-

L'écopé.

Diacopée.

tes par les instrumens tranchans & piquans, peuvent endommager une seule table ou toutes les deux à la fois avec fracture ou sans fracture, & peuvent pénétrer jusqu'à la dure-mere, la pie-mere, & même jusqu'au cerveau.

Effet des instrumens contondans.

Les instrumens contondans portés avec violence sur le crane, peuvent produire la contusion, l'enfoncement, la fente & l'embouchure.

Sa contusion.

La contusion proprement dite est l'affaissement des fibres osseuses, qui par la violence du coup ont été obligées de s'approcher.

L'enfoncement.

L'enfoncement est l'affaissement de la premiere table sur la seconde, ou de toutes les deux. Il ne peut guére arriver qu'au crane des enfans qui ont encore les os mols, il produit sur les deux tables le même effet qu'un coup violent produit sur un pot d'étain en l'enfonçant. On appelle la contusion & l'enfoncement, Tlasis ou Phlasis.

La fente

La fente n'est qu'une simple division de l'os, dont les parties se sont désunies dans le mouvement que leur a communiqué le coup. Elle s'étend toujours au-de là du lieu qui a été frappé. Si elle est apparente, on l'appelle Rogmé en grec, & fente ou félure en françois; si elle est insensible on l'appelle Trischisinos en grec, & fente capillaire en françois.

Félure.

Capillaire.

Contre coup de quatre espéces.

On la nomme contre fente ou contre-coup en françois, & Apekima en grec, quand la premiere table n'est point en-

dommagée par le coup, & que la ſeconde eſt fracturée ; quand l'os frappé à ſa partie moyenne s'eſt cauſé à la ſupérieure ou à l'inférieure, quand l'os frappé a reſiſté à l'effort du coup, & que celui qui lui eſt voiſin eſt rompu, enfin quand le coup eſt porté à une certaine partie de la tête, & que la fracture ſe trouve à la partie oppoſée.

Enfonçure. L'enfonçure eſt un affaiſſement de pluſieurs piéces du crane qui a été fracaſſé. *Ses eſpéees.* On en diſtingue trois, ſçavoir, l'Ecpieſma, l'engiſſoma, & le Camoroſis.

Ecpieſma. L'Ecpieſma eſt une enfoncure du crane, où les eſquilles picquent & preſſent la dure-mere.

Engiſſoma. L'engiſſoma, que les François appellent embarure, eſt une enfonçure de quelques eſquilles détachées qui s'inſinue entre le crane & la dure-mere.

Camaroſis. Le camaroſis, que les François appellent voûture, eſt une enfonçure de quelque piéce d'os, dont le milieu s'éleve & forme une eſpéce de voûte.

Remarque. L'ordre que nous nous ſommes propoſé ſembleroit exiger que nous ne parlaſſions ici que des plaies des parties molles de la tête, mais ces plaies ont une ſi grande connéxion avec les fractures du crane, qu'il n'eſt pas poſſible de parler des unes & des autres ſéparément.

Les meninges, le cerveau & le cervelet, qui ſont les parties contenues de la tête, peuvent être bleſſées par différentes eſpéces d'inſtrumens dont nous venons de parler. Nous n'entrerons pas dans le détail

des plaies que ces instrumens peuvent faire. Nous nous contenterons de donner une idée de la commotion du cerveau, & de la compression qui sont les deux principaux effets que les corps violens peuvent produire sur cette partie.

Ce que c'est que commotion.

La commotion est un ébranlement plus ou moins grand du cerveau, occasionné par la violence d'un coup porté à la tête.

Comment elle arrive.

Plus le crane résiste à l'effort du coup, plus la portion du mouvement qui communique au cerveau est considérable, c'est-à-dire, que s'il se fait une grande fracture au crane, la commotion du cerveau peut être légere, mais que s'il demeure entier, ou se trouve peu fracturé, la commotion du cerveau sera proportionnée à la violence du coup. Cette commotion faite au cerveau peut être cause, ou de la perte du ressort de ses fibres, ce qui produit l'affaissement du cerveau sur lui-même & celle du cervelet, ou de la rupture de quelque vaisseau sanguin.

Ses effets

Compression.

La compression du cerveau peut arriver de différentes manieres.

Du sang ou de quelqu'autre liqueur épanchée sur la dure-mere, entre cette membrane & la pie-mere, entre celle-ci & le cerveau, ou dans la propre substance du cerveau, quelque portion d'os déplacée en partie ou entiérement, une pointe d'os qui pique la dure mere, le corps qui a fait la plaie, l'inflammation de meninges occasionnée par une petite division, ou par la contusion du péricrane, sont les

cauſes de la compreſion du cerveau.

Pluſieurs ſignes diagnoſtics nous font connoître la contuſion du péricrane, les fractures du crane, la commotion du cerveau & ſa compreſſion. *Signe.*

Une douleur vive mais extérieure, l'aſſoupiſſement du malade qui ſe reveille néanmoins quand on lui touche à quelque endroit de la tête, & ſurtout à celui où il a reçu le coup, la rougeur de ſon viſage, le gonflement & la tenſion édémateuſe, & quelquefois inflammatoire de toute la tête qui s'étendent juſqu'aux paupiéres, mais qui ſe bornent aux attaches des muſcles frontaux & occipitaux, & dont les oreilles ſont exemptes, la fiévre, &c. ſont les ſignes de la contuſion du péricrane. *De la contuſion du péricrâne.*

Les ſens apperçoivent quelquefois les fractures du crane, ſoit parce que ces fractures ſe font voir, ſoit parce que les os lorſqu'on les frappe rendent un ſon obſcur tel que celui d'un pot fêlé qu'on frappe, ce qui eſt néanmoins un ſigne fort équivoque, ſoit enfin parce qu'on rencontre avec le doigt ou avec la ſonde quelque inégalité, qu'on juge bien n'avoir pas été formée par les artéres dans le tems que les os étoient encore mols. *Des fractures par les ſens.*

Lorſque les ſens n'apperçoivent aucune marque de fracture, la raiſon peut ſuppléer à leur défaut, en s'informant des circonſtances qui ont accompagnées la bleſſure, en examinant les endroits du crâne qui ont été frappés, & en faiſant attention aux ſymptômes qui ſurviennent. *Par la raiſon.*

Les circonſtances principales dont on doit s'informer regardent le malade, celui qui a bleſſé, & l'inſtrument qui a frappé.

Par rapport au malade, on doit s'informer de la ſituation ou il étoit lorſqu'il a été bleſſé, demander s'il eſt tombé & comment, ſi ſa tête étoit couverte ou nue, &c. On aura auſſi égard à ſon âge, à ſon ſexe, &c.

Par rapport à celui qui a bleſſé, il faut s'informer non-ſeulement de la ſituation où il étoit lorſqu'il a donné le coup, mais encore de ſa force, de l'état de ſon eſprit, &c.

Par rapport à l'inſtrument; il faut s'informer de ſa matiere, de ſon poids, de ſa figure, de ſa grandeur, de la maniere dont il a été porté, de la cauſe qui l'a mis en mouvement, &c.

Quant à l'endroit du crane qui a été frappé, ſi le coup a été porté ſur un os mince comme le pariétal, on doit plutôt ſuppoſer, (toutes choſes égales d'ailleurs,) une fracture, que s'il avoit été porté ſur un os épais, tel que l'occipital.

A l'égard des ſymptômes, il ne faut pas les regarder comme un effet immédiat de la fracture des os du crane, mais comme les ſuites de la compreſſion ou de la commotion du cerveau, compreſſion ou commotion qui en dérange les fonctions.

Signe de la Commotion. L'affoibliſſement du reſſort des fibres du cerveau, & l'épanchement des liqueurs ſont les ſuites de la commotion. Les ſymptômes de la commotion ſe divi-

ſent en primitif & en conſécutifs.

Les primitifs ſont ceux qui arrivent au moment de la bleſſure, comme la perte de mouvement & de connoiſſance, la chûte du bleſſé, cauſées par la paraliſie momentanée des extrêmités inférieures, l'iſſue involontaire de toutes les déjections, le vomiſſement bilieux & celui des alimens, le ſaignement du nez, des oreilles, des yeux & de la bouche. On juge de la grandeur de la commotion, & du dérangement qu'elle cauſe, par la durée, la violence & le nombre de ces ſimptômes.

Les ſignes conſécutifs ſont ceux qui ſurviennent quelque tems après la bleſſure. Tels ſont la léthargie, la fiévre, la phrénesie, & la plûpart des ſignes primitifs que l'on regarde comme conſécutifs lorſqu'ils reviennent.

Signes de la compreſſion.

L'aſſoupiſſement, la perte de connoiſſance, le ſaignement du nez, des oreilles, & principalement de celle qui eſt du côté du coup, celui des yeux, la dureté du pouls, la rougeur du viſage, l'inflammation des yeux, le larmoyement, la paraliſie, la convulſion, la douleur, la fiévre, ſont les ſimptômes de la compreſſion.

Tous ces ſimptômes tant de la commotion, que de la compreſſion, viennent les uns du dérangement ou du déſordre des eſprits animaux, & les autres du trouble de la circulation du ſang.

Les ſignes prognoſtics.

Les ſignes prognoſtics des plaies de tête ſe tirent de l'inſtrument qui a fait la bleſſure de la partie bleſſée, des ſimptômes, & des accidens,

Ce qu'il y a de dangereux aux bleſſures de la tête.

Tous les Praticiens conviennent en général que les bleſſures de la tête ne ſont dangereuſes qu'en conſéquence de la commotion ou de la compreſſion du cerveau. Auſſi les grandes fractures des os du crane ſont moins facheuſes que les fortes contuſions; les plaies qui ſont accompagnées de commotion ſont plus dangereuſes que celles qui n'en ſont point accompagnées, quand même celles-ci ſeroient avec perte de ſubſtance.

Il réſulte de-là. 1°. Que les plaies de la tête faites par un inſtrument contondant ou picquant, ſont (toutes choſes égales d'ailleurs) beaucoup plus facheuſes que celles qui ſont faites par les inſtrumens tranchans.

2°. Que les plaies des tégumens de la tête ne ſont pas conſidérables, que les contuſions du péricrane accompagnées d'accidens ſont plus fâcheuſes que les fractures de crane, lorſqu'elles ne ſont pas compliquées de léſion du cerveau par compreſſion ou par ébranlement, ne ſont pas ordinairement fort dangereuſes,

3°. Que les ſymptômes primitif ſont moins fâcheux que les conſécutifs.

4°. Que le dévoyement, les vomiſſemens bilieux, la fiévre qui continue, quoique la ſuppuration ſoit établie, ſont des accidens facheux quand ils accompagnent les plaies de la tête.

Cure de plaies de tête.

La leſion des tégumens de la tête, celle du péricrane, celle du crane qui occaſionne la compreſſion & la commotion, deman-

dent chacune un traitement différent.

Des tégumens.

La léſion des tégumens communs & celle du péricrane faite par un inſtrument tranchant, n'exigent point d'autre traitement que celui que nous avons indiqué au ſujet des plaies en géneral.

Lorſque le pericrane a été bleſſé par un inſtrument contondant, il faut appliquer de remédes ſpiritueuxſur tout le pericrane, des ſuppuratifs, ſur les bords de la plaie, & des réſolutifs aux environs de la plaie.

On previent ces accidens par la ſaignée & par le regime, & l'on remédie à l'inflammation par une inciſion qu'on fait à cette membrane dans toute l'étendue de la contuſion, en obſervant d'en ſcarifier les bords & de couper plus de cette membrane que de la peau, pour éviter le tiraillement. Par ces moyens on dégorge les vaiſſeaux, on détend cette membrane, & on procure la circulation du ſang.

Des fractures.

Les fractures des os du crane occcaſionnent toujours la compreſſion du cerveau & l'inflammation de la dure-mere. Pour remédier à ces accidens on découvre toute l'étendue de la fracture, & on applique le trépan. Par ce moyen, on donne iſſue aux liqueurs épanchées quicauſent la compreſſion, & on facilite l'extraction des petites piéces d'os qui non-ſeulement occaſionnent en partie la compreſſion du cerveau, mais encore l'inflammation de la duremere qu'ils picquent.

De la commotion.

La commotion du cerveau eſt ce qu'il y a de plus à craindre dans les plaies de la

tête, on y remédie par le regime & par sle saignées révulsives.

Des plaies de la Poitrine.

Les causes des plaies de la poitrine sont les mêmes que celles des autres parties.

Différences. Les plaies de poitrine sont pénetrantes ou non pénetrantes.

Nous ne parlons point de ces dernieres, ce que nous avons dit des plaies en général, en donne une idée assez suffisante.

Les pénétrantes. Au sujet des pénétrantes, il faut examiner si le coup qui les a fait n'a percé qu'un côté, ou s'il a traversé jusqu'à l'autre. Elles peuvent être sans lésion des parties renfermées, auquel cas elles sont simples, ou avec lésion de quelques unes de ces parties, auquel cas elle peuvent être compliquées d'épanchement ou d'inflammation. Il arrive quelquefois que le corps qui a fait la plaie reste engagé dans les chairs ou dans les os, tombe dans la capacité de la poitrine. Quelquefois aussi l'instrument perce le diaphragme & pénetre dans le ventre. Les parties contenues dans cette capacité peuvent alors passer par l'ouverture & entrer dans la poitrine.

Signe. On divise les signes des plaies de poitrine en diagnostics & en prognostics.

Les diagnostics font connoître si la plaie est pénetrante, si les parties contenantes sont lésées, quelles sont les parties lésées, & s'il y a épanchement.

Les plaies pénêtrantes. L'emphisême qui se forme autour d'une plaie, l'air & le sang qui en sortent, l'un avec un petit bruit, l'autre avec plus ou

moins

moins d'abondance, l'introduction de la ſonde dans la poitrine font connoître que cette plaie eſt pénétrante. L'impoſſibilité d'introduire une ſonde dans une plaie, ne prouve pas toujours que cette plaie ne pénétre pas. Cette impoſſibilité peut venir de la direction oblique de la plaie, du changement de poſition des muſcles, du gonflement des lévres, de la plaie, du ſang caillé, d'un corps étranger, ou de quelque partie arrêtée dans le trajet de la plaie.

Remarque.

Mais il importe peu qu'on ſonde une plaie de poitrine ou qu'on ne la ſonde pas, car la ſonde ne peut découvrir que la pénétration ſans faire connoître s'il y a quelque partie léſée. Or la ſimple pénétrante d'une plaie ne la rend pas ordinairement fâcheuſe. Le danger des plaies pénétrantes conſiſte dans la léſion des parties intérieures qui occaſionnent l'épanchement ou l'inflammation, & ce ne ſont que les ſymptômes qui font connoître cette léſion.

Signes des plaies du poumon.

Quant aux ſymptômes occaſionnés par la léſion des parties contenues, ils ſont différens, ſuivant la différence de ces parties. La grande difficulté de reſpirer, la ſortie d'un ſang vermeil & écumeux qui ne peut venir que de la léſion des poumons, ſoit dans le lieu de ſon adhérance à la plévre, ſoit vis-à-vis la plaie externe, le crachement de ſang, la douleur intérieure que le bleſſé ſent en reſpirant, la fiévre, &c. ſont les ſignes de la léſion du poûmon.

Du cœur

Celle du cœur & des gros vaiſſeaux eſt toujours ſuivie d'une mort ordinairement

ſubite, mais retardée quelquefois par quelques circonſtances. Car un petit caillot de ſang, l'inſtrument reſté dans la plaie, la ſituation de la plaie derriere une des valvules du cœur, &c. ont quelquefois prolongé la vie des perſonnes bleſſées au cœur ou aux gros vaiſſeaux. On en a vû vivre quelques jours quoique les ventricules fuſſent percées de part en part.

Du corps charnu du diaphragme.

Les ſignes des plaies dudiaphragme ſont différens, ſuivant la différence des endroits de cette partie qui peuvent être bleſſés. La difficulté de reſpirer, la toux, la douleur violente, la ſituation & la direction de la plaie, la fiévre, &c. ſont les ſignes des plaies du corps charnu du diaphragme.

Du centre nerveux.

La phréneſie, le ris ſardonique, les défaillances, le hocquet, &c. ſont les ſignes des plaies du centre nerveux de cette partie.

D'épanchément

On doit préſumer qu'il y a épanchement lorſque la plaie eſt à la partie ſupérieure de la poitrine, lorſqu'elle eſt faite par un inſtrument étroit, qui a fait par ſon entrée & par ſa ſortie une très-petite diviſion; ou lorſque dans l'intervale d'un panſement à l'autre, il ſort une certaine quantité de ſang.

Dans un ſeul côté.

La tenſion de la poitrine, la difficulté de reſpirer qui eſt plus grande lorſque le malade eſt debout, ou aſſis, ou couché ſur le côté ſain, que lorſqu'il eſt couché ſur le côté bleſſé, l'inclination du malade à ſe courber en devant lorſqu'il eſt debout ou aſſis, l'augmentation de l'étendue d'un des côtés de la poitrine, une ſueur froide ré-

pandue par tout le corps, le froid des extrêmités, la petiteſſe & la concentration du pouls, les ſincopes fréquentes, &c. ſont des ſignes d'épanchement du ſang, ou de quelqueliqueur dans un côté de la poitrine.

Dans les deux.

Quand le bleſſé ne peut ſe tenir ni ſur l'un ni ſur l'autre côté, & qu'un côté n'eſt pas plus élargi que l'autre, c'eſt une marque que l'épanchement s'eſt fait dans les deux côtés de la poitrine.

Prognoſtics.

Quant au prognoſtic des plaies de la poitrine, leur danger conſiſte dans l'épanchement ou dans l'inflammation.

Celles qui ne pénétrent pas ſont en général moins fâcheuſes que celles qui pénétrent, & doivent être regardées comme ſimples. Celles dont la pénétration eſt apparente, ſont moins dangereuſes que celles dont la pénétration eſt cachée. Les plaies pénétrantes accompagnées d'épanchement ſont moins fâcheuſes lorſqu'elles ſont ſituées à la partie inférieure, que lorſqu'elles ſont ſituées à la partie poſtérieure. Les plaies de poitrine qui pénétrent d'un côté à l'autre ne ſont pas plus dangereuſes que celles qui ne pénétrent pas juſqu'au côté oppoſé, pourvû qu'il n'y ait point de gros vaiſſeaux ni de parties conſidérables endommagées. Les plaies qui arrivent dans un lieu où le poûmon eſt adhérent, ſont ſuivies d'accidens moins fâcheux que celles qui arrivent en tout autre endroit.

On diſtingue les plaies des poitrine en légeres, en graves & mortelles.

Cure des

Les plaies légeres, c'eſt-à-dire, celles

p'aies. légeres. qui ne pénétrent point ou qui pénétrent sans léſion des parties intérieures, ne demandent d'autre traitement que celui des plaies ſimples. S'il ſurvient un emphiſême, on le diſſipe par les ſpiritueux.

Graves. Les plaies graves, c'eſt-à-dire, celles qui ſont accompagnées de la léſion du poumon ou du médiaſtin, ou de l'ouverture de quelques vaiſſeaux, ne ſont dangereuſes qu'à cauſe de l'épanchement des liqueurs & de l'inflammation qui en ſont les ſuites. On previent l'un & l'autre, & on y remédie par de fréquentes ſaignées & par un régime exact. Lorſque les ſaignées ne détournent point l'épanchement ou que l'épanchement à commencé au moment que la bleſſure a été faite, & que la plaie ſe trouve à la partie ſupérieure de la poitrine: on met le malade dans une ſituation qui puiſſe procurer l'iſſue des liqueurs épanchées, ſi cette ſituation ne lui ſuffit pas, on fait à la partie inférieure de la poitrine une ouverture qu'on appelle empiême, & qui donne iſſue à ces liqueurs épanchées. Lorſque la plaie ſe trouve à la partie inférieure de la poitrine, elle eſt ſituée favorablement pour l'iſſue des liqueurs épanchées, on ne fait que l'agrandir en cas qu'elle ſoit trop pétite.

Et mortelles. Quant aux plaies mortelles, c'eſt-à-dire, celles qui ſont accompagnées de la bleſſure du cœur, de l'ouverture de quelques gros vaiſſeaux, & de la léſion du centre nerveux du diaphragme, il n'y a point d'autres remedes que ceux que nous venons

d'indiquer pour les plaies graves, mais la mort qui les ſuit ordinairement de fort près diſpenſe bientôt d'employer ces remedes.

Des plaies du bas Ventre.

Les cauſes des plaies du bas ventre ſont les mêmes que celles des plaies de la poitrine.

Différences des plaies du bas ventre.

Les plaies du bas ventre différent les unes des autres par rapport aux régions & aux parties où elles ſe trouvent. On les diſtingue encore en celles qui ne ſont pas pénétrantes, & en celles qui le ſont.

Les non pénétrantes ne ſe trouvent qu'aux parties extérieures, à la peau, à la graiſſe, & aux muſcles ſans diviſion du péritoine.

Différences des plaies pénétrantes.

Les plaies pénétrantes dans la capacité de l'abdomen différent entr'elles, en ce que les unes ne peuvent point endommager les parties contenantes, & que les autres les endommagent. Celles-ci différent encore entr'elles par pluſieurs circonſtances. Les unes ſe trouvent dans les lieux des adhérences des parties, & les autres ne s'y trouvent pas, les unes ſont accompagnées d'épanchement, diſſue des parties avec étranglement ou ſans étranglement des parties ſorties, & les autres ne le ſont point. L'inſtrument perdu dans la capacité, engagé dans les chairs, ou enclavé dans les os en complique certaines, les autres ne ſont point compliquées de cette maniere.

Signes.

Les ſignes diagnoſtics des plaies du bas ventre en font connoître la pénétration, & quelle eſt la partie léſée.

De la pénétration. La ſortie de l'épiploon ou de l'inteſtin par la plaie, la différente largeur de l'inſtrument comparée avec celles de la plaie, l'introduction du doigt ou de la ſonde en font connoître la pénétration. L'introduction du doigt dans la plaie ſuppoſe qu'elle eſt d'une certaine étendue. Pour ſonder le bleſſé il faut le mettre dans une ſituation ſemblable à celle où il étoit quand il a reçu le coup.

Remarque. Il faut ſe rappeller ici ce que nous avons dit au ſujet de l'introduction de la ſonde dans les plaies de la poitrine. Les mêmes obſtacles qui ſe rencontrent quelquefois lorſqu'on veut les ſonder, s'oppoſent auſſi quelquefois à l'entrée de la ſonde dans la plaie pénétrante du bas ventre. La ſonde n'eſt pas plus utile pour la connoiſſance de ces plaies que pour celles des plaies dans la poitrine ; c'eſt par les ſymptômes qu'on doit juger des unes & des autres.

Signes de la léſion de quelque parties intérieures du bas ventre. La difficulté de reſpirer, la petiteſſe & la dureté du pouls, ſon intermiſſion, la pâleur & la rougeur du viſage, la tenſion & les douleurs du ventre, l'amertume & la ſéchereſſe de la bouche, le froid des extrêmités, la ſuppreſſion de l'urine, les nauſées, les vomiſſemens, &c. ſont les ſymptômes de la léſion de quelques parties intérieures du bas ventre.

La ſituation & la direction de la plaie, la ſituation de la douleur, celle où étoit le bleſſé ou celui qui a bleſſé lorſque la plaie a été faite, la diſtenſion de l'eſtomach & des inteſtins par les alimens, & celles de

la veſie par l'urine, ou leur affaiſſement au moment de la bleſſure, donnent lieu de conjecturer quelle eſt la partie offenſée.

La ſortie d'une grande quantité de ſang aſſez vermeil, & une douleur piquante qui s'étend juſqu'au cartilage xiphoïde, font connoître la léſion du foye. La ſortie d'une moindre quantité d'un ſang plus noir fait connoître la léſion de la rate. Le hoquet, le vomiſſement, les ſueurs, le froid des extrêmités, principalement la ſortie des alimens font connoître la léſion de l'eſtomach. La ſortie de la bile fait connoître la léſion de la veſſicule du fiel, des nauſées, des fréquentes foibleſſes, des inquiétudes continuelles, une douleur extrême, une ſoif inſupportable & principalement la ſortie d'une ſubſtance blanchâtre & chileuſe font connoître la léſion des inteſtins grêles; la ſortie des matieres fécales, fait connoître la léſion des gros boyeaux. La difficulté d'uriner, le mélange du ſang avec l'urine ou la ſortie d'un ſang pur par l'urétre & une douleur à la verge, font connoître que les reins, ou les uretéres ou la veſſie ſont attaqués.

Il faut remarquer que lorſque les inteſtins ſont bleſſés, il ſort quelquefois par l'anus un ſang plus ou moins fluide, & plus ou moins rouge.

S'il vient des inteſtins gréles il eſt de la couleur du caffé; s'il vient à la fin de l'ileon, ou du commencement du colon, il eſt caillé; s'il vient de l'extrêmité du colon ou du rectum, il eſt fluide.

Prognostic. Le prognoſtic des plaies du bas ventre ſe tire de la partie bleſſée, de la grandeur de la diviſion, des ſymptômes & des accidens qui ſurviennent.

Les plaies non pénétrantes & les pénétrantes, quand même le ventre ſeroit percé de part en part, ſont régardées ordinairement comme ſimples, lorſque les parties intérieures ne ſont point léſées; je dis ordinairement, parce que quelques unes de ces plaies peuvent être compliquées d'hémorragie, d'inflammation, de gonflement, &c.

Les plaies des parties contenues ne ſont fâcheuſes, qu'en conſéquence de l'inflammation & de l'épanchement; & c'eſt leur ſituation & leur grandeur qui donnent lieu de craindte ces accidens. Celles qui ſont ſituées dans les endroits ou ces parties ſont adhérentes, ſont moins fâcheuſes que les autres.

Les grandes plaies du foye, de la rate, de l'eſtomach, des inteſtins, des reins, des uretéres, de la veſſie, de la matrice ſont mortelles: mais les petites, quoiqu'fort dangereuſes, ne le ſont pas toujours.

Celles qui ſont accompagnées de ſymptômes violens & d'accidens conſidérables ſont très-fâcheuſes.

Cure des plaies du bas ventre. On diſtingue les plaies du bas ventre comme celles de la poitrine, en légeres en graves & en mortelles.

Des légeres. Les plaies légeres, c'eſt-à-dire, celles qui n'attaquent que la peau, les graiſſes & les muſcles, ou qui pénétrent ſans être

accompagnés ni de la léſion, ni de la ſortie des parties intérieures, ne demandent que la réunion. Pour la faciliter, on fait obſerver au malade un régime très-exact, & on le ſaigne pour prévenir l'inflammation, la tenſion, & la douleur du ventre.

Les plaies graves, c'eſt-à-dire, celles qui pénétrent & qui ſont accompagnées de la léſion légere, & quelquefois même de l'iſſue des parties intérieures, ſe traitent de différentes manieres, ſuivant la différence des parties qui ſont léſées. *Des graves.*

L'épiploon & les inteſtins ſont pour l'ordinaire les ſeules parties intérieures du ventre qui ſortent à la ſuite des plaies. Quelquefois elles ſortent ſéparement, quelquefois elles ſortent enſemble. Quand l'épiploon ſorti ſe trouve altéré, on en fait la ligature dans la partie ſaine, on rétranche la partie gâtée, & on a ſoin de laiſſer pendre le bout de la ligature au dehors. Lorſque l'épiploon & l'inteſtin ſont ſortis enſemble, & qu'ils ne ſont point endommagés, on les reduit en obſervant de faire rentrer le premier, celui qui eſt ſorti le dernier.

Lorſque l'épiploon & l'inteſtin ſont bleſſés, il faut examiner l'étendue & la ſituation de la léſion; ſi l'épiploon n'eſt que légerement bleſſé, & dans ſa partie membraneuſe, il faut le réduire, s'il eſt bleſſé dans ſes bandes graiſſeuſes, & ſi quelqu'un de ſes vaiſſeaux ſanguins eſt couvert, on fait la ligature de cette partie au-deſſus de l'ouverture du vaiſſeaux & on la coupe.

Si l'inteſtin n'eſt que légerement bleſſé, on le réduit; ſi la bleſſure eſt grande, on y fait la ſuture du Pelletier avant de le réduire. Il faut obſerver de tenir le bout des fils qui ont ſervi à faire la ſuture au dehors pour pouvoir approcher l'inteſtin du bord intérieur de la plaie, & retirer ces fils après la réunion des parties diviſées.

Quant il eſt impoſſible de faire la réduction des parties, parce que l'inflammation des bords de la plaie a formé un étranglement, ce qui feroit bientôt tomber ces parties en mortification, on dilate la plaie pour pouvoir faire rentrer les parties; & après la réduction, on fait la ſuture enchevillée appellée Gaſtroraphie.

Pour prévenir la douleur, la tenſion, & l'inflammation, ou pour y remédier on fait garder au malade un régime très-exact on le ſaigne fréquemment, & l'on applique des fomentations émollientes ſur le ventre ou la pulpe des herbes de même vertu.

Quand l'eſtomach & les inteſtins grêles ſont bleſſés, on ne fait prendre au malade des alimens qu'en très-petite quantité, & ſouvent même que des bouillons nourriſſans qu'on lui donne en lavemens. Quand les gros inteſtins ſont léſés, on ne doit point donner de lavemens.

Des mortelles. Quant aux plaies mortelles, c'eſt-à-dire celles des gros vaiſſeaux, des conduits chyleux, & les grandes plaies du foye, de la rate, & du ventricule, il n'y a point de moyens capables d'en proculer la réunion. La mort qui arrive pour l'ordinai-

assez promptement, ne donne pas le tems d'en employer aucun.

CHAPITRE II.

Des Ulcéres en général.

Ce que c'est qu'ulcére.

L'Ulcére est une solution de continuité des parties molles, produite ou entretenue par un vice intérieur ou par un vice local, avec perte de substance.

Différences des ulcéres.

Les Anciens ont beaucoup multiplié les divisions des ulcéres. Nous rangerons ces maladies sous quelques classes générales. Leurs différences se peuvent tirer de leur dimension des parties où ils se trouvent, d'un vice local, des maladies qui peuvent les accompagner, de la matiere qui en sort, & des causes qui les ont produites.

Par rapport à leur dimension.

Par rapport à leur dimension, il y en a de grands, de petis, de profonds, de superficiels, &c.

Aux parties.

Par rapport aux parties qu'ils attaquent, il y en a d'internes, & il y en a d'externes.

Au vice local.

Par rapport au vice local, on les appelle caverneux, lorsqu'ils sont profonds; on les nomme ulcéres avec hypersarcose, lorsqu'ils sont accompagnés d'excroissance de chair; on les nomme calleux; lorsqu'ils sont environnés de duretés & de callosités; on les nomme fistuleux, lorsque les bords sont calleux & que l'entrée est plus étroite que le fond; on les nomme variqueux, lorsqu'ils sont accompagnés de varices.

Aux maladies.

Par rapport aux maladies qui peuvent y être jointes, ou même les entretenir, il y en a de douloureux, d'enflammés, d'ac-

compagnés d'apoſtêmes & de carie, & d'autres qui ne ſont compliqués d'aucune maladie.

Alamatiere. Par rapport à la matiere qui en découle, il y en a de ſanieux & de ſordides, de virulens, & de vermineux. Les ſanieux rendent beaucoup de ſéroſité. Les ſordides rendent une ſanie épaiſſe, noire, livide, cendrée ou de différentes couleurs. Les virulens rendent une matiere limphide & curroſive. Les vermineux rendent des vers.

Aux cauſes diſtinguées. Les cauſes des ulcéres en font les différences les plus conſidérables, parce que c'eſt principalement aux cauſes qu'il faut faire attention dans la cure de ces maladies & qu'il faut les détruire avant de remédier au vice local.

En benins. Les ulcéres qui ſuccédent aux plaies & aux abſcès ouverts, & dont la cauſe n'eſt qu'un vice local ſont benins.

En malins. Ceux qui ſont occaſionnés ou entretenus par quelque vice du ſang ſont malins.

On diſtingue ceux-ci par la nature du virus qui en eſt la cauſe. Ainſi on les diviſe en vénériens, en ſcrophuleux, en ſcorbutiques, en cancereux, ou chancreux & en pſoriques. Ces derniers renferment toutes les eſpéces de dartres & de galles; qui ſont à promptement parler des ulcéres, car elles rendent continuellement une humeur, quelquefois du pus. On doit néanmoins remarquer que les dartres & les galles peuvent avoir pour cauſes quelques-uns des différens virus dont nous venons de parler. Alors le dartre & la galle prennent

Remarque.

nent le nom de virus qui en eſt la cauſe.

On doit mettre au nombre des ulceres malins ceux qui ne ſont point occaſionnés par un virus, mais par la cacochimie des humeurs, ou par quelques évacuations ſupprimées, & ceux qui ſont formés par des humeurs qui ſortent depuis long-tems par les mêmes endroits. *Autres eſpeces d'ulceres malins.*

Ce que nous venons de dire des différences des ulceres, fait voir que ces maladies ont deux eſpeces de cauſes, l'une interne & l'autre externe. Quelques-unes de ces cauſes empêchent les ſucs nourriciers de parvenir juſqu'à l'extrêmité des vaiſſeaux diviſés ; d'autres changent les bonnes qualités que les ſucs doivent avoir pour réparer la perte de ſubſtance, & former une bonne cicatrice. *Cauſes.*

Certains médicamens, tels que les conſomptifs continués trop long-tems ou appliqués mal-à-propos aux plaies, ou après l'ouverture d'un abſcès ; les panſemens faits avec certaines piéces d'appareil. Par exemple, des bourdonets, des tentes, des canules, &c. ſoit que ces panſemens ſoient continués trop long tems par néceſſité, ſoit qu'on les ait employés mal-à-propos, ſont les cauſes externes des ulceres qui n'ont ſouvent pour vice que des duretés, des calloſités & des ſinuoſités. *Cauſes externes*

La cacochimie des humeurs, certaines évacuations périodiques ſupprimées, une maladie locale, comme la carie, les varices, les différens virus, c'eſt-à-dire, le vénérien, le ſcrophuleux, le ſcorbutique, *Cauſes internes*

le pſorique, & le cancéreux, ſont les cauſes internes des ulceres.

Signes. On diviſe les ſignes des ulceres en diagnoſtics & en prognoſtics.

Les diagnoſtics ſont diſtinguer ſi l'ulcere eſt benin ou malin.

Les ſignes de l'ulcere malin ſont différens ſelon l'eſpece de vice qui en eſt la cauſe ou qui l'entretient. Ainſi il faut ſe rappeller ici les ſymptômes de chaque eſpece de virus, parce que ce ſont eux qui caractériſent les ulceres malins; leur abſcence fait connoître ordinairement que l'ulcere eſt benin.

De l'ulcere ſcorbutique. Les bords de l'ulcere ſcorbutique ſont durs, les environs ſont bleuâtres mêlés de petits points blancs; les chairs ſont molles, livides, ſaigneuſes; le pus qui en coule eſt ſanieux, viſqueux & de mauvaiſe odeur.

La puanteur de l'haleine, la ſupuration fréquente & fœtide, la mobilité des dents, le gonflement des gencives, leur ulceration, leur couleur rouge, livide & noire, leur ſaignement, les coliques, les douleurs des hypocondres, celles des bras, des jambes, les duretés des gras des jambes, les tâches jaunes, livides & noires, reſſemblentes à des échimoſes ou à des morçures de puces; les échimoſes de la conjonctive, des paupiéres, ſont les ſymptômes qui caractériſent le ſcorbut; & ſi quelques-uns accompagnent un ulcere, tel que celui que nous venons de décrire, on ne doit point douter de ſon caractere.

De l'ulcere vérolique. L'ulcere vérolique eſt de figure ronde,

& accompagné d'une très-grande dureté plus ou moins étendue en largeur & en profondeur. Les chairs en ſont pâles, le pus qui en découle eſt ſanieux & limphide, il réſiſte à tous les remedes ordinaires, & ſemble céder aux remedes mercuriels. Si un ulcere accompagné de ces ſymptômes a été précedé de quelque maladie vénérienne, comme chancre, bubon, chaude piſſe, porreaux, &c. On a lieu de croire qu'il eſt une ſuite de ces maladies, ou qu'il eſt entretenu par un vice vérolique, & par conſéquent qu'il eſt vénérien.

De l'ulcere ſcrophuleux.

Si un ulcere paroit à la ſuite d'une tumeur dure, indolente & difficile à venir à ſuppuration, ſi le malade ou ſes parens ont été attaqués d'écroüelles, & ſi les glandes conglobées du col, des aiſſelles, & des aines ſont gonflées & dures, ſi le col eſt cour, & la machoire large, ſi les yeux ſont tendres & larmoyans, ſi le nez & la lévre ſupérieure ſont enflés & gercés, s'il coule du nez une humeur pituiteuſe, ſi le ventre eſt dur & gros; enfin, ſi le malade digére mal, on doit conjecturer que cet ulcére eſt ſcorphuleux.

De l'ulcere cancereux.

L'ulcere cancéreux cauſe une douleur très-vive, il a les bords durs, élevés & renverſés, il y croît en peu de tems des chairs baveuſes & ſanieuſes, il en ſort une ſanie puante & corroſive, & qui ronge peu à peu les chairs, il s'y forme des ſinus qui vont de tous côtés; les veines de la tumeur, ſont dilatées & variqueuſes, & le tout préſente un eſpectacle fort affreux

Les dartres. Nous avons dit plus haut qu'on pouvoit regarder les galles & les dartres comme des ulceres. Les dartres n'attaquent que le corps de la peau, ſa ſuperficie eſt d'une couleur rouge pâle. Elle eſt un peu élevée & parſemée d'une infinité de petits boutons qui rendent une humeur plus ou moins épaiſſe, excitent une démangeaiſon incommode, & en ſe deſſechant forment des eſpeces de croûtes ou des écailles farineuſes.

La galle. La galle ſe manifeſte d'abord au poignet & entre les doigts par une démangeaiſon inſupportable, & par des boutons en puſtules qui ſe répandent bientôt ſur toute la ſuperficie du corps. Les puſtules ſont de deux eſpeces. Les unes ſont groſſes comme celles de la petite vérole, & rendent du pus, On les appelle groſſe galle ; les autres ſont petites & de la groſſeur d'un grain de millet, & rendent une ſéroſité rouſſatre.

L'ulcere variqueux. Il eſt aiſe de reconnoître l'ulcere variqueux à la dilatation des veines qui ſe trouvent aux environs.

Avec carie. L'ulcere avec carie jette une grande quantité d'une ſéroſité ſanieuſe qui teint en noir les emplâtre & les compreſſes. Les chairs, lorſqu'elles récouvrent l'os carié, ſont fougeuſes & lices ; elles rendent du ſang dès qu'on les touche ; enfin on voit les inégalités de l'os s'il n'eſt pas couvert de chairs, & s'il en eſt couvert on les reconnoît avec la ſonde ou avec le doigt.

Cauſé par une évacuation ſupprimée. Si un ulcere eſt cauſé par une évacuation ſupprimée, c'eſt du malade qu'on doit l'appredre.

Les ulceres anciens, où on ne diſtingue aucun des ſignes dont nous venons de parler, ſont cauſés par la cacochimie des humeurs. *Par la cacochimie des humeurs.*

L'ulcere fiſtuleux a un fond large, une entrée étroite, les bords en ſont durs & calleux. *L'ulcere fiſtuleux.*

Il eſt aiſé de reconnoître les ulcere vermineux & ceux qui ſont accompagés de douleur, d'inflammation, d'apoſtême, ou d'excroiſſance de chairs. *Autres eſpeces d'ulceres.*

Le prognoſtic des ulceres ſe tire de la cauſe qui les entretient & des parties où ils ſont ſitués. *Prognoſtic.*

Par rapport à la cauſe, plus elle eſt difficile à détruire, plus l'ulcere eſt dangereux. Ainſi l'ulcere vénérien eſt moins fâcheux que l'ulcere ſcrophuleux ; celui-ci l'eſt moins ordinairement que le ſcorbutique. Mais le cancereux eſt le plus fâcheux de tous, parce qu'on n'a pas encore trouvé de ſpécifiques capables d'en détruire le vice.

Les ulceres qui n'ont qu'un vice local pour cauſe, ſont moins fâcheux que ceux qui ſont entretenus par un vice intérieur.

Par rapport aux parties où ils ſont ſitués, ceux des parties intérieures ſont toujours très-dangereux à cauſe de la difficulté d'y porter les remedes.

Tous les ulceres viennent de quelque vice intérieur ou local. Il faut donc détruire ce vice pour pouvoir réuſſir à guérir la ſolution de continuité qui en eſt l'effet. *Cure des ulceres.*

On prépare d'abord le malade par les remedes généraux qui ſont les ſaignées, les

purgations & les remedes altérans ; & on lui fait obſerver un régime convenable à l'eſpece d'ulcere, & aux remedes qu'il faut employer pour les guérir.

Cure des ulceres qui ont pour cauſe un vice intérieur.

Après ces préparations, ſi l'ulcere vient d'un vice interne, on employe intérieurement les ſpécifiques & les remedes propres à détruire ou à empêcher le progrés de ce vice, car on ne peut pas toujours le détruire totalement. Si le vice eſt ſcorbutique, on fait prendre au malade les antiſcorbutiques en apoſêmes ou en bouillon ; s'il eſt vérolique, on lui preſcrit les remedes tirés du mercure & ſurtout les frictions d'onguent mercuriel fait à moitié ; s'il eſt ſcrophuleux, on lui donne les remedes tirés de l'antimoine & du mercure, le fondant de Rotrou, &c. S'il eſt vermineux, on le met à l'uſage des amers & de quelque préparation de mercure ; s'il eſt pſorique, on donne à prendre l'œtiops minéral, l'aquila alba en bol, & le petit lait dans lequel on aura fait bouillir les feuilles de fumeteres, & la racine de patience ſauvage, &c. Quant au cancéreux, tout ce que l'on peut faire, c'eſt d'adoucir les douleurs & de rétarder le progrès du mal par le moyen des différentes préparations de plomb, & par l'eau de plantin, de morrelle, de joubarde, &c. dans leſquelles on trempe de petits linges qu'on aplique ſur l'ulcere. Lorſque l'ulcere provient de quelques évacuations ſupprimées, on fait en ſorte de la rétablir, ou d'y ſuppléer par d'autres évacuations, telles que la

ſaignée, les ſétons, les cauteres, la purgation, &c. Lorſque l'ulcere eſt cauſé par la cacochimie des humeurs, ou qu'il eſt entretenu par des humeurs qui depuis longtems ſortent par les mêmes endroits, il ſeroit dangereux d'en procurer la guériſon, la cure en doit être purement palliative.

Cure des ulceres qui viennent ou qui ſont accompagnés d'un vice local.

L'ulcere qui vient ou qui eſt accompagné d'un vice local, doit être traité ſuivant la nature de ce vice. S'il y a carie, il faut faire exfolier l'os, en deſſéchant la portion d'os altéré avec l'eau mercurielle, la pierre infernale, &c. appliquée de tems en tems deſſus. S'il y a des duretés & des calloſités, il faut les faire fondre avec les emplâtres fondans appliqués deſſus ou les ſcarifier avec un inſtrument tranchant. S'il y a des excroiſſances de chair, il faut les détruire par le moyen des conſomptifs, comme la pierre infernalle, l'eau mercurielle, ou l'emporter avec un inſtrument tranchant. Si elles ſont baveuſes & molaſſes, on les panſe avec le digeſtif conſomptif; s'il y a des ſinus il faut les ouvrir dans toute leur étendue afin de découvrir tout le progrès du mal & d'empêcher le ſéjour du pus. S'il eſt fiſtuleux, on emporte toutes les duretés & les calloſités avec l'inſtrument tranchant, ou on les conſume avec les cauſtiques, On le panſe enſuite comme un ulcere ſimple. S'il y a des varices on les ouvre avec la lancette, on les emporte, ou on les cautériſe avec le beurre d'antimoine. S'il eſt accompagné de douleur, d'inflammation & d'apoſtêmes, on em-

ploye les remedes qui conviennent à ces eſpeces de maladies.

Cure des ulceres par rapport à leur caractere. Il ne ſuffit pas de combattre le vice intérieur & de détruire le vice local, il faut appliquer ſur l'ulcere même les médicamens proopres non ſeulement à la nature de chaque ulcere; mais encore ceux qui conviennent à chacun des tems de l'ulcere.

Dans quelques eſpece d'ulcere que ce ſoit, s'il y a de la douleur & de l'inflammation, on doit toujours commencer par appaiſer l'une en appliquant les adouciſſans, & diſſiper l'autre en faiſant ſuppurer l'ulcere avec les digeſtifs & les ſuppuratifs. On applique enſuite ſur l'ulcere les médicamens qu'exige la nature de chacun. Sur l'ulcere ſcorbutique, on applique l'onguent de ſtirax, l'eau de vie camphrée; on penſe l'ulcere vénérien avec l'onguent mercuriel dont on couvre un plumaceau, par-deſſus lequel on met un emplâtre de vigo cum mercurio. On met ſur le ſcrophuleux les digeſtifs, les ſupuratifs auſquels on mêle de tems en tems des conſomptifs, & ſur toute la partie l'emplâtre de la mere, de manus Dei, de Nuremberg, &c. Pour la galle on frotte les jointures avec une pommade faite avec le beurre & le ſouffre, ou avec l'onguent Neapolitanum. Sur le vermineux on applique des plumaceaux trempés dans des fortes décoctions de plantes ameres, ou couverts d'onguent digeſtifs, dans lequel entre du mercure ou de l'aloës, de la myrrhe, & de l'aſſa fœtida, &c. Quant à celui qui eſt entretenu par une

humeur cachochimie ou par une humeur qui a pris son cours par cette ouverture, on le panse tous les jours avec les digestifs simples, ou l'onguent mondificatif d'ache, &c. & on a soin de le bien nettoyer.

Cure des ulceres par rapport à ses tems.

Pour le traitement de l'ulcere par rapport à ses tems, c'est de le faire suppurer, de le mondifier, de faciliter la régénération des substances perdues, & de le cicatriser.

Ainsi il faut dans le premier tems employer les digestifs, les suppuratifs & les différens médicamens propres à la nature de chaque espece d'ulcere entretenu par un vice intérieur. Dans le second, c'est-à-dire, quand l'ulcere à bien suppuré, on le mondifie avec l'onguent légérement consomptif, si les chairs sont mollasses & baveuses, ou avec l'onguent mondificatif d'ache, celui des Apôtres, la décoction de feuilles de noyer, ou le vin mielé, &c. Dans le troisiéme tems, on facilite la régénération des chairs, en appliquant dessus l'ulcere les médicamens capales d'entretenir le bon état des chairs, tels que le beaume d'arceus, ou le digestif simple l'un ou l'autre très-légérement étendu sur les plumaceaux, ou même quelques-uns des mondificatifs.

Dans le quatriéme tems, enfin on desséche l'ulcere, ce qu'on ne doit faire que quand les chairs ont rempli le vuide, & qu'elles sont presque au niveau de la peau. On se sert pour cet effet d'emplâtre de ceruse, d'onguent pompholix, celui de blanc rhasis, d'eau de chaud ou d'eau phagéde-

nique, de charpie rapée, ou de charpie séche, &c. Lorſque les chairs ſurpaſſent le niveau de la peau, ou ſont un peu molaſſes & baveuſes, comme il arrive quelquefois, la cicatrice ne peut ou a beaucoup de peine à ſe former ; on y applique légérement la pierre infernale ou l'eau mercurielle pour les reprimer & les rafermir.

Quelles ſont les maladies des parties dures.

Des maladies des Parties dures.

Les parties dures ſont ſujettes comme les parties molles à des tumeurs ou gonflemens, à des diviſions & des déplacemens.

CHAPITRE PREMIER.

Des tumeurs des Parties dures.

Tumeur des parties dures.

IL y a trois eſpeces de tumeurs des parties dures ; l'Anchiloſe, le Rakitis & l'Exoſtoſe.

L'anchyloſe.

§. I. L'Anchyloſe eſt l'union de deux os d'une articulation avec plus ou moins de perte de mouvement.

On diſtingue deux eſpeces d'Anchyloſe, la vraie & fauſſe.

La vraie Anchyloſe, eſt la ſoudure exacte des parties articulées, d'où ſuit le défaut de mouvement aux articulations ; elle eſt par conſéquent incurable.

La fauſſe Anchyloſe, eſt une difficulté du mouvement des articulations, cauſée par le gonflement des têtes des os, des ligamens & des capſules, & par l'épanchement de la ſéroſité ou de la ſinovie dans l'article.

On la guérit en procurant la réſolution de l'humeur qui cauſe le gonfle-

ment, ou celle qui eſt épanchée.

§. II. Le Rakitis eſt une maladie particuliére aux enfans, dans laquelle les épiphiſes & les os ſpongieux ſe gonflent & forment des nœufs, pendant que le corps des os & de l'épine du dos s'amoliſſent & ſe courbent. *Le rakitis.*

§. III. L'Exoſtoſe eſt le gonflement d'un os tout entier, ou d'une partie d'un os. *L'exoſtoſe.*

Le nodus qui eſt une petite élevation formée ſur la ſuperficie de l'os, & le *ſpina ventoſa* qui eſt un exoſtoſe des os porreux abſédée & accompagnée de vive douleur, comme ſi c'étoit une épine qu'on ait fourrée dans l'article, ſont proprement des exoſtoſes.

CHPITRE II

De la ſolution de continuité des Parties dures.

LES ſolutions de continuité des parties dures ſont la carie, les plaies des os, les fractures, & le ſpina bifida. *Solution de continuité.* *La carie*

§. I. La carie eſt une éroſion de la propre ſubſtance de l'os. Elle provient ordinairement des cauſes internes, comme de virus vénérien, ſcorbutique, écrouelleux, cancéreux, &c. & quelquefois de cauſes externes, comme des coups, des chûtes, &c.

§. II. On appelle plaies des parties dures une ſolution qui leur eſt faite par un inſtrument tranchant. *La plaie*

Ces eſpeces de maladies des os, & celles dont nous avons parlé dans le Chapitre *Remarque.*

précédent demandent un détail si grand & si circonſtancié, que les bornes de cet abregé ne permettent pas de traiter cette matiere avec plus d'étendue. Je me contenterai de parler en général des fractures & des luxations.

Fracture. §. III. Les fractures ſont des ſolutions de continuité faites par quelque corps extérieur & contondant.

Différence. On tire les différences des fractures de pluſieurs choſes ; de l'os qui a été fracturé, & de la figure de la fracture, de l'éloignement des piéces oſſeuſes, des maladies ou accidens qui les accompagnent, & de la cauſe qui a fait la fracture.

Par rapport aux os. 1°. Les fractures ſont différentes ſuivant la différence des os fracturés. Celles par exemple des os de la tête ſont différentes de celles des os de la jambe.

A la figure. 2°. Elles différent preſque toutes, par rapport à leur figure, cependant on peut les diviſer en général, en obliques, en tranſverſales, & en celles où les os ſont briſés en pluſieurs piéces. Les meilleurs Auteurs croiyent qu'il ne ſe peut point faire de fractures en long.

A l'éloignement. 3°. Quant à l'éloignement des piéces oſſeuſes briſées, il eſt quelquefois conſidérable, & quelquefois il ne l'eſt pas. Le déplacement des os peut ſe faire de différentes manieres. Quant les bouts montent les uns ſur les autres, on dit que le déplacement eſt ſuivant la longueur ; quand ils ſont écartés ſans ceſſer de ſe toucher par quelques points des ſurfaces caſſées, on dit

qu'

que le déplacement eſt ſuivant l'épaiſſeur.

4°. On diviſe les fractures par raport à leurs accidens, en ſimples, en compoſées, & en compliquées. *Aux accidens.*

Les ſimples ſont celles où il n'y a qu'un ſeul os de caſſé. *Fractures ſimples.*

Les compoſées ſont celles où deux ou trois os de la même partie ſe trouvent caſſés en même-tems. *Compoſées.*

Les compliquées ſont celles qui ſont accompagnées de maladies, d'accidens, ou de la cauſe qui a fait la fracture. *Compliquées*

On diſtingue encore les fractures en complettes & incomplettes. Les complettes ſont celles où l'os eſt entiérement caſſé. Les incompletes ſont celles où il y a quelque portion oſſeuſe encore dans ſon entier, mais cette eſpèce de fracture ne ſe rencontre ordinairement qu'aux os plats, tels que ceux du crane, des hanches, de l'épaule. Si elle ſe trouve quelquefois aux autres os, ce n'eſt que dans les enfans très jeunes, ou attaqués du rakitis. *Complettes.*

5°. Les cauſes des fractures ſont toutes extérieures. Ce ſont les coups, les chûtes ſur quelques corps durs, les effors violens, les armes à feu, enfin tous les inſtrumens contondans. *Cauſes externes*

Il y a cependant certaines maladies qui rendent les os plus fragiles, & qui peuvent par conſequent concourir avec les cauſes externes des fractures. Telles ſont la vérole, le ſcorbut, les écrouelles, le vice cancéreux, le rakitis, la carie, la diſette de la moëlle, &c. *Occaſionnelles.*

Signes des fractures. On divise les signes des fractures en diagnostics & en prognostics.

Les diagnostics se subdivisent en sensuels ou sensibles & rationels.

La douleur & l'inpuissance de rémuer le membre, la mauvaise figure de la partie, les inégalités que font les piéces d'os déplacées, & le bruit qu'on entend lorsqu'on rémue la partie fracturée, sont les signes sensibles de la fracture.

Signes équivoques. La douleur & l'impuissance de rémuer le membre sont des signes fort équivoques. Car une contusion un peu plus forte excite une douleur vive, & la crainte d'augmenter cette douleur empêche le malade de rémuer la partie blessée. D'ailleurs les luxations sont suivies de douleur & d'impuissance de rémuer la partie.

Les autres singnes sensibles s'apperçoivent, par la vue, par l'ouie & par le toucher.

Par la vûe. La mauvaise figure d'une partie qui vient d'un deplacement considérable, suivant la longueur ou suivant l'épaisseur de l'os, fait connoître une fracture. Il faut remarquer ici que dans l'examen d'une partie on se peut tromper en attribuant à un déplacement la mauvaise figure d'un membre, qui peut n'être occasionné par aucun accident, mais venir de naissance.

Remarques.

Par le touchee. Quand la mauvaise figure d'une partie ne suffit pas pour faire connoître une fracture, on passe le pouce sur l'os dans l'endroit où il est le moins recouvert des parties, afin qu'en cas de fracture on sente

mieux les inégalités des piéces d'os déplacées. *Par l'ouie.*

Le bruit que les piéces d'os fracturées font lorſqu'on les rémue s'appelle criſpation. Il eſt preſque ſemblable à celui que font les tumeurs emphiſémateuſes lorſqu'on les touche. C'eſt pourquoi il faut prendre garde de les confondre l'un avec l'autre.

Pour occaſionner la crépitation des os, on tient, ou on fait tenir la partie ſupérieure du membre caſſé, tandis qu'on rémue légérement la partie inférieure. Ce mouvement, qu'on doit faire le plus doucement qu'il eſt poſſible, fait frotter les extrêmités des os caſſés les uns contre les autres, & par conſéquent occaſionne la crépitation. Il arrive quelquefois qu'on ne l'entend point, mais alors la main ſuplée à l'oreille, car ce mouvement produit dans la main une ſenſation qu'il ne produiroit pas s'il n'y avoit point de fracture.

Le prognoſtic des fractures ſe tire de leurs différences.

Prognoſtic. Les fractures obliques qu'on appelle auſſi en ongles ou en flutes, & celles où les os ſont briſés en pluſieurs piéces, ſont difficiles à contenir, ſuivies ordinairement d'accidens, & par conſéquent plus facheuſes que celles qui ſont en travers.

Les fractures ſimples ſont plus faciles à contenir que les compoſées. Les unes & les autres ſont moins facheuſes que les compliquées. Les fractures des articulations ſont beacoup plus dangereuſes que celles du corps des os.

Celles qui ſont ſeulement faites par une cauſe externe ſont moins facheuſesque celles qui ſont encore occaſionnées par un vice interne.

Les fractures ne ſont pas en elles-mêmes dangereuſes ni mortelles ; elles ne le deviennent que par les accidens qui les accompagnent & qui les ſuivent.

Accidens des fracturss.

La douleur, l'impuiſſance de mouvoir la partie, le pruirit, l'inflamation, la fiévre la gangréne, l'hémorragie, la convulſion, la paraliſie, l'atrophie, l'anchyloſe, la difformité du cal, la courbure, l'allongement, ou le racourciſſement de la partie fracturée, ſont les principaux accidens qui ſurviennent aux fractures.

Ce qui procure la cure des fractures.

La nature & l'art concourent enſemble à la guériſon des fractures.

La nature.

Lanature fourni des ſucs nourriciers qui ſortant des extrêmités des vaiſſeaux du périoſte rompus s'épanchent, s'épaiſſiſſent, peu à peu, acquierent inſenſiblement la dureté & la conſiſtence de l'os, & forment une eſpèce de ciment qui réjoint les parties diviſées. C'eſt ce ciment qu'on appelle cal.

L'art procure la guériſon des fractures en rapprochant les os rompus, en les maintenant rapprochés, & en prévenant ou corrigeant les accidens.

Ce qu'il faut faire pour réplacer les os fractu-

Pour remettre en place les os fracturés, il faut faire l'extenſion & la contre-extenſion, & la conformation.

L'extenſion eſt un mouvement que l'on fait pour tirer la partie malade à ſoi. La contre-extenſion eſt une effort qu'on fait

pour retenir fixe le côté de la partie opposé à celui que l'on tire.

Ce que c'eſt que l'extenſion, & la contre extenſion.

Pour faire ces deux opérations, on place d'abord le malade dans la ſituation & dans le lieu où il doit reſter pendant toute la cure. Les forces qu'on employe doivent être autant qu'il eſt poſſible appliquées aux deux bouts de l'os caſſé, & non aux parties voiſines. Elles doivent être proportionnées à l'éloignement & au déplacement des parties diviſées, & à la force des muſcles de la partie. On doit encore les employer également des deux côtés, & par dégrés.

Ces deux opérations ſe font avec les mains, des lacs, quelquefois avec des inſtrumens & des machines.

Ce que c'eſt que la conformation.

Après avoir fait ſuffiſamment l'extenſion & la contre-extenſion, on raproche les bouts des os rompus en embraſſant le membre avec les mains. S'il y a des eſquilles, on les pouſſe doucement dans leur place avec les doigts. C'eſt ce qu'on appelle conformation.

Ce qui fait connoître que les os ſont placés.

On reconnoît que l'on a placé les os dans leur ſituation, quand la douleur ceſſe ou diminue, quand le membre à ſa longuer & ſa rectitude naturelle, & lorſqu'en paſſant le doigt ſur le lieu de la fracture on ne ſent point d'inégalité.

Comment on maintient les os en place.

On maintient les os en place par le moyen de l'appareil & de la ſituation.

Ce qu'il faut faire avant d'appli-

L'appareil conſiſte en compreſſes, bandes, atteles, cartons, boëtes, lacs fanons, écharpes, pelotes, & médicamens.

Avant de l'appliquer, il faut faire raſer

quer l'appareil. le poil, & mettre la partie & les muscles dans leur situation naturelle.

En lappliquan En l'appliquant il faut observer de mettre la premiere compresse simple, d'appliquer la premiere bande, autant qu'il est possible sur le lieu de la fracture, de lui faire faire trois tours, la faire finir en haut par des circonvolutions, d'appliquer la seconde au même endroit en continuant par des circonvolutions vers le bas & remontant ensuite vers le haut, & égaliser les parties avec des compresses, de maniere que la troisiéme bande, & les cartons puissent faire une compression égale.

Après l'application de l'appareil, il faut situer le corps & la partie malade suivant la différence des parties fracturées. La partie doit êtrê élevée pour la facilité du retour des liqueurs, & placée mollement & sûrement.

Comment on connoît quel'appareil est bien fait. L'appareil est bien fait, c'est-à-dire, qu'il n'est ni trop ni trop peu serré, lorsqu'on trouve aux parties voisines du membre fracturé, près du bandage une tumeur rouge, mais molle, & d'un degré de chaleur moderée. L'appareil est trop peu serré lorsque la tumeur est dure, noire, froide & douloureuse. Dans l'un & l'autre cas, il faut lever l'appareil pour le serrer, ou pour le lâcher.

Comment on prévient les accidens. Quand aucun accident n'oblige pas à lever le premier appareil, on n'y touche qu'au bout de huit jours ou moins.

Pour prévenir les accidens on prescrit dans les premiers jours un régime for-

exact, ſur tout ſi la fracture eſt conſidérable & l'on ſaigne le malade plus ou moins fréquemment, ſelon la plénitude de ſes vaiſſeaux. On ſe relâche ſur l'exactitude du régime lorſque les premiers jours ſont paſſés, & qu'il n'eſt point ſurvenusd'accidens.

Et on les corrige.

On corrige les accidens ſuivant leurs eſpeces. La douleur que le malade ſent ordinairement à l'endroit de la fracture. On la ſoulage en relâchant les lacs, les fanons, ou l'écharpe, & en faiſant quelque fomentation. Si elle continue, on leve l'appareil, on eſt même obligé de ſaigner qu'elquefois le malade, & de lui faire prendre quelques narcotiques.

La douleur.

Le prurit.

On prévient le prurit en ne ſe ſervant point des remedes onctueux. On le guérit avec l'eſprit de vin & l'eau tiéde, ou d'autres fomentations aqueuſe & ſpiritueuſes.

La fiévre, &c.

On guérit la fiévre & l'inflammation par les ſaignées, le régime, & les autres remedes convenables.

La gangréne.

Si l'on craint la gangréne, on ſe ſert du bandage à 18 chefs, & on applique les ſpiritueux. Si elle paroît, on fait des ſacrifications, des inciſions & des taillades ſuivant la néceſſité, & ſi elle ne cede point à ces moyens on emporte la partie.

L'hemorragie.

S'il y a hémorragïe on découvre le vaiſſeau pour le comprimer, ou pour le lier, on peut y appliquer les ſtiptiques.

La convulſion.

La convulſion cauſée par l'irritation que font les eſquilles ſur les parties tendineuſes. La réduction des parties font ceſſer peu à peu cet accident. Quelquefois ce-

pendant il continue, en ce cas on employe les saignées, les sucs des plantes amères avec le sel de nître, la poudre de cuterre, le sel sédatif, &c.

On guérit la paralysie du membre & son atrophie, ou maigreur par des frictions de linges chauds, & par des formentations spiritueuses ou résolutives, comme le marc de vin, le eaux de Bourbon, de Bourbone & leurs bouës.

On prévient l'ankilose en rémuant le membre. Elle est incurable, lorsque le suc nourricier s'est épaissi dans la cavité de l'articulation.

La difformité du cal. Lorsque les accidens sont passés, on serre davantage le bandage pour prévenir la difformité du cal.

Pour que le cal se forme bien & acquiert le degré de solidité convenable, il faut un tems plus ou moins long suivant l'espèce d'os fracturé & suivant les accidens qui sont survenus, suivant l'âge, le tempérament du malade, & principalement suivant la bonne ou mauvaise disposition de la limphe, son épaisseur & sa fluidité. Le virus vénerien, scorbutique, cancéreux, &c. dont la limphe peut être emprinte, sont encore des obstacles à la formation du cal. On ne peut par conséquent déterminer précisément quand il faut ôter tout à fait l'appareil.

§. IV. Les enfans viennent quelquefois au monde avec une tumeur plus ou moins grosse placée aux lombes, & qui contient de la sériosité. Si on l'ouvre on trouve les épi-

phiſes du corps d'une ou de deux vertebres inférieures des lombes diviſées, ſuparées & quelquefois en partie détruites, ce qui a fait nommer cette maladie *ſpina biſida*, dont la cauſe n'eſt pas encore connue.

Les uns la regardent comme un hidropiſie du canal de l'épine. D'autres comme une carie de ces vertebres.

Il y en a auſſi qui l'attribuent à l'effet de l'imagination de la mere ſur l'enfant, &c.

Ce qui eſt certain c'eſt que ſi on ouvre la tumeur, l'enfant ne ſurvit pas long-tems après l'ouverture. Ainſi on doit ſe contenter d'appliquer ſur la tumeur des aſtringens ſeuls pour prolonget les jours à l'enfant.

CHAPITRE III.

Des Maladies des Parties dures cauſées par leur déplacement.

LES maladies que le déplacement des parties dures produit ſont diaſtaſis, les entorſes, les cliquetis & les luxations.

§. I. Le diaſtaſis eſt l'écartement de deux os d'une partie, c'eſt par conſéquent une eſpece de luxation ou dedéplacement.

§. II. L'entorſe eſt un déſordre dans l'articulation ſans déplacement ſenſible des os articulés.

§ III. Le cliquetis ou la crépitation des os, eſt un bruit que les os font en ſe frottant dans certains mouvemens, & dont la cauſe eſt la diſette de la ſinovie.

§. IV. Luxation eſt le déplacement d'un ou pluſieurs os.

On doit pour bien traiter les luxations, connoître parfaitement les articulations, leurs ligamens, leurs cartilages, leurs capsules, leurs glandes sinoviales, la force & la quantité des muscles qui servent à leur mouvement, le passage des principaux vaisseaux auprès d'elles, & même la graisse qui se trouve aux environs.

Différences des luxations

On tire les différences des luxations de leur ancienneté, des différentes espèces d'articulations où elles arrivent, des lieux que les os occupent après le déplacement, des maladies & des accidens, qui accompagnent les luxations, & des causes qui peuvent déplacer les os.

Par raport à l'ancienneté.

1°. L'encienneté d'une luxation la rend ordinairement très-difficile à réduire, & souvent même incurable. Il y a par conséquent une grande différence entre les anciennes luxations & les nouvelles.

Aux espéces d'articulations.

2°. Il y a deux principales espèces d'articulations, les unes par genoux, les autres par charnieres. Il est aisé de concevoir que le dérangement d'une de ces espèces doit être différent de celui de l'autre, tous les os ne s'uniſſent pas ensemble par ces deux espèces d'articulations, il y en a qui se joignent par des sutures, d'autres par des cartilages & par gonphose. Les déplacemens de ces os doivent par conséquent différer les unes des autres.

Aux lieux que les os occupent.

3°. Par raport aux lieux que les os occupent après leur déplacement, on distingue les luxations en complettes & en incomplettes. La luxation complette est celle où l'os est écarté totalement de l'en-

droit de l'articulation. L'incomplette eſt celle où la tête de l'os eſt reſtée ſur le bord de l'articulation, ou s'eſt logé dans une cavité voiſine; ce qui ne peut arriver qu'aux articulations par charnieres, telle eſt la luxation du condile externe du fémur, lorſqu'il eſt gliſſé dans la cavité interne du tibia.

Aux maladies.

On diviſe encore les luxations en internes & en externes, en ſupérieures & en inférieures. La luxation interne eſt celle où l'os déplacé ſe trouve en dedans; l'externe eſt celle où l'os ſe trouve en dehors; la ſupérieure eſt celle où l'os eſt monté en haut, & l'inférieure eſt celle où il eſt deſcendu en bas.

4°. Par rapport aux maladies ou accidens qui les accompagnent, on les diſtingue en ſimples, en compoſées & en compliquées.

Luxation ſimple.

La luxation ſimple eſt le déplacement d'un ſeul os ſans aucune autre maladie, ni aucun accident conſidérable. La luxation

Compoſée.

compoſée eſt le déplacement de pluſieurs os.

Compliquée.

La luxation compliquée eſt celle qui eſt accompagnée d'inflammation, d'apoſtême, de gangréne, de plaies, d'ulcère, de fracture, de douleur inſupportable, de fiévre, d'inſomnie, de convulſion & de paraliſie.

par rapport aux cauſes.

5. On diviſe les cauſes des luxations en internes & en externes.

Cauſes internes

La convulſion des muſcles, la foibleſſe des ligamens, la paraliſie aidée de la peſanteur du corps ou de celle du membre ſeulement, les ſéroſités qui abruvent & relâchent les ligamens, la ſinovie qui

chaſſe la tête de l'os de ſa cavité, le gonflement de l'os même, comme il arrive dans le Rakitis, & à ceux qui habitent les lieux marécageux, ou qui travaillent ſur le plomb, le mercure, &c. ſont les cauſes internes des luxations.

Externes. Les efforts & les extenſions violentes, les coups, les chûtes, &c. ſont les cauſes externes de ces déplacemens.

Signes. Les ſignes diagnoſtics des luxations ſe diviſent en communs & en propres.

Signes communs. Les communs ſe rencontrent dans toutes les luxations, les propres en font diſtinguer chaque eſpèce.

Une cavité à l'endroit où l'os devroit être placé, une éminence à l'endroit qu'il occupe, la diminution ou l'augmentation de la longueur du membre, la ſituation extraordinaire de la partie, ſon impuiſſance & la douleur, ſont les ſignes communs à toutes les eſpèces de luxations. Il faut remarquer, comme nous l'avons déjà fait au ſujet des fractures, que la douleur & l'impuiſſance ſont des ſignes fort equivoques.

Propres. Les ſignes propres font diſtinguer en général les luxations complettes d'avec les incomplettes, les cauſes internes des luxations d'avec les externes, & deſignent le lieu que l'os occupe. 1°. Une éminence contre nature dans le lieu de l'articulation, la figure & la longueur du membre peu changées, de vives douleurs, l'augmentation de la longueur de la partie ſont les ſignes de la luxation incomplette, auſquels il faut ajouter qu'il n'eſt pas plus difficile de

Signes de la luxation incomplette.

de mouvoir la partie d'un côté que de l'autre.

2°. Les vives douleurs que ressent le malade lorsqu'on fléchi le membre, le changement de la partie, une cavité dans un endroit, une éminence dans un autre sont les signes de la luxation complette. *De luxation complette.*

3°. Les signes des luxations qui viennent de causes internes, sont différens, suivant les especes de causes qui les peuvent occasionner. *Signes de luxation de cause interne.*

Un vuide qu'on sent au tour de l'articulation entre la tête de l'os & la cavité, la facilité avec laquelle l'os se réduit, & la difficulté que l'on trouve à le contenir réduit, l'augmentation de la partie en longueur, sa maigreur & le peu de douleur sont les signes des luxations occasionnées par la paralisie de la partie. *Causée par la paralisie.*

La douleur, le gonflement de l'article, le racourcissement du membre, la mauvaise conformation qu'il souffre par la contraction des muscles, comme dans les autres luxations, sont les signes des luxations causées par le relâchement des ligamens. *Par le relâchement des ligamens.*

Il faut remarquer que dans cette espece de luxation, la partie n'est point amaigrie, comme dans celle qui est produite par la paralisie, & que la difficulté de la réduire est aussi grande que celle qu'on trouve à réduire celles qui viennent de causes externes.

La grande difficulté qu'on trouve à réduire une luxation, la douleur qui l'accompagne dès sont commencement sont les sig- *Par la convulsion.*

nes des luxations causées par la convulsion.

Par l'abondance de la sinovie.

Le bruit qu'on fait en voulant réduire un os luxé, la résistance qu'on trouve en voulant le réduire, & l'impossibilité de faire cette réduction, quoiqu'il soit aisé de porter la tête de l'os jusqu'aux rebords de la cavité, & même par-delà, sont les signes des luxations causées par l'abondance & par l'épaississement de la sinovie. Le bruit que l'on fait en voulant remettre l'os dans sa cavité, est semblable à celui qu'on fait en pétrissant de la terre grasse.

Par le gonflement des extrémités des os.

L'augmentation du volume de l'articulation, & le peu de changement dans la position du membre, sont les signes des luxations causées par le gonflement de l'extrémité des os.

Signes qui désignent le lieu que la tête de l'os occupe.

4°. Pour connoître le lieu qu'occupe la tête d'un os luxé, il suffit de faire réfléxion que l'extrémité d'un os luxé est toujours tournée au côté opposé àcelui où se trouve la tête de son autre extrémité quiest déplacée. Ainsi lorsque l'extrémitéde l'os se trouve en-dehors, la luxation est en-dedans; lorsqu'elle se trouve en-dedans, la luxation est en-dehors; quand le membre est plus court, la luxation est supérieure; & quand il est plus long, la luxation est inférieure.

Prognostic.

Le prognostic des luxations se tire de leurs différences.

Les vielles luxations sont plus difficiles à réduire que celles qui sont récentes.

Les luxations des os articulés par genoux sont moins dangereuses que celles des os articulés par charnieres.

Les luxations incomplettes ſont moins fâcheuſes que les complettes.

Les luxations ſimples (toutes choſes égales d'ailleurs) ſont moins dangéreuſes que les compoſées ; les unes & les autres ſont moins fâcheuſes que les compliquées.

Les luxations qui viennent de cauſes internes, ſont toujours très-fâcheuſes, & ſouvent même incurables à cauſe de la difficulté ou de l'impoſſibilité d'en détruire les cauſes. Celles qui ſont produites par l'amas de la ſinovie ſe guériſſent plus difficilement que celles qui ſont cauſées par le relâchement des ligamens.

En quoi ſe réduit la cure des luxations.

La cure des luxations ſe réduit à mettre l'os luxé en place, à le maintenir dans ſa ſituation naturelle, & à prévenir ou corriger les accidens.

Remettre l'os en ſa place.

Pour remettre l'os luxé en ſa place, il faut faire cequ'on appelle extenſion, contre-extenſion, & conduite de l'os dans ſa cavité.

Les moyens pour faire l'extenſion & la contre-extenſion.

On peut faire l'extenſion ou la contre-extenſion ſeule ou avec le ſecours des aides, avec les mains ſeules ou avec des lacs & des machines.

Ce qu'il faut obſerver en faiſant ces opérations.

En faiſant ces deux opérations, il faut que le coprs ſoit retenu par des forces égales à celles avec leſquelles le membre eſt tiré à l'oppoſée ; que les forces qui font l'extenſion ſoient appliquées ſur la partie même qui eſt luxée autant qu'il eſt poſſible ; que les unes & les autres forces ſoient proportionnées à l'éloignement de la tête de l'os & la force des muſcles ; que la partie ſoit tellement ſituée que les muſcles

ſe trouvent également tendus, & que l'extenſion ſe faſſe peu à peu & par dégrés.

Dans quel tems on fait la conduite de l'os dans la cavité. Quand l'effort de l'extenſion fait affaiſſer & allonger les muſcles, c'eſt une marque que l'os ſe déplace, qu'il prend le chemin de la cavité d'où il eſt ſorti, & qu'on n'a pas beſoin de plus grands efforts. Il faut dès lors conduire l'os dans ſa boëte ou cavité avec les mains, en diminuant peu à peu le degré d'extenſion. C'eſt ce qu'on appelle conduire l'os dans ſa cavité.

Signes que l'os eſt bien réduit. Un bruit qui ſe fait entendre pour l'ordinaire lorſque l'os rentre dans ſa cavité, la facilité qu'on a de rémuer la partie, & la ceſſation ou la grande diminution de la douleur, ſont des ſignes que l'os eſt bien réduit.

Les moyens de tenir l'os en ſa place naturelle. On maintien l'os dans ſa ſituation naturelle par l'application des bandages, & par la ſituation.

L'application des bandages eſt plus néceſſaire dans les luxations qui viennent de cauſe interne, & particuliérement dans celles qui ſont cauſées par le relâchement des ligamens ou par la paraliſie, que dans celles qui viennent de cauſe externe.

Cequ'on dott faire après avoir fait la réduction pour guérir ou pour prévenir les accidens La ſituation de la partie doit être telle que le membre ne ſoit ni trop plié, ni trop étendu, & que les liqueurs puiſſent circuler librement.

Après avoir fait la réduction, il faut penſer à prévenir les accidens ou à les corriger, & à remédier aux maladies dont la luxation peut être compliquée.

La contuſion, l'inflammation. Les contuſions, l'inflammation, la fié-

vre, la gangrene, &c. ſe guériſſent par les remedes que nous avons indiqué dans la cure de ces maladies. *la fiévre, la gangrene,*

Lorſque le cliquetis vient du défaut de la ſinovie, il ſe guérit par l'application des huiles pénétrantes, & par les fomentations émollientes. Lorſqu'il vient de l'excès de cette liqueur, il ſe guérit par les réſolutifs ſpiritueux, & par le mouvement de la partie. *Le cliquetis.*

Lorſque la luxation eſt compliquée de plaie, on ſe ſert du bandage à 18 chefs. *La plaie*

Lorſque la luxation eſt compliquée de fracture, & que la fracture eſt ſi proche de l'articulation qu'on ne peut trouver entre les deux une place ſuffiſante pour faire l'extention & la contre-extention. Il faut réduire d'abord la fracture, & laiſſer former le cal avant de réduire la luxation. En attendant on applique, pour entretenir la fluidité de la ſinovie, des réſolutifs & des fondans. *La fracture.*

Quand la luxation vient du relâchement des ligamens, on remédie à ce relâchement par des fomentations ſpiritueuſes & aromatiques. *Le relâchement des ligamens.*

Quand elle vient de convulſion ou de paralyſie, on ſe ſert de remedes convenables à ces maladies. *La convulſion & la paralyſie.*

Quand elle eſt cauſée par le gonflement des têtes des os, ſi ce gonflement vient d'un virus vérolique les frictions mercurielles peuvent ſuffire pour le guérir en cas qu'elle ne ſoit point complette : ſi le gonflement vient d'un lévain ſcrophuleux, on *Le gonflement des têtes des os.*

ſe ſert des remedes qui conviennent aux écrouelles : ſi c'eſt un rakitis, on ſe ſert des remedes propres à cette maladie : s'il vient d'un air marécageux, on employe les hydragogues, les eaux minérales, & l'on fait changer le malade d'air.

DE LA SAIGNE'E

LA Saignée eſt la plus commune de toutes les opérations de la Chirurgie. Les Etudians les moins inſtruits la pratiquent tous les jours. Elle eſt néanmoins très-difficile en certaines circonſtances, & ſi on la fait mal, elle peut avoir des ſuites très-funeſtes. Il eſt donc très-important à ceux qui ſe deſtinent à la Chirurgie, d'apprendre de bonne heure la maniere de pratiquer cette opération, & les moyens d'éviter & de corriger les accidens qui en peuvent être les ſuites.

Nous partagerons en trois Chapitres tout ce que nous avons à dire au ſujet de la Saignée. Dans le premier, nous parlerons de l'opération même. Dans le ſecond, nous en expoſerons les effets. Dans le troiſiéme nous ferons voir les accidens qui la ſuivent quelquefois, & nous donnerons les moyens d'y remédier.

CHAPITRE PREMIER.

De l'opération de la Saignée.

LE mot de Saignée eſt équivoque. Il ſe prend quelquefois pour une opération & quelquefois pour l'écoulement du ſang, qui eſt la ſuite de cette opération. Dans le premier ſens. La Saignée eſt une opération par laquelle on tire du ſang d'un vaiſſeau par le moyen d'une ouverture qu'on y fait avec un inſtrument tranchant. *Ce que ſignifie le mot de Saignée.* *Définition.*

L'origine de la Saignée eſt très-obſcure. Elle eſt plus ancienne qu'Hypocrate. Galien rapporte qu'une Chévre fort ſujette à une imflammation de l'œil, ayant été bleſſée par une branche d'arbre, qui lui fit répandre beaucoup de ſang, ſe trouva guérie par ce moyen. Si l'on en croit Pline, le Cheval Marin, lorſqu'il ſe trouve trop plin de ſang, va ſur le Fleuve du Nil ſe frotter les ventre contre les pointes de roſeaux nouvellement coupés, & lorſque ſes vaiſſeaux ſont ſuffiſamment déſemplis, il va ſe vautrer dans la limon pour boucher les plaies qu'il s'eſt faites. *Origine*

Quoiqu'il en ſoit, il eſt peu important de ſçavoir à qui l'on doit l'invention d'une opération ſi utile, & dontles effets ſont auſſi admirables que ſon origine eſt obſcure.

Pour la pratiquer, il faut connoître. 1°. les vaiſſeaux que l'on doit ouvrir; 2°. les inſtrumens avec leſquels on doit les ouvrir; 3°. de quelle maniere il faut les ou- *Ce qu'il faut connoître pour pratiquer la Saignée,*

vrir ; 4°. ce qu'on doit faire avant, pendant, & après l'opération.

§. I.

Des vaisseaux qu'on doit ouvrir.

Combien il y a en général de sortes de vaisseaux qu'on ouvre.

Il y a deux sortes de vaisseaux qu'on peut ouvrir, les artéres & les veines. L'ouverture de l'artére s'appelle *Artériotomie*. Celle de la veine *Phlebotomie*.

A quelle artére se pratique l'artériotomie.

L'Artériotomie se pratique fort rarement, & seulement à l'artére temporale, parce que ces vaisseaux s'ouvrent plus commodement que les autres artéres, & qu'on y peut faire plus sûrement la compression, à cause des os du crane, qui fournissent un point d'appuy.

Quelles sont les veines qu'on peut ouvrir.

Les veines qu'on peut ouvrir sont en très-grand nombre. Les Modernes n'ouvrent pour l'ordinaire que celle du col, du bras & du pied. Mais comme il peut se rencontrer des cas ou il paroîtroit utile d'ouvrir les autres, nous parlerons non-seulement des veines que les Modernes ont coutume d'ouvrir, mais encore de celles sur lesquelles les Anciens pratiquoient la saignée. Les Anciens comptoient à la tête cinq veines qu'on pouvoit ouvrir.

La frontale.

La premiere est la *Frontale* ou *Preparate*. Elle traverse le milieu du front. C'est une branche de la veine angulaire. Elle rapporte le sang des parties voisines, & de la partie postérieure de la tête dans les angulaires. Hypocrate recommande l'ouverture de cette veine dans les douleurs de la partie postérieure de la tête.

La deuxiéme eſt la *Temporale*. Elle accompagne l'artére du même nom. Elle rapporte dans la veine Jugulaire externe, dont elle eſt une branche, le ſang des parties poſtérieures, latérales & antérieures de la tête. Il y a une veine Temporale de chaque côté, & ces deux veines ont communication enſemble, & avec la veine Frontale. Les Anciens foiſoit l'ouverture de ces veines Temporales dans les douleurs vives & croniques de la tête. *La temporale.*

La troiſiéme eſt l'*Angulaire*. Elle eſt ſituée dans le grand angle ou angle interne de l'œil. C'eſt la continuation du tronc de la veine Jugulaire externe. Les Anciens l'ouvroient pour guérir les opthalmies. *L'angulaire.*

La quatriéme eſt la *Nazale*. Elle ſe trouve entre les cartilages latéraux du nez. On en foiſoit autrefois l'ouverture dans les maladies de la peau du viſage, comme dans la couperoſe. *La nazale.*

La derniere eſt la *Ranule* ou *Ranine*. Elle eſt ſituée ſous la lange, à côté du filet. C'eſt une branche de la veine Jugulaire externe. Les Anciens l'ouvroient dans l'eſquinancie. *La ranule.*

Toutes ces veines portent le ſang dans les Jugulaires. Ainſi en ouvrant la Jugulaire on produit le même effet qu'on produiroit en ouvrant une de ces autres veines, & on le produit plus facilement, & plus promptement, parce que les Jugulaires ſont plus groſſes, & par conſéquent fourniſſent par l'ouverture qu'on y fait une bien plus grande quantité de ſang. C'eſt pourquoi on a

abandonné la pratique des Anciens, & l'on n'ouvre guére que les Jugulaires.

Les Jugulaires. Il y a deux veines Jugulaires externes, une de chaque côté du col. Elles ſont recouvertes du muſcle paucier & des tégumens. Elles reçoivent le ſang de toutes les parties extérieures de la face & de la tête, & communiquent avec les Jugulaires internes.

Les veines du bras. Il y a au pli du bras quatre veines qu'on a coutume d'ouvrir, ſçavoir la *Céphalique*, la *Médiane*, la *Baſilique*, & la *Cubitale*.

La *Céphalique* eſt ſituée à la partie ſupérieure & externe du pli du coude.

La *Médiane* ſe trouve un peu plus bas. Elle n'eſt autre choſes qu'une branche de communication de la Céphalique avec la Baſilique. Elle eſt ordinairement placée ſur le tendon du muſcle Biceps.

La *Baſilique* eſt plus près de la partie interne du bras, & plus bas que la Médiane C'eſt ſous cette veine que ſe rencontre ordinairement l'artére.

Enfin la *Cubitale* eſt ſituée vers le condile interne du bras.

Ces quatres veines s'étendent à l'avant-bras, au poignet, & juſques ſur le dos de la main. On peut les ouvrir dans quelqu'un de ces endroits, lorſqu'on ne peut le faire au pli du bras.

Les veines du pied. Il y a au pied deux veines qu'on peut ouvrir La *Saphene* interne, & la *Saphene* externe. La premiere, eſt cette veine aſſez conſidérable qui ſe trouve couchée ſur la malléole interne, & qui eſt formée par les rameaux qui ſont ſur le pied. On ouvre ces

rameaux lorſqu'on ne peut pas ouvrir la ſaphene ſur la malléole. La ſaphene externe que quelques-uns nomment ſciatique, eſt placée vers le condile externe.

§. II.

Des inſtrumens dont on ſe ſert pour ſaigner.

L'inſtrument dont on ſe ſert ordinairement pour ſaigner eſt la Lancette.

Pluſieurs préférent cependant le Biſtouri pour l'artériotomie.

La *Lancette* eſt un inſtrument de Chirurgie trés-pointu, & tranchant ſur les côtés. La reſſemblance qu'elle a avec une lance, l'a fait appeller *Lancette*. *La lancette.*

Les Lancettes on deux parties, la lame & la chaſſe. La chaſſe ou le manche eſt compoſé de deux petites lames d'écailles aſſez minces, qui ſervent à conſerver la lame. On diſtingue trois parties dans la lame, la pointe, le milieu & le talon.

Il y a trois eſpece de Lancettes. La premiere, eſt appellée à grains d'orge. La lame de celle-ci ne commence à perdre ſa largeur que vers la pointe. Les commençans doivent ſe ſervir de cette Lancette, parce qu'en la plongeant on fait avec elle une grande ouverture, ſans qu'on ſoit obligé de faire beaucoup d'élévation. Elles ſont bonnes principalement pour les vaiſſeaux gros & ſuperficiels. *Les eſpeces.*

La ſeconde eſt à grains d'avoine. La pointe de celle-ci eſt plus allongée.

La troiſiéme eſpece s'appelle Lancette à piramide, ou à langue de ſerpent. Elle a une pointe fort allongée, très-fine & très-aigue, qui repréſente une piramide.

Il y a une autre eſpece de petite Lancette qu'on appelle Lancette à petit fer, que beaucoup de perſonnes préférent aux trois autres.

§. III.

De la maniere, d'ouvrir les Vaiſſeaux.

Comment on ouvre les artéres.

On ouvre les artéres à peu près de la même maniere qu'on ouvre les veines. On marque avec l'ongle l'endroit où on ſent la pulſation, on tend la peau avec le doigt indice & le pouce de la main gauche, & l'on ouvre l'artére dans l'endroit marqué.

Et les veines.

Pour les veines, on les ouvre de trois façons, en long, en travers, & obliquement. Les groſſes veines s'ouvrent en long, les petites & profondes en travers, & les médiocres obliquement.

On diſtingue deux tems dans l'ouverture des veines, celui de la ponction, & celui de l'élevation. Le premier eſt celui qu'il faut pour faire le chemin de dehors en dedans le vaiſſeau. Le ſecond eſt le tems qu'il faut employer pour faire le chemin de dedans en dehors en retirant la Lancette. Pendant le premier tems on fait la ponction avec la pointe & les deux tranchans; & pendant le ſecond on agrandit l'ouverture du vaiſſeau & des tégumens avec le tranchant ſupérieur de la Lancette.

§ IV.

§. IV.

Ce qu'on doit faire avant, pendant, & après la Saignée.

Avantque de faire cette opération, il faut avoir une bougie ou unechandelle allumée en cas qu'on ne puiſſe pasprofiter de la lumiere naturelle, & charger une perſonne de la tenir. Il faut avoir auſſi un vaiſſeau pour recevoir le ſang, une compreſſe & une bande. *Avant l'opération.*

La compreſſe doit être faite d'un linge fin plié en quarré, & en pluſieurs doubles.

La bande doit être d'une toile fine & peu uſée, de la longueur d'environ une aulne & demie, & de largeur d'un pouce. Elle ne doit avoir ni ourlets, ni liſiéres ; ainſi un ruban de fil ne convient pas. Car il y a des deux côtés une liſiére qui comprimeroitplus fortement que ſon milieu. La bande doit être déroulée lorſqu'on va faire une ſaignée du bras, & roulée lorſqu'on en vafaire une du pied ou de la jugulaire.

Il faut pour la ſaignée du pied avoir un chaudron ou un ſceau de fayence plein d'eau d'une chaleur ſupportable, dans laquelle on met les pieds pour faire rarefier le ſang, & gonfler les veines. On eſt quelquefois obligé de s'en ſervir lorſqu'on ſaigne au bras, & que les vaiſſeaux ne ſe manifeſtent pas aſſez.

Pendant l'opération, le malade doit être placé dans une ſituation commode. S'il eſt ſujet à ſe trouver mal, il doit être couché. On cherche l'endroit où eſt l'artére & le tendon, on poſe la ligature à la diſtance de *pendant l'opération.*

trois ou quatre travers de doigts du lieu où l'on doit picquer, on fait sur l'avant-bras quelques frictions avec les doigts indices & du milieu. Après avoir choisi le vaisseau qu'on doit ouvrir, on tire une lancette, on l'ouvre, & on la met à la bouche, de maniere que la pointe soit tournée du côté du bras qu'on doit picquer: on assujeti le vaisseau en mettant le pouce dessus, au dessous & à la distance de trois ou quatre travers de doigt de l'endroit où l'on doit ouvrir le vaisseau. On prend ensuite la lancette par son talon avec le doigt indicateur & le pouce: on fléchit ces deux doigts, on pose les extrémités des autres doigts sur le bras qu'on va picquer: pour s'assurer la main, on porte la lancette doucement plus ou moins à plomb jusques dans le vaisseau: on agrandit l'ouverture en retirant la lancette. Le sang réjallit aussi tôt. La personne chargée du vaisseau qui doit recevoir le sang, le présente, & on fait tourner le lancetier dans la main du bras picqué, pour faire passer plus vîte le sang des veines intérieures dans les extérieures, par le mouvement des muscles. Pendant que le sang sort, on pose la main dessous l'avant-bras, pour le soutenir. Quand il ne fait point l'arcade, on lâche médiocrement la ligature, on met l'ouverture des tégumens vis-à-vis celle de la veine, où l'on fait prendre différente situation à cette ouverture.

Après l'opération. Quand on a tiré la quantité suffisante de sang, on ôte la ligature, on fait plier l'avant-bras: on approche les deux lévres de la pe-

tite plaie, en tirant un peu les tégumens avec le doigt, on nétoye les endroits du bras que le ſang a taché, on met la compreſſe ſur l'ouverture & on applique la bande.

Outre ce que nous venons de dire, il y a encore pluſieurs remarques particuliéres à faire ſur cette opération.

Remar. que particuliére pour la ſaignée du bras.

1°. Le vaiſſeau qu'on doit ouvrir eſt quelquefois poſé directément ſur le tendon du muſcle biceps, qui fait dans certains ſujets une ſaillie. Il faut alors faire mettre le bras de la perſonne que l'on ſaigne en pronation, & ce tendon qui a ſon attache derniere la petite apophiſe du radius, ſe cache, pour ainſi dire, & s'enfonce.

2°. Lorſqu'on a poſé la ligature, ſi le vaiſſeau n'eſt pas bien apparent, on met le doigt indice ou le pouce d'une main ſur la veine & on fait de l'autre main avec le doigt du milieu & l'indice pluſieurs frictions le long de l'avant-bras, en commencant vers le poignet. Par ce moyen on renvoye vers le pouce ou le doigt indice la colonne du ſang qui eſt dans la veine, ce qui rend ce vaiſſeau plus ou moins ſenſible, & fait connoître s'il fournira une quantité ſuffiſante de ſang & s'il eſt enfoncé bien avant. Le lieu où il l'eſt moins eſt celui où il faut l'ouvrir.

3°. Il ne faut jamais picquer à moins que le vaiſſeau ne ſoit ſenſible au tact, quand même quelques cicatrices l'indiqueroient, car on ne pourroit picquer qu'au hazard, ce qui ſeroit imprudent. Il y a de vaiſſeaux qui ne ſe font pas ſentir auſſi-tôt que la ligature eſt faite, mais quelque-tems après.

4°. S'il y a du danger d'ouvrir les vaiſſeaux au pli du bras, à cauſe de leur petiteſſe, jointe à la proximité de l'artére ou du tendon, il faut les ouvrir à l'avant-bras, au poignet ou même à la main.

5°. Lorſque les vaiſſeaux ſont ſi enfoncés qu'on ne les ſent pas dans le pli du bras, ni même à l'avant-bras, on fait mettre l'avant-bras dans l'eau chaude, qui en rarefiant le ſang fait gonfler les veines.

6°. Quand le Chirurgien a choiſi le vaiſſeau, il doit l'aſſujettir ſoit en mettant le pouce deſſus, ſoit en embraſſant avec la main l'avant-bras par derriere, de ſorte que la peau ſoit un peut tendue, cette derniere méthode a quelque avantage ſur l'autre, elle aſſujetti les vaiſſeaux avec plus de fermeté. On peut dire même qu'elle eſt néceſſaire pour les vaiſſeaux roulans.

7°, Il faut porter la Lancette plus ou moins perpendiculairement ſur la peau, à proportion que le vaiſſeau eſt plus ou moins enfonçé. Cette régle eſt d'une grande importance.

8°. Si le vaiſſeau eſt très-enfoncé, il faut porter la pointe de la Lancette preſqu'à plomb. Car, ſi on la portoit obliquement, elle pourroit paſſer par-deſſus. Si le vaiſſeau eſt ſi enfoncé qu'on ne le puiſſe appercevoir que par le tact, il faut ne point perdre de vûe l'endroit ſous lequel on l'a ſenti; on yporte la pointe dela lancette, on l'enfonce doucement juſqu'à ce qu'elle ſoit entrée dans levaiſſeau, ce qu'une légere réſiſtance pareille à celle que l'on ſent lorſque l'on

perce du canepin, & quelques goutes de ſang font connoître. Alors on amplifie l'ouverture avec le tranchant de la Lancette en la retirant.

9°, Ce ſont ordinairement les perſonnes graſſes qui ont les vaiſſeaux très'enfoncés, & par conſéquent il n'y a pas tant à craindre de picquer l'artére, le tendon ou l'aponévroſe en ouvrant les vaiſſeaux enfoncés qui ſont preſque toujours entourésdebeaucoup de graiſſe, qu'en ouvrant des vaiſſeaux apparens.

10°. Ces derniers ſont quelquefois collés ſur le tendon, ſur l'aponévroſe ou ſur l'artére; c'eſt pourquoi il faut pour les ouvrir porter lapointe de la Lancette preſque horiſontalement. Lorſqu'elle eſt dans la cavitéduvaiſſeau, on éleve le poignet afin d'augmenter l'ouverture avec ſon tranchant. Si l'on portoit la Lancette perpendiculairement, on riſqueroit d'atteindre l'une de ces parties qu'il eſt dangereux de picquer.

Remarques particuliéres pour la ſaignée de la jugulaire.

Il y a quelque obſervation particuliére à faire ſur la ſaignée de la jugulaire, & ſur celle du pied. Lorſqu'on veut ouvrir la veine jugulaire, on met le malade ſur ſon ſéant, on garnit l'épaule & la poitrine d'une ſerviette en pluſieurs doubles, & on applique la ligature de la maniere qu'on va dire. On met vers les clavicules, & ſur la veine que l'on a deſſein de picquer, une compreſſe épaiſſe, on fait enſuite deux tours autour du col avec la ligature, de ſorte qu'elle ſoutienne la compreſſe, on la ſerre un peu, on la noue vers la nuque.

du col à deux nœuds, l'un ſimple, & l'autre à roſette, après y avoir engagé un ruban, ou une autre ligature, dont les deux bouts tombent par devant, & vis-à-vis la trachée artére ; une perſonne tire les deux bouts du ruban, ou de cette derniere ligature, ce qui empêche que la ligature circulaire ne comprime la trachée-artére, & fait comprimer les veines jugulaires externes, & ſurtout celle ſur laquelle eſt la compreſſe; on applique le pouls ſur cette compreſſe, & le doigts indice au deſſus, afin d'aſſujettir le vaiſſeau, & de tendre la peau ; on prend la Lancette qu'on a miſe à la bouche, comme dans la ſaignée du bras, & l'on ouvre la veine qui ſe trouve gonflée entre ces deux doigts. Si le ſang ne ſort pas bien, on fait mâcher au malade un morceau de papier, & s'il coule le long de la peau, on ſe ſert d'une carte en forme de goutiére qui s'applique au-deſſous de l'ouverture par un bout, & qui de l'autre côté conduit le ſang dans la palette. Après avoir tiré la quantité néceſſaire de ſang & ôté la ligature, on applique la compreſſe, & on met un bandage circulaire autour du col.

Pour la ſaignée du pied. Pour faire la ſaignée du pied, on place le malade ſur le bord de ſon lit ; on lui fait tremper les pieds dans l'eau chaude, on poſe un des pieds ſur un genou qu'on a garni d'un linge en pluſieurs doubles, on applique la ligature, on remet le pied dans l'eau pour quelque tems, on retire le même pied, on en applique la plante contre

le genou, on cherche un vaiſſeau & on l'ouvre. L'on remet enſuite le pied dans l'eau, & après avoir tiré une ſuffiſante quantité de ſang, on ôte la ligature, on eſſuie le pied, on applique la compreſſe, & on fait le bandage appellé *Etrier*.

On eſt quelquefois obligé de ſaigner les malades couchés à plat dans leur lit lorſqu'ils ſont trop foibles, ou qu'ils ſe trouvent mal dans une autre ſituation. Pour bien ſaigner, le Chirurgien doit être ambidextre, c'eſt-à dire, ſe ſervir auſſi bien d'une main que de l'autre, car il doit ſaigner de la main gauche, au bras & au pied gauches; & de la main droite, au bras & au pied droit.

Quelle eſt la quantité du ſang qu'on doit tirer.

La quantité du ſang qu'on doit tirer dépend du caractére de la maladie, des forces, du tempérament, du ſexe & de l'âge du malade. On tire ordinairement aux adultes trois palettes de ſang. La palette eſt un petit vaiſſeaux qui en contient trois ou quatre onces.

Tems de faire la ſaignée.

Quant au tems de faire la ſaignée, on ne le choiſit pas dans les cas preſſans. Lorſque l'on ſaigne par précaution ou pour quelque légere indiſpoſition, on doit le faire, en Eté, dans les heures où la chaleur eſt plus modérée, c'eſt-à-dire, le matin ou le ſoir. On choiſit ordinairement le Printems ou l'Automne, comme des ſaiſons plus convenables. Au reſte, on ne doit jamais ſaigner une perſonne, lorſqu'elle vient de prendre quelques alimens; il faut toujours attendre que la digeſtion ſoit faite.

CHAPITRE II

Des effets de la Saignée.

TOute Saignée produit quatre effets. Elle diminue le volume du ſang, elle le détourne de ſe porter vers certaine partie en auſſi grande abondance, elle le détermine à couler vers certaine partie ; & comme la partie rouge ſe répare moins promptement que la partie blanche, elle occaſionne l'augmentation proportionnelle de celle-ci. En faiſant cette opération, on ſe propoſe ordinairement quelqu'un de ces effets en particulier. C'eſt ce qui a fait diſtinguer la Saignée par rapport a ſes effets, en *Evacuative*, en *Révulſive*, en *Dérivative*, & en *Spoliative*. * Ces différens noms qu'on donne à la Saignée, & le prognoſtic qu'on peut tirer de l'inſpection du ſang, feront la matiere de ce Chapitre.

§. I.

De la Saignée Evacuative, Dérivative, Revulſive, & Spoliative.

Saignée évacuative.

1°. La ſaignée évacuative eſt celle où l'on ſe propoſe de déſemplir les vaiſſeaux, en diminuant le volume du ſang de la quantité qu'il en ſort par l'ouverture du vaiſſeau.

Cette eſpece de ſaignée détend toutes les parties, rend aux ſolides leur reſſort &

*. *Voyez là deſſus les ſçavans Traités de Meſſieurs*, SYLVA & QUESNAY.

leur élaſticité, & fait par conſéquent que les liqueurs ſont plus broyées, plus briſées, & plus diviſées par la contraction des artéres, que le ſang circule plus aiſément juſques dans les plus petits vaiſſeaux; & que les ſecrétions ſont plus libres & plus abondantes. Le ſang ſe dépure par ce moyen, les embarras ſe levent, & les remedes agiſſent plus efficacement.

2°. La ſaignée révulſive eſt celle où l'on ſe propoſe de détourner de certaine partie le ſang qui s'y porte en trop grande abondance. *Saignée revulſive & ſes effets.*

Pour produire cet effet, il faut piquer la veine qui répond à l'artére la plus éloignée du lieu malade. Par ce moyen on détermine vers les parties les plus éloignées de la partie malade une plus grande quantité de ſang, & l'on diminue d'autant la quantité de celui qui coule dans la partie malade, qui reçoit le ſang des vaiſſeaux oppoſés à celui que l'on ſaigne.

3°. La ſaignée dérivative eſt celle où l'on ſe propoſe de déterminer vers une partie une plus grande quantité de ſang que celle qui y paſſe. *Saignée dérivative & ſes effets.*

Pour produire cet effet, il faut ouvrir la veine dans l'endroit même où l'on veut augmenter l'abondance du ſang. Car l'ouverture de la veine fait que le ſang trouve moins de réſiſtance dans cet endroit que dans les autres parties, c'eſt pourquoi il s'y porte en plus grande quantité.

4°. La ſaignée ſpoliative eſt celle où l'on ſe propoſe de diminuer la quantité *Saignée ſpoliative & ſes effets.*

proportionnelle de la partie rouge du sang. Les saignées fréquentes produisent cet effet, parce que la partie blanche se répare beaucoup plus promptement que la partie rouge. Elles le produisent plutôt dans les gros vaisseaux que dans les petits, parce que les gros vaisseaux contiennent à proportion plus de partie rouge que les autres.

§. II.

Du prognostic qu'on peut tirer de l'inspection du sang.

Le sang hors du corps se divise sensiblement en deux parties; en partie rouge, & en partie blanche.

La proportion qui doit se trouver entre ces deux parties, & les différentes couleurs dont elles sont nuancées, font juger de la qualité du sang.

Proportion entre la partie rouge & la partie blanche.

On ne peut point déterminer un dégré de proportion entre le volume de la partie rouge & celui de la partie blanche, suivant lequel on puisse juger qu'il n'y a point de défaut dans le sang par rapport à cette proportion. Tout ce que l'on peut dire c'est que le volume de la partie blanche ne doit pas être plus grand que celui de la partie rouge, ni moindre que les tiers de ce volume. Ainsi lorsque le volume de la partie blanche surpasse celui du coagulum, c'est une marque que le sang est trop fluide. Lorsqu'il est moindre que le tiers du volume du coagulum, c'est une marque que le sang est trop épais.

Quant à la couleur du ſang, le rouge n'en doit être ni trop éclatant, ni trop foncé. La vivacité du rouge d'un ſang qui ſe coagule difficilement, & qui a peut de partie blanche, eſt une marque qu'il y a de la malignité. *Couleur du ſang.*

Le coagulum eſt quelquefois recouvers d'une croute blanche. Lorſqu'elle eſt molle, tenue, qu'elle reſſemble à du lait coagulé, & qu'elle ſe fond entre les doigts; ce n'eſt que du chile, qui par ſa légéreté nage au-deſſus des autres liqueurs, & fait voir ſeulement que la ſaignée a été faite trop tôt après le repas. Lorſqu'elle eſt fort épaiſſe, membraneuſe, j'aunâtre, qu'elle a du reſſort, en un mot que c'eſt une eſpece de coüene; c'eſt une limphe groſſiere, viſqueuſe, & qui s'eſt entiérement épaiſſie. Cette croute coüeneuſe qui ſe trouve quelquefois attachée à la circonférence du vaiſſeau dans lequel on a reçu le ſang en eſt quelquefois entiérement détachée, & le coagulum nage dans la ſéroſité. Elle eſt une marque d'inflammation. *Croute blanche dont le coagulum eſt recouvert.*

Il faut obſerver qu'elle ne ſe manifeſte pas, ou ne ſe manifeſte que très-peu, lorſqu'on a fait une ouverture trop petite à la veine, lorſque le ſang n'eſt venu que goute à goute, & en bavant le long du bras; lorſque le vaiſſeau dans lequel eſt le ſang eſt large & plat, lorſque le ſang a été agité dans le vaiſſeau où on la reçu; & lorſqu'il a été expoſé à un air trop froid. *Obſervation.*

L'écume qui paroît quelquefois au-deſſus du coagulum ne vient que de quelques *Ce que c'eſt que l'écume.*

particules d'air qui se sont renfermées dans le sang, lorsqu'il tomboit dans le vaisseau. Quand cette écume ne se dissipe qu'après un long-tems, c'est une marque de la viscuosité du sang.

Différentes couleurs dont la superficie se trouve nuancée

Les différentes couleurs qui se trouvent quelquefois sur la surperficie du coagulum, & qui la rendent comme marbrée, viennent des parties intégrantes du sang qui ont souffert différentes triturations & de la qualité du chile, & de la bile qui s'y trouvent mêlées.

Couleur de la partie blanche.

La partie blanche du sang qui s'est séparée, & qui environne le coagulum est quelquefois laiteuse, quelquefois elle est jaunâtre, & teint en jaune le linge qu'on y trempe. La couleur laiteuse vient de ce que la saignée à été faite trop tôt après le repas, & avant que la sanguification ait été faite. La couleur jaunâtre vient de la bile, qui ne se filtrant pas bien se mêle avec la sérosité du sang, & lui donne cette couleur.

CHAPITRE III.

Des accidens qui suivent la Saignée.

IL ne suffit pas d'avoir une parfaite connoissance de tout ce qui regarde l'opération de la saignée, il faut encore être instruit de tous les accidens qui peuvent la suivre, soit pour les éviter, soit pour les corriger.

Accidens de la saignée,

Les depôts, le trombus, l'échimose, la tumeur limphatique, la douleur & l'engourdissement,

gourdiſſement, la piquure de l'aponévroſe, du muſcle biceps, celle du périoſte, celle du tendon & de l'artére, ſont les accidens quidépandent de l'opération de la ſaignée, auſquels on peut ajouter la ſyncope où tombe quelquefois le malade, & ce qu'on appelle la ſaignée blanche. Tous ces accidens ſe diſtinguent par rapport à leur degré en légers, médiocres, & en graves.

§. I.

Saignée blanche.

Manquer d'ouvrir en ſaignant une veine d'où on a deſſein de tirer du ſang, c'eſt fairece qu'on appelle une ſaignée blanche.

Ce qui en eſt la cauſe.

On manque une ſaignée, parce que le vaiſſeau étant très-enfoncé, on ne porte pas la Lancette aſſez avant, ou aſſez perpendiculairement, parce que le vaiſſeau eſt roulant, & qu'il fuit, pour ainſi dire, la Lancette; parce qu'on picque à coté du vaiſſeau ou au milieu de beaucoup de cicatrices, qui aſſez ſouvent en retréciſſent le diametre, ou parce que le malade retire ſon bras.

Dans ce cas, il faut examiner laquelle de ces cauſes a fait manquer la ſaignée pour éviter un pareil inconvenient.

§. II.

La ſyncope.

Lorſque le malade tombe en ſyncope pendant la ſaignée, on le fait revenir promptement, en mettant le doigt ſur l'ouverture pour arrêter le ſang en le fai-

sant coucher sur le dos, & en lui faisant respirer du vinaigre, ou quelque eau spiritueuse.

§. III.

Les dépôts & ce qui les occasionne.

Les dépôts, tels que l'érésipele & le phlegmon qui se forment aux environs de la piquure, ou dans le lieu même de la piquure à la suite de la saignée sont occasionnés par la mauvaise disposition des humeurs, ou par la piquure de quelque fibre aponévrotique, ou par quelques efforts que le malade aura fait avec son bras.

On a indiqué dans l'abregé des principes les remedes qui conviennent à ces sortes d'accidens.

§. IV.

Le trombus.

Le trombus est une tumeur formée par un sang épanché aux environs de l'ouverture de la veine.

Les causes.

La piquure de la veine de par en part, la petitesse de l'ouverture de la peau, & son défaut de proportion avec celle de la veine, un peu de graisse qui se présente à l'ouverture, sont les causes ordinaires du trombus. Pour empêcher que cette tumeur n'augmente, il ne faut lever que peu à peu le pouce qu'on a appliqué sur le vaisseau afin de l'assujettir, & ne pas desserrer la ligature. Quand malgré ces précautions, on ne peut pas tirer la quantité nécessaire de sang, ou que la tumeur augmente; on pique la même veine au-dessous du trombus, ou une autre veine.

On procure la réſolution du ſang épanché en appliquant d'abord ſur la tumeur une compreſſe trempée dans l'eau commune, ou dans quelque eau ſpiritueuſe dont on ſe ſert par la ſuite. On peut mettre dans la duplicature de la compreſſe un peu de ſel commun, pour faciliter la réſolution. *Remedes.*

§. V.

L'échimoſe eſt une tumeur légere formée par le ſang extravaſé dans le corps graiſſeux, ce qui change la couleur naturelle de la peau en une livide, noirâtre ou jaunâtre. *L'échimoſe.*

Les frictions réïterées ſur les bras des perſonnes graſſes, & dont la peau eſt délicate, la ligature qu'on laiſſe trop longtems ſerrée, l'extenſion du bras avant la réunion parfaite du vaiſſeau, un pli fait par la compreſſe ou la bande, la piquure du vaiſſeau de part en part, enfin le trombus ſont les cauſes ordinaires de l'échimoſe, qui vient à la ſuite de la ſaignée. On remédie à cet accident en frottant la partie avec quelque liqueur ſpiritueuſe, telle que l'eau-de-vie, celle de lavande, l'eau vulnéraire, &c. & en appliquant deſſus une compreſſe imbibéede ces mêmes liqueurs. *Cauſes.* *Remedes.*

§. VI.

La tumeur limphatique qui ſurvient dans le lieu de la piquure après la ſaignée, eſt formée par une limphe épanchée d'un ou de pluſieurs vaiſſeaux limphatiques qu'on a ouverts en même-tems que la veine. *Tumeur limphatique.*

Signes. Cette tumeur ne change point la couleur de la peau, elle eſt ſans douleur, & ſouvent réluiſante, elle ne ſe forme pas toutes les fois qu'en piquant la veine on ouvre des vaiſſeaux limphatiques, parce que la cicatrice peut ne pas ſe faire ſi parfaitement, qu'elle ne laiſſe une petite fiſtule imperceptible par ou la lymphe épanchée s'écoule. On reconnoît cet écoulement à la chemiſe qui en eſt mouillée.

Cure. Une compreſſe épaiſſe & trempée dans une eau ſpiritueuſe qu'on applique ſur la tumeur, & qu'on comprime un peu avec la bande, guérit pour l'ordinaire cette petite tumeur. Quand elle réſiſte à ce remede, on y fait une petite ouverture pour donner iſſue à la limphe épanchée, & l'on fait enſuite ſur l'endroit ouvert une légere compreſſion. S'il n'y a point de tumeur, mais ſeulement une petite ouverture par où la limphe s'écoule, une compreſſion faite deſſus arrête l'écoulement, & en procure quelquefois la réunion. Lorſque ce moyen ne réuſſit pas, on applique la pierre infernale, qui en cautériſant un peu le vaiſſeau limphatique, & detruiſant les calloſités procure la conſolidation entiére du vaiſſeau, & de la petite ouverture devenue fiſtuleuſe. Un emplâtre de céruſe mis ſur l'ouverture & la compreſſion, après l'application de la pierre infernale, acheve la guériſon.

§. VII.

Douleur & engourdiſſement. On ſçait qu'il y a un petit cordon de

nerfs appellé *Cutané* intérieur qui accompagne la veine basilique ; un autre appellé *Musculocutané* qui passe derriere la veine médiane ; & un autre rameau de nerfs crural qui accompagne la veine saphéne.

Signes. Il arrive quelquefois qu'en ouvrant une veine on pique ou l'on coupe un de ces petits cordons de nerfs. Quand on le pique seulement, on excite une douleur vive qui s'étend tout le long de la partie où se distribue le nerf, & qui continue quelquefois à se faire sentir pendant quelque-tems, mais avec moins de violence. Quand on le coupe totalement, on excite d'abord, comme en le piquant, une douleur vive, à laquelle succéde un engourdissement le long de la partie où le nerf coupé se distribue.

Il est difficile de prévoir cet accident, & s'il y a un moyen de l'éviter, c'est d'ouvrir les veines suivant leur longueur ; mais cela n'est pas toujours possible.

Cure. Pour appaiser la douleur on frotte toute la partie douloureuse avec un mêlange d'huile d'amende douce, d'huile de vers, & d'eau de vie.

On remédie à l'engourdissement avec le baume de Fioraventi & l'huile de vers qu'on mêle ensemble, & dont on frotte la partie après avoir fait chauffer le mêlange.

§. VIII.

Liqueur de l'aponévrose. La piquure de l'aponévrose du muscle biceps est quelquefois suivie d'accidens. La douleur que le malade ressent au mo-

ment de la saignée au-dessus & au-dessous de l'endroit piqué, & la résistance que le Chirurgien sent à la pointe de sa Lancette, qui se trouve quelquefois émoussée, sont les signes qui font connoître ou du moins soupçonner qu'on a piqué cette aponévrose.

Une douleur vive au bras & à l'avant-bras, un gonflement, une tension, une inflammation, enfin un abscès dessus ou dessous l'aponévrose, sont quelquefois les suites de cette piquure. Les remedes qu'on employe pour prévenir & pour appaiser la douleur & les accidens, sont les mêmes que ceux dont on se sert pour remedier aux accidens qui suivent l'inflammation des autres parties aponévrotiques; c'est-à-dire, la saignée réïterée, le régime, les délayans, les cataplasmes anodins, émolliens & les résolutifs, lorsque la douleur est passée. Si ce dépôt, au lieu de se résoudre, se termine par suppuration, on en fait l'ouverture, en observant les régles prescrites pour les ouvertures des abscès, & on traite la plaie qui en résulte, selon les régles de l'Art.

Cure.

§. IX.

Piquure du périoste.

En ouvrant la saphene à la malléole interne, la cubitale ou la radiale vers le poignet, & l'artére ou la veine temporale, on peut piquer le périoste si l'on enfonce la Lancette trop avant, ou si le malade fait quelque mouvement.

La douleur qui se fait sentir au-dessus & au-dessous de l'endroit piqué, & la résistance considérable qu'on a senti à la pointe de la Lancette, qui s'en trouve émoussée, font connoître qu'on a touché le périoste. *Signes.*

Une douleur, une tension, & une inflammation qui s'étendent le long de l'os où se trouve le périoste piqué, sont quelquefois les suites & les signes de la léfions de cette partie.

Quand ces accidens ne sont pas considérables, quelques compresses trempées dans une cinquiéme partie d'eau-de-vie & dans quatre d'eau commune, suffisent pour y remédier. Lorsque l'inflammation est dissipée, il faut mettre un emplâtre d'onguent de la mere sur la petite plaie de la saignée, pour en faire suppurer les bords. Si ces accidens sont violens, on applique sur la partie un caraplasme anodin, & sur la plaie un peu de suppuratif, qui en l'entretenant ouverte, excite toujours un petit saintement, & même une petite suppuration. Lorsque la douleur & l'inflammation sont dissipées, on met un emplâtre d'onguent de la mere sur la plaie qu'on desséche ensuite avec l'onguent de Céruse ou de Pompholix, &c. Ces accidens ne se terminent pas toujours si heureusement, ils obligent quelquefois à débrider le périoste enflammé, trop tendu, & prêt à tomber en pourriture, ce qui feroit un grand délabrement. L'incision faite pour débrider le périoste, découvre l'os qu'on *Cure.*

doit panſer ainſi que la plaie faite aux parties molles ſuivant les régles de l'Art.

§. X.

Piquure du tendon, Si l'on enfonce trop la Lancette, ou ſi le malade rémue le bras, on peut en ouvrant la médiane piquer quelquefois le tendon du muſcle biceps, qui eſt ordinairement ſitué deſſous. La douleur vive que reſſent le malade au moment de la piquure par tout le bras juſques vers l'acromion, & la réſiſtance que le Chirurgien ſent à la pointe de ſa Lancette, font connoître que cette partie a été touchée.

Signes.

Suites de la piquure. Cette douleur ſe paſſe quelquefois, mais ſi elle continue, elle eſt bientôt ſuivie de gonflement, de ténſion, d'inflammation à toute la partie, de fiévre, de mouvement convulſif, de dépôts, & quelquefois de pourriture. Car ces accidens ſont les effets ordinaires des bleſſures des parties tendineuſes.

Cure. Pour remédier à tous ces accidens on ſaigne fréquemment le malade, on lui fait obſerver un régime fort exact, ~~on~~ lui fait prendre intérieurement, & on applique extérieurement les remedes capables d'adoucir la douleur & de calmer la violence des autres accidens; on couvre toute la partie d'un cataplaſme anodin, ou émollient. Si ces moyens ne réuſſiſſent pas, on découvre le tendon piqué; on met deſſus un plumaceau imbibé d'eſprit de térébenthine; on eſt même quelquefois obli-

gé de couper le tendon en travers, pour ſauver le bras du malade.

§. XI.

Comme la ſituation des artéres, par rapport aux veines extérieures, n'eſt pas uniforme dans les Sujets, il eſt d'une très-grande importance de reconnoître par la pulſation, celle des artéres voiſines des veines qu'on peut piquer afin d'éviter l'artére, ſoit en piquant la veine dans les endroits où l'artére n'eſt pas trop proche, ſoit en n'introduiſant la Lancette dans la veine qu'avec beaucoup de précaution.

Piquure de l'artére.

Malgré toutes ces attentions, il peut arriver qu'en ouvrant la veine baſilique, on pique l'artére qui eſt ſituée deſſous. La Lancette peut ne diviſer que quelques-unes des tuniques de l'artére, ou les ouvrir toutes. Dans le premier cas, on ne s'apperçoit de cet accident qu'au bout de quelque-tems, & jamais dans le moment de la ſaignée, le ſang trouvant dans le point de la diviſion de quelques-unes des tuniques de l'artére moins de réſiſtance qu'ailleurs, dilate & étand peu à peu dans le lieu de la diviſion, celles qui ſont entiéres; & il ſe forme en cet endroit une tumeur anévriſmale par dilatation.

Lorſque les membranes ne ſont point ouvertes.

Signes

Cette tumeur eſt fort petite dans ſon commencement, elle ne change point la couleur de la peau, on y ſent un mouvement de pulſation pareil à celui de l'artére, elle diſparoit lorſqu'on la comprime,

& qu'en appuyant le pouce ſur l'artére brachiale, on ſuſpend le cours du ſang, mais dès que l'on ceſſe la compreſſion, elle revient, & quelquefois même avec un petit bruit.

Cure. On peut guérir cet anévriſme en faiſant une compreſſion exacte & continuelle à l'endroit de la tumeur après avoir fait rentrer le ſang qui la formoit.

Toutes les tuniques diviſées. Lorſque toutes les tuniques de l'artére ſont diviſée par la pointe de la Lancette, on s'en apperçoit à l'inſtant. Car, le ſang artériel ſort avec impétuoſité, en arcade, *Signes.* & pour ainſi dire par bond, ſuivant le mouvement de pulſation. Sa couleur eſt beaucoup plus rouge & plus vermeil que le ſang vénal, il ſe caille fort promptement, une compreſſion ſur l'artére brachiale en arrête le cours, au lieu que la compreſſion faite à l'avant-bras ne l'empêche point de couler.

Cure. Dès que l'on a reconnu que le ſang vient d'une artére ouverte, on peut le laiſſer ſortir juſqu'à ce que le malade tombe en foibleſſe, pourvû qu'il ne s'épanche pas aux environs de l'artére; ce qui arrive quand l'ouverture de l'artére n'eſt pas vis-à-vis celle des tégumens. Car, s'il s'épanchoit aux environs de l'ouverture, il faudroit ſans différer en ſuſpendre le cours en ſerrant fortement la ligature, ou en faiſant ſur le champ une eſpece de tourniquet. Il faut remarquer qu'on ne laiſſe écouler le ſang juſqu'à défaillance qu'afin de pouvoir mieux l'arrêter, qu'il y a des perſon-

nes qui ne tombe en défaillance que difficilement, & que par conſéquent il eſt quelquefois dangereux d'attendre la défaillance des malades.

Après avoir arrêté le cours du ſang, on met ſur l'ouverture un petit morceau de papier brouillard mouillé & preſſé ; on applique enſuite une petite compreſſe de la largeur de l'ongle, & ſur cette compreſſe pluſieurs autres graduées autant qu'il en faut pour ſurpaſſer le niveau du bras ; on fait le bandage ordinaire de la ſaignée, mais avec une bande plus longue, l'on deſſerre peu à peu la ligature, & on met au bras ſur le trajet des vaiſſeaux une compreſſe épaiſſe qu'on ſoutient avec une bande, dont on ſerre les tours qui ſont plus près de l'ouverture que ceux qui en ſont éloignés.

Comme les compreſſes graduées qu'on applique ſur l'ouverture doivent faire dans ce lieu une compreſſion auſſi exacte qu'il eſt poſſible, par le moyen de la bande qu'on ſerre; il faut mettre l'avant-bras un peu en fléxion, afin que l'aponévroſe du muſcle biceps, ſous laquelle l'artére ſe trouve étant relâchée par cette ſituation, permette que la compreſſion ſoit plus exacte.

Les compreſſes ſont graduées & plus élevées que le niveau du bras, afin que la preſſion ne ſe faſſe que ſur l'ouverture de l'artére, & non pas ſur les parties latérales du bras.

La compreſſe appliquée ſur le trajet de l'artére du bras & un peu ſerrée par la bande, ralentit le mouvement du ſang dans

ce vaiſſeau, & empêche qu'il n'aille frapper trop fortement le lieu de l'ouverture. On met le bras en écharpe, on recommande au malade de ne pas rémuer le bras on le ſaigne, & on lui fait obſerver un régime de vivre.

Quand la compreſſion eſt bien faite & continuée long-tems, elle procure ordinairement la réunion parfaite de l'artére, mais ſi elle eſt mal faite, on s'en apperçoit bientôt à l'extravation du ſang qui s'infiltre dans le corps graiſſeux; ce qui oblige à lever l'appareil, & à faire l'opération qu'on appelle de l'anévriſme. Le bandage ſe relâche quelquefois, lors même que la compreſſion eſt bien faite, il faut alors faire une ligature ſerrée avant de l'ôter entiérement, & appliquer un appareil nouveau, parce que la réunion, quoique déja faite, n'eſt pas aſſez ſolide pour ſoutenir l'effort du ſang, il faut même continuer cette compreſſion pendant long tems; car on a ſouvent remarqué que l'eſpace de dix ou douze jours n'eſt pas ſuffiſant pour procurer une réunion ſolide. Quand la compreſſion n'eſt point continuée aſſez long-tems, il ſe forme un anévriſme réellement par diviſion, mais qui a ſouvent les ſignes de l'anévriſme par dilatation.

FIN.

TABLE

TABLE DES MATIERES.

PEMIERE PARTIE.

De la Phiſiologie. 1
SECTION PREMIERE
Des parties ſolides 2
CHAP. I. Des parties qu'on appelle ſimilaires, ou ſimples. 4
CHAP. II. Des parties qu'on appelle diſſimilaires, ou organiques. 19
SECTION II.
Des parties fluides. 31
CHAP. I. Du Chyle. idem
CHAP. II. Du Sang. 32
CHAP. III. Des liqueurs émanées du ſang. 38
SECTION III.
Des fonctions. 55
CHAP. I. Des fonctions vitales. ibid
§. I. La circulation du ſang. ibid
§. II. L'action du cerveau. 60
§. III. La reſpiration. 61
CHAP. II. Des fonctions naturelles. 64
§. I. La digeſtion. 64
§. II. La nutrition. 67
§. III. L'accroiſſement, l'embonpoint. 68
§. IV. L'éjection des excrémens. ibid
§. V. La filtration ou ſecrétion. 69
§. VI. La génération. 70
Du fœtus. 72
CHAP. III. Des fonctions animales. 81
§. I. Les mouvemens du corps. ibid
§. I. Les ſenſations. 83
La vue. L'ouie. L'odorat. Le goût. 86
La veille. Le ſomeil. La vie. La ſanté. 87

SECONDE PARTIE.

De l'Higienne. 89
§. I. L'air. idem
§. II. Les alimens & la boiſſon. 92
§. III. Le ſommeil & la veille. 108
§. IV. Le mouvement & le repos. 109
§. V. Les excrétions retenues, ou évacuées. 111
§. VI. Les paſſions de l'ame. 113

TROISIE'ME PARTIE.

De la Pathologie. 114
CHAP. I. De la division des maladies en plusieurs especes, & les differens noms qu'on leur donne. 115
CHAP. II. Des causes des maladies. 121
§. I. Les causes internes. 122
§. II. Les causes externes 124
CHAP III. Des signes des maladies. 128
§. I. Signes commémoratifs idem
§. II. Diagnostics. idem.
§. III. Prognostics. 131
Le pouls. 132
CHAP. IV. Des symptômes & accidens. 135
§ I. Des symptômes. idem
§. II. Des accidens. 136
1°. La douleur. 2. L'hémorragie. 3. L'insomnie. 4. La fiévre. 5. La convulsion. 6. La paralisie. 7. Le voyement. 8. La metastase. 136

QUATRIE'ME PARTIE.

De la Therapeutique. 142
CHAP. I. Des indications &c. 143
§ I. Des inclinations. idem.
§ II. De l'ordre. 145
§. III. De l'urgent & de la cause. idem
CHAP. II. Des moyens ou des remedes que l'on employe pour guérir. 147
§. I. Du régime de vivre. idem
§ II. Des medicamens. 151
Les anodins 153
Les repercussifs. 154
Les emolliens. 155
Les resolutifs. 156
Les suppuratifs. 159
Les detersifs. 160
Les sarcotiques. 16
Les corrosifs, caustiques &c. 162
Les cicatrisans. 163
Les astringens. 164
Les opthalmiques. 166
LES FORMULES.
Cataplasmes. 168
Fomentations. 171
Eau phagédénique. 172
Embrocations. 173
Pomades. idem
Linimens. idem
Injections. idem
Lotions, digestifs. 174
Onguens digestifs. idem
Collyres. 175
Gargarismes. 176
§. III. Des opérations. 185
1. Des instrumens. idem
2. Des différentes especes d'opérations. 188
La symthése. idem
La diérese. 189
L'éxérese. 195
La prothése. idem
3. Des appareils. 194
CHAP. III. Des régles générales qu'il faut suivre dans la pratique des moyens de guérir. 200

§. I. *Régles pour le régime.* idem
§. II. *Régles pour administrer les médicamens.* 201
§. III. *Régles qu'il faut observer dans toutes les opérations.* iden
1. *Avant l'opération.* idem
2. *Pendant l'opération* 204
3. *Aprés l'opération.* 205
CHAP. IV. *Des différentes méthodes curatives.* 213
§. I. *De la cure préservative.* idem
§. II. *De la cure palliative.* 214
§. III. *De la cure radicale,* 216

CINQUIE'ME PARTIE.

Des maladies en particulier. 217
Des maladies des parties molles. 218

SECTION I.

Des tumeurs des parties molles. idem
CHAP. I. *Des tumeurs causées par les liqueurs* 219
§. I. *Des différences des apostêmes.* idem
§. II. *De leurs causes.* 226
§. III. *De leurs signes.* 230
§. IV. *Des tems des apostêmes.* 231
§. V. *De leurs terminaisons* idem
1. *La résolution.* 232
2. *La suppuration.* 234
3. *L'induration.* 238
4. *La déliteſcence.* 239
5. *La pourriture.* 240
§. VI. *De la cure des apostêmes.* 244
§. VII. *Des apostêmes en particulier.* 248
1. *L'érésipele.* idem
2. *Le phlegmon.* 256
3. *L'édême.* 260
4. *Le ſchirre.* 264
CHAP. II. *Des tumeurs faites par le déplacement des parties molles.* 270
Des hernies. idem
§. I. *Structure des parties.* 271
§. II. *Différence des hernies.* idem
§. III. *Causes des hernies.* 275
§. IV. *Signes des hernies* 276
§. V. *Cure des hernies.* 278
CHAP. III. *Des tumeurs faites par le corps étrangers.* 281

SECTION II.

De la ſolution de continuité des parties molles 284
CHAP. I. §. I. *des plaies en général.* 285
Cure des plaies en général, 297
§. II. *Des plaies en particulier,* 302
Des plaies de la tête. 303
Cure des plaies de la tête. 310
Des plaies de la poitrine. 312
Cure des plaies de la poitrine. 315
Des plaies du bas ventre. 317
CHAP. II. *Des ulcéres en général,* 323

Cure des ulcéres. 330
Des maladies des parties dures. 331
CHA. I. *Des tumeurs des parties dures.* 334
§. I. L'*ankiloſe.* idem
§. II. Le *rakitis.* 335
§. III. L'*exoſtoſe.* idem
CHA. II. *De la ſolution de continuité des parties dures.* idem
§. I. *La carie.* idem
§. II. *La plaie de l'os.* idem
§. III. *Les fractures.* 33
§. IV. Le *ſpina bifida.* idem
CHA III. *Des maladies a parties dures cauſées po leur déplacement.* 33
§. I. Le *diaſtaſis.* idem
§. II. L'*entorſe.* idem
§. III. *Le cliquetis.* idem
§. IV. *Les luxations.* idem

DE LA SAIGNE'E.

CHA. I. *De l'opération de la ſaignée.* 355
§. I. *Des vaiſſeaux qu'on doit ouvrir.* 356
§. II. *Des inſtrumens dont on ſe ſert pour ſaigner.* 359
§. III. *De la maniere d'ouvrir les vaiſſeaux.* 360
§. IV. *Ce qu'on doit faire avant, pendant & après la ſaignée.* 361
CHA. II, *Des effets de la ſaignée.* 368
§. I. *De la ſaignée évacuative, dérivative, révulſive & ſpoliative.* idem
§. II. *Du prognoſtic qu'on peut tirer de l'inſpection du ſang.* 370
CHA. III. *Des accidens la ſaignée.* 37
§. I. *De la ſaignée blan che.* 37
§. II. *De la ſincope.* idem
§. III. *Des dépôts.* 37
§. IV. *Du trombus.* idem
§. V. *De l'ékimoſe.* 37
§. VI. *De la tumeur lim phatique.* idem
§. VII. *De la douleur.* 37
§. VIII. *De la piquure de l'aponévroſe.* 37
§. IX. *De la piquure du péritoine.* 37
§. X. *De la piquure du tendon.* 38
§. XI. *De la piquure de l'artére.* 38

Fin de la Table.